

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

N°

THÈSE

Année 1904

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 23 Mars 1904

Par M. Paul BRUZON

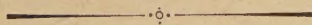
Né à Moustiers-sur-le-Lay (Vendée), le 11 juin 1877



LA MÉDECINE
ET
LES RELIGIONS

Président : M. POUCHET, Professeur.

Juges { M. BLANCHARD, Professeur.
M. WURTZ, Professeur agrégé.
M. DESGREZ, Professeur agrégé.



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

1904

A MA FEMME — A MES PARENTS — A MES MAÎTRES —
A MES AMIS, à tous ceux à qui l'affection m'attache, je
dédie ce travail d'impartiale recherche.

Paul BRUZON.

A mon Président de Thèse

Monsieur le Professeur GABRIEL POUCHET,

Professeur à la Faculté de médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'honneur.

LA MÉDECINE

ET

LES RELIGIONS

INTRODUCTION

Comme toute science, la médecine eut un berceau mystique ; comme toute science, elle évolua d'abord en compagnie des idées théosophiques et religieuses. Les premiers praticiens furent des prêtres et l'espoir des premiers malades se tendit vers le mystère des sanctuaires fermés. Plus longtemps que les autres sciences, peut-être, la médecine est restée l'esclave des théurgies. Elle tient trop par certains côtés aux problèmes psychologiques et aux aspirations métaphysiques ; il fallait donc à l'homme un esprit déjà rompu aux méthodes philosophiques, suffisamment logique, initié aux pourquoi et aux comment des phénomènes naturels, pour oser enseigner la médecine scientifiquement et en confisquer l'exercice aux classes sacerdotales.

Il nous a semblé intéressant de rechercher quels furent les rapports de la médecine avec les religions ; comment et à quelles époques elle échappa à leur tutelle ; si elle a gardé l'empreinte de cette jeunesse et si les religions elles-mêmes ont gardé souvenir d'une intimité qui fut séculaire ? Le travail est rude et vaste. La contrée qu'il nous faut explorer est à peu près vierge ; nous n'avons pas la prétention de la décrire sans en rien omettre. Nous nous heurterons souvent à la muraille qui ferme le domaine de la spéculation philosophique et nous nous garderons de la franchir, estimant que ni le cadre, ni la donnée de notre sujet ne nous autorise à commettre semblable maraude.

Nous examinerons successivement et avec la même impartialité le védisme et les grands courants dogmatiques qui découlent de lui, le bouddhisme, les vieux cultes égyptiens et babyloniens, les doctrines zoroastriques, le judaïsme, le paganisme grec et latin, l'islamisme et le christianisme. Nous ne parlerons pas, à dessein, du fétichisme, qui fut toujours une forme religieuse embryonnaire et qui jamais ne s'organisa dogmatiquement. Ensuite nous étudierons certains rites communs et certains états psychiques qui nous semblent appartenir à la médecine.

Avant de commencer nous affirmerons notre respect pour tout effort de l'intelligence humaine vers la connaissance de l'absolu.

Loin de nous la pensée d'avoir voulu combattre contre les tendances religieuses. Toutes les religions furent par certains points admirables ; mais en certains autres s'entachèrent d'erreurs souvent préjudiciables à l'intégrité des fonctions individuelles et sociales.

Dénoncer ces erreurs nous a semblé utile et loyal.

Nous avons puisé nos documents aux sources les plus autorisées. L'index bibliographique que nous publions à la fin de ce volume en fera foi. Mais nous avons conscience de n'avoir fait qu'effleurer un sujet pour lequel de longues années de recherches seraient nécessaires. Ce que nous présentons aujourd'hui n'est qu'un schéma, mais notre ambition sera pleinement satisfaite, si notre travail reçoit l'approbation des maîtres et des amis à qui nous l'adressons particulièrement.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDES HISTORIQUES

CHAPITRE PREMIER

La Médecine sacerdotale chez les Indous

L'Inde possède une civilisation qui se perd dans le mystère des origines humaines; en connaître la genèse serait peut-être répondre aux multiples points d'interrogation qui se posent au début de l'histoire de l'humanité. Nous pouvons donc dire que la médecine sacerdotale indoue est vieille comme le monde. Il y a des millénaires que l'eau du Gange a fait ses premières cures, et depuis des millénaires les brahmes qui vivent à l'ombre des temples de Benarès; les fakirs nus qui s'immobilisent dans l'extase sacrée sur les routes du Bengale prononcent les mêmes formules conjuratoires qui n'ont même pas changé dans leurs mots. Ces gens-là ont l'inertie surhumaine de leurs convictions et opposent au progrès l'invulnérable cuirasse de leur foi.

Ce que les Grecs savaient de la médecine des Indous. — Quelques siècles avant notre ère, les Grecs

savaient que, dans l'Inde, les prêtres pratiquaient communément l'art de guérir. HIPPOCRATE ne parle-t-il pas deux ou trois fois des médicaments indiens ? Théophraste connaît sûrement certaines plantes de la thérapeutique des Brahmes. Strabon décrit les jardins botaniques qui entouraient les temples ; il en a lu les descriptions dans Ctésias et dans les Mégasthènes. A certaines fêtes avait lieu la cueillette des herbes que des pontifes spéciaux préparaient et conservaient.

Découverte des Védas. Leur Etude. — Pendant longtemps nous n'avons guère su autre chose sur cette période. La connaissance des Védas nous la révéla. — C'est en 1780 que le colonel Polier obtint de Djeypour un manuscrit qu'il prit pour une copie complète des Védas et qu'il donna au Muséum britannique. A la même époque, Sir Robert Chambers, alors juge à Bénarès, recueillit de nombreux fragments des écritures indiennes. En 1792, le général Martine obtenait d'un brahme la copie de quelques chapitres de ses livres. En 1797, sir William Jones se procura la presque totalité des Védas et en traduisit de longs passages en anglais. Un savant français, Loiseleur-Deslongchamps, réunit, il y a quelques années, le texte complet et le commentaire de ces livres célèbres.

Deux des quatre Védas nous donnent des renseignements médicaux : le Rigveda et l'Atharvaveda. Le premier contient un vrai cours de thérapeutique ainsi que des prières adressées aux génies guérisseurs et des exhortations à l'âme des remèdes eux-

mêmes. Le second est plein d'incantations, de formules magiques, d'hymnes conjuratoires. C'est un rituel de haute sorcellerie, de magie blanche que les prêtres devaient pratiquer sur les malades ou dans les villages contaminés, ou, en temps d'épidémies, sur l'eau souillée des rivières et des puits.

Exercice de la Médecine. — Au début, les brahmes seuls exerçaient la médecine. — Parmi eux un certain nombre se vouaient à l'étude exclusive de cette science. Ils formaient la seconde confrérie sacerdotale, ayant au-dessus d'eux les sages qui ne s'occupaient que de métaphysique et de théologie.

Plus tard, probablement à l'occasion de grandes guerres intestines, les kéhatryas (guerriers) purent se livrer à l'art médical; plus tard enfin la profession déchut et fut permise aux vaisyas (laboureurs) et aux soudras (races conquises). Mais les médecins recrutés dans ces deux dernières castes ne furent jamais que des sortes de rebouteurs universellement méprisés par les prêtres et les guerriers. C'est d'eux qu'il est question dans les lois de Manou; lorsque le législateur dit: « Les médecins doivent être exclus de toute cérémonie consacrée aux mânes et aux dieux », et plus loin: « La nourriture partagée avec un médecin équivaut à du pus et du sang. »

Etudes médicales. — L'étudiant en médecine portait le même titre que l'étudiant en théologie, c'était un *Brahamacari*. L'initiation se faisait suivant un rituel fixe et avec un cérémonial imposant. Elle durait quatre jours et avait lieu au printemps. Le premier jour, le maître et les élèves offraient à So-

ma, à Roudra, aux Acvins et à Dhanvantiari un sacrifice de miel, de beurre et de lait ; le second jour était tout entier consacré à la prière et au jeûne ; le troisième jour, les jeunes disciples recevaient le cordon d'investiture ; le quatrième, on allumait le feu sacré, symbole de l'intelligence et de la vie ; l'élève en faisait lentement le tour et prononçait le *Charaka*. Le Charaka était le serment solennel par lequel le jeune homme s'engageait à vivre selon les règles de la corporation, à ne jamais employer sa science pour exécuter des actes mauvais, à soigner les pauvres aussi bien que les riches, à abandonner comme indigne de lui toute idée de lucre ou de vengeance.

Après le Charaka, l'élève était soumis pendant toute la durée de ses études à une règle sévère. En voici quelques passages tirés des lois de Manou.

« Tous les jours après s'être baigné, lorsqu'il est bien pur, qu'il fasse une libation d'eau fraîche aux dieux, aux saints et aux mânes ; qu'il honore les divinités et alimente le feu sacré. — Qu'il s'abstienne de miel, de viande, de parfums, de guirlandes, du suc savoureux extrait des végétaux, de femmes, de toute substance douce devenue acide, de mauvais traitements à l'égard des êtres animés ; — de substances onctueuses pour son corps, de collyre pour ses yeux, de porter des souliers et un parasol ; qu'il s'abstienne de désirs sensuels, de colère, de cupidité, de danse, de chant, de musique ; de jeu, de querelles, de médisance, d'imposture, de regarder les femmes ; de les embrasser, de nuire à autrui. — Qu'il parcoure en mendiant les villages et qu'il ne

cesse jamais de mendier, car vivre d'aumône est regardé comme aussi méritoire pour l'élève que de jeûner... »

Il y a encore à la suite une vingtaine de vers. En un mot l'étudiant doit mener une vie de sanctification et de prière, car c'est à un sacerdoce qu'il se prépare. Cette ligne de conduite serait peu du goût de la majorité des étudiants qui fréquentent actuellement les facultés. Nos jeunes confrères indous y sont-ils toujours fidèles?... Nous ne voulons faire aucune enquête dans ce sens. *Ce qui est* semble inférieur à *ce qui doit être*.

L'enseignement était gratuit. Cependant Manou recommande au jeune praticien de ne pas oublier son maître à la fin de ses études.

« Donne-lui, alors, un champ, de l'or, une vache, un cheval, un parasol, des souliers, un siège, du riz, des herbes potagères ou des vêtements pour te concilier son affection. »

L'enseignement était théorique et pratique. L'enseignement théorique portait sur l'histoire véridique et légendaire des maladies et des remèdes, sur l'influence des astres et des pierres précieuses qui jouent un grand rôle dans la thérapeutique indoue, sur la façon d'extraire le suc des plantes et de préparer les breuvages. L'élève apprenait par cœur les formules conjuratoires et les prières qu'un bon médecin doit faire à Soma, à Agni, aux Acvins, à Roudra et à Dhanvantari. — Ces noms s'appliquent à de doubles personnalités. — Pour le peuple, Soma est la déesse de la jeunesse et des désirs sensuels; Agni le dieu

conservateur du monde; les Acvins et Roudra, « le plus médecin des médecins », des divinités bienfaisantes poursuivant impitoyablement les maladies et les génies malfaisants. Pour les sages, pour les brahmanes, initiés à la connaissance d'un dieu unique, chacun de ces mots désigne une abstraction métaphysique, une attribution de l'Inconnaissable. Soma, la liqueur de vie, est la force mystérieuse qui tire les êtres du néant, la force vitale, animique; Agni symbolise le feu immatériel de l'intelligence divine, l'immortalité; les Acvins sont l'universalité des choses créées; Roudra personnifie le renouvellement éternel des choses, le cercle des recommencements, la naissance et la mort, la transmigration des âmes. Seul Dhanvantari est un héros. C'est lui l'Esculape des Indous. Sage Brahmane, il a reçu de Brahma la science universelle et Dieu lui permit de révéler la médecine aux hommes.

L'enseignement pratique peut à bon droit faire rêver les professeurs de clinique chirurgicale. Comme il est interdit au juste de répandre le sang des bêtes, comme, d'un autre côté, celui qui touche un cadavre devient impur, on pratique des simulacres d'opérations sur des feuilles, sur des écorces, sur des fruits, sur des figurines de terre glaise. Le procédé se juge de lui-même et n'a pas besoin de commentaires. On ne peut envisager sans stupeur et inquiétude des chirurgiens qui ont gravement laparotomisé des grenades pendant tout le courant de leurs études!!

D'ailleurs les leçons étaient soumises à une foule

de circonstances. Le moindre signe néfaste les interrompait.

« Que celui qui enseigne s'abstienne dans toutes les circonstances suivantes : — la nuit, quand le vent se fait entendre, et le jour, lorsque la poussière est soulevée par le vent ; — lorsqu'il éclaire, qu'il tonne, qu'il pleut ou qu'il tombe du ciel, de tous côtés, de grands météores ; — à l'occasion d'un bruit surnaturel, d'un tremblement de terre ; — dans le village que traverse un convoi funèbre ; — lorsqu'il vient de naître un fils au roi, pendant une éclipse. » — Si une vache, ou un autre animal, ou une grenouille, ou un chat, ou un chien, ou un serpent, ou une mangouste, ou un rat passe entre le maître ou l'élève, la leçon doit être interrompue pendant un jour et une nuit. »

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les circonstances où maîtres et élèves doivent fermer leurs livres. L'Ayurveda ne mentionne pas moins de quatre cent vingt-deux cas.

L'étudiant recevait encore des conseils de déontologie. Il apprenait l'art difficile de faire concorder ses manières, son attitude, son langage avec la caste à laquelle appartenaient ses clients. Il apprenait à considérer les émoluments non comme un salaire, mais comme un cadeau gracieusement offert, par le convalescent, à l'homme qui lui a rendu la santé. Il se convainquait que c'est une faute envers la société de prolonger les incurables et les contagieux.

Ce dernier cours ne durait pas moins d'un an.

Enfin, quand le jeune homme était jugé de force à

exercer son art, son maître lui conférait plein pouvoir et le menait au temple le plus proche, où avait lieu la dernière cérémonie d'investiture, qui consistait en un bain et en libations de miel et d'eau fraîche.

Les procédés de traitement.— Les procédés de traitement étaient surtout conjuratoires. Certaines formules passaient pour toutes puissantes pour chasser la maladie et épouvanter la mort. — Le praticien, étendant les mains sur la tête du malade, disait : « Qu'Indra et Agrée le préservent et le défendent » (Ayurveda).

Voici une prière pour hâter l'accouchement : « Que l'ambroisie, la lune, le soleil et les chevaux d'Indra daignent venir protéger ta demeure, ô toi qui souffres sur ce lit de travail. Que cette ambroisie, sortie des eaux profondes, te débarrasse sans danger de ton enfant. Que le dieu du feu, le dieu des tempêtes, le soleil et Indra et avec lui tous les dieux qui ont en leur pouvoir le sel et l'eau viennent te soulager ! Le bœuf s'est délivré du lien qui le retenait ; le rayon a quitté le soleil et est devenu libre. Toi, aussi, jeune enfant, délivre-toi, sans hésitation et sans crainte » (Ayurveda).

Souvent la formule sacrée était accompagnée de remèdes presque toujours empruntés au règne végétal, mais il semble que ces drogues, elles-mêmes, passaient pour être douées d'un pouvoir magique. Dans le Ramayana, il y a une longue et très belle prière du médecin à la gloire des plantes. Elles y sont mentionnées comme des êtres bienfaisants,

comme des *génies qui aiment les hommes*.—Du reste, les formules qu'on devait prononcer en les absorbant prouvent, la plupart du temps, qu'elles étaient ainsi considérées : « Je te sauve et te fais vivre par ce breuvage, te délivrant de la maladie qui te dévore, de la phtisie qui te consume » (Ayurveda).

Réciproquement, la maladie apparaît comme l'œuvre d'un génie malfaisant, ou comme un châtiment que Dieu inflige aux coupables : « Pour des crimes commis dans cette vie ou pour des fautes d'une existence précédente, quelques hommes à cœur pervers sont affligés de certains maux et difformités.—Celui qui a volé de l'or a une maladie des ongles, le buveur d'alcool a les dents noires; le menteur est affligé de consommation pulmonaire; l'homme qui a souillé le lit de son maître est privé de prépuce. — Celui qui médit a une odeur mauvaise du nez, — celui qui calomnie a une odeur empestée. Le voleur de grain a un membre de moins. Le faiseur de mélanges a un membre de trop. Celui qui a volé de la nourriture apprêtée est dyspeptique. Le voleur de doctrines sacrées est muet, le voleur de vêtements est lépreux. Le voleur de chevaux boite. — De cette manière, suivant la différence des actes, naissent des hommes méprisés des gens de bien; idiots, muets, aveugles, sourds et difformes » (*Manou*, xi, 48 à 52).

Nous venons d'esquisser rapidement ce qu'était la médecine indoue pendant sa période purement sacerdotale; voyons ce qu'elle devint ensuite, et comment, science plus rationnelle, elle s'affranchit peu à peu du joug mystique.

Apparition de la médecine scientifique dans l'Inde. — Charaka et Sucreta. — La médecine scientifique fait son apparition dans l'Inde dans la première moitié du I^{er} siècle de notre ère. L'Hippocrate indou fut CHARAKA. Il nous reste de lui un livre absolument précieux et qui jette un grand jour dans l'histoire des sciences orientales ; c'est le *Samhita*, traité complet de médecine. Cette encyclopédie médicale est divisée en huit volumes et contient l'ensemble des connaissances biologiques et thérapeutiques de l'époque. La méthode scientifique en est encore très vague et le raisonnement à priori y domine. L'expérimentation y apparaît à l'état rudimentaire ; on sent que l'auteur a plus de foi dans les formules magiques et dans les incantations que dans les remèdes eux-mêmes. La chirurgie s'y ébauche à peine, et les manuels opératoires décrits feraient frémir nos maîtres. Cinquante ans plus tard, d'autres disent en même temps, parut l'*Ayurveda* de SUCRUTA. A cette époque, les doctrines grecques avaient-elles pénétré dans l'Inde ? Il serait trop long d'essayer ici de répondre à la question. En tous cas, SUCRUTA semble connaître les théories humorales chères aux hippocratiques et son ouvrage révèle un esprit discipliné, méthodique, observateur. Le premier, il envisage hardiment la médecine comme une science rationnelle ; il entrevoit le chimisme vital, il soupçonne que les phénomènes de la vie sont régis par des lois accessibles à l'entendement humain et que le raisonnement doit avoir sa place près des spéculations théurgiques. Son ouvrage contient une ana-

tomie, une pathologie, une thérapeutique, une toxicologie et une déontologie. Son anatomie nous fait supposer que déjà la loi védique était transgressée au sujet des cadavres et que les médecins devaient commencer à pratiquer la dissection, en grand secret, évidemment, et timidement, car leurs investigations n'ont pas été bien loin. SUCRUTA ignore à peu près tout des organes internes, se fait une idée très vague du système circulatoire ; connaît peut-être un peu mieux le foie et la rate. Il énumère avec une patience toute orientale les cent quatre parties du corps dont les lésions sont mortelles et quelques-unes de ses remarques prouvent une observation attentive.

Sa pathologie s'applique surtout à l'étude des fièvres, des rhumatismes, de la scrofule, des dermatoses, du choléra. Il parle du diabète, des hémorragies, des maladies mentales qu'il attribue encore à l'influence d'un démon. Il décrit plus de soixante-dix variétés d'ophtalmies.

Au début de sa thérapeutique, il pose l'axiome suivant : « La nature oppose un remède à chaque maladie. » Puis il décrit sept cents plantes médicinales. Il serait difficile de les identifier toutes ; quelques-unes sont cependant assez reconnaissables ; c'est ainsi que la *soma*, la fameuse plante sacrée, n'est autre que l'*asclepias acida*. La *mamdja* et la *walwadja*, dont la tige noueuse contient une sève agréable au goût, sont deux sortes de cannes à sucre. Dans la *slechmataka* à la graine unique, on peut reconnaître la *cordia myxa*. Le *vata*, qui porte des fruits qui s'écrasent et parfument en tombant, est un

figuier, etc... Plusieurs botanistes anglais ont identifié ainsi les plantes décrites par SUCRUTA et elles sont toutes à peu près connues.

A la suite de cette botanique viennent de longues dissertations sur la valeur curative des pierres précieuses et de certains minéraux. Comme dans les poèmes ophiques, le cristal guérit les rhumatismes, l'opale est souverain au doigt des femmes nerveuses et rend aux hommes âgés la vigueur de leur adolescence ; le jais calme les douleurs d'entrailles et neutralise le venin des serpents.

L'ouvrage se termine par un traité de pratique chirurgicale. La nomenclature de cent trente instruments, au nombre desquels figure le cautère, prouve combien SUCRUTA était plus avancé que CHARAKA dans la pratique de cette science. Il décrit assez bien, et à la manière de CELSE, la lithotomie : sa gynécologie témoigne de connaissances avancées, on y trouve l'indication de toutes les causes de dystocie ; la pratique de l'opération césarienne. Certaines phrases feraient même supposer qu'il possédait des notions d'auscultation abdominale.

Rapports des doctrines biologiques de Sucruta avec les doctrines philosophiques de Kapila. — Comment SUCRATA est-il arrivé à dégager la médecine de sa chrysalide théologique ? Depuis longtemps existait dans l'Inde une secte philosophique qui devint puissante, à cette époque, la *sankhya*, à laquelle il se fait gloire d'appartenir dans la préface de son anatomie. La *sankhya* eut comme fondateur le sage KAPILA, qui est le premier, en date, des Rationalistes.

— Un résumé de sa doctrine ne sera pas ici un hors d'œuvre ; car elle montrera par quel mécanisme la médecine se réveilla : — Le but tenté par la Sankhya est l'abolition de la douleur ; la réalisation en est réservée à la science qui, seule, peut arracher les âmes au cercle des transmigrations. Il y a deux forces primordiales, incréées, qui sont égales, la matière et l'esprit. La première évolue et produit toutes choses, excepté la seconde ; et par le fait même de cette évolution la matière est loin d'être inerte, car elle possède trois qualités qui sont : le *sattva* (pureté et lumière), le *radjas* (activité, passion), le *tamas* (inconscience). Tous les êtres contiennent en proportions diverses ces trois principes. Le premier domine dans le monde divin ; le second, dans le monde psychique ; le troisième, dans le monde matériel. L'état de perfection est leur équilibre au sein immobile de l'infini. La rupture de cet équilibre est égale à une création ; le monde se manifeste alors, les trois forces entrent en lutte, la série des évolutions commence et continue jusqu'au jour où, l'équilibre s'étant rétabli, le monde se résorbe et rentre dans son repos.

L'intelligence émane de la matière, elle est la forme supérieure du *manas* (sens interne) et l'affirmation de la personnalité, c'est la *conscience du moi*. Les cinq éléments, terre, eau, feu, air, éther, lui sont soumis. Elle possède cinq organes pour entrer en relation avec eux (ouïe, vue, odorat, goût, tact), et six pour les asservir à ses besoins (langue, mains, pieds, poitrine, parties génitales et anus).

L'esprit tend à s'évader de la matière et pour cela il est avide de science, car la science seule le libérera. L'ignorance est une lourde chaîne; il faut savoir. Apprendre, c'est s'émanciper; et le jour où l'homme aura détruit le dernier mystère, ce jour-là, le terme de ses incarnations sera venu, il entrera dans l'inconscience qui est la suprême volupté.

On le voit, cette doctrine, toute métaphysique qu'elle soit, est un défi jeté à la philosophie védique qui indique comme moyen de salut la contemplation intérieure du moi et la soumission aveugle aux desseins incommensurables de Brahma. La doctrine de KAPILA est une réaction, elle prépare la réforme du bouddha ÇAKYA-MOUNI.

« Seule la science peut te délivrer de l'esclavage de la matière. » — Ce précepte du maître fut la révélation du génie de SUCRUTA. Il étudia pour sauver son âme, et comme il était hanté par les idées de fraternité humaine émises par KAPILA dix siècles avant le Christ, il étudia la médecine comme étant la science la plus propre à satisfaire ses aspirations de charité. Il se fait une haute idée du sacerdoce médical, qu'il oppose, un peu ironiquement parfois, au sacerdoce religieux.

Les disciples de Sucruta. — C'est donc un mouvement d'espoir et de pitié qui créa la médecine scientifique dans l'Inde. — SUCRUTA eut des disciples; les plus remarquables furent VAGBHATTA, qui vivait au ix^e siècle, et VANGASEMA, au xiv^e.

Malheureusement, la science qu'il avait créée ne fit point de grands progrès; les brahmanes lui firent

une systématique opposition et furent, en quelque sorte, victorieux. L'ouvrage de SUCRUTA reste depuis dix-neuf cents ans ce qu'il y a de plus nouveau dans la matière et les fakirs médecins qu'on rencontre aujourd'hui dans l'allée extérieure des temples diagnostiquent et soignent avec la même ignorance que les prêtres d'il y a trois mille ans.

Résumé des doctrines biologiques de l'Inde. —

Il nous reste, avant de terminer ce chapitre, à résumer brièvement les connaissances biologiques de l'Inde. — Pendant la première période, aucune idée des phénomènes vitaux; la maladie, nous l'avons vu, est un châtiment; l'âme coupable se réincarne dans un corps contrefait, les démons et les mauvais génies tourmentent les pécheurs. Aux justes, Brahma peut envoyer des maux, c'est alors pour les éprouver et pour que leur âme laminée par la souffrance soit digne d'une réintégration divine plus complète et plus rapide. Nous retrouvons ailleurs des idées à peu près semblables; elles découlent logiquement de la grande loi morale de mérite et de démérite.

Avec SUCRUTA nous voyons apparaître une biologie plus rationnelle. Elle naît de sa philosophie. De même que trois qualités sont l'apanage de la matière, trois humeurs forment la substance des corps vivants; ce sont : le *vata* (l'air), le *pitta* (la bile) et le *cleshman* (phlegme). La vie résulte de leur activité. Qu'elles deviennent inertes, c'est la mort. La santé dépend de leur répartition exacte et proportionnelle et de la régularité de leurs mouvements dans les diverses régions du corps. — Le sang est

composé d'elles trois ; c'est lui qui charrie mystérieusement la vie ; par lui s'établissent les rapports les plus intimes avec l'âme. Il forme la chair et les os et se change dans la moelle en semence virile. Ainsi par des transformations successives la liqueur dont naîtra l'enfant n'est autre qu'une combinaison du vata, du pitta et du cleshman paternels ; de là résulte une théorie très ingénieuse de l'hérédité dont les conclusions ne seraient point déplacées même actuellement.

On le voit, la biologie de SUCRUTA est toute faite de raisonnement. — Le principe d'analogie a présidé à sa genèse et l'auteur procède par induction. Dans l'Inde, le raisonnement fut toujours de plusieurs siècles en avance sur l'expérience ; SUCRUTA n'a pas échappé à cette habitude.

CHAPITRE II

La Médecine des Lamas

Le Bon-Po et ses Doctrines biologiques. — La religion primitive du Thibet est le Bon-Po, qui compte encore aujourd'hui de nombreux fidèles. Un Dieu créateur s'unit à un principe féminin. De ce mariage naissent les dieux inférieurs, les hommes, le monde. Le bonheur régnait lorsque les dieux, renseignés par LOUNGSTA (le vent cheval), surent que les femmes des hommes étaient belles et rêvèrent de les posséder. Une lutte s'engagea et les captives partagèrent la couche des vainqueurs ; mais de ces unions sont nés les génies, êtres hybrides, moitié divins, moitié humains et particulièrement mauvais. Ce sont eux qui ont inventé les maladies pour faire souffrir les hommes et les dieux ; car les dieux, quoique immortels, ne sont pas exempts de souffrances.

Les Procédés de Traitement. — Une telle légende devait fatalement enfanter une médecine uniquement conjuratoire. Un malade est un possédé!... il faut chasser le démon qui le tourmente par des exorcismes et des sortilèges. Ce soin appartient aux prêtres qui vont pieds nus et les cheveux au vent, marmottant des formules sacrées et tournant désespéré-

ment leur moulin à prières. Point d'études, point de remèdes, mais une chasteté rigoureuse, une honnêteté à l'abri de tout soupçon. Plus l'exorciste sera avancé dans la pratique de la vertu, plus sera grande la puissance de ses opérations magiques. Ces opérations sont extraordinaires et je doute fort de leur efficacité. Il y a le petit et le grand exorcisme, qui se pratiquent non pas en raison de l'intensité du mal, mais bien de la situation pécuniaire du malade.

Le petit exorcisme est bon pour les pauvres. Le médecin déclare que le démon auquel on a affaire est un personnage de rien et que l'on peut traiter sans considération. Il confectionne un mannequin de paille dans lequel il est sensé, par des menaces, par des injures et des vociférations, faire passer l'esprit mauvais ; après quoi on y met le feu.

Le grand exorcisme est réservé aux riches, car la dépense en est grande, souvent énorme. Il est évident que plus elle est élevée, plus le bénéfice du prêtre est considérable. Le démon qui tourmente le malade est alors un seigneur très puissant à qui il faut des égards et des présents. Consentira-t-il à s'en aller pour un vêtement neuf?... si au vêtement on ajoutait des bottes et un chapeau!... Maintenant il lui faut un cheval, car il n'a pas l'habitude d'aller à pied. Quelquefois plusieurs chevaux sont nécessaires, car il a une suite nombreuse et ne consentirait pour rien au monde à voir ses serviteurs se fatiguer à courir derrière sa monture. Le malade fournit cette mise en scène onéreuse que le médecin s'appropriera comme juste rétribution. Lorsque tout est prêt on fait venir

des musiciens qui commencent à jouer les plus assourdissants morceaux du répertoire thibétain. Les gongs grondent, les trompettes claironnent éperdûment, les trompes mugissent, les tambourins retentissent sous la grêle drue des coups de baguettes ; puis, comme si cela n'était pas assez, les artistes entonnent des chants sauvages. Les syllabes gutturales éclatent en leur gosier comme une mousqueterie. Ils roulent invraisemblablement les R. Peu à peu tout cela s'exaspère, le vacarme devient effrayant. Alors un délire sacrés'empare de tous les assistants : hommes, femmes, enfants entourent le malade en injuriant le démon. On lui reproche les superbes cadeaux qu'on lui a faits, on cherche à lui faire honte de sa cupidité afin qu'un bon mouvement d'amour-propre offensé le fasse fuir au plus vite. Cela dure souvent de longues heures. Et le malade ? Le plus drôle de l'histoire est que plusieurs voyageurs, en particulier le père Huc, affirment que la guérison ne tarde pas !... La guérison ou la mort ?

La Médecine scientifique au Thibet. — La médecine scientifique a été introduite au Thibet par le bouddhisme. Le bouddhisme fut au brahmanisme dans l'Inde, ce que fut plus tard en Europe le protestantisme au catholicisme : une réaction.

Le bouddhisme en tant que religion n'a guère été introduit au Thibet qu'en 632, sous le règne de Srong-tsan-gam-po ; mais depuis bien longtemps déjà la médecine indoue avait passé la frontière himalayenne. Les premiers monarques bouddhistes de l'Inde eurent surtout le goût de l'apostolat scientifi-

que. Leur religion leur enseignait l'égalité des hommes et le droit de chacun au bonheur. Dans un beau mouvement de charité, ils rêvèrent de faire participer les contrées voisines à leur civilisation plus avancée. Trois siècles avant notre ère le pieux roi Asoka envoya au Thibet des médecins pour y fonder des hôpitaux, des dépôts de médicaments et des jardins botaniques comme il en avait fait établir dans son propre royaume. Le Thibet était alors sous la domination d'Antiochus, qui fut touché de la sollicitude de son voisin pour son peuple et lui permit de publier à son gré des proclamations.

Le Thibet ne fit point prospérer la science médicale et les livres des lamas ne sont que des traductions ou des commentaires des livres indous. En 1855, CSOMA DE KÖRÖS donna l'analyse d'un ouvrage énorme qui n'est, à tout prendre, qu'une indigeste compilation des livres de SUCRUTA. Tant qu'à la partie médicale du Tanjour, elle a, elle aussi, de multiples attaches indoues. On n'y trouve guère d'original qu'un petit traité sur la variole et une nomenclature pharmacologique assez embrouillée. PTISINE y a compté 429 médicaments, fleurs, feuilles, racines, tiges, substances minérales, substances animales, médicaments chinois inconnus, substances magiques telles que corne de licorne, peau de dragon, mandragore, sang de basilic. Les lamas prétendent posséder encore une quarantaine de livres médicaux qui nous sont inconnus. Ils admettent 440 maladies dont ils prétendent posséder les remèdes infaillibles. La chirurgie ne leur est point étrangère; ils ont appris

des Indous à se servir de l'instrument tranchant. Ils pratiquent communément la saignée et posent des ventouses avec des cornes de bœufs. La corne appliquée sur la partie que l'on veut révilser est percée d'un trou à son extrémité supérieure, l'opérateur fait le vide en aspirant par ce trou qu'il bouche avec une boulette de papier mâché. Le poulx semble leur donner de précieuses indications, mais le plus précieux élément de diagnostic consiste dans l'examen des urines. Le médecin se fait apporter plusieurs flacons de l'urine de son malade. Il la sent, en examine la transparence, la bat avec des baguettes de bois différents, la porte à son oreille pour voir si elle est *muette ou parlante*? A un savant docteur cet examen suffit, paraît-il; il n'a pas besoin de voir le malade! Les remèdes s'administrent en poudre ou en boulettes; mais si le remède nécessaire manque au praticien, qu'à cela ne tienne! Il en écrit le nom sur un bout de papier qu'il roule entre ses doigts et qu'il fait gravement avaler au malade! L'administration des drogues est toujours accompagnée de la récitation de formules sacrées; la plus commune et la plus efficace est cette phrase dont le sens mystique est, paraît-il, très profond et constitue le résumé de la foi bouddhique : « *Om! mani padme, houn!* » « O le joyau dans le lotus, ainsi soit-il! »

L'Enseignement médical. — Il est donné dans les lamaseries, qui sont des couvents bouddhiques. Chacune possède quatre facultés. La faculté de mysticité, la faculté de liturgie, la faculté de médecine et la faculté de prières. Il faut apprendre les livres par cœur.

La plus célèbre faculté de médecine se trouve à Kounboun. Le père Iluc y ayant séjourné quelques jours nous donne de curieux détails sur son fonctionnement. Les cours sont faits en plein air. Les élèves récitent tous ensemble et à haute voix plusieurs centaines de fois de suite le passage qu'ils ont à apprendre, absolument comme les écoliers arabes dans les medersas d'Algérie. L'enseignement pratique est presque nul. De temps en temps deux étudiants argumentent sur un sujet de leur choix. Le vainqueur est porté en triomphe sur les épaules du vaincu. Les sujets de ces argumentations sont des plus extravagants et rappellent un peu le joyeux temps où la scolastique régnait à la faculté de Paris. On discute par exemple la grave question de savoir pourquoi les poules n'urinent pas ou pourquoi le feu, qui liquéfie le beurre, durcit les œufs.

Tous les ans, au commencement de septembre, la faculté émigre à la campagne. Professeurs et élèves vont herboriser dans la forêt de Tchou-Gortan. Cela dure cinq jours, pendant lesquels on campe sous la tente. Tous les matins, après avoir récité des prières, bu le thé beurré et mangé la farine d'orge, tout le monde trousse sa robe et part à la récolte des plantes. Au bout du cinquième jour, un grand festin réunit les botanistes, puis on retourne à la lamaserie avec une provision énorme de racines, de feuilles, de branches, de fruits, de graines. Tout cela est séché, étiqueté et classé dans la grande pharmacie qui est un lieu mystérieux voué à la protection des génies vigilants. Les drogues de Kounboun sont très renommées, des pèlerins viennent en chercher de très loin

et leur vente assure aux moines un bon revenu.

La médecine thibétaine s'étend aussi loin que la religion bouddhiste, jusqu'en Tartarie et dans la Sibérie orientale. Elle y a été importée il y a un millier d'années. Les Bouriastes et les Kalmouks ont un livre médical, le Radijatchava, qu'ils prétendent avoir été écrit par le dieu Osachi et qui est une traduction des ouvrages thibétains. Tous les trois ans il y a à Ourga un congrès où les docteurs de Lhassa rencontrent leurs confrères sibériens, tartares et chinois.

Les doctrines biologiques sont celles de SUCRUTA avec une nuance de mysticité plus grande. La religion des Lamas est entachée de Sivaïsme, dont elle professe la rude métaphysique. Le principe de destruction et de création réclame impérieusement les âmes qui sont comme un bétail soumis à sa sombre et aveugle volonté, cela pour leur plus grand bien, pour hâter leur désincarnation finale. Il en ressort qu'on devrait laisser mourir les malades et même les y aider, et certains médecins croient faire œuvre pie en pratiquant cette doctrine. Entre leurs mains, le poison est le seul remède. Il apaise les plus vives souffrances et libère l'âme de ses entraves charnelles. D'autres, jusque-là, se contentent au chevet de leurs clients de prier pour que la mort soit douce et prompt. Certains moines ont aussi adopté les pratiques des prêtres du Bon-Po, leurs devanciers, et exécutent les mêmes opérations magiques qu'eux, le grand et le petit exorcisme. Ces charlatans se recrutent dans le clergé inférieur et sont dédaignés dans les grandes lamaseries.

CHAPITRE III

La Médecine chinoise.

Les écrivains chinois font remonter leur médecine scientifique à 5.000 ans. Alors, disent-ils, il existait autour des pagodes des jardins botaniques pour la culture des plantes médicinales. Ils montrent avec orgueil un traité de médecine écrit par l'empereur Houang-Ti, en 2,600 avant l'ère vulgaire. Tout cela est très exagéré ; cependant la vérité nous oblige à dire que le livre de Houang-Ti est bien antérieur à l'ère chrétienne.

Comme partout, la médecine sacerdotale précède la médecine scientifique. On peut même dire que, comme au Thibet et dans l'Inde, la première subsiste encore près de la seconde.

Trois religions se partagent les croyances du Céleste Empire ; ce sont : le *Jou-Kiao*, le *Tao-Kiao* et le *Fo-Kiao*. Toutes les trois eurent leurs médecines spéciales en rapport avec leurs doctrines.

La Médecine du Jou-Kiao. — Le Jou-Kiao est la religion des lettrés et a eu comme législateur Confucius qui vivait vers l'an 600 avant Jésus-Christ. D'après la tradition, Confucius ne fit que réunir en

un corps de doctrine les idées qui lui étaient antérieures. Cette religion est toute morale et ne contient pas de métaphysique. Elle repose sur la piété filiale. Ce seul grand principe dicte les actions humaines et sert de base à la société.

Tous les êtres sont fils de Tien et de Ti, le ciel et la terre ; donc tous les êtres sont frères. Il y a trois ordres de sacrifices : les grands sacrifices qui s'adressent à Tien, le ciel aïeul, à Ti, la terre mère, aux grands ancêtres leurs fils, et au dieu qui fait germer le riz et le grain ; les sacrifices moyens qu'on offre aux astres, à Confucius, à l'année ; et les petits sacrifices en l'honneur des défunts, du vent, de la pluie, des fleuves et des montagnes. Il y a trois grades sacerdotaux. Toutes les maladies sont cataloguées en trois scrupuleuses listes et distinguées en graves, moyennes et bénignes. Les graves sont soignées par les prêtres de première classe. Pour cela aucune thérapeutique, mais seulement des prières, d'humbles supplices aux grands ancêtres, des aspersion d'eau sainte, des consécration de farines, des fumigation de nard et d'encens, toute une foule de cérémonies dont le rituel compliqué constitue un véritable casse-tête chinois. Les prêtres de la seconde classe soignent les maux de la seconde catégorie, toujours par des prières et des pratiques dévotieuses. Le divin Confucius est invoqué avec insistance, car sa sagesse et sa science sont infinies.

Le clergé inférieur se charge des maladies de la troisième catégorie. Ici apparaît un rudiment de thérapeutique et chaque mal a un remède. Aux fiévreux,

on fait boire de l'eau de telle fontaine. Il faut des bains pour les entorses, des infusions de thé pour le coryza. Le remède souverain des douleurs d'entrailles consiste à avaler une pincée de la cendre du papier doré qu'on fait brûler devant l'autel des défunts.

La Médecine du Tao-Kiao. — Le Tao-Kiao fut fondé vers l'an mil avant notre ère par le philosophe Lao-Tsé. La doctrine enfonce ses racines profondément dans le terrain de la métaphysique et fleurit en pleine abstraction. Son ensemble est assez difficile à saisir à travers les paraboles, les symboles qui l'habillent; d'autant plus qu'elle s'est contrefaite en évoluant dans l'esprit des disciples du maître et a donné naissance à une multitude de schismes. Lao-Tsé semble avoir proclamé l'identité éternelle de l'esprit et de la matière; mais son matérialisme, ressemblant en cela au matérialisme des théologiens de la kabbale juive, est en quelque sorte un matérialisme-spiritualiste et entraîne le raisonnement jusqu'aux limites les plus lointaines de l'abstrait. On trouve la raison de toute chose dans le Tao (la voie). Qu'est-ce que ce Tao?... Une entité mystérieuse de laquelle tout émane. Le Tao est antérieur à toute chose. C'est la loi primordiale qui préside aux destinées de l'Ame-Matière, quelque chose comme l'Inconnaissable, le dieu impersonnel et sans conscience, l'*Aïn-aïn* des théologiens juifs, le néant du néant qui est en même temps l'être de l'être, ce qui ne peut s'exprimer. C'est le Tao qui dirige les créatures, qui les pousse et qui régit les lois de leur évolution dont il est le

principe même. Il faut se conformer à lui, le suivre comme le seul législateur de la vie universelle et arriver par la plus absolue des obéissances à identifier son activité propre à celle de l'immense matière. A quoi bon savoir? La science n'est qu'un moyen de domination et le bonheur est dans l'ignorance. L'homme n'est rien, il doit faire abstraction de son moi et confondre sa personnalité avec les lois immuables. Ne pas agir, ne pas savoir, être humble; voilà la morale du Tao-Kiao.

D'une telle doctrine ne devait sortir aucune science. Cependant le besoin inné de connaissances et l'effroi du mystère tirèrent les disciples de Lao-Tsé de leur sainte immobilité pour les jeter à corps perdu dans l'astrologie, dans l'alchimie et dans la magie. Comment pénétrer les obscurs desseins du Tao? Ils levèrent la tête vers le ciel limpide d'Orient où les astres traçaient de lumineux caractères et crurent, dans leur soif d'espoir, que les étoiles étaient un mystérieux alphabet au moyen duquel l'infini se plaisait à inscrire ses arrêts; et ils s'acharnèrent à chercher le sens des constellations. D'autres voulurent trouver le Tao dans les minéraux et dans les plantes et suivre à travers les substances les transformations multiples de la primordiale matière. L'astrologie et l'alchimie étaient inventées. Leur médecine fut donc astrologique et alchimique. Des formules souveraines sont écrites dans les signes du ciel. Les astrologues proclamaient l'efficacité des astres. On exposait les malades aux rayons bienfaisants du soir, à la transparence bleue des nuits claires. On leur faisait

boire l'eau sacrée qui avait reflété la lune un jour d'éclipse ou celle où le soleil avait trempé ses crins d'or. Les alchimistes cherchaient des panacées merveilleuses. Ils inventèrent une foule de poudres, de breuvages et d'onguents. Est-ce que leurs efforts n'aboutirent jamais à la découverte de spécifiques réels?... Il semble qu'ils durent connaître les propriétés du mercure et qu'ils se servirent de ses composés contre la syphilis.

Derrière les astrologues et les alchimistes apparurent une foule de thérapeutes, de sorciers, qui prétendirent guérir les malades au nom de l'absolu.

La Médecine du Fo-Kiao. — Le Fo-Kiao ou religion de Fo n'est autre que le bouddhisme chinois. L'importation du bouddhisme se fit très lentement en Chine. Les premiers pèlerins bouddhistes y pénétrèrent en 300 avant notre ère. Quatre cents ans plus tard la religion nouvelle fut officiellement reconnue par l'empereur Ming-ti, qui envoya aux Indes une ambassade qui revint au bout de quatre ans, accompagnée d'un prêtre et apportant une statue de Bouddha et un livre sacré. A partir de cette époque de nombreux voyageurs pèlerinèrent à la recherche des livres saints. La collection n'en fut complète qu'en 440. Les ouvrages de SUCRUTA pénétrèrent en Chine à la faveur de ces recherches vers 384, date à laquelle le moine HOUËI-YOUEI fonda le monastère de Lou-Chan et fit venir de l'Inde des savants et des livres. Ce n'est qu'à partir de cette époque que les Chinois possèdent une science médicale; et encore fut-elle laissée tout entière entre les mains des

prêtres du culte nouveau. Dans le premier zèle de leur apostolat, ils organisèrent des hôpitaux et des jardins botaniques qui furent pendant deux siècles la gloire de leur civilisation. Pendant ce temps, l'assistance publique fut admirable et digne des idées humanitaires de l'occident chrétien. Chaque pagode avait une annexe où les malades étaient hospitalisés et soignés. Le service des salles y était fait par des nonnes bouddhistes et la communauté qui desservait le temple fournissait médecins et remèdes. Le jardin botanique entourait l'établissement ; d'effrayants dragons de pierre en défendaient l'entrée contre les malandrins et les simulateurs. A part étaient les femmes enceintes, dans de véritables services de gynécologie où les sages-femmes sacrées, sortes de matrones vouées au célibat, les assistaient. On envoyait les contagieux dans les pavillons d'isolement dont le personnel spécial n'avait aucun contact avec le dehors. Dans certaines provinces, les villes entretenaient dans leur banlieue des maisons de convalescence où les malades allaient achever leur guérison à l'air pur de la campagne, à l'ombre bienfaisante des arbres.

Un certain nombre d'étudiants résidaient dans chaque couvent où ils recevaient en même temps l'enseignement théorique et l'enseignement pratique. Chacune de ces facultés était indépendante et formait ses docteurs comme elle l'entendait. Ordinairement le droit d'exercer s'achetait au prix d'un travail long et opiniâtre et n'était accordé qu'après d'interminables examens.

Le bouddhisme chinois diffère peu du bouddhisme indou et thibétain. Fo, c'est Bouddha en robe de mandarin ; nous allons brièvement résumer ce qu'il enseigne à ses fidèles pour voir quelles doctrines biologiques en découlent. Quatre vérités primordiales existent : la *douleur*, sa *cause*, la *voie qui mène à sa suppression*, sa *suppression*.

Qu'est-ce que la douleur ? La douleur, c'est la vie, la transmigration, le Karma des Indous, le roulement perpétuel de l'âme à travers les existences, la nécessité de vivre et de mourir.

Quelle est la cause de la douleur ? Elle est multiple et porte douze noms différents. Elle s'appelle : ignorance, imagination ; conscience, forme, désir, passion, existence, naissance, vieillesse, mort, sensation, attachement. Par quelle voie lui échappe-t-on ? Par la science. La nature a donné à l'homme les moyens et les instruments pour acquérir cette science. Les moyens sont l'extase, l'héroïsme, l'affection, l'investigation ; les instruments sont les cinq sens, la parole et la mémoire. Celui qui sait se servir de ces moyens et de ces instruments arrive au Bodhi, à l'intelligence parfaite. Il sait, il a détruit la douleur et son âme échappe à la loi des transmigrations, il est *amagami* (celui qui ne reviendra pas).

De cette doctrine philosophique devait naître une doctrine biologique humorale. Pour posséder l'intégrité des moyens et l'intégrité des instruments, l'homme doit maintenir son corps dans un équilibre parfait. Cinq éléments simples composent toute matière : le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau. Ils

s'engendrent les uns les autres, se combinent pour former les corps. Ces cinq éléments sont susceptibles de deux qualités : le *yang*, le sec ; et le *yin*, l'humide. Ces deux principes sont charriés à travers les organes par le sang et l'air vital qui est renouvelé par la respiration. La vie résulte de leur proportion et la maladie est une rupture de leur équilibre. Il faut veiller au maintien de cet équilibre qui assure le bon fonctionnement des moyens et des instruments nécessaires à la connaissance. C'est là l'affaire de la thérapeutique.

Le grand élément de diagnostic réside dans l'examen du pouls qui est formé par les ondulations de l'air et du sang. Un docteur chinois doit savoir distinguer deux cents variétés de pulsations qui le renseignent infailliblement sur le lieu, la nature et la gravité de la maladie.

La matière médicale ne contient pas moins de mille cent substances empruntées pour la plupart aux trois règnes. Bien entendu l'administration d'un médicament doit être accompagnée de prières. Nous retrouvons en Chine la coutume thibétaine des noms de drogues écrits sur un papier qu'on avale. Ici on a même perfectionné le système ; car on fait prendre ainsi aux malades des formules sacrées et des invocations adressées aux dieux.

La chirurgie est nulle, car l'anatomie, proscrite par les préceptes religieux, est inconnue. Pas moyen de disséquer dans un pays où le culte de la piété filiale est tellement répandu que le viol d'un cimetière dans un terrain concédé pour la construction d'une

voie ferrée, autorisée par les mandarins, a suffi pour réveiller le fanatisme du peuple et allumer une guerre sanglante. Les médecins chinois se contentent donc encore sur ce sujet de descriptions légendaires faites il y a deux mille ans. Mais leurs croyances biologiques ont donné naissance à l'acupuncture, dont nous devons dire quelques mots. Ce procédé consiste à enfoncer dans les tissus des aiguilles métalliques qui doivent faciliter les vibrations de l'air et du sang et, par là même, rétablir l'équilibre nécessaire au bon fonctionnement des organes. Ces aiguilles sont en or, en argent, en acier, en cuivre, en platine, etc. A chaque mal son métal. Il y a sur le corps trois cent quatre-vingt-huit points d'élection pour leur implantation. Quelques maladies exigent jusqu'à vingt-neuf aiguilles !

La Médecine chinoise actuelle. — Nous avons vu jusqu'ici l'excellence de la médecine bouddhique, en comparaison avec la médecine du Jou-Kiao et du Tao-Kiao. Malheureusement le progrès en a été rétrograde. Petit à petit, les doctrines se sont plus ou moins fondues ; les rites se sont mélangés. Les bonzes actuels semblent ne plus se souvenir que la science est le seul moyen d'échapper à la douleur. Ils ont adopté les pratiques magiques de leurs confrères des deux autres religions, et ont abandonné la tradition. Les facultés ont disparu, avec elles les hôpitaux. La mauvaise herbe a envahi les jardins botaniques. Maintenant la profession médicale est entièrement libre ; la seule école de Pékin est réservée à la formation des médecins de la cour. Dans les

viles, des médecins laïques vendent la santé comme ils l'entendent. Dans la campagne, des bonzes, dégueuillés et sales, abrutis par l'eau-de-vie de riz et voués à tous les vices, tracent d'une main les signes guérisseurs et tendent de l'autre leur sébille de mendiant.

CHAPITRE IV

La Médecine sacerdotale des Japonais

Le bouddhisme chinois fut importé au Japon en 652. Avant, la seule religion était le Shinto, sorte de polythéisme grossier sans bases philosophiques et farci de légendes obscènes.

Les dieux ou Kamis personnifient les forces de la nature, ses éléments, ou bien ils sont des héros divinisés. Le panthéon japonais en compte plusieurs millions, l'imagination populaire en crée à foison. Chaque rivière, chaque montagne a le sien. Ces dieux ne jouissent même pas du bénéfice divin de l'immortalité, puisque le *Ko-Zi-Ki*, livre saint des prêtres du Shinto, parle à chaque instant de leur mort. Il y a même un passage où Izana-gi, le créateur du monde, cherche Izana-mi, son épouse, et trouve son corps en décomposition, dévoré par les vers.

Le pontife suprême était le Mikado, à la fois empereur et pape, fils des dieux et si saint que nul n'avait le droit de le regarder en face. Les prêtres lui devaient obéissance absolue et ne remplissaient que les fonctions subalternes au nombre desquelles était l'exercice de la médecine.

La Médecine du Shinto. -- Quelle médecine

devait être engendrée par une telle religion?... Les idées biologiques n'existent pas, les connaissances thérapeutiques sont nulles. Le médecin est un sorcier vulgaire. Il chasse les génies malfaisants avec grand tapage. Le gong est son instrument favori. Une chose cependant intéressante à noter est la croyance dans l'efficacité des eaux thermales. Les dieux qui règnent sur certaines sources aiment les hommes et leur puissance en change l'eau en une liqueur purifiante. Certains la réchauffent de leur haleine, d'autres se contentent d'y verser de mystérieuses mixtures. Au près de chacune de ces sources, un temple s'élève où les malades viennent en foule chercher la santé. Pendant qu'ils se baignent et qu'ils boivent, les prêtres chantent des hymnes et exécutent des danses sacrées.

Cet état de choses dure jusqu'au commencement de l'ère actuelle; alors des philosophes, en relations probables avec les Chinois leurs voisins, essayèrent de modifier les données grossières du Shinto, d'en sublimer les légendes et de les changer en mites, de l'orienter vers des conceptions plus philosophiques. Ils y firent un dieu en trois personnes rappelant la *trimourthi* brahmaniste. Chacune de ces trois personnes a deux essences : l'*essence active* et l'*essence passive*, qui ressemblent fort aux deux principes Yang et Yin des Chinois. Le créateur sépare son essence active de son essence passive. Cette dernière devient la matière. Pour donner la vie à cette matière, il reflète en elle son essence active. C'est ce reflet qui est l'âme.

Les idées biologiques se modifient en même temps que les idées religieuses ; comme elles, elles s'affinent. Nous ne nous y arrêterons pas, car elles sont alors les mêmes qu'en Chine. Comme en Chine, des universités sont fondées dans les temples et les prêtres reçus médecins soignent les malades dans les hôpitaux. Cependant de grossières superstitions subsistent. C'est ainsi qu'il est universellement admis que les plantes ne doivent pas leurs vertus à leur suc, mais bien à leurs génies particuliers. Telle plante est curative parce que son génie est bon et aime les hommes ; telle autre est un poison parce que son génie est mauvais et voué au service d'*Ara-mi-Tama*, l'esprit du mal. Il en est qui guérissent ou qui tuent ; la question de dosage étant totalement inconnue aux praticiens.

Ils imaginèrent qu'elles étaient un objet de lutte entre les deux esprits, salutaires quand *Fouyou-mi-Tama*, l'esprit du bien, triomphait et régnait sur elles, dangereuses quand elles étaient tombées au pouvoir de *Ara-mi-Tama*. On pouvait reconnaître à certains signes à quel moment il fallait les prendre et leur cueillette était prétexte à une foule d'opérations magiques compliquées.

La Médecine scientifique au Japon. — A quel moment la médecine scientifique chinoise fit-elle son apparition au Japon ? En 414, le Mikado malade fit appeler un médecin coréen. En 553, des professeurs de médecine vinrent du même pays, enfin en 668 l'empereur chargea officiellement un prêtre chinois d'organiser l'enseignement médical dans tout l'empire. Une faculté d'état fut fondée dans l'île de Kiou-

siou. Le monarque institua des dotations pour aider les étudiants pauvres.

Dans chaque école japonaise, il y eut, à côté des chaires d'acupuncture, de massage, de thérapeutique, une chaire d'astrologie. Ce qui prouve combien tenaces étaient les vieilles idées.

A cette époque, le bouddhisme était déjà assez répandu dans la classe instruite. On peut dire que c'est lui qui introduisit au Japon la médecine scientifique. Le médecin coréen qui vint en 414 soigner l'empereur est peut-être ce fameux prêtre *OO-shin* que les historiens chinois prétendent avoir été envoyé vers cette époque par le roi de Corée avec sept autres religieux pour convertir le Japon? On doit à ses successeurs l'institution d'un ordre de nonnes qui s'occupaient spécialement des soins à donner aux femmes en couches et aux nouveau-nés.

Sous l'impulsion des idées bouddhiques, la médecine prospéra. Ce fut sa période brillante.

Cependant les prêtres du Shinto voyaient avec peine le nombre de leurs fidèles diminuer. Leurs sourdes menées indisposèrent l'esprit des empereurs qui promulguèrent des édits contre les hommes nouveaux. Ceux-ci s'appuyèrent sur les Shogouns, sorte de premiers ministres qui géraient les affaires temporelles alors que le saint Mikado, fils des dieux, ne s'occupait que des choses spirituelles. La guerre civile fut le résultat de toute cette politique. On vit les monastères se changer en forteresses et les moines abandonner la chape et le bonnet pour revêtir la cuirasse. Alors commença une longue période d'a-

narchie. Les bouddhistes, vainqueurs, déposaient le Mikado qui s'en allait, la tête rasée, méditer à l'ombre des pagodes sur les vanités du pouvoir. Les prêtres prenaient en main les rênes du gouvernement et clamaient l'égalité humaine. Mais les partisans du vieux culte prenaient leur revanche. Ils brûlaient les hôpitaux, pillaient les écoles, saccaageaient les jardins botaniques. Ce fut une longue et douloureuse persécution d'où le bouddhisme sortit victorieux, mais amoindri, vers le x^e siècle. Certaines de ces institutions n'existaient plus qu'à l'état de souvenirs et ne furent pas reprises. C'est ainsi qu'on ne reconstruisit pas les hôpitaux, ni les écoles; qu'on ne replanta pas les jardins. Pourquoi? Probablement parce qu'à cette époque, la secte *Shoughen*, qui prêchait l'excellence d'*Amida*, la charité, avait déjà disparu et que la secte *Zen*, basée sur la méditation abstraite, et la secte *Shiu-sou*, qui ne reconnaît que l'unique efficacité de la grâce, commençaient déjà à être très puissantes.

On vit réapparaître les sorciers du Shindo. Les pratiques superstitieuses d'autrefois furent remises en honneur. Il y eut une corporation spéciale de religieux qui s'attribuaient les plus fantastiques pouvoirs. Sortes d'ermites, ils vivaient ordinairement dans les montagnes où ils se nourrissaient, disait-on, d'une ambrosie céleste tombée des nuages. Pour les consulter, il fallait aller jusqu'à leur caverne, ce qui était souvent un voyage long, coûteux et fatigant. Ils ne descendaient dans la plaine qu'aux époques d'épidémies, alors on les voyait marcher par les chemins,

pâles et décharnés, couverts de peaux de bêtes ou même nus. Ils prononçaient à haute voix des incantations, commandaient à l'esprit *Yekiré* de quitter le pays, ou le suppliaient d'en épargner les habitants. La foule, ivre d'espoir, suivait ces hallucinés et ces imposteurs. Les femmes leur présentaient leurs enfants auxquels ils imposaient les mains. Les plus dévotes embrassaient la terre où la plante de leurs pieds avait gravé son empreinte.

Introduction de la médecine européenne au Japon. — La médecine européenne fut introduite au Japon par les Portugais au xvi^e siècle et par les Hollandais au xvii^e. Elle fut reçue avec méfiance puisqu'une école chinoise était encore fondée à Yédo en 1765 et qu'un décret impérial de 1848 interdisait sous peine de mort sa pratique. Cependant dix ans après, l'empereur Iye-Montoiko autorisa l'installation d'une école européenne où on commença à disséquer. C'était un grand pas de fait vers l'occidentalisme. La révolution de 1868 faillit en annihiler les effets. Mais l'esprit nouveau, définitivement vainqueur, poussa le pays vers le progrès. On fit venir des maîtres français, allemands et anglais. Actuellement l'université et les écoles fonctionnent admirablement et fournissent déjà le quart des praticiens de l'empire. Pourtant parmi les docteurs de la cour il y a encore un représentant des vieilles doctrines et les moines guérisseurs sévissent toujours dans les provinces reculées.

CHAPITRE V

La Médecine dans les sanctuaires d'Egypte

Comme celle de l'Inde, la religion de l'ancienne Egypte eut deux faces. Elle fut exotérique et ésotérique. Le peuple adorait des dieux dont les formes souvent grotesques cachaient une métaphysique élevée, accessible aux seuls initiés. Nulle part le symbole ne fleurit avec une telle vigueur, nulle part aussi peut-être la pensée humaine n'atteignit une telle hauteur. Les prêtres, cachés au fond des mystérieux sanctuaires qui miraient leurs pylones dans le courant du Nil, étaient de profonds philosophes acharnés à la poursuite du mystère et dont l'esprit savait répondre à presque tous les points d'interrogation posés par les origines et par les destinées humaines. Leur philosophie arriva, étape par étape, au seuil même de l'inconnaissable, ses fidèles communiquèrent avec l'absolu. Il nous est difficile aujourd'hui d'en ressaisir le sens complet et d'en débrouiller l'écheveau. Nous restons confondus devant la foule des dieux à faces de bêtes. Longtemps nous n'avons compris que leur sens ésotérique, celui qu'il était permis, il y a trois mille ans, à la foule

des ignorants de connaître ; longtemps nous n'avons eu aucun soupçon de la splendeur si bien cachée des doctrines. A peine quelques phrases du *Livre des morts* étonnaient-elles les érudits. Depuis quelques années cependant les études égyptiologiques ont pris une voie nouvelle. Des savants cherchent la vérité sous les symboles. Le temps n'est plus où Bossuet écrivait que dans le royaume des Pharaons : « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, » et grâce aux découvertes modernes, grâce aux méthodes d'interprétation et d'exégèse, il nous sera peut-être donné de soulever un jour le voile d'Isis. Malheureusement le travail n'est qu'ébauché, la besogne à faire est encore longue et rude. Le sphynx hésite à donner le mot de l'énigme.

Pourquoi les prêtres renfermaient-ils jalousement la doctrine au fond des hypogées, et ne laissaient-ils au vulgaire que le fatras d'une théogonie monstrueuse ? Peut-être pour la préserver de tout contact impur, pour en conserver l'exakte intégrité ou bien, par calcul d'intérêt, par esprit de domination.

Incomparables philosophes, les Egyptiens furent d'habiles mathématiciens, de hardis géomètres, de savants astronomes. Les sciences exactes sont les filles aînées de la métaphysique. Par contre, ils négligèrent les sciences d'observation. Absorbés dans la contemplation de l'idée pure, ils n'eurent pas le loisir de regarder les faits pour en tirer des lois. Donc leur médecine fut en retard sur les autres sciences.

Doctrine biologique. — Une doctrine biologique

très simple en est la base ; le corps est une combinaison de quatre éléments ; suivant que l'un ou l'autre domine, les tissus se différencient. Sa vie est engendrée par un souffle mystérieux que des canaux transportent partout avec le sang et l'humidité. L'homme est donc entretenu en bonne santé par un système d'irrigation semblable à celui qui entretenait la fertilité de la terre d'Egypte. Ces canaux transportent indifféremment les principes vitaux et les principes morbides.

— « La tête de l'homme a trente-deux vaisseaux qui charrient le souffle de son cœur.

— « Il y a deux vaisseaux aux seins. Ils charrient l'échauffement du poumon.

— « Il y a deux vaisseaux aux jambes et aux bras.

— « Il y a deux vaisseaux à l'occiput, deux au sin-
ciput, deux à l'intérieur, deux aux paupières, deux aux
narines, deux à l'oreille gauche, deux à l'oreille droite.
Les souffles de la vie entrent par eux.

— « Le mal du fondement de ceux qui ne peuvent
aller à la selle est amené par les vaisseaux des
pieds. »

Et voilà à peu près les seuls principes d'anatomie familiers aux anciens Egyptiens. On a pu supposer pendant longtemps que l'habitude des embaumements avait dû révéler à leurs prêtres les secrets des organes ; il n'en fut rien et cela s'explique. Les embaumeurs n'appartenaient point à la classe sacerdotale ; bien au contraire, en raison de l'impureté de leur tâche, ils étaient voués au mépris du public et nul ne les approchait sans horreur. A Memphis, ils habi-

taient un quartier spécial dont ils ne devaient pas sortir. Celui qui liait conversation avec eux était soumis à des purifications longues et minutieuses.

Dans les livres, le mot *métu* désigne indistinctement nerfs, veines, artères. Ce sont tous des canaux, *métu*. De même un seul mot, *ro-ab*, pour dire l'estomac et le cœur. Le diagnostic suivant, extrait du papyrus de Berlin, en fait foi :

« Son ventre est pesant, la bouche de son cœur est malade, son cœur est brûlant. Ses habits sont lourds sur lui, beaucoup d'habits ne le réchauffent pas. Le goût de son cœur est perverti, comme celui d'un homme qui a mangé des figues de sycomore. Les chairs sont amollies comme celles d'un homme qui se trouve mal ; s'il va à la selle, son ventre refuse de s'exonérer. Il a un nid d'inflammation dans le ventre. Le goût de son cœur est malade. S'il se lève, il est comme un homme qu'on empêche de marcher. Applique-lui les moyens pour les inflammations par échauffement ainsi que les moyens qui détruisent l'inflammation du ventre. »

J'ai cité ce morceau en entier, car il donne la mesure exacte de la méthode d'investigation des praticiens égyptiens. Aucune logique dans l'étude des symptômes. De simples remarques faites sans ordre.

Bibliothèque médicale de la Vieille Egypte. — Comment est composée la bibliothèque médicale de la vieille Egypte ?

Clément d'Alexandrie nous parle des Livres Hermétiques qui étaient une sorte d'encyclopédie officielle, scientifique et religieuse, en quarante-deux volumes.

Six étaient consacrés à la médecine. Ils portaient les titres suivants :

- 1^o De la constitution du corps humain;
- 2^o Des maladies;
- 3^o Des organes;
- 4^o Des médicaments;
- 5^o Des maladies des yeux;
- 6^o Des maladies des femmes.

Malheureusement cette précieuse collection n'est point venue jusqu'à nous. Elle fut détruite dans l'incendie de la bibliothèque Alexandrine.

Actuellement nous ne possédons plus que trois papyrus médicaux : le *papyrus de Leyde*, le *papyrus de Berlin*, et le *papyrus Ebers*. Ce dernier est peut-être un fragment de livres hermétiques.

Nous ne croyons mieux faire que de donner une analyse rapide de ces trois monuments. Les résumer, c'est connaître dans ses grandes lignes tout ce qui est parvenu jusqu'à nous de la science médicale égyptienne.

Le *papyrus de Leyde* représente la médecine mystique pure. Aucun souci scientifique, mais de nombreuses invocations magiques. Comme beaucoup de peuples orientaux, les Egyptiens croyaient aux démons. La maladie était l'œuvre d'un esprit mauvais qui entrait dans le corps par un de ses nombreux canaux d'irrigation, soit spontanément, soit appelé par des maléfices. L'incantation était le remède par excellence pour délivrer les malades de cette sorte de possession.

Beaucoup s'adressent au démon Uh-tu, celui qui

produit l'inflammation, d'autres, au démon des tumeurs, d'autres s'adressent aux organes eux-mêmes sous la forme d'exhortations au courage et à l'énergie.

« Ouvrez vos bouches, ô vaisseaux d'un tel, fils d'une telle, rejetez la maladie qui est en vous. Je vous parle, ô vous, vaisseaux qui avez reçu le mal ! »

Quelquefois le démon se lasse de tourmenter sa victime, ou bien, pris de remords, s'en va. Dans ce cas il est conseillé de s'abstenir de toute médication.

Le *papyrus de Berlin* contient 21 pages d'écriture hiératique. Il est de la grande époque pharaonique. Malheureusement les deux premières pages manquent. C'est surtout un ouvrage de thérapeutique, on y trouve 170 prescriptions les plus diverses.

La première partie contient une série de remèdes qui se peuvent diviser en trois classes :

Les *Rer-U*, ou remèdes internes ;

Les *Hapu*, topiques ;

Les *Mesu*, liniments.

La plupart des formules sont extrêmement curieuses ; une ou deux suffiront comme exemple :

I. — *Remède pour guérir subitement les tumeurs au sein.*

Auau végétal, blé blanc, pincée de Q' ar, pincée de nitre naturel, son de blé, faire assembler en une seule chose et panser avec cela.

II. — *Remède qui détruit les boutons.*

Semis de bœuf et miel. Faire manger durant quatre jours.

La deuxième partie de l'ouvrage a pour titre :
« Commencement du traité pour faire abattre l'in-

flammation, trouvé en écrit dans un coffre sous les pieds d'Anubis, à Soklem, au temps du roi Ménès le Juste ; après qu'il eut succombé, il passa au roi Snat le juste qui l'acheva, »

C'est de ce traité que nous avons extrait la nomenclature des vaisseaux cités plus haut. Il contient aussi plusieurs formules contre les douleurs d'entrailles et un catalogue de purgatifs, ainsi que les multiples façons de préparer un elystère.

A la suite des formules médicales, il y a une formule mystique que le malade devait prononcer en prenant le remède : « Lève-toi, bien permanent à jamais, détruisant tout mal devant toi. Ton œil est ouvert par Ptah ; ta bouche ouverte par Sakri. Par le livre puissant où le Paut-to a montré les remèdes, par Isis la divine, que soient détruits les germes mortels qui sont dans les membres d'un tel fils d'une telle . »

Une autre formule doit être récitée par celui qui prépare la drogue pendant qu'il broie les mélanges. Celle-ci s'adresse encore à la divine Isis et à Horus, principe de tous les biens.

La troisième partie du papyrus de Berlin est un traité de gynécologie. On y trouve des descriptions du prolapsus, des huit écoulements, des troubles menstruels et des moyens pour y remédier dont plusieurs sont encore en usage, tels que les injections chaudes et les tamponnements ; on y trouve aussi des formules bizarres pour reconnaître la grossesse. En voici une qui a la réputation d'être infailible : « Herbe de taureaux pilée en vase clos avec le lait d'une

femme accouchée d'un enfant mâle. On fait manger cela à la femme, si elle vomit, elle enfantera. Si elle a des borborygmes, elle n'enfantera pas. »

Cette autre est non moins extraordinaire : « La femme arrose de son urine du blé et de l'orge qu'elle met dans deux sacs. S'ils germent, elle enfantera. Si le blé germe, elle enfantera d'un enfant mâle. Si l'orge germe, elle accouchera d'une fille. »

Le *papyrus Ebers* est le plus considérable. Il n'a pas moins de 110 pages. EBERS l'a lui-même admirablement étudié et la traduction nouvelle du Docteur JOACHIM l'a rendu accessible à tous. Il contient de nombreux petits traités dont plusieurs remontent à 1500 avant Jésus-Christ.

Il débute par une invocation où est résumée toute l'histoire symbolique d'Horus, principe de conservation, et de Set, principe destructeur : « Venez, remèdes, venez, détruisez toute chose nuisible dans mon cœur ! Que la formule magique soit forte par les remèdes ! Que les remèdes soient forts par la formule magique. Ne te souvient-il pas qu'Horus a été emporté avec Set aux grandes salles d'Héliopolis, quand les testicules de Set furent épargnés et qu'Horus rede-vint vigoureux comme il était sur la terre et qu'il fait tout ce qu'il veut comme les dieux avec lesquels il réside. Cela se dit avant de boire les remèdes et est excellent des millions de fois. » — Ensuite viennent des formules médicales pour les maladies les plus diverses : maladies du ventre, du fondement, de l'estomac, des bronches, du cœur, de la vessie, de la poitrine, de la tête, du visage, de la chevelure, des

yeux, des oreilles, du nez, de la langue, des dents, des membres, des vaisseaux, de la peau, de la chair, puis des topiques pour les plaies, pour les blessures, pour les brûlures.

Le chapitre qui concerne les maladies des yeux est un véritable traité. On y trouve des remèdes pour la conjonctivite, la kératite, les hémorragies du globe, les ecchymoses péri-oculaires. On a même voulu y voir une indication de l'opération de la cataracte. Toutes les maladies oculaires sont traitées par des collyres, des pommades et des onguents ayant toujours pour base des substances minérales.

Comme le papyrus de Berlin, le papyrus d'Ebers contient un chapitre relatif aux maladies des femmes. On y trouve des moyens pour rendre les femmes propres à la conception, l'indication des précautions à prendre pour prévenir la chute du germe et des manœuvres à faire pour favoriser l'expulsion du fœtus. A noter une curieuse façon de s'assurer de la viabilité de l'enfant : « S'il crie *Ni*, il vivra; s'il crie *Ba*, il doit mourir. »

Un chapitre traite de la parfumerie et un autre des morsures d'insectes et de serpents. Enfin le dernier s'adresse plus particulièrement aux sorciers, amateurs de sombres et haineuses besognes; on y trouve une foule de formules nuisibles; la façon d'envenimer les plaies, de rendre chauve, de faire mourir d'une maladie de langueur. C'est une sorte de vademecum de la magie noire, une arme entre les mains des méchants, aussi est-il écrit sous l'invocation des divinités mauvaises et en termes assez mys-

térieux pour n'être point compris des ignorants.

Nous venons de voir rapidement les trois papyrus que nous possédons ayant trait à l'art médical. Nulle opération chirurgicale n'y est mentionnée ; est-ce à dire que les Egyptiens n'avaient point de chirurgie ? Aucun ouvrage traitant ce sujet n'a été découvert ; mais on sait cependant que les prêtres pharaoniques pratiquaient des opérations. Les archéologues ont trouvé de nombreux instruments dans les ruines des temples. Un grand nombre de momies avaient été castrées, presque toutes circonscises. Quelques-unes portent des traces d'anciennes fractures méthodiquement réduites. Bien plus, Larrey assure avoir acquis les preuves que les médecins de la vieille Egypte ne reculaient pas devant les amputations.

Matière médicale. — La matière médicale égyptienne est assez riche. Les papyrus que nous avons analysés dans les pages précédentes ne mentionnent pas moins de sept cents remèdes. De nombreux savants ont réussi à les identifier ; Loret en donne une liste à peu près complète. Les plus employés étaient le miel, le lait de vache, d'ânesse, de femme, le sang, le vin, l'huile, la bière d'orge, le vin de palme.

Le sang humain était un contre-poison. Une pierre, le lapis memphite, servait à insensibiliser. On employait la racine de grenadier comme tœnifuge. La cendre d'ébène entraînait dans la composition des collyres. L'ache, le styrax, le ricin, la coriandre, le raifort étaient communément employés. Il serait fastidieux d'énumérer plus longuement les substances

pharmacologiques en usage dans les pharmacies des temples d'Egypte. Comme dans l'Inde et en Chine, les jardins botaniques entouraient les temples; et en soigner les plates-bandes était un des exercices rituels du culte.

Ces remèdes étaient en grande vénération, car le dieu Thot lui-même en avait révélé les principes aux hommes. Les procédés d'administration étaient aussi d'origine divine, témoin cette curieuse légende sur la découverte des lavements. Un jour le dieu vint sur les bords du Nil sous sa forme d'Ibis. Les prêtres virent l'oiseau prendre de l'eau dans son bec et, tournant le cou, s'introduire cette eau dans l'anus. Ils comprirent que c'était là un enseignement précieux. C'est depuis ce jour que les hommes savent s'administrer des clystères; seulement ils ont perfectionné le mode opératoire. L'histoire est un peu vulgaire, qu'on me la pardonne, car je la raconte encore moins crûment que les scribes égyptiens. Divins aussi sont les livres. Nous avons vu comment la deuxième partie du papyrus de Berlin fut miraculeusement trouvée entre les pieds d'Anubis, dans le temple de Soklem. Un autre fut dicté par Imhotpou, l'Esculape égyptien, un autre apparut tout d'un coup, auréolé d'un rayon de lune, à un prêtre de l'Isis de Coptos. Quelques-uns étaient l'œuvre des Pharaons. Manethon nous apprend que Teti, fils de Mènes, écrivit un cours d'anatomie et que Tosorthos, successeur de Néchéphès, un des rois de la III^e dynastie, employait ses loisirs à dicter un traité de médecine.

Enseignement et exercice de la médecine. —

Nous savons déjà que la profession médicale était exclusivement réservée à la classe sacerdotale ; il nous reste à établir comment s'en pratiquait l'enseignement et quelle était la situation des praticiens.

A chaque grand temple étaient annexées des écoles où on enseignait aux lévites les matières contenues dans les 42 livres hermétiques. Les chaires correspondaient ; l'une à la théologie, une autre aux mathématiques, une autre à l'art d'écrire, une autre à la géométrie, une à l'astronomie, enfin une à la médecine. Les plus célèbres de ces écoles furent à Memphis, à Thèbes, à Saïs et à Chennu. La règle en était extrêmement sévère. Les étudiants se préparaient à leur sacerdoce par la pénitence, par le silence et la chasteté. Cloîtrés derrière les lourdes portes du sanctuaire, voués à la vie monotone des longues galeries souterraines et des jardins clos, ils ne sortaient jamais. La moindre faute contre cette discipline était très durement punie et les fautes graves entraînaient même la peine de mort.

A jours fixes, les malades pauvres venaient au temple où était installée une clinique gratuite. C'est là que ces jeunes gens apprenaient la pratique de leur art. C'est sans doute là où ils s'exerçaient aux opérations chirurgicales. Les nombreux instruments que les archéologues ont découverts à Memphis et à Thèbes devaient appartenir à ces cliniques.

Les études duraient plus ou moins longtemps, en raison directe de l'intelligence et surtout de la ferveur mystique du sujet. Quand ses maîtres l'avaient

jugé digne de la suprême initiation, il prononçait un serment solennel où il s'engageait à ne rien révéler aux profanes des arcanes de sa science; puis on le soumettait à quatre épreuves : l'épreuve de l'eau, l'épreuve de la terre, l'épreuve du feu et l'épreuve de l'air. S'il en sortait triomphant, il était capable de dompter les quatre éléments et rien ne s'opposait plus à ce qu'il exerce pour son propre compte. Il est assez curieux de constater que ces quatre épreuves ont persisté à travers les âges et que nous les retrouvons, mais dégagées de tout risque et réduites à l'état de symbole, chez les kabbalistes et chez les alchimistes du moyen-âge. En Egypte, elles avaient un caractère terrible et il fallait vraiment avoir la foi et du courage pour s'y soumettre. Il serait trop long de raconter ici en quoi elles consistaient; qu'il nous suffise de dire que le héros entraînait véritablement en lutte avec les éléments qu'il lui fallait dompter. Les hésitants, les timides et les poltrons y récoltaient infailliblement la mort.

Le médecin qui sortait des écoles sacerdotales était un personnage. Il faisait partie du haut clergé, pouvait porter la coiffure d'Osiris et le manteau blanc des sages. Les soins qu'il donnait étaient onéreux et tout le monde ne pouvait pas le faire venir à son chevet. Les gens de la classe moyenne se contentaient des prêtres de la déesse Sekhet, sorte de rebouteurs recrutés parmi les membres du clergé inférieur et jugés indignes d'étudier la science divine des livres; mais qui avaient acquis une certaine compétence par une longue pratique. Dans les campa-

gnes, des exorcistes ignorants vendaient aux laboureurs et aux gardiens de troupeaux des amulettes et des charmes. Donc trois classes de médecins. On peut y joindre les *pastophores*, prêtres qui s'occupaient de l'entretien des temples et qui servaient d'intermédiaires entre les pontifes et les fidèles. Ils avaient le droit de prononcer les formules et le pouvoir de chasser les mauvais génies. S'il faut en croire HÉRODOTE, les praticiens étaient presque tous spécialistes dans les grandes villes. « La médecine est si sagement distribuée en Egypte qu'un médecin ne se mêle que d'une seule espèce de maladie, et non de plusieurs. Tout y est plein de médecins; les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête, ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux de ventre et les parties voisines, d'autres enfin pour les maladies internes » (HÉRODOTE, l. 2, LXXXIV).

Les médecins jouissaient de la considération du public et le pharaon leur accordait certains privilèges; c'est ainsi qu'ils ne payaient que la moitié de l'impôt et qu'ils avaient droit de préséance dans les cérémonies publiques. Leurs clients les payaient le plus souvent en nature et quelques-uns leur faisaient de riches présents. Souvent aussi ces dons étaient faits au temple. Les murailles de certains sanctuaires renommés étaient couvertes d'ex-voto, plaques de métal gravé, cartouches hiéroglyphiques, reproductions de membres guéris, peintures, scarabées de pierres dures, figurines, amulettes.

Dans les villes ouvertes au commerce lointain, un certain nombre de prêtres médecins devaient soigner

gratuitement les étrangers. Pour cela ils recevaient une pension du trésor.

Nous avons vu combien les médecins étaient jaloux de leurs connaissances et comment ils s'engageaient par un serment terrible à n'en rien révéler. Les livres étaient cachés avec soin et les peines les plus sévères frappaient le profane qui, par hasard ou par indiscretion, y avait jeté le regard. Nous savons, par le papyrus judiciaire de Turin, qu'un certain Penhaï-Oen fut condamné à mort et exécuté sous le règne de Ramsès II pour avoir dérobé un traité de médecine dans la bibliothèque pharaonique. L'acte d'accusation ne le qualifie pas de voleur, mais de sacrilège. Il avait acquis une puissance occulte et redoutable qu'il employait à nuire à ses semblables. Sa mort fut une délivrance pour le peuple et apaisa la colère des dieux.

Malgré ses grands défauts et son manque de rationalisme, la médecine sacerdotale de l'Égypte a joui d'une grande vogue pendant toute l'antiquité. On en trouve des traces dans Homère. Cyrus et Darius avaient auprès d'eux des médecins égyptiens, Hérodote parle avec respect des praticiens de Thèbes et de Memphis. STRABON et DIODORE DE SICILE en font grand cas. THÉOPHRASTE, GALIEN, DIOSCORIDE leur ont emprunté des formules. M. MASPERO estime même que la plupart des traitements indiqués par Pline doivent avoir la même origine.

Médecine scientifique. — Ecole d'Alexandrie. — La médecine scientifique ne fit son apparition en Égypte qu'à la fin de l'ancien empire. Elle fut un

produit d'importation venu avec les conquérants étrangers. Elle fit de rapides progrès sous les Ptolémées; et, pendant deux siècles, l'école d'Alexandrie mena le mouvement scientifique. Les souverains étaient alors les protecteurs des savants et employaient leur puissance aux bonnes conquêtes de l'esprit. La Grèce émigrail vers l'Égypte et y apportait son immortel génie. Alexandrie fut la ruche nouvelle où se fixa l'essaim laborieux des abeilles attiques. Elle devint la capitale du monde intellectuel. Elle pouvait à juste droit s'enorgueillir de ses jardins botaniques, de ses immenses bibliothèques aussi bien que des œuvres d'art qui ornaient ses places publiques et ses rues. Le Muséum et le Sérapeum furent des asiles calmes, propices aux longs travaux et aux patientes recherches. En vain, en 171, Ptolémée Psychon expulsa les savants pour remettre en valeur la vieille médecine des prêtres; ils reviennent sous son successeur, et Alexandrie continue à mener le vieux monde dans la voie du progrès.

Les médecins commencèrent alors à disséquer. Ils pratiquent même la vivisection sur des condamnés à mort. La chair douloureuse des victimes fut la première à révéler les mystères physiologiques. Deux écoles rivales se disputaient la gloire des découvertes. L'une fondée par HÉROPHILE, disciple de Chrysippe de Cnide, l'autre par ERASISTRATE, disciple de Metrodore. Toutes les deux prétendaient relever d'HIPPOCRATE et bâtissaient sur le terrain qu'avaient déblayé les maîtres de Cos et de Cnide. Elles étaient sœurs et nullement ennemies, car seules, quelques

questions scientifiques les séparaient. Toutes les deux appuyaient leurs études sur l'expérience. Le raisonnement a posteriori allait remplacer le raisonnement a priori, et la méthode objective était enfin créée. Malheureusement les disciples d'Hérophile et d'Erasistrate abandonnèrent la route tracée par les maîtres et revinrent à la spéculation et à la théorie. Une telle erreur devait amener une réaction. Philinus de Cos, Sérapion d'Alexandrie et Glaucias de Tarente appliquèrent aux recherches médicales les préceptes de la doctrine empirique. Plus de rêveries et d'argumentations nuageuses, mais des observations et des constatations de faits. Raisonner, c'est ouvrir les portes à l'erreur. Il faut se contenter d'observer. C'est ce que firent les praticiens de la nouvelle école. Ils dressaient un tableau des symptômes et appliquaient un remède à chacun d'eux. Quand ils se trouvaient en présence de phénomènes nouveaux, ils avaient recours à la méthode d'analogie.

Les empiriques firent faire de grands progrès à la séméiologie, à l'étiologie, à la thérapeutique, à la gynécologie. Ils furent longtemps les maîtres incontestés de l'art médical.

Ecoles théurgiques. — Cependant à côté d'eux persévéraient les écoles théurgiques. Avant de terminer ce chapitre nous devons dire un mot des sectes mystiques qui se développent à cette époque sur la vieille terre du sphynx et qui, s'appuyant sur la tradition ésotérique des temples, prétendent posséder la clef des sciences. Alexandrie fut le carrefour du monde, le centre vers lequel convergeaient toutes

les idées. Les doctrines philosophiques et les religions s'y rencontrèrent. Le paganisme et le christianisme essayèrent de s'y fondre, en s'appuyant sur la kabale que les théologiens juifs apportaient. Les gnostiques prétendirent relever directement de Zoroastre. Un grand courant de mysticisme s'établit. Simon le Mage et Apollonius de Tiane firent des miracles. Les néo-platoniciens inventèrent la Chaîne Dorée et expliquèrent comment la vérité unique et éternelle chemine à travers les temps, immuable sous les symboles des mythologies et des systèmes et comment le sage doit chercher à la découvrir, belle et nue, sous ses splendides vêtements. Nous n'entreprendrons point ici d'exposer la métaphysique de Plautin, d'Ammonius, d'Errémus, d'Origène et de Longin ; ni de dire comment leur philosophie très élevée tourna au mysticisme pur avec Porphyre et Amélius pour aboutir à la théurgie avec Jamblique, Maxime, Priscus, Chrysante ; mais nous ne pouvons passer sous silence les pratiques de médecine naturelle qu'ils mirent en vogue. Ils les appuyaient sur l'autorité de l'Hermès Trismegiste. Ce personnage fut identifié au dieu Thot, en même temps qu'il était regardé comme un ancien roi de Memphis à qui l'esprit divin aurait révélé toutes les sciences. Les livres d'Hermès Trismegiste sont peut-être les livres hermétiques auréolés d'une légende nouvelle. Ils contenaient, au dire de ceux qui les étudièrent, la révélation scientifique dans toute sa pureté et dans toute sa plénitude. On y trouvait la formule du Grand Œuvre et de la Panacée univer-

selle. On y trouvait les signes magiques et les inscriptions spagyriques de la table d'émeraude. Celui qui savait les lire était maître de la vie et de la mort. Avant tout, il devait réciter sur son malade l'hymne mystique d'Hermès : « Univers, sois attentif à ma voix ; terre, ouvre-toi ; que la masse des eaux s'ouvre à moi. Arbres, ne tremblez pas, je veux louer le Seigneur, le Tout et l'Un. Que les cieux s'ouvrent et que les vents se taisent, que toutes mes facultés célèbrent le Tout et l'Un. » Ensuite il consultait l'*Instrument d'Hermès*, qui était une table de chiffres à combinaisons pythagoriciennes, destinée à prévoir l'issue de la maladie. Alors il entreprenait la cure, cure mythique toute faite de symboles, où l'acte magique avait une importance capitale : invocations aux sylphes, esprits de l'air ; aux gnomes, esprits de la terre ; aux salamandres, esprits du feu ; aux sirènes, esprits de l'eau ; conjuration de larves, de tous les êtres imprécis et méchants qui peuplent l'espace. On traçait des cercles avec une épée, on inscrivait dans la poussière des triangles mystérieux. On composait des breuvages avec les herbes cueillies au clair de lune sur les tombeaux. Tout cela était extrêmement compliqué. C'était un ramassis des procédés théosophiques de tous les temps et de tous les pays.

Le livre des Cyranides, attribué comme tous les autres à Hermès Trismégiste, semble remonter aux traditions zoroastriques. Il comprend quatre-vingts chapitres. Dans chacun, une plante, un oiseau, une pierre et un poisson correspondent aux quatre élé-

ments et réunissent leurs vertus contre une maladie déterminée. Les pierres précieuses y sont douées de propriétés thérapeutiques, comme dans les poèmes orphiques. L'aétique favorise les accouchements. Le beryl soulage l'épilepsie et la néphrite. L'émeraude guérit les ophtalmies et les flux de sang. L'éphestite guérit la gravelle, l'améthyste dissipe l'ivresse. L'ambre est excellent pour les yeux. La pierre médique purge, fait disparaître les crachements de sang. L'onyx conjure les maladies de matrice. Le saphir est érotique, l'ophite cicatrise les blessures. La chalazite détourne les fièvres.

Il y aurait un ouvrage à faire sur les écoles théurgiques d'Alexandrie, et sur l'influence qu'elles exercèrent au moyen-âge; j'ai voulu seulement en noter en passant l'existence.

Or, pendant que le flambeau scientifique brillait d'un incomparable éclat sur le Delta, pendant que dans l'ombre de leur bibliothèque, les philosophes prétendaient appuyer la foi au miracle sur des traditions millénaires, alliées à une logique nouvelle, la vieille médecine sacerdotale vivait encore dans la vallée du Nil. Elle s'y est perpétuée obscurément à travers les siècles jusqu'à nos jours; car on trouve, chez les fellahs de Kamak et de Louksor, des pratiques qu'il est aisé de rattacher aux mœurs pharaoniques et les marchands d'amulettes qui parcourent les ruelles du vieux Caire sont les derniers disciples des prêtres qui gravaient des formules conjuratoires sur des scarabées de pierre dure.

CHAPITRE VI

La Médecine en Chaldée, en Assyrie et à Babylone

HÉRODOTE, parlant des Babyloniens, dit : « Comme ils n'ont point de médecins, ils transportent les malades sur les places publiques, chacun s'en approche et s'il a eu la même maladie ou s'il a vu quelqu'un qui l'ait eue, il aide le malade de ses conseils et l'exhorte à faire ce qu'il a fait lui-même, ou ce qu'il a vu pratiquer à d'autres pour se tirer d'une semblable maladie. Il n'est pas permis de passer auprès d'un malade sans lui demander quel est son mal. »

Pendant longtemps on a pu ajouter foi au dire d'HÉRODOTE, car tout était inconnu de la vieille civilisation qui fleurit jadis sur les rives de l'Euphrate. Cependant en 1802, Grotefend trouvait le clef de l'écriture cunéiforme. Les travaux qu'il commença continuèrent jusqu'en 1870, et depuis lors les assyriologues déchiffrent couramment les édits et les livres gravés sur la brique rouge. C'est ainsi que nous pouvons affirmer qu'HÉRODOTE était mal renseigné en ce qui concerne les habitudes médicales de Babylone.

La vallée de l'Euphrate fut le berceau de l'occultisme, de la magie, de l'astrologie, de toutes les sciences mystérieuses au moyen desquelles l'homme s'acharne à la conquête du mystère. Toute la religion assyrio-chaldéenne est symbolique. Ce que nous en savons est emprunt d'un mysticisme profond qui va parfois jusqu'à l'oubli de la plus élémentaire morale, témoin l'obligation où étaient les femmes d'aller se prostituer une fois dans leur vie dans les jardins consacrés à la déesse Mylitta et au bénéfice de son temple.

Procédés de guérison. — La Médecine magique. — La médecine de ce pays ne devait, ne pouvait être, que conjuratoire. C'est ce qu'elle fut. Le prophète Daniel nous donne quelques renseignements sur ce sujet. « ... Et ils entrèrent au service du roi. Et dans toutes les questions sur lesquelles le roi les interrogeait, il les trouvait dix fois supérieurs à tous les magiciens et astrologues de son royaume » (Daniel, I, 2)... — « Et le roi ordonna d'appeler les *magiciens*, les *astrologues*, les *enchanteurs* et les *chaldéens* pour lui expliquer ses songes » (Daniel, II, 2).

Ainsi donc les prêtres de Ninive et de Babylone pouvaient être divisés en trois catégories. Les magiciens et les enchanteurs, qui étaient des conjurateurs, les astrologues, qui étaient médecins, et les chaldéens, qui s'occupaient de théosophie.

Les livres ne sont pas venus jusqu'à nous ; mais nous savons qu'il en existait. Dans la bibliothèque de l'école sacerdotale d'Erech, il y avait un grand ouvrage dont les scribes d'Assurbanapal firent des

copies. Une première partie traitait du moyen de chasser les esprits, une seconde des moyens de conjurer les maladies et la troisième contenait des hymnes. Le premier livre de l'historien Bérose était un traité complet d'astrologie judiciaire et médicale. Or Bérose était prêtre au service du temple de Baal à Babylone vers l'an 300. Cependant des textes retrouvés depuis quelques années nous renseignent un peu sur les connaissances médicales de l'époque...

... Bien entendu les idées biologiques sont nulles. Toutes les maladies sont l'œuvre des démons.

« Upa exécration agit sur la tête de l'homme. »

« Namtar agit sur la vie de l'homme. »

« Outong agit sur le front de l'homme. »

« Alal agit sur la poitrine de l'homme. »

« Gigim agit sur les viscères de l'homme. »

« Télal agit sur la main de l'homme. »

Une des causes fréquentes de maladies, c'est le mauvais œil. Il y a des foules de gens qui ont le mauvais œil. Les uns inconsciemment. Parmi eux, il faut citer en première ligne les esclaves et les étrangers; c'est ainsi que, pendant leur captivité, les juifs passaient pour rendre malades ceux qu'ils regardaient trop longuement. D'autres étaient des magiciens noirs qui employaient leur science à une besogne de haine. Ils pratiquaient les envoûtements, préparaient des philtres maudits, attiraient par leurs maléfices les démons dans le corps de leurs victimes. Les envoûtements se faisaient comme au moyen âge. Le sorcier façonnait avec de la cire ou de la glaise une figurine qui recevait le nom de la personne visée,

puis il la piquait à la place du cœur ou à la tête, en prononçant des paroles mystérieuses. Les philtres se confectionnaient avec mille choses répugnantes et près d'eux la cuisine des sorcières de Macbeth n'aurait été qu'une pâle gargotte.

Nous ne savons pas si les chaldéens avaient des notions d'anatomie. Aucun texte n'est jusqu'ici venu nous éclairer sur ce point; mais s'ils en avaient, ces notions devaient être bien vagues; car, chez eux, comme chez les Egyptiens, les sciences de spéculation et de raisonnement étaient bien plus en honneur que les sciences d'observation.

Quels étaient les procédés employés par les médecins? DIODORE DE SICILE nous apprend que : « Ils essayaient de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices, soit par des enchantements. » Plus heureux qu'HÉRODOTE, il était bien renseigné. Les découvertes modernes lui donnent raison. De nombreuses formules nous ont été révélées par les inscriptions cunéiformes. Ce sont pour la plupart de longues litanies adressées aux dieux, aux génies, aux forces naturelles. Je n'en citerai qu'une, car toutes ont la même monotonie.

« La maladie des viscères...	Esprit du ciel souviens-t-en.	
—	Esprit de la terre souviens-t-en.	
« La maladie du cœur....	Esprit du ciel souviens-t-en.	
—	Esprit de la terre souviens-t-en.	
« L'enveloppe du cœur malade	Esprit	—
—	Esprit	—
« La maladie de la bile...	Esprit	—
—	Esprit	—

« La maladie de la tête.....	Esprit du ciel souviens-t-en.
—	Esprit de la terre souviens-t-en.
« La dysenterie maligne.....	Esprit —
—	Esprit —
« La tumeur qui se gonfle...	Esprit —
—	Esprit —
« La miction qui déchire.....	Esprit —
—	Esprit —
« La douleur qu'elles'enlève pas.	Esprit —
—	Esprit —

Cela devait se réciter à deux voix ou même se psalmodier en strophes alternées.

Le diagnostic lui-même se faisait d'une façon magique. Le prêtre tenait une baguette dans les deux mains et la promenait sur le corps du malade. La baguette en tournant indiquait le lieu et la nature de la maladie : « Voici ils approchent le rameau de leurs narines » dit Ezéchiél (viii, 17) et Osée (iv, 12) : « Mon peuple consulte son bois et son bâton lui prophétise. » Il semble, d'après ces deux citations que cette coutume se serait répandue chez les juifs, ce qui n'aurait rien de bien surprenant. Du reste elle servait non seulement à diagnostiquer les maladies, mais aussi à trouver les trésors. De nos jours, les sorciers de campagne l'emploient encore et l'appliquent à la recherche des sources; qui n'a vu les *chercheurs d'ève* se promener à pas lents dans une cour de ferme, une branche de coudrier vert pliée entre les deux mains?

Quand le médecin avait reconnu le mal, c'est-à-dire à quel démon il avait affaire, il entonnait des litanies dans le genre de celles qui sont indiquées

plus haut. Toute l'assistance y répondait. Quelquefois il se contentait de prononcer une sentence : « Que l'esprit mauvais s'en aille et que le colosse favorable pénètre dans son corps. » Quelquefois il ordonnait au malade un breuvage enchanté, ou pratiquait sur lui de bizarres sortilèges. Voici une opération magique conseillée aux praticiens par une inscription cunéiforme et regardée comme infaillible : « Noue à droite et arrange à plat en bandeaux réguliers sur la gauche un diadème de femme, divise-le deux fois en sept bandelettes, ceins-en la tête du malade, ceins-en le front du malade, le siège de sa vie. Assieds-le sur son lit, répands sur lui des eaux enchantées. Que la maladie de sa tête soit emportée dans les cieux comme un vent violent, qu'elle soit engloutie comme de l'eau dans la terre. »

Le médecin faisait encore commerce des talismans destinés à rendre le corps invulnérable aux attaques des démons. C'était le plus souvent des bandes d'étoffe sur lesquelles étaient écrites des phrases conjuratoires : « Je suis Bit-Nour, serviteur d'Adar, le champion des dieux, la prédilection de Baal. » Les bandelettes qui portaient ces mots étaient destinées aux femmes enceintes et facilitaient, paraît-il, leur délivrance. — « Va-t-en, Namtar, noire démons — je suis le bien-aimé de Baal, va-t-en loin de moi. » — Celle-ci protégeait contre la peste et tout le monde la portait aux époques d'épidémie. Une autre défendait contre les attaques de la fièvre personnifiée par le génie Udpa.

Quelquefois ces sentences étaient gravées sur de

petits cylindres que l'on suspendait au cou, enfilés par leur axe. On a retrouvé des milliers de ces bijoux talismaniques, autant peut-être que de scarabées dans les hypogées égyptiennes. Le choix de la matière était subordonné aux vertus magiques que l'on attribuait aux différents minéraux. Il y en a en hématite, en sardoine, en agate, en cristal de roche, en onyx, en lapis-lazuli, en jaspe, en chalcédoine, en cornaline.

Les prêtres avaient encore trois ou quatre manières d'assurer le pronostic. Ils consultaient les présages, les astres, les flèches mantiques.

Les présages étaient innombrables et il serait fastidieux d'en dresser la liste. On les tirait du vol des oiseaux, de l'état du temps, des bêtes et des gens rencontrés, des naissances monstrueuses. Un corbeau volant et croassant sur la gauche, un ciel d'orage, une belette ou un chien jaune qui traverse perpendiculairement la route, la venue au monde d'un enfant palmé ou d'un hydrocéphale étaient autant de signes funestes et voulaient dire que la mort n'était pas loin. Une colombe perchée sur le toit, une fine pluie printanière, un chien blanc qui vient flairer le seuil, la naissance de deux jumeaux étaient autant d'annonces de bonne santé et de guérison. On pourrait en citer ainsi de nombreuses pages, dont plusieurs paraîtraient invraisemblables.

Dans les cas graves, ou pour les malades riches, l'astrologue entre en scène. Patiemment, il consulte les étoiles, analyse leurs clignotements de feu, déchiffre les signes mystérieux qu'elles tracent sur le

tableau du ciel pour y trouver l'espoir et la vie ou bien, le mane-thecei-phares qui doit irrévocablement condamner son client. Dresser un horoscope n'était pas chose courte et facile. Son auteur devait passer bien des nuits, immobile sur la plate-forme supérieure des temples, à suivre la marche silencieuse des astres et faire de nombreux et difficiles calculs pour établir le chemin des influences sidérales. L'astrologie a vécu, en dépit des siècles, jusqu'à nos jours et maintenant encore, en plein Paris, il y a chaque nuit plusieurs lunettes d'astrologues qui demeurent désespérément braquées vers le zénith. La base de la doctrine était scientifique et la doctrine tout entière employait la méthode d'analogie. Les Chaldéens connaissaient déjà les influences du soleil et de la lune sur le monde terrestre. Pourquoi les autres astres n'en exerceraient-ils pas également et pourquoi l'homme qui est une réduction du monde, le *microcosme* des mages et des kabbalistes, ne serait-il pas soumis lui aussi aux influences astrales ?

L'emploi des flèches mantiques nous est révélé par Ezéchiel (xxi, 26). « Car le roi de Babylone se tient à la bifurcation, à l'entrée de deux chemins, pour tirer des présages. *Il secoue les flèches*. Il interroge les idoles... » Une inscription nous détaille la façon de procéder. Le médecin se place au croisement de deux routes. Il a derrière le dos un carquois rempli de flèches de couleurs différentes. Il ferme les yeux, en prend une au hasard et tire. Suivant sa couleur et la direction qu'elle a prise, le pronostic est favorable, incertain ou fatal. Cette façon d'in-

terroger la destinée semble enfantine, elle était très employée, non seulement par les médecins, mais encore par les généraux et par les rois la veille d'une expédition militaire. Le passage d'Ezéchiél en témoigne.

Les procédés de conjurations et les formules des exorcismes ressemblent beaucoup pour la plupart à ceux qui sont indiqués dans l'Atharvaveda. Ceci prouverait un antique échange d'idées entre l'Inde et l'Assyrie. La légende assyrienne parle, du reste, d'une expédition militaire malheureuse que la belle et puissante Sémiramis aurait tentée au delà de l'Indus.

Nous avons vu que la médecine assyrienne fut purement rituelle et magique. Cependant, à force de voir des malades, les médecins n'étaient pas sans avoir acquis un certain nombre de connaissances cliniques. Certains de leurs procédés découlent d'une observation vraiment scientifique. C'est ainsi qu'ils pratiquaient le tamponnement des fosses nasales contre les épistaxis rebelles, qu'ils appliquaient des collyres astringents sur les yeux atteints de conjonctivite. Ils savaient très bien quelle était l'importance du régime et prescrivaient certaines frictions qui font songer à notre méthode de massage. Smith a découvert dans une collection de textes cunéiformes, une lettre d'un médecin au roi Assourbanapal qui l'avait chargé d'examiner un de ses officiers malades. Ce monument est un véritable rapport purement médical avec indications de médicaments.

Dans l'immense Babylone, les écoles sacerdotales

étaient dans les quartiers de Borsippa, de Sippara et d'Orchoé; à Ninive, il n'y en avait sans doute pas; Babylone était la capitale intellectuelle de la contrée et les savants de Ninive sortaient de ces trois grandes écoles. Aucun détail ne nous est encore connu sur la façon dont se donnait l'enseignement.

La médecine grecque arriva dans le bassin de l'Euphrate avec les armées d'Alexandre. Plus tard, des écoles célèbres furent fondées en Mésopotamie et en Syrie. Leur histoire est liée à l'histoire de la science grecque.

CHAPITRE VII

La Médecine de Zoroastre

Doctrines biologiques et doctrines religieuses
Le Dualisme. — Le madzeime, comme toutes les religions, eut sa médecine sacerdotale dont les principes furent engendrés par les doctrines elles-mêmes. Ces doctrines s'appuyent sur le dualisme. La conscience universelle est le champ de bataille où s'agitent le bien et le mal, et toute l'histoire de l'humanité dépend des vicissitudes du combat. Ormuzd, le bien ; Ahur-Magda, l'omniscient, l'être éternel, le très pur, celui qui est avant tout et au-dessus de tout, était au commencement dans la lumière première. Sa bonté, sa science sans bornes, sa pureté, l'ensemble de ses qualités forment la Loi. Il s'astreignit lui-même à suivre cette loi et créa le monde par l'intermédiaire de son verbe, et ce verbe était éternel comme lui : « Le pur, le saint, le prompt verbe, je vous le dis en vérité, était avant le ciel, avant l'eau, avant la terre, avant les êtres vivants, avant les plantes, avant le feu, principe de la vie, ce fils d'Ormuzd » (Avesta). Pour diriger le monde, il créa

encore les six *Amshaspands*, immortels bienfaisants.

Ahriman ou *Angra Mainyu*, le principe du mal, était séparé d'Ormuzd par l'universalité du *Vai*, le vide. La création lui fournit un champ d'action et l'occasion d'exercer son activité néfaste. Il se précipita sur elle comme sur une proie et la lutte s'engagea. Ormuzd, omniscient, connaît tout. Il voit dans l'avenir, car pour lui le temps, ni l'espace n'existent. Ahriman est soumis à ces infirmités de l'esprit et ne peut prévoir les conséquences de ses actes. La guerre durera des milliers et des milliers d'années, mais le bien va l'emportant sans cesse sur le mal, la lumière monte, les ténèbres se fondent en elle et un jour viendra où Ormuzd, enfin définitivement victorieux, absorbera Ahriman et le suprême bonheur, éclos à cette minute, demeurera éternellement. Voilà cette merveilleuse doctrine, la plus belle peut-être qui ait fleuri au verger philosophique de l'antiquité et qui est bien proche de l'idéal chrétien. Elle glorifie le progrès, puisque c'est en lui où elle place toutes ses espérances de rédemption. Nous l'avons développée un peu longuement, car c'est d'elle que sortira logiquement toute la médecine des mages.

Aux six *Amshaspands*, serviteurs d'Ormuzd, Ahriman oppose six démons. Parmi les *amshaspands*, deux veillent particulièrement sur les hommes; ce sont : *Hauravatat*, la santé, et *Ameretat*, la longue vie. Deux des démons deviennent leurs ennemis jurés : *Tauru*, la maladie, et *Zaïri*, la mort. Ainsi voilà le principe de dualisme qui sert de fondation aux doc-

trines médicales. Taurus appelle à lui tous les maux, il prépare le terrain où Zairi viendra semer son impardonnable poison. Mais Hauravat et Ameretat sont des gardiens vigilants. Ormuzd leur a donné des armes : la prière et les remèdes. Cette origine divine des remèdes est révélée à ZOROASTRE dans le Vendidad. « Alors, moi Ormuzd, je produisis les plantes médicinales par centaines, par milliers, par dizaines de mille. »

Il y a 99.999 maladies, toutes filles d'Ahriman et lancées contre les hommes par Tauru. Chacune est personnifiée par un génie. L'art du médecin consiste à les empêcher de nuire. Pour cela, il lui faut une science énorme qu'il ne peut acquérir que par la lecture des livres.

Les Livres zoroastriques. — Quels sont ces livres ? Nous en connaissons deux : l'Avesta, attribué à Zoroastre lui-même, et le Dinkar, sorte de commentaire de l'Avesta.

L'Avesta remonte sûrement jusqu'à l'époque des rois parthes. Peut-être est-il même bien plus ancien. Ce qui a rapport à la médecine se trouve dans la deuxième partie nommée Vendidad. Le Dinkar, bien postérieur, donne les mêmes renseignements qu'il développe.

Exercice de la médecine. — Les mages qui exercent l'art médical sont les *Baeshaza*, ils vénèrent comme leur maître *Thrîta*, le premier homme à qui l'être suprême révéla les vertus des simples. Ils se divisent en trois catégories, qui correspondent aux trois procédés curatifs employés par eux. Il y a

le Manthro-Baeshaya, conjurateur, le médecin qui fait prendre des drogues, et le chirurgien qui n'hésite pas à se servir du couteau.

Le Manthro-Baeshaya est le premier en ligne. La foi populaire lui prête une puissance quasi-surhumaine. Du reste la parole sainte elle-même enseigne que c'est en lui surtout qu'il faut avoir confiance. « Si plusieurs médecins se présentent : un qui soigne par le couteau, un autre par les plantes, un autre par la parole divine, celui-ci est le plus guérissant des guérisseurs » (Avesta).

Les conjurations se faisaient selon un cérémonial réglé d'avance et qui constituait un véritable rite. Les formules avaient souvent une allure de commandement. On donnait des ordres aux démons ; le mage que la science et les habitudes pieuses sanctifiaient avait le pouvoir de les chasser : « Je chasse la maladie, je chasse la mort, je chasse la douleur et la fièvre. » « Va-t-en, Tauru, éloigne-toi, Zāiri, rappelez vos méchants serviteurs. » — « Je chasse tous les Yatus, et toutes les Pairikas, et toutes les Janies mauvaises. »

D'autres formules indiquent plus d'humilité. Ce ne sont plus des ordres brefs donnés aux dévas, ce sont des prières adressées aux esprits bienfaisants dont on implore l'intervention. Le mage n'a plus confiance en lui-même, soit qu'il doute de la pureté de sa conscience, soit que le mal qu'il doit conjurer lui semble très grave. Il appelle les génies du bien, il les conjure de venir, de protéger, de défendre le malade contre les attaques des impurs. « Qu'Ormuzd

qui comble les vœux, frappe toute maladie et toute mort. » « Protège-nous de celui qui nous torture, ô Ormuzd. » La plus puissante des prières, l'*Aryama Ishyo*, appartient à cette catégorie : « Qu'Ormuzd vienne ici pour la joie des disciples de Zarathoustra, pour le bien des honnêtes gens et avec la récompense que la foi mérite. Je demande pour la sainteté la faveur convoitée qu'Ahura-Mazda accorde grandement. Nous sacrifions à Ormuzd le fort, le victorieux qui écrase le mal, nous sacrifions aussi aux bienfaisantes gathas, souveraines sur les maîtres divins » (Avesta).

Quelquefois, au contraire, la formule se hausse jusqu'au son de la colère. La voix du thaumaturge gronde, éclate en imprécations, maudit. Lui, prêtre du Bien éternel, s'indigne contre les esprits de ténèbres et appelle sur eux les foudres de la vengeance divine. « Meurs, Drī démoniaque ! péris, source des démons ! péris, créatrice de démons ! meurs et disparais ! Précipite-toi ! Disparais ! sois anéanti et disparais à toujours dans les régions froides du nord et ne livre plus à la mort le monde corporel du bien ! » (Dinkar).

Il y a des génies bienfaisants, sortes de dieux qui sont invoqués dans des cas particuliers. C'est ainsi que *Anahitia*, déesse très pure, mère toujours vierge, celle dont la beauté est incomparable, protège les femmes enceintes. Elle veille sur le mystère de la fécondation, sur le germe enclos au ventre de la femme ; puis, à l'heure de l'accouchement, elle donne à la patiente la force de supporter sans se plaindre

les plus vives douleurs. C'est elle qui hâte la délivrance, qui arrête les hémorragies, qui éloigne la fièvre puerpérale ; c'est elle qui fait monter le lait au sein de la nourrice et qui protège la beauté contre les déformations et les taches de la grossesse.

Après le Manthro-Baeshaya, vient le médecin qui soigne avec des drogues. Les remèdes ne sont guère indiqués dans l'Avesta. Cependant on y parle souvent d'une certaine herbe *Gaokeressa*, plante sacrée qui passe pour souveraine contre une foule de maux. On y mentionne encore l'*Homa* et le *Parachom*. Un chapitre de l'Avesta donne la recette de leur préparation, qui est d'une complication inouïe. L'homa a une véritable personnalité, on l'invoque : « Les vertus de santé se mêlent en toi, pris dans la mesure du bon sens. » « Homa, donne-moi les vertus salutaires avec lesquelles tu sais guérir. »

Nous rencontrons encore, par ci par là, quelques formules dont quelques-unes sont extravagantes. C'est ainsi qu'une femme qui vient d'avorter doit prendre « un mélange de cendre et d'urine de bœuf pour chasser le Dakhma qui est dans son ventre » (Avesta).

Cependant la confiance que l'on avait dans les remèdes n'était pas très grande et, pour en assurer l'efficacité, les malades n'oubliaient jamais de réciter en les prenant une courte invocation : « O Ormuzd, que, par la force du remède, nous puissions vaincre la Drī » (Dinkar) et, lorsqu'ils étaient guéris, étaient-ils loin de leur attribuer en entier ce résultat : « Dans la guérison, la grande part céleste revient à *Amshaspand Ashavahihta* (dieux de la vérité, de la sain-

teté) et la part mondaine revient aux drogues des médecins » (Dinkar).

Les chirurgiens pratiquaient quelques petites opérations. C'étaient surtout des espèces de rebouteurs et de masseurs. Nous ne savons absolument rien de leurs connaissances anatomiques et par conséquent de quelle façon ils se servaient de l'instrument tranchant, ni jusqu'où ils osaient aller.

D'après les livres, tous les médecins devaient être adorateurs d'Ormuzd et il était interdit d'avoir recours aux soins des étrangers. Mais cette règle n'était pas suivie à la lettre ; les rois s'en affranchissaient souvent ; Cambyse et Darius eurent auprès d'eux des médecins égyptiens. Il est à présumer qu'Artaxercès I^{er} appela HIPPOCRATE à sa cour ; et CTÉSIAS nous apprend lui-même qu'il remplissait le poste de médecin particulier auprès d'Artaxercès Mnémon, qui comptait encore Appollonides parmi les savants de sa suite. On dirait même que les souverains, peu confiants dans la science médicale des prêtres mazéens, affectaient d'appeler dans leurs palais des Egyptiens et des Grecs. On peut penser qu'ils firent venir également des praticiens indiens, car, dès la plus haute antiquité, les doctrines biologiques et philosophiques de SUCRUTA se firent jour dans les milieux scientifiques persans. On en trouve quelques traces dans l'Avesta, et surtout dans le Dinkar. Il est vrai que cet ouvrage a pu être remanié vers 250, alors que nous savons avec certitude que des relations déjà fréquentes étaient établies entre la Perse et l'Inde.

Le Vendidad nous donne de curieux détails sur les études des médecins et sur la façon dont ils devaient exercer leur art. Après avoir passé quelques années dans les temples et étudié les livres, le jeune praticien devait s'essayer sur trois infidèles. S'il les guérissait, il avait le droit de soigner les adorateurs d'Ormuzd ; s'il échouait, il lui fallait étudier encore (Vendidad).

Le livre sacré traite tout au long la question des salaires. Nous y trouvons un véritable tableau des tarifs.

« Le médecin guérira un prêtre pour une bénédiction, un chef de maison pour la valeur d'un bœuf de valeur inférieure.

« Un chef de bourg pour la valeur d'un bœuf de valeur moyenne.

« Un chef de district pour la valeur d'un bœuf de valeur supérieure.

« Un chef de pays pour la valeur d'un quadrigé.

« Il guérira d'abord la femme d'un chef de maison pour la valeur d'une ânesse laitière.

« La femme d'un chef de bourg pour la valeur d'une vache laitière.

« La femme d'un chef de pays pour la valeur d'une charnelle laitière.

« Un héritier de chef pour la valeur d'un bœuf de première qualité. »

Le tarif n'a pas l'air mauvais, mais le Dinkar nous apprend que le médecin n'avait droit à être payé que s'il avait guéri son malade. Du reste il se montre

moins généreux que l'Avesta : « Tu lui donneras d'argent ce que tu peux lui donner ! » Cette indication vague devait avoir quelque chose d'inquiétant pour les praticiens de ce temps-là !!! Les livres saints règlent aussi les délais dans lesquels le médecin devait se rendre auprès de son malade. L'inexactitude était une faute grave dont il lui fallait demander pardon à Dieu et faire pénitence. Il lui importait donc d'être toujours prêt à partir. « Au médecin, vêtement léger, bonne nourriture et monture rapide » (Dinkar).

Prêtre compatissant à toutes les misères d'ici-bas, il devait ses soins aux animaux, aussi bien qu'aux hommes. Nos frères inférieurs ne furent point oubliés dans la législation de Zoroastre. Ils avaient droit à des égards. Voici le tableau des tarifs de médecine vétérinaire.

« Il guérira un bœuf de première qualité pour la valeur d'un bœuf de moyenne qualité.

« Un bœuf de moyenne qualité pour la valeur d'un bœuf de dernière qualité.

« Un bœuf de dernière qualité pour la valeur d'un mouton.

« Un mouton pour un morceau de viande. »

Jusqu'où allait la science des praticiens ? Nous l'ignorons. Le Dinkar mentionne un certain nombre de maladies dont l'identification n'est pas facile. Cependant on peut reconnaître le paludisme sous ses multiples formes, la gale, la peste. Peut-être la syphilis était-elle aussi connue, car le Vendidad parle du mal qu'on attrape avec la femme de mauvaise vie.

Aucun détail médical ne définit ce mal et aucune médication n'est mentionnée à son sujet. Le rachitisme, l'anémie, la scrofule, la phtisie sont décrites dans le Dinkar. On y trouve encore un certain nombre d'affections dont la description est tellement vague ou tellement fantaisiste qu'il est impossible de les reconnaître.

Le Culte de Mithra. Sa Médecine symbolique.— Comment le culte de Mithra se rattache-t-il aux doctrines de Zoroastre?...Le discuter serait hors de mise; nous pouvons admettre que, personnification de la lumière immatérielle d'abord et par analogie du soleil ensuite, Mithra fut logiquement le fils d'Ormuzd. Son culte contient une partie médicale dont nous devons dire quelques mots. Les adorateurs de Mithra célébraient des mystères dont le cérémonial avait beaucoup de rapport avec le cérémonial chrétien. Ils avaient un baptême; ils communiaient avec le pain, et le vin, certaines onctions faites avec du miel ressemblaient aux onctions de la confirmation. Ces sortes de sacrements étaient jugées favorables à la guérison du corps aussi bien qu'à la sanctification de l'âme. Donc, l'eau lustrale du baptême, le vin et le pain consacrés, le miel sur lequel les prêtres avaient prononcé certaines prières étaient considérés comme des remèdes mystiques. La pensée religieuse semble s'être élevée dans le culte de Mithra jusqu'à un spiritualisme presque exempt d'anthropomorphisme; les actes rituels et les moyens curatifs ont suivi le chemin de cette ascension. Plus de conjuration un peu ridicule : « Ils ne dressent point d'autels,

n'allument point de feu sacré, ne se servent ni de flûtes, ni de bandelettes, ni d'orge mêlée avec du sel » (Hérodote, I, cxxxı). On se contente de l'aspersion avec l'eau sainte qui symbolise le sang de Mithra, de manger le pain qui symbolise sa chair et sa doctrine, de s'oindre avec le miel consacré qui symbolise la force et la vérité. La médecine est devenue purement mystique.

Cependant, une sorte d'opération magique subsiste : c'est la *Taurobole*. Le malade était amené sous un plancher à claire-voie sur lequel on égorgeait un taureau. Le sang de la victime tombait sur lui comme une pluie bienfaisante ; mais là encore le sens mystique surtout avait de la valeur. La cure ne dépendait pas de la façon dont le sang tombait, ni du sang lui-même, mais bien du symbole. Cette cérémonie était une image de la passion de Mithra. Le dieu, représenté par le taureau, répandait son sang pour son fidèle malade. C'est la première forme d'abnégation divine que nous trouvions dans l'histoire des religions antiques.

Cette médecine se répandit en Grèce et dans l'empire romain avec le culte de Mithra ; elle résista avec lui au christianisme naissant. Les deux doctrines étaient de force à lutter. Elle persévéra même, à travers le moyen-âge, chez les manichéens, qui furent les descendants des adorateurs de Mithra.

Importation de la médecine scientifique en Perse.
— Les médecines scientifiques grecque et indienne vinrent en Perse vers 226, au début de l'ère des Sassanides. Une savante école fut fondée à Djondisabour,

où les disciples de SUCRUTA et les disciples d'HIPPOCRATE se rencontrèrent.

Le Madzéisme émigra vers l'Inde après la conquête musulmane. Les Parsi en ont conservé les traditions religieuses et médicales.

CHAPITRE VIII

La Médecine de la Bible et du Talmud

La race juive, cette race vivace, dont l'influence scientifique fut si grande au moyen-âge, n'échappera point à la règle ordinaire. Chez elle, la médecine naquit encore dans le temple et n'en sortit que bien tard pour évoluer avec l'aide des doctrines philosophiques.

Les documents que nous possédons sur l'histoire de la médecine juive sont nombreux. Nous les puisons dans les livres religieux, d'abord, dans la Bible et dans le Talmud ; puis, un peu aussi chez les auteurs profanes, et particulièrement chez Flavius Joseph et Suidias. Suivant les destinées du peuple, la médecine juive peut se diviser en deux périodes : la première, période biblique, dure jusqu'à la captivité de Babylone ; la seconde, période talmudique, commence à Esdras et dure jusqu'au moyen-âge, en se transformant petit à petit et en devenant de siècle en siècle plus scientifique et moins rituelle.

Période biblique. — La période biblique nous est révélée surtout par le Pentateuque. Moïse avait des connaissances très étendues. N'était-il pas un

initié des mystères d'Égypte, ainsi que nous l'apprend Clément d'Alexandrie? Partisan des méthodes ésotériques et de l'initiation en masse, il se sépare à cause de cela des collèges sacerdotaux de Thèbes et de Memphis. Il emmène sa tribu à la recherche d'une patrie nouvelle ; et, s'étant arrêté au milieu du désert, dans le décor titanesque du Sinaï, c'est là qu'il révèle à la masse de ses frères la doctrine cachée ; c'est là qu'en un coup de théâtre sublime, au milieu des éclairs et des grondements de la foudre, il leur donne sa loi, cette loi qui doit les grouper et faire d'eux une nation. Il y mêle un élément médical très grand, car il sait que seuls les hommes vigoureux font les peuples forts. Voyons un peu en quoi consiste cette médecine.

Les connaissances anatomiques du Pentateuque semblent nulles. Moïse a rapporté d'Égypte l'horreur des cadavres. En revanche, les règles d'hygiène y tiennent une large place. Nous en parlerons dans la seconde partie de notre travail. Aucune maladie ne semble très bien connue, si ce n'est la lèpre. Les chapitres xiii et xiv du Lévitique sont consacrés à ce terrible mal. En plus de cent versets, le législateur en décrit tous les aspects et indique les moyens de s'en préserver. Au chapitre xv du même livre : « Tout homme qui aura un flux dans sa chair sera souillé, etc... » Il semble vouloir parler de la blennorrhagie. Les autres maladies ne sont désignées que par le nom de l'organe atteint, ou par un des symptômes les plus fréquents et les plus graves. Il y a la douleur d'entrailles, la maladie du cou, la maladie

des yeux, il y a la maladie de la soif ardente, celle du sommeil, celle de la perte de sang, etc.

Quelles sont les doctrines biologiques de Moïse? Probablement celles des prêtres égyptiens, ses maîtres. Deux passages de ses œuvres nous font penser qu'il connaissait, qu'il soupçonnait plutôt le rôle vital important du sang. Au chapitre xvii du Lévitique, il dit : « Tant qu'à l'âme de toute chair, c'est son sang, il lui tient lieu d'âme, » et plus loin : « L'âme de toute chair est son sang. »

La médecine est réservée aux prêtres, aux enfants de Lévi (Lévitique, xiii et xiv). Il est interdit d'avoir recours à d'autres soins qu'aux leurs. Cependant les accouchements sont confiés à des sages-femmes. Mais ces matrones sont des espèces de diaconesses, appartiennent à une sorte de tiers-ordre et sont soumises à l'autorité sacerdotale.

Ce monopole semble pourtant avoir été violé assez tôt. On enseignera la médecine dans les collèges de prophètes. On a donné au mot prophète une signification qu'il n'a pas eue à Jérusalem. Dans l'imagination populaire un prophète est un individu quelconque qui surgit, un beau jour, de la foule et lui en impose par des gestes extravagants et des phrases obscures. Bien autres furent les prophètes d'Israël. Ils se préparaient longuement à leur mission par des études appropriées et par une vie mystique en harmonie avec la destinée quasi-surnaturelle qu'ils rêvaient. La plupart du temps leurs discours étaient considérés non comme des révélations mystérieuses, mais comme des conseils inspirés par une sagesse ou une

science plus grande, basés sur des exemples tirés de l'histoire ou sur des données philosophiques. Ils ne prédisaient pas l'avenir, ils le prévoyaient. Quelques-uns haussèrent leur enseignement jusqu'à des hauteurs métaphysiques très élevées et furent savants au point d'accomplir des actions que le vulgaire qualifia de miraculeuses, quelques-uns aussi acquérèrent une sagesse telle que le cours des événements leur dissimulait à peine sa logique, et qu'ils purent réellement prophétiser. Les poèmes que la Bible a conservés sont les œuvres de ces hommes de génie. Ceux-là avaient étudié la médecine. Quelques passages des Livres peuvent nous en convaincre : « Prenez du baume pour sa douleur » (Jérémie). « De la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a rien de sain ; ce ne sont que plaies vives, blessures et meurtrissures qui n'ont point été pansées, ni bandées, ni adoucies avec de l'huile » (Isaïe). Isaïe soigne et guérit Ezéchias (Isaïe, xxxvii) : « Qu'il prenne une masse de figues et qu'il l'étende sur l'ulcère. » Elie n'a-t-il pas ressuscité le fils de la veuve ? « Il s'étendit sur l'enfant par trois fois et dit : « Eternel ! je te prie que l'âme de cet enfant retourne en lui. Et l'éternel l'exauça » (Rois, xvi). Elisée fait de nombreux miracles.

Non seulement les prophètes soignent les maladies ; mais ils sont aussi les instruments de la colère divine et appellent les plus grands maux sur les coupables. Un homme de Dieu prophétise contre Jéroboam, celui-ci étend la main et dit : « Saisissez-le ! » « *Et la main qu'il étendait contre lui devint sèche* » (Rois, i-xiii, 5). Le prophète Achija fait mourir le fils

du même Jéroboam (Rois, i, xiv). Elie condamne Achazia et fait tomber la foudre sur ses messagers (II Rois, i, 11 et 12). Elisée attire la lèpre sur Guéhasi (II Rois, v, 26-27). On pourrait citer encore une foule de ces exemples. Nous en trouvons même dans les auteurs profanes : Flavius Joseph nous parle plusieurs fois de la puissance des prophètes et de la crainte que le peuple avait de leur colère.

Il est bien certain que ces hommes devaient posséder une science médicale assez étendue pour que la tradition leur ait attribué de si nombreux miracles. Nombre de guérisons inexplicables, de résurrections ou de maladies dont ils frappèrent les impies furent grossies par le temps, entourées de circonstances fabuleuses par les traducteurs et les chroniqueurs, déformées ; mais doivent s'appuyer sur des faits réels. Nous en avons à retenir que les prophètes étaient des médecins. Ils furent peut-être les premiers à usurper les fonctions jusqu'à eux réservées aux enfants de Lévi et à dépouiller la médecine de sa robe blanche de lévite.

Il est à peu près certain que les princes et les rois étudiaient aussi les sciences médicales. Les textes sont très affirmatifs sur ce sujet : « Et ils (les rois) pansent à la légère la plaie de la fille de mon peuple » (Jérémie, vi, 14) : — « On envoie vers le roi Jareb ; mais il ne pourra vous guérir, ni vous délivrer de votre plaie » (Osée, v, 13).

L'ignorance de la médecine était une raison d'exclusion au trône : « Je ne saurais porter remède ; ne m'établissez point chef du peuple » (Isaïe, iii, 6).

Le roi Salomon fut un médecin très savant. N'avait-il pas demandé la sagesse à l'Éternel ? Esprit attentif, observateur scrupuleux des faits dont il tirait des axiomes et des proverbes, il fut certainement un thérapeute excellent. Lui-même se vantait de connaître toutes les plantes, au chapitre v du livre de la Sagesse. Il écrivit un traité de médecine (le Livre des guérisons), qui fut, disent les Arabes, exposé dans un lieu public où tout le monde pouvait aller le consulter. SUIDAS raconte que les prêtres en avaient fait graver un résumé sur la muraille, dans le vestibule du temple. Cet ouvrage est malheureusement perdu ; mais mille passages de la Sagesse, des Proverbes, des Psaumes témoignent combien ce roi très sage avait souci de la santé de son peuple. A chaque instant, il donne des conseils de thérapeutique ou d'hygiène. Les musulmans le rêvèrent encore aujourd'hui comme le plus grand des médecins et l'imagination ardente de leurs poètes lui prête des cures merveilleuses à rendre jaloux Mahomet lui-même.

Les médecins avaient droit au respect et à la considération. Ils étaient les fils bénis de Jéhova et les plus utiles d'entre les citoyens des tribus. « Honorez les médecins, car vous en avez besoin, car c'est le Très-Haut qui les créa » (Ecclésiastique, xxxviii, 1-2).

Comment apprenaient-ils à guérir ? Sur ce sujet la Bible est muette. On peut cependant prétendre vraisemblablement que les cours théoriques étaient donnés au temple, dans le fameux vestibule dont les

murailles portaient, livres de marbre continuellement ouverts aux yeux des élèves, les enseignements de Salomon. Tant qu'à la pratique, on l'acquérait peut-être sous les portiques des fontaines où les paralytiques s'assemblaient, tel à Siloë, où Jésus fit quelques-uns de ses miracles, peut-être encore à l'ombre des portes de la ville, aux carrefours où les Hébreux avaient pris la coutume babylonienne d'exposer les malades.

La maladie était considérée le plus habituellement comme un châtiment divin. Dans beaucoup d'endroits des livres saints, Jéhova, par la voix de ses prophètes, exhorte son peuple à la pénitence et le menace de son courroux. « L'Eternel fera que la mortalité s'attachera à toi, jusqu'à ce qu'elle t'ait consumé.... Il te frappera de langueur, de fièvre, d'inflammation, de chaleur brûlante..., etc. » (Deutéronome, xxviii, 23).

Profaner le temple est un sacrilège qui attire les maladies et la mort; toucher sans besoin à l'arche sainte est aussi un acte d'audace qui mérite de terribles châtiments. Sa présence dans le temple de Dagon donna aux Philistins des hémorroïdes (Samuel, v). D'autres fois, la maladie est causée par un démon : c'est de la possession. Samuel consulté par Saül lui dit : « Voici, un mauvais esprit te trouble. » Jésus chasse sept démons du corps d'une femme. Ailleurs elle semble purement accidentelle; ceux qui en étaient atteints n'avaient pas observé les règles d'hygiène; les fonctions vitales étaient troublées en eux; la densité du sang était changée, la bile s'ac-

cumulait dans certains organes, l'air intérieur était vicié, etc.

A ces trois variétés de maladies correspondaient trois variétés de traitement.

Aux colères divines on opposait les prières et les sacrifices expiatoires. Le chapitre xiv du Lévitique nous explique tout au long le rituel de ces cérémonies. Dans les Nombres, Moïse et Aaron encensent l'autel de l'Eternel pour guérir Marie de la lèpre. Pour conjurer les effets d'une épidémie, on avait recours au Bouc Emissaire. Un bouc était chargé de tous les péchés d'Israël et égorgé au milieu du peuple comme un criminel, ou bien simplement chassé de la cité vers le désert. Quelquefois l'Eternel, lassé de sa vengeance, envoie la guérison sans qu'on la lui ait demandée. N'est-il pas le médecin de son peuple : « Si tu prêtes l'oreille à mes commandements je ne t'affligerai d'aucune des maladies que j'ai infligées à l'Egypte, car je suis ton Dieu qui te guérit » (Exode, xvi, 26) : « Et Dieu guérit Abiméda, sa femme et sa servante et elles enfantèrent » (Genèse, xx, 17) :

Contre les démons, on employait les exorcismes et la prière, les amulettes, les philtres, les conjurations. Les exorcismes les plus parfaits étaient toujours accompagnés de musique. Pour guérir Saül, Samuel lui envoie un joueur de harpe qui calme ses accès. Les amulettes étaient certainement d'importation égyptienne. Elles avaient du reste la forme du scarabée et du serpent qui se mord la queue, formes symboliques qui représentaient, en Egypte, la vie

éternelle et Dieu. Après la captivité de Babylone, l'emploi des cylindres s'imposa chez les juifs avec cette seule différence que le nom de Jéhova y remplaça les formules de magie assyrienne.

Nous arrivons à la troisième façon de soigner, qui est sans contredit la plus intéressante, car elle seule témoigne d'un souci scientifique. On entrevoit l'utilité des simples. La botanique juive nous est presque inconnue. Il ne semble pas qu'elle ait été très variée malgré les dires de Salomon qui prétendait, comme nous l'avons vu plus haut, connaître les vertus de toutes les plantes. Il conseille, dans les Proverbes, le vomissement, mais il n'en donne pas le moyen. Ailleurs il parle d'un collyre noir pour les yeux, puis d'huile en onctions, puis de dictames imprécis. Jérémie fait grand cas du baume de Galaad; Isaïe, de la cendre de cèdre; Tobie, du fiel de poisson; d'autres, de salive humaine. La racine de saponaire entre dans les cataplasmes, les dattes sont souveraines contre l'ictère, l'ail est un vermifuge, le vin poivré, un aphrodisiaque. Le pavot fait dormir. On employait nombre de substances bizarres : sauterelles, ailes de chauves-souris, urine pétrifiée, etc...

La chirurgie n'était guère représentée à cette époque que par la circoncision, qui se pratiquait au temple, au moyen d'un couteau de silex; et par des réductions plus ou moins habiles de fractures : « J'ai brisé le bras du pharaon et voici qu'on ne l'a point pansé pour le guérir; on ne l'a pas bandé pour le lier et l'affermir » (EZÉCHIEL, xxx-21.)

Période talmudique. — Commencée par les pro-

phètes, l'émancipation de la médecine juive continue pendant la captivité de Babylone. Esdras et Néhémias étaient, paraît-il, très forts en thérapeutique. Après eux les théologiens laïques, les docteurs se mirent à étudier cette science. L'histoire de leurs recherches se trouve dans le Talmud ; et surtout dans la *Mischnah* et dans ses commentaires, la *Ghemara*. Les préceptes médicaux sont épars dans les 49 traités de la *Mischnah* et dans le fabuleux amas de notes qui constitue la *Ghemara*. Faire une analyse complète de la littérature médicale de ces livres est impossible, mais nous pouvons glaner çà et là des indications intéressantes.

La science anatomique fait des progrès. Les premiers, Ismaël ben Elisha et ses élèves ont étudié le corps d'une prostituée condamnée à mort ; peu après une reine païenne ayant fait éventrer des esclaves enceintes pour les punir de je ne sais quel crime, Rabbi Israël examina les fœtus. Déjà la vivisection sur animaux était de règle dans les écoles de Tiberias, de Surah et de Punbeditha.

On sait alors que la fièvre est un mouvement de la nature pour expulser les matières morbides, que la paralysie des membres inférieurs peut dériver de la compression de la moelle. On connaît les signes prémonitoires des maladies, leurs divers stades. Les éternuments, les épistaxis, les sueurs profuses annoncent la crise. On admet qu'une maladie puisse se transformer en une autre. Les doctrines biologiques se précisent, entremêlées de notions vraies et d'erreurs. « L'intelligence est au cœur, aux reins et au

cerveau, la colère est au foie, le rire est à la rate, la moelle fait du sang, etc... » La thérapeutique affecte des airs de savante. Cependant le merveilleux joue encore un grand rôle. Les naissances monstrueuses sont le résultat d'accouplements contre nature ou d'obscures succubats. Les polypes du nez atteignent en châtiment ceux qui se livrent à des habitudes de débauche. Les rabbins imposent les mains et guérissent par des prières et des jeûnes. Telles, au chapitre I du traité Bérochoth, les cures merveilleuses d'Iochanar et de Hanina. Une sainte haine les anime contre les médecins laïques (traité Kidouschin).

Les prescriptions sont souvent enfantines : un peu de vin et de pain à jeun préserve le foie de 63 maladies !

Les méthodes de diagnostic sont entachées de superstitions grossières. Le rêve y joue un rôle important. « L'homme qui a rêvé de crête de coq est menacé de congestion. »

Cependant la chirurgie a fait de grands progrès et la gynécologie ne le lui cède pas. Les praticiens n'hésitent plus devant une amputation, ils enlèvent la rate et l'utérus, ils font des versions, des opérations césariennes. Ils inventent une foule d'instruments, tous en os et en pierre, car une vieille et tenace antipathie religieuse fait regarder le fer et l'acier comme impurs.

Petit à petit, les doctrines scientifiques envahissent le vieux mysticisme juif et le sapent dans ses principes. Les anciennes idées sont pourtant tenaces. Jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus, c'est tou-

jours Dieu courroucé qui envoie la maladie pour châtier les coupables ; mais la science grecque arrive à la suite des légions. Akiha et Ismaël les premiers s'en inspirent ; après eux, Kanina, Samuel le premier oculiste hébreux et Rab, son ami, une des gloires talmudiques au ^{III}^e siècle. Nous ne suivrons pas plus loin la médecine juive, elle fut l'éducatrice de la médecine arabe, c'est peut-être là sa plus grande gloire. Les maîtres de Djondisabour et de Bagdad s'inspirèrent des maîtres de Tiberias et de Sura.

La Ghemara nous donne quelques détails sur la discipline de ces écoles. L'enseignement n'y durait que six mois. Pendant le reste de l'année, les étudiants exerçaient un métier quelconque qui leur permettait de vivre et de payer la peine des maîtres.

Avant de terminer ce chapitre, nous devons dire deux mots de deux sectes philosophiques juives qui exercèrent une influence sur la science médicale et créèrent des écoles : ce sont les Sabéens et les Esséniens.

Les Sabéens et les Esséniens. — Les Sabéens, dont parle Maïmonide, constituaient une secte égyptienne qui eut des frères en Palestine. Le livre de l'Agriculture Sabatéenne, malheureusement perdu, sauf quelques pages traduites en arabe, eût pu nous donner d'utiles renseignements sur eux. Nous savons cependant qu'ils s'adonnaient aux sciences occultes, à la magie, à l'astrologie, à l'alchimie. Ils furent les précurseurs des kabbalistes, les premiers initiateurs des théologiens gnostiques. D'eux sont sorties toute la mystique juive, toute la mystique chrétienne et la

foi aux miracles. Leur doctrine s'est perpétuée à travers les siècles. Elle a donné la magie du moyen âge, la médecine spargyrique. Les mages de tous les temps furent leurs disciples. Ils avaient une morale inflexible qui indiquait toute maladie comme juste châtiment d'une faute. Logiquement donc, se soigner était aggraver ses torts envers la divinité. Le malade n'avait droit qu'à la prière.

Les Esséniens professaient une doctrine plus douce, très profonde, qui fait songer par certains côtés à celle de Pythagore. L'immense charité qui les faisait se dévouer au service de l'humanité faible et souffrante les lança vers les études médicales. Ils savaient que l'âme pure doit habiter un corps sain. On les appelait les *thérapeutes*, les *guérisseurs*. Ils recevaient les malades dans leurs monastères des rives du Jourdain et de la mer Morte. « Ils étudiaient avec soin les écrits des anciens, principalement en ce qui regarde les choses utiles à l'âme et au corps et acquièrent ainsi une très grande connaissance des remèdes propres à guérir les maladies, et de la vertu des plantes, des pierres et des métaux » (Flavius Joseph, II, 12). Cette phrase ne nous laisse aucun doute sur leurs occupations scientifiques. Donc, ils étudièrent les livres anciens, l'ouvrage de Salomon probablement, peut-être aussi les vieux traités égyptiens où ils trouvèrent la sagesse. Ils connaissaient les vertus des plantes, traduisons : ils furent d'excellents praticiens. Ils connaissaient aussi les vertus des pierres et des métaux. Ceci se rapporte probablement aux connaissances astrologiques, car la

chimie et la biologie n'étaient pas encore assez avancées pour qu'ils eussent pu même soupçonner les rapports que certains corps peuvent avoir avec les tissus organiques. Ce qu'ils savaient plutôt, ce sont les concordances planétaires et les pouvoirs fabuleux que toute l'antiquité prêta aux pierres.

Un élément théosophique entraît dans leurs méthodes. Tout les y préparait. Flavius Joseph consacra un long chapitre à l'exposition de leur genre de vie. Ce sont de véritables anachorètes, pratiquant jeûne, pauvreté, obéissance, chasteté, charité. Leurs monastères sont loin des villes, aux confins du désert. Ils se purifient, portent la robe blanche des philosophes, n'acceptent de nouveaux membres dans la communauté qu'après un noviciat d'un an. Un courant de mysticisme charrie leurs âmes. Ils prient des heures durant, immobiles devant l'horizon plat des sables où là-bas le soleil agonise dans la pourpre de son ultime royauté; ils suivent au ciel profond le vol des rêves et des espérances. La Mer Morte murmure lourdement à leurs pieds et dans sa plainte éternelle ne croient-ils pas reconnaître le dernier écho des colères divines contre Sodome et Gomorrhe coupables? Ils méditent sur l'histoire tragique des deux villes. La nuit, sous le poudrolement des étoiles, la terre est bleue comme un reflet d'azur céleste, les chacals glapissent autour du monastère, le Jourdain chante dans les joncs de ses rives : alors leur imagination se peuple de démons et d'anges, chaque souffle de vent, chaque clapotement d'eau, chaque hurlement de bête qu'ils entendent confir-

ment leurs craintes ou leurs espoirs. Le surnaturel les hante. Ils prient plus ardemment et les heures passent invécues dans une immobilité qui n'a plus rien d'humain. De l'extase à l'illuminisme, il n'y a pas loin. Les théosophes se fortifient dans la pensée que Dieu leur a délégué une part de sa puissance. Forts de leur foi, ils vont, semant autour d'eux des miracles.

CHAPITRE IX

La Médecine sacerdotale des Grecs

Tous les traités antérieurs à la collection hippocratique ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Cependant les documents ne nous manquent pas sur la période sacerdotale de la médecine grecque. Ils nous sont abondamment fournis par les poètes et les historiens d'une part; et, d'autre part, par les ex-voto et les inscriptions qui couvraient les murailles des temples.

La Mythologie hellénique et la Médecine. — Au commencement des civilisations helléniques, aux époques fabuleuses qui ont précédé la guerre de Troie, seule, la médecine magique était en vogue. Le jeune cerveau des hommes n'était pas encore assujéti à la méthode. Les penseurs n'avaient pas brisé l'enveloppe du mystère. Le divin était partout. Artémise et ses nymphes parcouraient les bois de l'Atis, Apollon jouait avec les muses dans les ravins du Parnasse, Ephaystos forgeait des armes aux fourneaux de l'Etna, l'écho d'Eleusis redisait les pleurs de Demeter à qui Hades avait ravi Perséphone. Les pâtres d'Arcadie entendaient la nuit clamer le dieu

Pan et ceux de Tempé surprenaient sous les lauriers le rire des dryades caressées par les fauves. Aphrodite baignait son corps blanc sur les plages de Cythère. Il y avait encore peu de temps écoulé depuis le jour où l'audacieux Prométhée avait ravi à Zeus une étincelle de sa foudre. L'humanité était en proie aux hallucinations de l'enfance et les dieux vivaient au milieu d'elle. Les Pélages, en arrivant des sombres gorges de l'Himalaya, avaient été tellement charmés par la contrée de prédilection où ils arrivaient, que leur imagination faisait surgir des immortels de la moindre fontaine et peuplait d'êtres mystérieux les collines et les bois. Une atmosphère divine les enveloppait en même temps que la lumière blonde qui inonde les paysages de l'Attique.

Après avoir créé des Dieux, l'homme les adore, puis il espère en eux et il les prie. Il abrite sa faiblesse à l'ombre de leur force et met toute son espérance dans leur bonté. Aux maladies, les dieux opposent les remèdes. Ils sont tout-puissants contre les démons, contre les jeteurs de maléfices. Ils communiquent leur puissance à leurs prêtres. C'est ainsi que naît la médecine sacerdotale, et plus particulièrement la médecine magique.

Solon n'espère qu'en celle-là. Il se fie au Destin qui règle toute chose : « Tous nos biens et tous nos maux nous viennent du Destin. » A quoi bon essayer de réagir : « Nul ne peut échapper à ce qui nous arrive d'en haut. » Du reste, nous est-il possible d'atteindre à la connaissance qui nous rendra invulnérables aux attaques de la maladie et du malheur ? Non : « Il est

difficile de connaître l'étendue de la science universelle; elle est cachée dans une obscurité impénétrable; elle repose hors de notre sphère, en un lieu sublime qui sert de limite à toutes choses. » Rien n'existe d'efficace en dehors de la prière. Il faut se prosterner devant les dieux, leur offrir des sacrifices et peut-être jetteront-ils jusqu'à nous un regard favorable.

Une foule d'incantations et de prières furent en vogue. Les magiciennes de Thessalie devinrent célèbres. Elles soignaient toutes les maladies, même le mal d'amour : « Où sont les lauriers, où sont les philtres ? Apporte-les, Thestylis. Couvre cette coupe d'un rouge toison, je veux poursuivre de mes enchantement le perfide qui cause mes maux » (Théocrite). Leur rituel est plein d'opérations obscures, de phrases sacramentelles. Elles invoquent la lune : « O Lune, pare ton front d'un nouvel éclat; c'est ma voix qui t'implore, reine des nuits, souveraine Hécate, toi que les chiens mêmes redoutent, lorsque, te promenant parmi les tombeaux, ton pied se pose dans le sang. Terrible Hécate, je te salue... » (Théocrite). Tout le monde connaît le cérémonial qui est nécessaire à l'évocation des morts. Homère nous l'a décrit en des vers immortels.

Les poèmes Orphiques sont pleins d'incantations et de formules magiques, on y trouve aussi d'intéressantes invocations aux parfums qui passent pour avoir certaines puissances thérapeutiques. Le styrax, parfum de la déesse qui veille aux portes, soulage les douleurs de l'enfantement; l'encens donne une vie exempte de troubles, il est consacré à Pan, le

dieu éternel, il symbolise le soleil et la force. La myrrhe est le parfum du premier élément générateur ; le safran, celui de l'éther, de « l'ardeur vivante de tout ce qui respire ». Tous les deux augmentent la virilité et hâtent la conception. Les aromates qui soulagent tous les maux correspondent aux astres et à la nature. Il y a là des idées dont nous avons perdu la logique, toute une philosophie reposant probablement sur le symbole et sur de mystérieuses analogies que nous pouvons rapprocher des doctrines assyriennes.

Orphée nous révèle encore de curieux détails sur les pierres et leurs vertus. Le cristal de roche guérit les douleurs de reins. La galactite donne du lait en abondance. L'opale est souveraine pour les yeux faibles qui versent trop facilement des larmes. L'ostrite fait cicatriser les blessures. Le jais est utile aux femmes mal réglées et neutralise le venin des serpents. Le coryphode ainsi que le corail partagent avec lui cette dernière vertu. L'agate augmente l'ardeur amoureuse des femmes, l'ardeur musculaire des hommes, fait tomber la fièvre, préserve de la morsure des scorpions.

Cependant il ne faudrait pas croire que les Grecs de ces lointaines époques ne possédaient pas déjà quelques connaissances. Homère eut certaines notions d'anatomie. Il connaît exactement la place des organes, sait dans quelles régions les blessures sont particulièrement dangereuses. Ne peut-on même pas supposer qu'il fit de la physiologie ? Il décrit le rythme du cœur. Il affirme que l'âme circule avec le

sang dans le corps humain. A de nombreux endroits, l'Iliade et l'Odyssée nous révèlent les croyances biologiques de l'époque.

MALGAIGNE a publié une étude sur l'anatomie et la physiologie d'Homère. Il relève dans les œuvres du poète mille observations curieuses. On pourrait faire les mêmes recherches chez Hésiode, Archiloque et Epicharme. La glane, sans être aussi fructueuse, serait cependant intéressante.

Le Culte d'Asclepios.— Aux époques historiques, la médecine apparaît tout entière entre les mains des prêtres. Elle se pratique dans les temples d'Asclepios. Pindare, dans sa III^e Phytique, nous raconte comment ce dieu, fils d'Apollon, fut instruit dans l'art de guérir par le centaure Chiron. Nul doute qu'il n'y ait encore là un symbole dont le sens nous échappe. En tout cas son culte s'établit en Grèce 53 ans avant la prise de Troie, selon Pausanias et Apollodore d'Athènes.

Il eut bientôt de nombreux temples dont les principaux furent ceux d'Epidaure, de Titane, de Cos, de Pergame, de Tricca, d'Égée, d'Athènes.

L'incomparable nature faisait au sanctuaire un cadre digne du dieu. L'asclepion d'Athènes était bâti au pied de l'Acropole, qui le défendait contre les brises du nord. Des jardins l'entouraient où l'odeur des orangers se mêlait à l'odeur des roses. Des narcisses et des violettes étoilaient les pelouses où l'eau des fontaines sacrées entretenait une fraîcheur perpétuelle. Un ruisseau se hâtait vers l'Illysos : et lorsqu'on se promenait sous le portique, le regard em

brassait le plus merveilleux des panoramas : au premier plan, la ville en demi-cercle, avec ses vergers, ses bois d'oliviers, ses temples ; plus loin, la campagne avec ses routes blondes, ses champs pleins de cigales ; plus loin encore Phalère et le Pirée, puis la mer calme et bleue jusqu'à l'horizon où le ciel trempait dans son onde les franges de son léger manteau de nuages.

A Epidaure, des bois profonds entouraient le sanctuaire. Les pins au parfum d'encens le protégeaient dans l'ombre de leurs feuillages sombres, les lauriers groupaient autour de lui leurs panaches de fleurs roses. Les abeilles butinaient dans les troènes qui sentent le sucre, les colombes sacrées roucoulaient au faîte des cytises.

A Titane, une gorge s'ouvrait au flanc de la montagne, comme une blessure faite par des géants à la pierre rouge. Le temple y était blotti. Tout autour de lui, les rochers se dressaient, arides et chauds dans l'ardeur du soleil plus proche. Des sources naissaient à leur base et s'en allaient en jasant vers la vallée, à travers des cressons, des myosotis et des glaïeuls. Plus loin des forêts se hasardaient à la conquête des sommets.

A Egée, le temple dominait la mer et continuellement la caresse des vagues chantait autour de lui.

Ainsi le site était scrupuleusement choisi parmi les plus beaux ; soucis d'artistes joints à soucis de psychologues. Les prêtres savaient bien que nombre de maux viennent d'une inquiétude de l'âme qu'il faut avant tout rasséréner. Ils mettaient leurs malades en contact avec la nature belle et compatissante.

Ils ne négligeaient rien du reste pour distraire leurs clients. Des statues et des tableaux ornaient à profusion leurs temples. Appelle peignit son Aphrodite Anadiomène pour l'asclépion de Cos, Praxitèle fit des groupes votifs pour celui d'Athènes. Pausanias fut stupéfait par les richesses d'art qu'il vit à Epidaure.

Le sanctuaire lui-même était petit ; mais il avait d'immenses dépendances : portiques, salles, bibliothèque, théâtre, palestres, hippodrome. Partout les murailles étaient couvertes d'ex-voto et d'emblèmes. Le plus souvent c'étaient des phrases louangeuses à l'adresse du dieu : « O bienheureux Asclépios, c'est grâce à ton art que Diophantos n'aura plus désormais l'allure d'une écrevisse » (trouvé à Epidaure) ; souvent aussi l'inscription décrivait la maladie et le traitement.

Le culte était assuré par de nombreux prêtres. Le grand pontife était élu pour un an. Il avait sous ses ordres les zacores, qui recevaient les malades, les cénophores et les arréphores. Ceux-ci devaient soigner un certain nombre d'animaux sacrés : chiens, coujeuvres, chèvres, dont l'utilité était grande, comme nous allons le voir tout à l'heure. A certaines fêtes, des processions avaient lieu durant lesquelles les prêtres imploraient leur dieu pour ses dévôts : « Eveille-toi, Dieu secourable, roi des peuples, doux enfant de Latone et de la vénérable Coronis, secoue le sommeil de tes paupières et écoute la voix de tes fidèles. » Pendant que le grand pontife prononçait cette invocation, les cénophores et les arréphores

secouaient des encensoirs et jetaient des fleurs. Puis on sacrifiait un coq ou un chien.

Indépendamment de ce culte public, il y avait un culte privé, le plus important peut-être. Les malades venaient au temple demander la guérison. Beaucoup arrivaient de très loin et y restaient plusieurs jours; témoin cet Aristide, qui nous a conservé la relation de sa cure à Epidaure.

Avant de pénétrer dans le sanctuaire, le malade devait se purifier dans l'eau froide. « Nul n'entre ici, qui n'a l'âme pure » (Porphyre). Le bain était donc à la fois une mesure d'hygiène et un acte symbolique. Ainsi lavé de ses souillures physiques et morales, le suppliant était admis à adresser ses prières au Dieu. On le soumettait alors à la cérémonie de l'*Incubation*.

L'autel était illuminé. La statue sainte brillait, toute constellée d'ornements d'or et de pierres précieuses. Les prêtres chantaient des hymnes en s'accompagnant sur le luth et sur la harpe. L'imagination du nouveau venu était vivement impressionnée par toute cette mise en scène. J'ai oublié de dire qu'il avait jeûné plusieurs jours et était ainsi plus apte aux interventions surnaturelles. Il lisait les mille inscriptions des ex-voto, il priait, puis il s'endormait. Alors Asclepios lui apparaissait et lui indiquait le traitement à suivre. Les prêtres interprétaient ses songes et complétaient par leurs conseils ce que leur maître divin avait ordonné.

Les songes les plus efficaces étaient ceux du matin : « Les songes célestes sont ceux qui apparais-

sent quand nous sommes dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, » nous dit Jamblique.

Quelquefois le dieu n'apparaissait pas en personne, mais il envoyait son chien ou son serpent familier, lécher une plaie ou un organe malade. Une femme qui avait un abcès au sein vint dormir dans le temple. Pendant son sommeil, elle fut tétée par une chèvre. Un homme qui avait mal aux yeux sentit un reptile lui passer sur la face. On voit maintenant à quoi servaient les animaux sacrés.

D'autres fois, le dieu n'indiquait pas lui-même le remède. Il envoyait le malade vers un sage qu'il honorait particulièrement de son amitié. Tel fut Apollonius de Tyane, ce thaumaturge qui lisait dans les astres et commandait aux éléments. Tel fut aussi Proclus d'Athènes, qui guérit Asclepigneia, la fille d'Archiadas.

Souvent les malades ne venaient pas eux-mêmes consulter le divin médecin, mais y envoyaient quelqu'un de leur famille. Une femme de Lacédémone était hydropique. Elle envoya sa mère dormir dans le temple d'Epidaure. Celle-ci y eut un songe étrange. Elle vit le dieu qui coupait la tête de sa fille, puis la tenait pendant un long moment par les jambes. Des flots d'eau sortaient du cou si bien que le sanctuaire menaçait d'être inondé. La malheureuse se réveilla, fortement impressionnée par ce cauchemar. Elle retourna sans espoir à Lacédémone, mais quelle ne fut pas sa joie en retrouvant sa malade guérie! — Asclepios compatissant avait accompli un miracle.

Les ex-voto nous ont transmis un certain nombre de récits de guérisons miraculeuses; toutes se sont accomplies en songe. Un homme qui avait un cancer de l'estomac fut laparotomisé pendant son sommeil. Il se réveilla guéri. Un autre, qui avait un ténia, vit en rêve le dieu aidé de ses enfants lui tirer par la bouche un vers long de plusieurs toises, etc...

Il y avait à Epidaure six stèles couvertes de récits tous non moins étranges.

Mais la plupart du temps les choses se passaient moins facilement. Il fallait que le malade prît des remèdes et suivît un régime. La thérapeutique était très variée.

Un collyre avec du sang de coq blanc est souverain pour les yeux fatigués. Contre les maux de tête on emploie l'anis délayé dans l'huile. Contre les inflammations de la luette, des gargarismes d'eau froide. Le sang de taureau combat les hémoptisies. Contre l'éléphantiasis, rien ne vaut une thériaque dans laquelle entre le sang de vipère. On connaît les vomitifs, les purgatifs. On emploie l'huile, le cumin, l'oignon, la cynoglosse. Elie vit conseiller à un phthisique de la viande d'âne. Artemidore nous enseigne qu'un homme qui souffrait de l'estomac dut se nourrir de dattes. Dans un ex-voto publié par Mercurialis, un certain Lucius reçut pour une douleur aux côtés le conseil d'employer de la cendre délayée dans du vin comme cataplasme. Dans un autre, Julianus prétend s'être délivré d'une hémoptisie en mangeant des graines de pin broyées dans le miel.

Souvent le dieu ordonnait la chasse, l'équitation,

la gymnastique, la marche, les bains. A un névrophate il conseilla de sortir tous les matins pieds nus dans la rosée. A Aristide, il commanda de composer des hymnes, d'aller au spectacle et de faire de la musique. Tout cela prouve que les prêtres connaissaient l'importance capitale de l'hygiène, aussi bien physique que morale. Pour terminer cet exposé de leur thérapeutique, je citerai cet ex-voto dédié par le dyspeptique Julius Appellas : « Le Dieu m'a dit : mange du pain, du fromage, du persil, de la laitue, marche et frotte-toi toi-même dans le bain sans avoir recours au service d'un baigneur, bois de la limonade, promène-toi sur la galerie supérieure du portique, balance-toi sur l'escarpolette, frotte-toi avec de la poussière, marche pieds nus, verse du vin dans l'eau chaude du bain, sacrifie au temple d'Epione et aux divinités d'Eleusis, prends du lait et du miel ; et, pour accélérer la digestion, frotte-toi avec de la moutarde et du sel, puis lave-toi ensuite. »

Souvent les prescriptions thérapeutiques devaient être accompagnées de certains gestes pieux. C'est ainsi qu'il fallait prendre le médicament sur l'autel (Mercurialis), ou traverser le temple et placer la main sur le pied du dieu, ou toucher au trépied sacré (Aristide). Le mysticisme ne perd jamais ses droits.

Nous avons vu que les guérisons étaient gravées sur les murailles avec les traitements qui les avaient amenées. Les néophytes faisaient leur instruction en lisant ces inscriptions. Quelquefois aussi les malades, d'après les ordres du dieu, se faisaient examiner par ses prêtres (Philostrate).

Pendant longtemps les asclepiens conservèrent la grande renommée. Du reste nul n'y mourait. Il était interdit d'y mourir et d'y naître, nous dit Pausanias. Les agonisants étaient impitoyablement renvoyés. Est-ce qu'ils ne nuisaient pas à la réputation de la maison ? Jaloux d'Asclepios, les autres dieux se mirent à soigner. C'était là la source de jolis bénéfices que les prêtres songèrent à canaliser verseux. Athénée Hygia fit de la médecine à Athènes. Elle guérit l'architecte Mnésicles avec une plante qu'elle avait indiquée en songe à Périclès (Plutarque). Depuis longtemps déjà, Dyonisios était un excellent praticien. Orphée célèbre sa science en des vers enthousiastes : « Race illustre de Zeus, écoute-moi, ô Dyonisios qui as eu deux mères ; semence digne d'honneur, dieu célèbre, dieu très saint, germe secret des dieux, remède des mortels, fleur sacrée, toi qui délivres de tous les maux, je t'en prie, sois-nous propice. » Hercule terrassait la maladie comme il terrassa le lion de Némée ; Apollon préserva des épidémies ; Diane favorisa les accouchements et guérit les maladies des yeux, etc... Ce fut, dans tout le monde grec, une floraison de médecins. La décadence vint de cette concurrence souvent déloyale. Le dernier asclepion ferma ses portes vers l'an 400. Cependant la tradition se conserva, ainsi que le souvenir attendri du dieu tutélaire qui apparaissait en songe aux malades. Actuellement, à Lesbos, les gens qui souffrent de quelques maux incurables vont passer la nuit dans les églises où ils attendent du ciel un miracle ; et à Tinos il se fait tous les ans une pro-

cession en l'honneur de la Panagheia, où on peut retrouver la trace de certains rites qui se pratiquaient jadis aux fêtes d'Asclépios.

Les Palestres, écoles de culture physique. — Annexés aux temples, les palestres étaient de véritables écoles d'hygiène. On y rencontrait des professeurs de gymnastique et des masseurs. Certains inventèrent des méthodes de culture physique. Tels furent Jacus de Tarente et Hérodicus de Salembrie. L'habitude en fit des chirurgiens habiles. Ils soignaient les fractures et les luxations.

La Philosophie grecque et la Médecine. — On s'imagine souvent qu'HIPPOCRATE succéda tout d'un coup aux asclépiades et qu'il créa tout d'une pièce la médecine scientifique, ceci est faux. Il eut des précurseurs nombreux. L'histoire des sciences helléniques est liée à l'histoire de la philosophie hellénique. Autant de doctrines, autant d'idées biologiques, autant de méthodes différentes. Nous en examinerons brièvement quelques-unes.

Dès le sixième siècle avant notre ère, THALÈS édifie un système. L'eau et l'air sont les deux principes primordiaux. La matière dérive de leur combinaison, la vie en est une résultante mystérieuse et se résume dans un équilibre. La maladie rompt cet équilibre qui ne peut plus se reproduire dans la mort. La médecine doit donc avoir pour but de le maintenir.

ANAXIMANDRE, son disciple, pousse le système et l'épure. Il se fait une idée plus philosophique des choses. Pour lui le principe primordial est un et infini; c'est le chaos. Le mouvement le modifie et, par une

suite ininterrompue et logique de transformations en fait l'univers organisé. La vie est le résultat d'une action de la chaleur sur l'humidité. C'est un changement dans la position des molécules et non dans leur nature. La maladie résulte d'un excès de chaleur ou d'un excès d'humidité. Le régime d'abord, les remèdes ensuite doivent servir à empêcher l'action d'un des principes de dominer.

PARMÉNIDE est avant tout un métaphysicien ; le premier, il raisonne sur l'être. L'être est un tout, unique, immobile et éternel. Le feu est l'élément primordial, le centre du cercle matière ; c'est de lui que vient la vie. La vie individuelle est une étincelle du feu principe. La mort est le retour de cette étincelle à son foyer. De là logiquement le phénomène vital est une combustion dont la chaleur neutralise le froid qui produit la mort. Toute une doctrine scientifique sort de là, celle qui a donné l'alchimie, et en raison de laquelle on a cherché la pierre philosophale et la panacée universelle. La connaissance exacte du principe primordial unique et permanent équivaldrait à l'immortalité.

HÉRACLITE, au contraire, fonde sa doctrine sur la multiplicité et le changement. Le monde est le désordre. *Tout coule. On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve ; aucune chose n'est, tout de vient.* Les contraires sont identiques et le même être revêt l'une après l'autre les formes les plus opposées. Cependant les contraires se retrouvent dans un élément unique qui est l'éther. L'éther est éternellement vivant, éternellement souple, éternellement en

mouvement. C'est de ce mouvement dirigé par le Logos que naît la matière. La maladie vient de son ralentissement; la médecine doit tendre à le ranimer. La méthode s'inspire du principe d'identité et d'affinité; le froid se guérit par la chaleur, la chaleur par le froid. La théorie des antidotes naît d'elle-même de ces données; toute plante mauvaise en suppose une autre qui neutralise ses effets. On voit que cette philosophie, toute métaphysique, amène à de réelles découvertes dans le domaine de la pratique.

EMPÉDOCLE semble avoir voulu être à la fois un prêtre, un médecin et un prophète; il se vantait de ressusciter les morts et se croyait détenteur d'une puissance presque divine. Sa doctrine est un éclectisme où les idées de Parménide, d'Héraclite, d'Anaxagore, de Démocrite, et de Pythagore se rencontrent. Ses idées biologiques reposent sur le principe d'adaptation aux milieux. Il est le précurseur de Darwin. Il étudia tous les problèmes de la vie organique, depuis la génération jusqu'à la sensation. Malheureusement son discours médical n'est pas parvenu jusqu'à nous.

ANAXAGORE de Clasomène pose l'axiome : « *Rien ne se perd, rien ne se crée.* » Des éléments déjà existants s'unissent et se séparent. La matière est éternelle et composée de parties infinies et semblables, et chaque être est fait des éléments de toutes choses qui entrent en égale quantité dans sa composition. *Tout est dans tout.* La matière ainsi formée est inerte. L'esprit l'anime. Il est répandu dans toutes choses. La maladie est une modification de cet esprit,

Il n'y a pas de mal physique. Donc sa médecine se confond avec la morale.

DÉMOCRITE conçoit l'atome, et sa théorie du mouvement éternel dans le vide infini, suffit à expliquer la matière et la vie. Il écrivit un traité sur le suc des plantes (Diogène Laerce), et un autre sur les éléments (Olympiodore). Dans ces deux ouvrages aujourd'hui perdus étaient élucidés plusieurs points de doctrine. Il fit, dit-on, des cures admirables ; alors son génie s'égara jusqu'à l'absurde. Il rêva de modifier à son gré l'agrégat des atomes et de diriger scientifiquement le mouvement éternel. Cette prétention devait trouver des imitateurs. Il sera considéré plus tard comme un des pères de l'alchimie. Il y eut une école démocratine. Ses disciples le vénèrent comme le plus grand des savants, et des légendes auréolèrent son souvenir. D'après Synésius et Georges de Syncelle, il aurait été initié à la connaissance parfaite par les prêtres égyptiens et par Ostances le Mage. *Physica et Mystica*, le livre de chevet des alchimistes byzantins, lui est attribué. Le rituel magique du papyrus de Leyde contient, sous le nom de *Sphère de Démocrite*, une table destinée à pronostiquer la vie ou la mort d'un malade. On lui attribue encore le *livre des Sympathies et des Antipathies*, et plusieurs autres traités d'occultisme. Son nom domine toutes les sciences obscures, en partie fabuleuses, en partie réelles, où des milliers de chercheurs se sont tués à travers les âges à vouloir forcer les portes du mystère.

PYTHAGORE et ses disciples semblent être les élè-

ves des vieilles philosophies ésotériques de Memphis et d'Abidos. Ils forment plus qu'une secte, mais presque une religion qui eut ses dogmes, ses rites et même ses martyrs. Les néophytes juraient de ne rien révéler de l'enseignement qu'ils allaient recevoir des maîtres. Il y avait chez eux deux degrés d'initiation comme dans les mystères orphiques, auxquels ils semblent se rattacher par divers côtés. Les initiés de la classe supérieure ne devaient s'occuper que de métaphysique et de théodicée; à ceux de la classe inférieure incombaient les études scientifiques au nombre desquelles on comptait celle de la médecine. La doctrine s'édifie sur le nombre. Le nombre est l'élément des substances et des qualités. Tout vient de lui et l'univers n'est que la réalisation d'une combinaison arithmétique. Le Un éternel a tout créé, il représente Dieu; *deux* symbolise les contraires, l'amour et la haine; les sexes séparés, le plein et le vide, l'immortalité absolue. Avec *un*, il donne *trois* qui préside à la réalisation. Tout ce qui existe est un multiple de trois. Ainsi jusqu'à dix, car les dix premiers nombres seuls sont réels, ils forment la sainte décade. « Principe et reine de la vie divine, céleste et humaine » (Philolaüs). Les formes se ramènent toutes à elle. La ligne correspond à deux, la surface à trois, le volume à quatre. Il serait curieux de rapprocher cette théorie de celle que les Kabbalistes prétendent avoir puisée dans le Sepher-Yedzira et appuyent sur l'autorité d'Abraham! Ainsi tout est harmonie et équilibre. La santé est le résultat de cette harmonie. On doit la conserver par une hygiène

rigoureuse. La règle des Pythagoriciens fut en effet avant tout une règle d'hygiène. Pourquoi la maladie? L'âme est unie au corps matériel pour se purifier de ses fautes et doit souffrir en lui avant de « Prendre essor dans l'éther et de devenir immortelle et divine » (Vers dorés). Donc la maladie est un châtiment. D'un autre côté, comme l'éther est peuplé d'esprits, les uns mauvais, les autres bons, la maladie peut être quelquefois due aux maléfices des démons; à cause de cela, on est autorisé à la soigner. L'harmonie sous toutes ses formes est le seul remède, harmonie dans les actes, harmonie des sons, harmonie plus mystérieuse et non moins réelle des astres. Les nombres ont leur correspondance dans les planètes. Cette affirmation légitime les recherches astrologiques. L'étude des influences zénitales domine toute la médecine pythagoricienne. Les nombres ont leur correspondance aussi dans les minéraux et les végétaux. Pythagore et ses disciples furent, paraît-il, de savants botanistes et les simples n'avaient point de secret pour eux. Quelques-uns poussèrent même leurs investigations scientifiques jusqu'au domaine de l'anatomie, tel Alcmon, qui découvrit la Trompe d'Eustache et les nerfs optiques. Celui-ci fut du reste un physiologiste très savant. Il étudia la formation et la nutrition de l'embryon.

ACRON *d'Argente*, rejetant toute métaphysique, voulut fonder la médecine sur l'observation. Il est le père de l'empirisme; son ouvrage sur le régime n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Nous venons d'analyser rapidement et d'une façon

bien incomplète le mouvement médical préhippocratique. Basé sur la métaphysique, il peut en quelque sorte être considéré comme une annexe de la médecine sacerdotale. Cependant il prépare HIPPOCRATE. Nous avons déjà vu chez certains philosophes naître le souci de l'expérience.

Les Écoles célèbres. — Déjà de grandes écoles fonctionnaient dans le monde grec. Les plus célèbres étaient Cyrène, Crotone, Rhodes, Cos et Cnide. *Crotone* était entre les mains des pythagoriciens. Elle donna le fameux *Democède*, médecin de Darius, dont le rôle politique fut au moins aussi grand que le rôle scientifique. A *Cyrène* et à *Rhodes*, s'étaient réfugiés les asclépiades. Ils y faisaient de la médecine magique. A *Cnide* et à *Cos*, les études, plus logiques, n'en avaient pas moins gardé un caractère un peu mystérieux. Les élèves recevaient une véritable initiation. L'enseignement comprenait des leçons théoriques, des leçons cliniques au chevet des malades et des exercices pratiques de médecine opératoire et de pharmacopée. Les deux écoles étaient rivales. A *Cnide*, on étudiait surtout le détail, on s'arrêtait aux moindres symptômes. La thérapeutique y était encombrée d'une foule de drogues et les malades étaient gorgés de médicaments. La chirurgie y fut aussi en grand honneur. *Euryphon* et *Ctésias* en furent les plus brillants sujets. A *Cos*, on avait des idées plus larges. On y faisait de la philosophie médicale, sans cependant se laisser égarer par la spéculation. Mais on raisonnait sur l'expérience. Les faits servaient à promulguer des lois. Une méthode

rationnelle amenait de déductions en déductions à des idées générales dont la largeur de vue, quelquefois un tant soit peu audacieuse, nous étonne. C'est ainsi qu'on y soupçonna les diathèses et qu'on y édifia une théorie de l'atavisme à laquelle la nôtre n'aurait rien à ajouter.

Hippocrate. — HIPPOCRATE fut l'astre brillant de l'école de Cos. Nous ne savons rien de précis sur son histoire. La légende le donne comme médecin à Perdicas II et à Artaxerces. Il soigna Démocrite fou, et fut peut-être appelé à Athènes pendant la peste qui désola cette ville, au moment de la guerre du Pélo-nèse. Il nous reste de lui un certain nombre d'ouvrages: *De l'ancienne médecine. Le Pronostic. Les Aphorismes. Les Epidémies. Du régime dans les maladies aiguës. Des airs, des eaux et des lieux. Des articulations. Des fractures. Des instruments de réduction. Le Serment. La Loi. De l'officine. Des plaies. Des hémorroïdes. Des fistules.* Les autres ouvrages qui figurent dans la collection hippocratique furent de ses élèves.

Nous n'analyserons pas ici tous les écrits d'HIPPOCRATE. Le cadre de notre sujet ne nous le permet pas. Nous nous contenterons d'y rechercher ses doctrines et de voir comment ce merveilleux génie créa réellement la médecine scientifique telle que nous la connaissons encore actuellement; car, si avancés que nous sommes, nous suivons le chemin qu'il a tracé.

Il fut purement dogmatique. Il ne reconnaît d'autre force interne que la chaleur innée. De là l'im-

portance des saisons, des climats et des régimes (des airs, des eaux et des lieux). Sa doctrine pathogénique est humorale. Elle inspirera GALIEN et tout le moyen âge. La santé est le résultat de la *crase* des humeurs, harmonie parfaite entre le sang, le phlegme, la bile noire et la bile jaune. Dès que cette crase est troublée, il y a maladie. La guérison est obtenue par le rétablissement de l'équilibre. Toute guérison est précédée par un moment de crise pendant laquelle s'opère ce rétablissement et qui s'appelle la *coction*. HIPPOCRATE parle aussi souvent de la *prognose*. Qu'est-ce donc ? La *prognose* est une opération rationnelle de l'esprit par laquelle le médecin, après avoir observé les symptômes existants au moment où on l'a fait appeler, en déduit les symptômes antécédents et prévoit ce qui doit advenir. C'est donc en même temps le diagnostic et le pronostic. La *prognose* est très importante, d'elle dépend le traitement ; exacte, elle sauve le malade ; fausse, elle peut le tuer. Pour l'établir, on regarde, on palpe, on interroge. L'auscultation n'est pas encore inventée. Cependant l'importance des mouvements respiratoires et du pouls n'échappa point au merveilleux observateur et lui donna souvent des indications précieuses. Il avait ainsi observé combien la nature est une aide puissante pour le praticien. Il supposa une force conservatrice, un mystérieux instinct de vivre qui s'oppose aux assauts du mal, qui lutte contre la mort. Le médecin doit suivre et aider cette énergie de l'être. Dans plusieurs siècles, AMBROISE PARÉ dira de même : « Je le soigne, Dieu le guérit. »

Nous ne dirons rien de la thérapeutique d'HIPPOCRATE. Elle est la même que celle des asclépiades. Ses connaissances chirurgicales nous arrêteront un peu plus longtemps. On devait disséquer à Cos. HIPPOCRATE connaît parfaitement le squelette. Il distingue les veines et les artères. Ces dernières contiennent de l'air et la présence du sang n'y est qu'accidentelle. Il confond les tendons et les nerfs. Il ignore à peu près les viscères et ne sait rien du cerveau où cependant il place l'intelligence. Il étudia surtout les fractures et les luxations dont il a décrit admirablement les variétés les plus rares. Certains de ces procédés de réduction étaient tellement parfaits que nous n'en n'avons pas de meilleurs.

HIPPOCRATE avait-il brisé complètement avec la médecine sacerdotale? Un traité d'un de ses disciples sur les songes et certains passages des aphorismes nous autorisent à dire que non. Malgré tout son génie, malgré sa logique, il abdique souvent devant le mystère et permet à la magie d'intervenir. Initié aux dogmes d'Eleusis, il proclame la réalité du miracle. Peut-être l'a-t-il fait à cause de son génie et de sa logique. Il savait que sans la foi qui secoue tout le système nerveux des croyants, que sans les rites magiques qui frappent l'imagination, il y a une foule d'affections que nous sommes incapables de guérir. A certaines infranchissables barrières la science avoue ne pouvoir aller plus loin. Il était doué du reste, d'un esprit profondément religieux. La haute idée qu'il a de sa mission le prouve. A ses yeux, le médecin doit être

ce que quelques siècles plus tard le christianisme appellera un saint : « Le médecin doit craindre Dieu. Qu'il pense religieusement, qu'il donne de sages conseils, qu'il respecte le secret de ses malades. Il ne doit jamais donner de médicaments pour causer ou hâter la mort. Il n'indiquera jamais, ne fera jamais connaître et ne prescrira jamais de remèdes abortifs. Que sa science l'éloigne de toute impureté, de tout acte coupable; qu'il ne porte jamais avec une intention mauvaise ses regards sur ses esclaves ou sur un jeune garçon. Qu'il ne se laisse pas dominer par des pensées de plaisir, de caresse, d'agrément, d'amusement. Qu'il aime les pauvres et soit toujours disposé à les soigner, qu'il soit simple dans sa demeure, qu'il commande sévèrement sa langue, qu'il ait la parole bienveillante, qu'il soit toujours rapproché de Dieu » (HIPPOCRATE).

Il n'en est pas moins certain qu'HIPPOCRATE a posé le fondement de la médecine véritable. Le chemin qui mène au progrès est tracé, nombreux seront ceux qui voudront le suivre. Dogmatiques ou empiriques, les écoles grecques préparent l'école d'Alexandrie dont nous avons dit quelques mots à propos de la médecine égyptienne. C'est d'elles que Rome reçoit ses lumières. Le flambeau allumé par HIPPOCRATE éclaire Byzance, puis Bagdad, puis Salerne, sa lueur pénètre les ténèbres du Moyen-Age, se projette jusqu'à la Renaissance; et nous pouvons dire qu'il n'est pas éteint, car son reflet est venu jusqu'à nous.

CHAPITRE X

La Médecine rituelle des Romains.

Les Romains n'eurent pas l'unité de caractère des Grecs. L'empire romain fut composé des peuples les plus divers, les plus dissemblables, les plus opposés. Une poignée de vainqueurs et une foule de vaincus ne pouvaient donner une nation homogène. La bourgade dont Romulus avait tracé l'enceinte avec un soc de charrue s'agrandit par des larcins successifs; elle édifia sa gloire sur un monceau de ruines. Donc sa médecine, comme sa philosophie, comme son art, ne fut pas personnelle; elle emprunta ses dogmes et ses procédés à des sources diverses, elle procéda par plagiats; pour en tracer l'histoire, il nous faudra suivre les rois, la république et les empereurs à travers leurs conquêtes.

Soldats et marchands, les Romains furent réfractaires à toute spéculation de l'esprit. La métaphysique leur fut étrangère. Leur philosophie se cantonna dans les bornes de la morale, leur religion ne s'embarassa pas de mystères cachés et de symboles, leur médecine ne dogmatisa jamais et restera empirique.

La Médecine puise ses origines dans la mythologie des Etrusques et des Sabins. — Il faut chercher ses éléments primordiaux chez les Etrusques et chez les Sabins, les premiers vaincus. Elle est alors purement mythologique et s'associe au culte des dieux. La religion des peuples primitifs de l'Italie est un panthéisme simple. Les dieux innombrables se confondent avec la nature. On peut les ramener à trois catégories d'après Varron : les dieux du ciel, les dieux de la terre, les dieux infernaux. Au point de vue médical, tous ont leur importance. On prie les dieux du ciel, car, tout-puissants, ils peuvent, par leur protection, éloigner les maladies; ce sont eux qui envoient les présages dont nous allons parler tout à l'heure. Parmi les dieux de la terre se trouvent les Lares qui protègent la famille, les Pénates qui veillent sur le foyer. Ils luttent contre les dieux méchants qui essayaient d'introduire la mort au logis. Ces dieux méchants s'appelaient : la Fièvre, l'Epidémie, le Cauchemar, etc...; chaque maladie était déifiée. On leur offrait des sacrifices pour les apaiser. Il y avait aussi les Camènes, déesses bienfaisantes, qui présidaient aux naissances, et les Nymphes, qui régnaient sur les fontaines, à qui elles donnaient des vertus thérapeutiques spéciales. De tout temps, les peuples latins connurent les bienfaits de certaines eaux; l'hydrothérapie fut en grand honneur chez eux. Dès la plus haute antiquité la nymphe Albunea des eaux sulfuriques de Tibur eut ses dévots. Les divinités infernales étaient terribles. Ce sont elles qui, jamais lasses de recevoir dans leur sombre royaume

des sujets nouveaux, déchaînaient les maladies sur la terre. La Mort était leur esclave vigilante, leur pourvoyeuse. A elles aussi on adressait des suppliques et on sacrifiait des victimes pour se les rendre favorables.

Parmi les divinités latines à qui on attribuait des connaissances médicales, la nymphe Egérie est une des plus intéressantes. Elle fut, d'après la légende, l'amie et la conseillère de Numa, qui la rencontrait la nuit dans une caverne du Palatin. Elle lui dicta la législation romaine (Tite-Live) et fut l'inspiratrice des lois d'hygiène qu'il donna au peuple. Après la mort de Numa, inconsolable elle s'exila à Aricie. Elle fut compatissante aux malheureux. La fontaine où elle se baignait, auprès de la voie Appienne, eut le pouvoir de guérir tous les maux. Celle qu'elle fit jaillir à force de pleurer dans les bois d'Aricie eut les mêmes vertus. Elle affectionnait surtout les femmes enceintes qui venaient la prier. Elle favorisait leur délivrance et les préservait des accidents de la parturition.

Nous avons vu tout à l'heure que les divinités célestes envoyaient les présages. Nulle part l'art de la divination ne fut pratiqué comme à Rome. N'était pas devin qui voulait, il fallait pour cela être très savant, connaître *les maisons et les temples célestes*, avoir appris l'*oniromancie* et la *cléromancie*.

Nous nous contenterons d'en parler ici au seul point de vue médical.

« Un présage est attaché au commencement de toute chose, » dit Ovide. En effet, tout est matière à présage. On tire des indications précieuses non seu-

lement de la foudre et des éclairs, des vents et de la pluie, des météores, des astres; mais encore des animaux, du vol des oiseaux. « L'ibis sait plus de médecine que GALIEN, » dit encore Ovide. D'après Columelle : « La vue des oiseaux de rivière, et surtout des canards, peut apaiser les douleurs du ventre. » Si quelqu'un est malade, on fait venir l'auguré ou l'auspice. Il interroge la marche des nuages, le murmure de la brise dans les branches, l'eau du puits, les bêtes de la basse-cour et de l'étable, le grillon qui chante au foyer, l'hirondelle qui niche aux poutrelles du hangar, le chien qui rêve dans sa niche, les abeilles qui se hâtent autour de la ruche. La moindre circonstance lui fournit des révélations précieuses. C'est de l'ambiance qu'il tire un diagnostic sûr et un pronostic irréfutable.

Après avoir interprété le langage muet des choses, souvent le devin prononçait des formules magiques. Dans le XXVIII^e livre de son *Histoire Naturelle*, Pline fait une longue dissertation au sujet des paroles qui ont le pouvoir de guérir, et finalement il nous avoue qu'il y croit. Souvent ces formules n'avaient aucun sens; témoin celle-ci réputée souveraine contre les luxations : « *Huat, Hana, Huat, Ista, Pista, Sista, Domiabo, Damnaustra.* » Pendant qu'on la prononçait, deux hommes devaient tenir un roseau vert sous les cuisses du malade. Ensuite ce roseau servait à ligaturer le membre fracturé (Caton). Caton, qui représente bien le vieil esprit latin, crédule et un peu lourd, nous a conservé plusieurs des indications thérapeutiques données par les aruspices et les augures.

C'est ainsi qu'il nous apprend qu'un petit rameau de grande absinthe dans l'anus protège les voyageurs contre les écorchures et excoriations. Un enfant qui est tourmenté par les vers intestinaux prendra de l'encens, du miel cuit, du vin d'origan, puis il montera dix fois sur la pierre à moudre et sautera en bas.

L'emploi des pierres précieuses fait partie de la thérapeutique magique. Peut-être les Romains l'avaient-ils emprunté aux Grecs. Pline nous raconte que le cristal est un cautère excellent, que le lyngurium fait sortir les calculs de la vessie et guérit l'ictère, que le diamant neutralise les poisons et dissipe la folie, que l'agate guérit les morsures de scorpions.

Les croyances relatives aux naissances monstrueuses se rattachent à l'art divinatoire. Toute naissance anormale annonçait un malheur. A Ostie, Faustia eut deux garçons et deux filles avant la famine qui fit périr une partie des habitants. Une esclave accoucha d'un serpent au commencement de la guerre des Marsees. L'année où Annibal prit Sagonte un enfant était retrouvé dans l'utérus de sa mère (Pline).

Les Romains avaient puisé seulement la force et l'esprit de domination en tétant le lait de la louve ; ils furent incapables de s'élever d'eux-mêmes jusqu'à l'Idée Pure. Lorsque les divinités un peu enfantines des Latins ne furent plus suffisantes pour répondre à leurs aspirations religieuses, il leur fallut emprunter les divinités des Grecs. Ils latinisèrent leurs noms et ajoutèrent de grossières légendes à leur histoire dont le sens caché leur échappa. Ainsi Asclepios vint

habiter dans une île du Tibre vers le milieu du troisième siècle, à l'occasion d'une épidémie de peste. Il s'y appela Esculape et joignit à ses connaissances médicales la particularité de faire retrouver les objets perdus. Saint Antoine de Padoue lui a succédé dans ces attributions. Il y rencontra Jupiter Guérisseur qui avait déjà un temple dans cette même île. Le culte d'Esculape médecin ne fut jamais très populaire à Rome. On lui préférait les vieilles divinités imprécises et les pratiques singulières des devins. Cependant son culte persista jusqu'au règne de Constantin et de nombreux ex-voto trouvés dans les ruines de son sanctuaire prouvent qu'il eut une assez belle clientèle.

Importation à Rome des divinités étrangères et en même temps des médecines étrangères. — A partir de la République, c'est-à-dire à partir du jour où le glaive de Rome étendit sa domination sur les nations voisines, le Panthéon fut le rendez-vous des dieux étrangers. Les divinités grecques montrèrent le chemin. Bientôt, en 204, on vit arriver la Cybelle phrygienne avec son cortège de Galles, son culte barbare et ses fêtes. Puis ce fut Bacchus de Thrace, le frère de Dionisios thébain, avec ses rites phalliques et la foule délirante de ses prêtresses. Adonis vint de Tyr et conserva, malgré le caractère romain, une mysticité toute orientale. Isis et Sérapis arrivèrent d'Egypte, eux aussi symboliques et mystérieux, mais mal compris de leurs nouveaux dévôts. Enfin de la Perse, Mithra émigra sur les bords du Tibre où son flambeau philosophique éclaira un

peu les lourdes vapeurs qui stagnent sur les marais du Latium. Toutes ces divinités apportèrent avec elles leurs pratiques médicales.

Parmi les dieux grecs, il convient encore de citer Pan, qui s'identifia vite avec un vieux dieu latin, Lupercus. Sa fête avait lieu tous les ans à l'époque des Lupercales. Les prêtres, sans autre costume qu'une ceinture de cuir, se répandaient dans les rues un fouet en mains. Les femmes stériles qui désiraient être mères venaient se prosterner devant eux et tendre leurs reins aux coups de la lanière sacrée.

Cybelle semble avoir emprunté cette coutume de flagellation. Les Galles, ces eunuques en délire qui ont scandalisé Rome par les plus infâmes passions, fustigeaient les matrones stériles qui venaient implorer la déesse dans son sanctuaire du Palatin.

Les Métragistes, prêtres errants, voués au même culte, parcouraient les campagnes et soignaient toutes les maladies. Ils offraient à la vénération des malades une grossière idole représentant leur déesse et leur vendaient des amulettes pour conjurer leurs maux. Le plus souvent ces amulettes étaient des phallus sculptés dans une racine de grenadier. Le Bacchus romain guérissait l'impuissance virile, la folie, les maladies de la vessie, les maladies honteuses. Il tenait son officine au forum où ses prêtres vendaient des prières et des drogues. Adonis, dieu indiscret, était le médecin particulier des femmes. Il faisait revenir les menstrues, en abolissait les douleurs, régularisait le cours du sang ; aux jeunes épouses, il donnait l'ardeur amoureuse et les empê-

chait de souffrir en perdant leur virginité. Les Romaines l'invoquaient en allant à leurs amours. Isis fut aussi la divinité tutélaire des femmes ; mère toujours féconde, elle favorisait les accouchements, déesse aux mamelles toujours pleines, elle protégeait spécialement les nourrices. Ses prêtres étaient chargés du recrutement des nourrices mercenaires qui n'étaient admises à attendre dans le temple qu'après avoir subi un examen complet. Nues devant la statue de la déesse, elles juraient n'être atteintes d'aucune maladie contagieuse. Le prêtre leur examinait la vulve, les seins, la bouche et les yeux ; puis il leur pressait le mamelon et consacrait la première goutte de leur lait ; après quoi, reconnues aptes à l'allaitement, elles attendaient qu'une matrone vînt louer leurs services ou les acheter, selon qu'elles étaient de condition libre ou esclaves. Sérapis fut le plus médecin des dieux romains. Ses prêtres étudiaient. Ils furent les conservateurs de la vieille thérapeutique populaire. Ils soignaient également avec des formules et des invocations. Les malades venaient à eux comme ils allaient, en Grèce trouver les asclépiades ; et les procédés qu'ils employaient ressemblaient du reste à ceux dont on usait à Epidaure et à Cos. Les suppliants couchaient au Sérapéum. Le dieu venait les y visiter et leur donnait en songe des indications sur le traitement à suivre. Il est probable que les prêtres de Sérapis furent de véritables médecins et que l'habitude de soigner leur donna certaines connaissances réelles. Mithra apporta avec lui toutes les sciences obscures à l'éclosion desquelles

il avait présidé en Perse. Rome vit sur ses tours des astrologues qui demeurèrent des nuits entières le regard levé vers les étoiles. Des mages s'installèrent sur les pentes de l'Avantin et sur les rives du Tibre.

La Médecine populaire des Romains. — Nous venons de voir en quelques mots quelle fut l'influence médicale des dieux étrangers chez les Romains. Il ne faudrait pas croire cependant qu'il n'y eut pas une médecine latine. Au contraire ce peuple fut, de tous les peuples antiques, celui qui eut le plus de foi dans les vertus des simples. Les auteurs nous ont conservé une foule de remèdes populaires, ce que nous appelons des remèdes de bonne femme, dont beaucoup, formulés sous l'influence d'un empirisme inconscient, révèlent un souci très louable de l'expérience. Caton nous en a conservé un grand nombre dans son livre : « *Des Choses rurales.* »

Voici une potion que l'on doit prendre en temps d'épidémie :

« Trois grains de sel.

Trois feuilles de laurier.

Trois feuilles de poireau.

Trois gousses d'ail.

Trois grains d'encens.

Trois tiges de sabine.

Trois feuilles de rue.

Trois tiges de bryone.

Trois fèves blanches.

Trois chardons.

Trois setiers de vin.

Le tout dans un vase de bois. Prendre pendant

trois jours trois fois par jour, à jeun et debout. »

L'importance que cette formule semble donner au nombre trois rappelle les théories pythagoriciennes.

— Quand on est mordu par un serpent, rien ne vaut des injections nasales de vin dans lequel on fait macérer des graines de cumin ; et sur la plaie, un cataplasme d'excrément de porc.

— Pour récolter un vin laxatif, il faut entourer le cep de vigne avec de l'ellébore.

— Du chèvrefeuille bouilli avec du vin dans un vase d'étain est diurétique.

— Des baies de genièvre macérées dans du vin vieux constituent un très bon remède contre les douleurs sciatiques.

Pline, dans son *Histoire naturelle*, nous a laissé de nombreux renseignements concernant la thérapeutique populaire. Les livres XX, XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII sont consacrés aux vertus des plantes. Les livres XXVIII, XXIX, XXX traitent des produits animaux. Le livre XXXI parle des eaux. Les livres XXXV, XXXVI et XXXVII, des produits minéraux. Il serait difficile d'extraire une idée générale des centaines de formules qu'il nous donne. Nulle méthode n'a présidé à son travail. Il dit ce qu'il sait, comme il le sait, c'est-à-dire sans artifices et sans discussions, comme aussi sans preuves. Sa science est bien de la science populaire. Il a glané les connaissances de son temps et il les expose, soucieux de savoir plutôt tout ce que savent ses contemporains que de leur apprendre quelque chose de nouveau. Il n'est pas un savant, mais un encyclopédiste. Voici

au hasard ce qu'il dit d'une plante : « La chicorée sauvage est un aliment rafraîchissant, et en applications elle résout les collections. En décoction, elle relâche le ventre. Elle est bonne pour le foie, les reins et l'estomac. Bouillie avec du vinaigre, elle dissipe les douleurs de la dysurie. Dans le vin miellé, elle guérit l'ictère, s'il est sans fièvre. Elle est avantageuse à la vessie. Bouillie avec de l'eau, elle est tellement bonne pour les menstrues qu'elle fait sortir les fœtus morts » (Pline, XX, 30). Voilà !... Il nous a dit tout ce qu'il savait sur la chicorée, tout ce que les jardiniers de Tibur lui ont appris, puis il passe à une autre plante.

Ainsi, il nous enseigne que le concombre sauvage est bon pour les yeux, pour la goutte, pour les dents, pour l'impetigo, pour la gale, pour les oreilles paresseuses. La coloquinte est un purgatif, guérit l'ictère, l'érysipèle et les fièvres périodiques.

A ces connaissances se mêlent d'enfantines superstitions. L'anis mis sous l'oreiller chasse les mauvais songes.

Son livre VII, qui traite de la génération et des phénomènes vitaux, et son livre XI, où il fait de l'anatomie comparée, sont conçus d'après le même plan que sa thérapeutique : un délayage de bonnes et de mauvaises choses. Cependant il écrivait vers le début de l'ère chrétienne. Depuis longtemps déjà la médecine scientifique grecque s'était implantée à Rome.

La Médecine scientifique à Rome. — Elle y vint en 219 avant Jésus-Christ, avec ARCHAGATUS, fils de

LYSANIAS. Archagatus fut bien accueilli d'abord ; mais il osa faire de la chirurgie ; alors il fut exilé. Et pour quelque temps la médecine retomba entre les mains des prêtres et des esclaves.

Cependant, vers le premier siècle, après la réduction de la Grèce, une école célèbre fut fondée à Rome : le *Méthodisme*. Son fondateur fut ASCLÉPIADE de *Bithynie*. Ayant été rhéteur, il devint médecin, poussé par le désir de mettre en pratique les idées médicales qu'il avait puisées dans le stoïcisme qu'il professait. Il combattit les préjugés populaires, se fit le partisan acharné du régime, recommanda la sobriété qu'il voyait réussir à ceux qui suivaient sérieusement les règles de Zénon ; mais son principal intérêt pour nous est d'avoir inventé la théorie méthodiste. Tout dépend des tissus. L'état de resserrement et de relâchement des pores suffit à donner la mesure de l'état de santé. Les maladies troublent les évacuations, de là l'importance, la nécessité pour un médecin d'étudier les sécrétions et les excrétions. Le méthodisme, basé sur une observation non dénuée de justesse, eut le tort d'être trop rigoriste et de ne vouloir pas admettre les idées bonnes émises par les autres sectes ; il eut cependant un retentissant succès. Son influence se maintint jusqu'au moyen âge. Donc, on le voit, la médecine romaine entra dans le domaine de la science sous la protection de la philosophie grecque.

THEMISON de *Laodicée*, disciple d'Asclépiade, développa son système et formula la théorie du *laxum* et du *strictum*. THESSALUS de *Tralles* compliqua

les choses en inventant les *koïnotètes*, états dans lesquels les tissus sont susceptibles de se trouver. Thessalus se vantait de pouvoir enseigner la médecine en six mois. Devant cette prétention nous sommes tentés de croire que sa science fut très légère. La gloire du méthodisme fut CELSE, ce patricien qui, par amour de l'étude, fut un des plus grands savants du siècle d'Auguste. Très riche, il est probable qu'il ne fut jamais médecin; mais il s'intéressa aux travaux de ses contemporains et de leurs devanciers. Par humanité il soigna les indigents, ses esclaves et ses amis. Son livre est un document précieux; il y expose clairement les indications thérapeutiques et les procédés chirurgicaux de l'époque. Ennemi de tout exclusivisme, il se rapproche un peu des empiristes à qui il se plaît à reconnaître de réelles qualités. Après lui, il convient de citer SORANOS d'*Ephèse*, gynécologue distingué, qui inventa le spéculum; et DIOSCORIDE, qui fut surtout un botaniste et qui introduisit dans la thérapeutique romaine une centaine de nouvelles plantes.

Pendant le premier siècle de notre ère, l'esprit scientifique baissa. La médecine devint routinière et abusa des drogues. Les médecins s'amusaient à versifier la thérapeutique, au lieu de chercher à améliorer le sort de leurs malades. Témoin cet ANDROMAQUE, le médecin de Néron, qui mit en vers sa recette de la thériaque, et DAMOCRATE, qui publia un poème pharmacologique en plusieurs chants; une réaction devenait nécessaire. Elle se produisit. ATHÉNÉE d'*Attalie* entreprit de remettre en vogue le principe du

Pneuma. Il avait emprunté l'idée à Pythagore. Le *Pneuma*, c'est l'âme universelle, le tout dont chaque être est partie, agent créateur de toute organisation vivante, régulateur des phénomènes biologiques. On voit dans ce spiritualisme un peu éthéré la contrepartie du matérialisme affiché par les méthodistes. Le pneumatisme donnera prise aux conjonctures des spirites, le corps astral sera la forme individuelle du *pneuma*. Athénée fut un bon praticien; quoique ses connaissances physiologiques semblent avoir été rudimentaires, c'est lui qui émit cette idée singulière que les ovaires ne servent à rien et n'existent que pour la symétrie.

A la même époque, *RUFUS d'Ephèse* créait la secte des *Eclectiques*. Il glana partout ce qu'il trouvait de bon, se l'assimila et fit avec ces matériaux divers un tout ingénieux où se rencontraient les opinions qui avaient paru les plus irréconciliables jusque-là. Rufus disséqua des singes. Il distingua les nerfs sensitifs des nerfs moteurs, et décrivit le chiasma des nerfs optiques. L'éclectisme donna *GALIEN*.

GALIEN se rattache aux écoles sacerdotales en ce sens que, dans sa jeunesse, il fit partie du collège asclépiade de Pergame, sa ville natale, où il était spécialisé dans les soins à donner aux gladiateurs attachés au temple; mais il secoua bien vite le joug religieux sous lequel son génie étouffait, et, après des travaux considérables accomplis avec une méthode en tout point supérieure, il devint sans contredit le premier savant de son époque. Sa logique fut admirable. Avec les débris des systèmes précédents, il

refit toute la médecine. Il fut, en anatomie et en physiologie, un observateur scrupuleux. Il resta le maître incontesté des sciences médicales, pendant quinze cents ans. Les scolastiques inscriront son nom près de celui d'Aristote. Nous possédons de lui 147 ouvrages médicaux et 19 fragments plus ou moins considérables. Dans cette volumineuse encyclopédie, on trouve traitées toutes les questions biologiques, la plupart avec une compétence surprenante. L'anatomie et la physiologie y tiennent une très grande place. Les organes des animaux y sont ingénieusement comparés aux organes de l'homme et leurs fonctions, à ses fonctions. Le système nerveux y est étudié avec soin. GALIEN expérimenta sur la moelle et sur les nerfs laryngés. Il soupçonna la localisation des fonctions nerveuses. Il eut des données moins exactes sur le système circulatoire, mais s'aperçut cependant que les artères contiennent non de l'air, mais du sang. En chirurgie, il fut d'une audace que son talent seul excusait. Il pratiqua la trépanation et la résection du sternum. En obstétrique, le premier il affirma que l'enfant ne présente pas de mouvements actifs lors de l'accouchement, mais que celui-ci est le résultat de la dilatation du col, des contractions utérines et de la contraction du plan musculaire abdominal. Platonicien convaincu, il fut partisan de la doctrine des causes finales. La nature a toujours un but. Chaque organe correspond à une fonction. De cette affirmation, il tire la théorie des tempéraments, celle des humeurs qu'il a empruntée à HIPPOCRATE en la rajeunissant, celle des esprits

vitaux. Comme thérapeute, il a foi avant tout en la nature qui tend toujours vers la guérison. Ennemie du mal, elle fait de constants efforts vers le bien. Le médecin doit saisir la direction de ses efforts, ne pas les entraver par une médication maladroite, mais les accélérer par une médication heureuse. Il enrichit la thérapeutique, classa les remèdes et fut un grand partisan de l'hygiène.

Cependant, malgré ces esprits nourris aux sources de la science grecque et qui contribuèrent si puissamment à la marche vers le progrès, la médecine sacerdotale n'abdiqua pas. Sous Néron, Dioscoride, inspiré d'Orphée et d'Hermès Trismégiste, écrivit un ouvrage sur les vertus thérapeutiques des pierres; et, sous les empereurs d'Orient, le christianisme victorieux proclama l'excellence du mysticisme et communiqua une vigueur nouvelle aux procédés kabbalistiques. Ce fut une époque de miracles étranges. La théurgie alexandrine émigrait à Byzance avec tous ses espoirs, toutes ses attendrissantes futilités, toutes ses erreurs.

CHAPITRE XI

La Médecine sacrée des Arabes

Avant l'Islamisme, les Arabes avaient déjà été en rapport avec les peuples voisins. Le hasard des guerres et du commerce les initia probablement à la science phénicienne, persane, juive et grecque. Peut-être même connurent-ils les doctrines de l'Inde et de la Chine. Les écoles grecques de Mésopotamie étaient si près d'eux qu'il n'est pas absurde de penser que les études qu'on y faisait intéressèrent parmi eux quelques intellectuels. D'autre part, de nombreux Juifs vivaient dans leurs villes et y répandaient les traditions judaïques. Cependant il est à croire que la médecine de cette époque ne s'éleva pas au-dessus des pratiques d'un grossier empirisme et que les neuf cents idoles qui entouraient le temple de la Mecque devaient distribuer la santé à leurs adorateurs.

Accord des méthodes sacerdotales et des méthodes scientifiques. — L'Islamisme créa la nation arabe en réunissant dans une même croyance et dans un même intérêt les tribus jusque-là indépendantes. Au point de vue médical, un fait curieux à noter est que,

durant la civilisation musulmane, les méthodes sacerdotales et les méthodes scientifiques s'accordèrent et marchèrent même parallèlement, au point que les théologiens firent de la médecine et que les médecins firent de la théologie. L'explication de ce fait se trouve dans la doctrine même de Mahomet. La religion est l'expression de l'universalité des volontés divines; à ce titre les études médicales y trouvent place. Pour en imposer à la foule, le Prophète avait besoin d'être un savant, il le fut. Aucune question ne l'embarrasse; il sait toute chose et répond à tout. Ce qu'il ne sait pas est mystère et nul ne doit le savoir : « Si Dieu avait voulu que vous connussiez ces choses, il me l'aurait fait connaître. » Les renseignements sur la médecine de l'Islam nous sont donnés d'une part par le *Koran*, d'autre part par les nombreux commentaires qu'en firent les théologiens. Parmi ces derniers, le livre du *Cheikh-Iman Ubleman Djelal Ed Don Abou Soleïman Daoud* est un des plus intéressants, il traite de la médecine du Prophète et résume toute la tradition sur ce sujet. Le docteur Perron en a publié à Alger une traduction fort bien faite. Nous citerons encore *Aïcha*, la femme bien-aimée de Mahomet, *Djabar*, *Abou-Noïm*, *Mousslim*, *Ahmed*, etc.

Doctrines biologiques et procédés de traitement.
— « Au nom du Dieu miséricordieux et clément ! gloire à Dieu qui à chaque homme a donné une nature spéciale. » Cette phrase résume toute la biologie musulmane.

-- Il y a quatre éléments. Le feu qui est chaud et

sec, l'air qui est humide et chaud, l'eau qui est froide et humide, la terre qui est froide et sèche. Il y a huit tempéraments qui viennent des prédominances du chaud, du sec, de l'humide et du froid et de leurs combinaisons : « De tous les animaux, le tempérament le mieux tempéré est celui de l'homme. Parmi les hommes, le tempérament le mieux tempéré est celui du vrai croyant. Parmi les vrais croyants, le tempérament le mieux tempéré est celui des prophètes. Parmi les prophètes, le tempérament le mieux tempéré est celui des révélateurs envoyés de Dieu ; parmi les révélateurs, le tempérament le mieux tempéré est celui des plus ardents, et parmi les plus ardents, celui de notre seigneur Mahomet » (Abou Soleiman). Du reste le physique et le moral sont intimement liés : « Le meilleur d'entre vous est celui qui a reçu de Dieu la nature physique la meilleure » (Mahomet). Le tempérament est mieux équilibré dans la jeunesse. Dans l'enfance, il est humide, dans la vieillesse, froid. L'organe le mieux équilibré est la pulpe de l'index, ensuite la pulpe et la peau des autres doigts. L'organe le plus chaud est le cœur, puis le foie, puis la chair. Les os, les nerfs, la moelle et le cerveau sont froids, la graisse est humide. Les tempéraments dépendent des humeurs. « Nous avons créé l'homme d'un genre composé d'humeurs » (Koran, LXXVI-2). Les humeurs sont au nombre de quatre : — le sang qui est humide et chaud et qui alimente le corps ; c'est lui qui porte la vie ; — la lymphe, qui est humide et froide ; elle sert à faire du sang et à lubrifier les organes ; elle est naturellement salée

et tend à s'échauffer afin de se transformer en sang ; — la maladie la rend acide, alors elle tend à se refroidir ; — la bile qui fluidifie le sang et qui aide le corps à se débarrasser de ses impuretés ; elle est chaude et sèche ; — et enfin l'atrabile, sèche et froide, qui épais-
sit le sang, alimente la rate et provoque des inflammations. Les Arabes croient encore aux forces vitales qui sont naturelles, animales et passionnelles et qui se manifestent par les organes ; et aux *Puissances d'Action*, attractions et répulsions, qui président à la vie mystérieuse de l'organisme et par qui s'effectuent les fonctions.

Il est facile de reconnaître dans cette doctrine biologique l'influence de SUCRUTA, d'HIPPOCRATE, de CELSE, de GALIEN. Du reste les auteurs arabes ne se cachent pas des emprunts qu'ils ont faits à ces maîtres : « HIPPOCRATE, c'est le *cheikh de l'art médical*, c'est l'*iman vénéré*. Il était grec et d'illustre origine. Il marcha dans la voie de la vérité médicale », dit About Soleiman, qui ne peut se consoler qu'il eût été idolâtre.

L'homme peut être dans trois états différents. Deux bien précis, l'état de santé et l'état de maladie ; l'autre intermédiaire, l'état de convalescence.

Qu'est-ce que la santé ? Un bienfait de Dieu. Un bienfait dont il demandera compte au jour du jugement. Il dira : « Ne t'ai-je pas donné un corps sain, ne t'ai-je pas donné pour breuvage l'eau fraîche ? » Un bienfait qu'il faut lui demander comme une grâce. « Demande à Dieu le pardon et la santé. » Il la distribue dans sa mansuétude et dans sa miséricorde. »

N'oublions pas que le mal est inhérent à la vie humaine : « Toute chose excepté Dieu a le mal en soi, » dit le poète Lebid.

Cette santé précieuse, il faut donc l'implorer, et, lorsqu'on l'a reçue, la conserver par une observance rigoureuse des lois d'hygiène. Le Prophète et ses commentateurs ne tarissent pas en conseils hygiéniques. « Trop d'oignons nuit. » « Manger du poisson avec des œufs donne des paralysies. » « Celui qui mangera du cedra pendant la nuit deviendra louche » (etc.). Dans notre deuxième partie nous examinerons leurs commandements concernant la façon dont le croyant doit vivre.

Qu'est-ce que la maladie? Nous l'avons vu, tout être l'a en soi. Celui qui naît commence à mourir. Elle est l'œuvre de l'esprit du mal. « La fièvre est un feu de l'enfer, éteignez-la donc avec de l'eau » (MAHOMET). Elle est l'œuvre des méchants qui ont voué leurs actions au démon, de ceux qui ont le mauvais œil : « L'effet du regard de l'œil est vrai. Et s'il y avait au monde quelque chose qui pût être plus rapide que le destin, ce serait le coup d'œil. Lorsqu'on vous demande de laver celui que le coup d'œil a atteint, satisfaites à cette demande » (MAHOMET). Cependant elle est quelquefois considérée comme un juste châtiment, et même comme un moyen pour arriver à la perfection : « Ne la maudis pas. Elle purifie les fautes de l'homme, comme le feu purifie le fer de ses scories. » Donc la maladie est complexe, tantôt déchaînée par Satan, tantôt communiquée par les sorciers, tantôt juste punition des crimes humains, tantôt

présent du ciel, ineffable bien dont le mystique se servira pour atteindre plus vite et plus sûrement aux félicités éternelles. N'est-il pas écrit : « Le dyspeptique est un martyr, celui qui souffre dans ses entrailles est un martyr, celui qui meurt d'un coup d'épée est un martyr, celui qui meurt d'une morsure de serpent est un martyr. »

Après cette citation, on peut se demander s'il est permis de se soigner. Il semble que le fatalisme musulman y répugne. *Que ce qui doit être soit !* A quoi bon entraver les desseins de la providence ? N'est-il pas insensé et coupable de s'opposer à l'accomplissement de sa volonté ! Sur ce sujet, les théologiens ne sont pas d'accord. Pour les uns, prendre un médicament est une faute grave, pour d'autres, au contraire, c'est une action louable. Le Prophète semble avoir partagé cet avis : « Traitez-vous, » dit-il plusieurs fois. Il fait dire à Dieu : « C'est moi qui donne la santé, moi qui médicamente, traitez-vous. » Ahmed semble avoir voulu concilier les deux opinions quand il écrit : « Se traiter dans le cas de maladie est chose tolérée, autorisée ; mais s'abstenir de traitement est plus élevé. » Cependant certaines maladies ne doivent pas être soignées, elles sont saintes, celui qui en est atteint est l'élu de Dieu. Il y a deux ans, je me promenais sur les quais de Smyrne. Un marchand d'oranges qui marchait devant moi fut soudain pris d'une attaque d'épilepsie. Il tomba. Aussitôt des agents de police se hâtèrent de faire la haie autour de lui. La foule s'arrêta, comme immobilisée dans la contemplation d'une chose divine ; et

tandis que le malheureux se tordait sur les dalles, la bouche écumeuse et sanglante, les vrais croyants se mirent à psalmodier un verset du Koran.

Cependant rares doivent être les maladies qui sont considérées comme un apanage de sainteté, et la guérison des maux qui frappent la pauvre humanité préoccupa de tout temps le Prophète : « Recherchez les deux guérisons, dit-il, les deux bien-être. »

Par cette phrase, il indique clairement qu'il reconnaît deux façons de se soigner : la médecine de Dieu et la médecine des hommes.

Il n'y a rien de plus efficace que la prière : « Le meilleur remède est le Koran. » Un jour Abou Horeïrah était couché sur le sol, car il souffrait de violentes douleurs abdominales. Le Prophète le vit, s'approcha de lui et dit : « Lève-toi et prie, car la prière est la guérison. » — Le médecin Abd El Latif écrivit dans un de ses ouvrages : « J'ai vu des gens oisifs, habitués à la bonne chère, conserver cependant une très bonne santé. J'ai cherché quelle en pouvait être la cause et j'ai trouvé qu'ils priaient beaucoup. » Donc celui qui prie oppose à la maladie une force quasi invulnérable. Aussi voit-on les derviches vivre jusqu'à une extrême vieillesse. Les patriarches furent tous plusieurs fois centenaires. Si les juifs n'avaient pas empoisonné le Prophète, à quel âge aurait-il pu atteindre ?

Certaines formules jouissent d'un pouvoir spécial : ainsi lorsque le croyant se couche, s'il veut se préserver des maladies sournoises qui attaquent l'homme pendant son sommeil, il n'a qu'à dire : « Je te prie,

ô Dieu, par la sainteté de toutes les paroles protectrices, paroles divines que nulle autre ne dépasse en puissance de protection, sois mon abri contre tout ce qui descend du ciel et tout ce qui y monte; contre le mal qui a été créé de la terre et qui en sort, ô Dieu de miséricorde! »

Contre la morsure du serpent, il faut réciter la *Fatihah*, introduction invocatoire du Koran : « Louange à Dieu, souverain de tous les mondes. La miséricorde est son partage. Il est le roi du jour du jugement. Nous t'adorons, seigneur, et nous implorons ton assistance, dirige-nous dans le sentier du salut; dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits; de ceux qui n'ont point mérité ta colère et se sont préservés de l'erreur. » Pour se préserver des maladies nocturnes qui accablent l'homme qui campe, le nomade doit réciter le soir les deux premiers versets du chapitre de la Vache : « A. L. M. Il n'y a point de doute sur ce livre, il est la règle de ceux qui craignent le seigneur; de ceux qui croient aux vérités sublimes, qui font la prière, et versent dans le sein des pauvres une portion des biens que nous leur avons donnés. » Cette prière commence par A. L. M. les trois lettres mystérieuses dont il ne faut point chercher à pénétrer le sens. Dieu n'en a révélé la connaissance qu'à son Prophète. Seules, elles ont une puissance magique indiscutable. On les prononce pour conjurer le mauvais œil. Les deux derniers chapitres du Koran sont aussi employés contre les maladies; leur efficacité est souveraine, d'après Aïcha : « Dis : Je mets ma confiance dans le Dieu du matin;

afin qu'il me délivre des maux qui assiègent l'humanité, des influences de la lune couverte de ténèbres; des maléfices, de celles qui soufflent par des nœuds, et des noirs projets que médite l'envieux. » « Dis : Je mets ma confiance dans le Seigneur des hommes, Roi des hommes, Dieu des hommes, afin qu'il me délivre des séductions de Satan, qui souffle le mal dans les cœurs; et qu'il me défende contre les entreprises des génies et des méchants. » Un jour un Juif nommé Lobeid avait envoûté Mahomet au moyen d'une corde à laquelle il avait fait onze nœuds. Le Prophète fut très malade. Dieu lui envoya l'ange Gabriel qui lui ordonna de réciter douze fois ces deux versets. Il obéit. A chaque fois un des nœuds de la corde magique se défaisait. Lorsque le dernier se fut défait, il était guéri. Contre le mal de dent, il faut dire le quatre-vingt-dix-huitième verset du sixième chapitre : « C'est lui qui vous a formé d'un seul homme. C'est lui qui vous prépare un lieu de repos dans le sein de vos mères, et qui vous dispose dans les reins de nos pères. Le sage y connaît les effets de sa puissance. »

Quelquefois il n'est même pas nécessaire de réciter les versets du Koran. A un homme qui se plaignait d'une maladie d'yeux, le Prophète dit : « Va et regarde les livres saints. » Il le fit et le brouillard qui obscurcissait sa vue se dissipa. A d'autres, il conseillait des actions pieuses : « Va voir les malades, suis les funérailles, visite les tombeaux. »

Souvent les croyants préparent un liquide magique réputé très puissant en écrivant sur une feuille

de papier un verset du livre, puis en lavant cette feuille dans de l'eau. L'eau ainsi sanctifiée sert à asperger le malade, ou bien est bue dévotement par lui. Cette pratique est conseillée par Ahmed. Ainsi pour favoriser le travail chez les femmes en couches, on leur lotionne le ventre et les parties génitales avec de l'eau dans laquelle on a plongé une copie du verset 3 du chapitre LXXIX : « Par ceux qui traversent rapidement les airs », ou du verset 3 du chapitre XII : « Nous allons te dire une histoire admirable, puisque nous t'avons révélé le Koran ; avant sa venue tu l'aurais ignorée. »

Les adjurations sont elles aussi employées. « Il n'y a aucun mal à se servir des adjurations » (Ahmed). Elles s'adressent aux démons que l'on somme de partir. Leur emploi est justifié par ce passage : « Les fidèles trouveront dans le Koran leur guérison et les grâces du Seigneur ; mais il hâtera la perte des méchants. » Cependant quelques théologiens les considèrent comme dangereuses et entachées de satanisme.

Il en est de même des amulettes. Elles sont permises par les uns et interdites par les autres. El Harbi et Aïcha les tolèrent, à condition que celui qui les porte en attribue toute la force au Dieu tout puissant et miséricordieux. Aussi toutes portent le signe d'Allah, les trois lettres mystérieuses. On peut leur rattacher le chapelet musulman que tout croyant doit porter et la main de Fatma. Tous ceux qui ont voyagé en Algérie ont pu voir sur les portes des maisons, sur les objets, sur la croupe des che-

vaux, sur la laine des brebis, sur le poil des chameaux, cette main peinte au henné qui a l'air d'une empreinte sanglante. C'est la main de Fatma. Son usage s'est généralisé dans toute l'Algérie, aussi bien chez les israélites que chez les musulmans. Abd El Kader institua pour ses braves l'ordre de la main d'argent. Elle éloigne le malheur et la maladie, elle préserve des maléfices.

L'aspersion conjuratoire est interdite. Hacan la considère comme une œuvre d'inspiration diabolique, cependant nous trouvons chez Idm Abbas cette indication du traitement de la fièvre : « Eteignez-la avec l'eau du puits sacré Zemzem. »

Ici encore nous retrouvons la médecine lapidaire. Les pierres précieuses jouent un grand rôle dans la magie musulmane. La perle fait cesser les palpitations du cœur, c'est un cordial. L'ambre jaune est un spasmodique. L'agate arrête les hémorragies. Le corail ranime ceux que la maladie ou le travail a fatigués.

Le Prophète et les théologiens recommandent souvent de se garder des charlatans. Ce qui n'empêche pas les derviches de se livrer au plus grossier des charlatanismes. A l'appui de ce que j'avance, je ne veux que raconter ce que j'ai vu à Constantinople, chez les derviches hurleurs. Lorsqu'ils eurent fini leurs prières tumultueuses, après deux heures de contorsions et de cris, plusieurs d'entre eux étant tombés en attaque de catalepsie catatonique ou même de grande hystérie, leur chef se leva. Alors des femmes lui amenèrent leurs enfants qui étaient mala-

des. On les fit coucher par terre; et le saint, les yeux fixés dans le vide, le corps agité de secousses nerveuses, passa sur eux. Sur chacun il prononçait des paroles entrecoupées. Il indiquait aussi la maladie, le traitement à suivre et le pronostic probable. Pendant ce temps, les pièces tombaient dru dans la sèbile qu'un autre moine promenait dans l'assistance.

Médecine scientifique. — A côté de cette médecine religieuse, nous trouvons la médecine scientifique. Elle s'inspire de la Grèce et de l'Inde et, par ce fait même, se rattache aux doctrines biologiques du Koran et de ses commentateurs. Dans les écoles de Mésopotamie, tous les ouvrages grecs et indous étaient traduits en syriaque et en persan. Les Kalifes les firent traduire en arabe. Ils se procuraient des livres par toutes sortes de moyens. Al-Mamoun en fit donner comme condition d'un traité de paix. Alexandrie eut aussi une influence. Le cruel Amrou, qui en fit brûler la grande bibliothèque, revint plus tard à de meilleurs sentiments; il fut l'ami de Jean Philopponus qui lui révéla GALIEN. Ses successeurs protégèrent les sciences; Moarviah et Al Hadjjdadj fondèrent des écoles. Sous les Abassides, la marche vers le progrès continua; El Mansour fonda l'école de Bagdad; Haroun-er-Rachid fit entreprendre de nombreuses traductions. Son successeur Al Mamoun créa une académie de traducteurs. C'est lui qui fit adapter à la langue arabe, la Samhita de Charaka. La dislocation de l'empire alluma de nombreux foyers intellectuels à Boukhara, à Ghayna, à Kairouan, à

Damas, à Damiette. En Espagne, les Ommeyyades secouèrent un peu le joug du Koran. Les sciences y brillèrent d'un superbe éclat.

Nous ne parlerons pas des médecins arabes. Ils ne furent pour la plupart que des traducteurs; cependant leur imagination brillante habilla la science sous le riche manteau de la légende.

Les Origines de la médecine d'après la légende musulmane. — Quelles sont, d'après eux, les origines de la médecine? Chih en reçut directement l'héritage d'Adam qui l'avait apprise du créateur. Pour d'autres, elle est issue de l'instinct. Les animaux n'ont-ils pas leur médecine? Lorsque la vipère sort de son trou, au début du printemps, son premier soin est de manger du fenouil pour s'éclairer la vue affaiblie par plusieurs mois de nuit. L'hirondelle frotte les yeux de ses petits avec le suc de la grande chéli-doine. L'aigle fait manger à sa femelle une pierre qui la fait pondre. Le chat recherche une certaine herbe qui le fait vomir. Le chien se purge avec du chiendent. L'homme n'a eu qu'à perfectionner par son intelligence les données de son instinct.

Les maladies ont les mêmes causes que la santé. Ce n'est qu'une question de mesure. L'air impur rend malade, les aliments pris en trop grande quantité fatiguent l'organisme. Il ne faut pas abuser du mouvement, du repos, du sommeil, de la veille; non plus des sentiments passionnels. Les phénomènes d'excrétion et de rétention ont une grande importance. D'autre part il y a des signes conventionnels dont les indications ne sont point à dédaigner. Des cheveux

noirs indiquent un tempérament chaud ; blonds, un tempérament froid. L'embonpoint est l'indice d'un tempérament chaud et humide ; l'obésité, d'un tempérament humide et froid. Ceux qui dorment trop ont le tempérament chaud et humide. Ceux qui ont les membres forts ont un tempérament chaud ainsi que ceux dont le corps est odorant. Un homme qui rêve souvent à la couleur rouge ou jaune, ou qui voit du feu dans ses songes est doué également d'un tempérament chaud.

Toutes ces considérations doivent guider le médecin dans l'examen de ses malades. Il doit considérer le visage : « Il y a là des signes pour ceux qui savent voir » (Koran, xv, 75), le corps en entier et scrupuleusement l'état des urines. Les théologiens discutent longuement pour savoir dans quelles circonstances il a le droit de voir une femme nue.

La Thérapeutique arabe. — La thérapeutique arabe est très importante : « Dieu n'a pas envoyé une maladie sans envoyer le remède qui la guérit » (Abou-Horeirah) : « Chaque maladie a son médicament, quand on a trouvé le médicament de la maladie, elle guérit grâce au Dieu de toute grandeur et de toute majesté » (Djabar).

Les plantes médicinales sont un cadeau de Dieu : « La terre, nous l'avons étalée, nous y avons jeté les montagnes, nous y avons fait pousser toute espèce de couples nombreux, *utiles*, parés de couleurs. » Elles furent révélées aux hommes d'une façon miraculeuse : Quand Salomon eut fait construire le temple de Jérusalem, il y entra pour prier l'éternel. Une

plante était poussée entre deux dalles du parvis. Lorsque le roi eut terminé son oraison, elle lui dit : « Tu ne me demandes pas qui je suis ? » Le roi fut fort surpris et demanda : « Qui donc es-tu ? » — « Je porte tel nom, répondit-elle, et j'ai le pouvoir de guérir tel mal. » Salomon la fit couper et la conserva précieusement. Le lendemain la même chose se produisit et il en fut ainsi pendant de nombreux jours. Alors le prince très sage entreprit d'écrire un traité « des guérisons. »

Nous allons citer quelques remèdes usités par les Arabes. Leurs ouvrages de thérapeutique ne contiennent aucune classification, ni aucun ordre.

Le *citron* donne de l'appétence et apaise la soif.

Le *tamaris* est astringent et hémostatique.

Le *sulfure d'antimoine* fortifie les nerfs de l'œil. Chaque soir, le Prophète se badigeonnait trois fois les yeux avec un collyre dans lequel entraient cette substance (Aïcha).

La *pêche* est laxative.

Le *riz* est bon dans toutes les circonstances : « Le riz est la santé, il ne saurait faire de mal » (Aïcha).

Le *myrthe* dans l'huile est bon pour empêcher la chute des cheveux. Il arrête la diarrhée. Les baies dans l'eau d'un bain guérissent la chute du rectum et de la matrice. C'est la première plante que Noé planta en sortant de l'arche.

Le *crottin* est la panacée des douleurs sciatiques.

L'*anis* calme les douleurs d'entrailles.

La *camomille* est apéritive, tempérante, émolliente, diurétique, etc.

Le *papyrus* est hémostatique.

L'*oignon* empêche de vomir.

La *violette* calme la céphalalgie et empêche de tousser.

Le *borax* est laxatif.

Le *turbith* végétal est purgatif.

Les *dattes sèches* guérissent toutes les maladies et rendent la magie noire impuissante. Marie, mère de Jésus, accoucha au pied d'un palmier et c'est depuis ce jour que les fruits de cet arbre jouissent d'une grande puissance thérapeutique.

La *figue* conjure la goutte et les hémorroïdes.

La *roquette* provoque les appétits vénériens : « Il semble qu'elle croisse dans le feu, » a dit le Prophète.

Le *henné* cicatrise les ulcérations buccales et stomacales, fait disparaître les aphtes, les engorgements, les brûlures, les douleurs de pied.

La *mauve* est un émollient.

Le *miel* est une panacée : « Prenez comme moyen de bien-être du miel et le Koran. »

Le *camphre* arrête les épistaxis et chasse les désirs vénériens.

L'*oriban* est un stimulant : « Prenez un mithkal de sucre et un autre d'oriban. Donnez pendant huit jours à l'homme à jeun, les urines se régulariseront et la mémoire se rétablira » (Ibn Abbas). « Donnez à manger de l'oriban à vos femmes enceintes. Si la femme a dans le sein un enfant mâle, cet enfant aura le cœur pur. Si l'enfant est une fille, elle aura la beauté du corps. Sa croupe sera riche et rebondie » (Abon-Noim).

Le *lait* guérit l'Hydropisie. MOUSLIM raconte que lorsque les Béni Ohl et les Béni Oraynah campaient près de Médine, le ventre leur enfla. Ils vinrent trouver le Prophète et lui dirent : « Voici que nous sommes campés aux portes de Médine et que le ventre nous a enflé. » Il leur donna une chamelle dont le lait était bon. Ils en burent et furent guéris. Le lait de vache est considéré comme une panacée, car il contient les principes curatifs de toutes les plantes : « Usez du lait de vache, car elle mange de toutes les plantes » (Mahomet).

La *scammonée* fait évacuer la bile.

Le *musc* purifie l'air.

Cette nomenclature prouve qu'aucune méthode n'a présidé à la classification des remèdes et fait voir comment l'imagination sait suppléer au savoir pour expliquer les vertus des simples.

Les médecins musulmans aiment se servir de médicaments composés. Voici au hasard trois formules tirées du codex de Damas.

Contre la Céphalalgie :

Iyaradjah.....	18 grains.
Turbith blanc.....	id.
Scammonée.....	3 grains.
Gomme adragante.....	2 parties.
en pilules à faire prendre à la fin de la nuit.	

Contre l'Epistaxis :

Camphre pulvérisé.....	1 partie.
Feuilles de papyrus pulvérisées..	2 parties.
A priser.	

Suppositoire pour combattre la diarrhée :

Safran,

Opium,
Eau de céleri.

MAHOMET et les théologiens interdisent aux vrais croyants de se médicamenter avec des substances impures : « Quiconque se traite au moyen de substances permises aux yeux de Dieu y peut trouver guérison ; mais quiconque se traite avec des substances condamnées de Dieu, qu'il sache bien que Dieu n'a point mis en elles la guérison » (Mahomet). AHMED défend de se soigner avec du vin : « Le vin est un mal, ce n'est point un médicament. » Il condamne la thériaque : « Il n'est point permis de se médicamenter avec de la thériaque, parce qu'on y met de la chair de vipère et du vin. »

Le lait d'ânesse doit être évité, car l'âne est un animal mal impur. Il n'est point permis de se servir de narcotiques stupéfiants.

La médecine arabe fut toujours entravée par les lois un peu tyranniques de la religion. C'est ainsi qu'elle ignore toute anatomie ; car il est interdit de disséquer. L'horreur du sang fit que les médecins musulmans se refusèrent toujours à l'exercice de la chirurgie. Leur seul instrument chirurgical fut le cautère dont ils abusèrent du reste passablement.

Malgré ces graves défauts, nous devons savoir gré aux Arabes de nous avoir conservé les traditions médicales de l'antiquité. Ils servirent de trait d'union entre le vieux monde et le nouveau. Ils préparèrent le moyen âge.

CHAPITRE XII

La Médecine au Moyen-âge

Les Écoles monastiques. — Pendant la période obscure des invasions, la médecine fut l'apanage des moines. Chaque monastère avait un hôpital, où les malheureux, les malades et les blessés étaient reçus et soignés. — Sous les Carlovingiens, de nombreux couvents s'élevèrent sur le sol encore vierge de la jeune Europe. Les missionnaires chrétiens que Rome envoyait à la conquête pacifique des barbares se fixaient au bord des fleuves, sur les collines, dans les vallées paisibles, au fond des forêts; partout où le sol leur paraissait propice à la culture, partout où les populations les accueillaient avec bienveillance. Ils apportaient la charité évangélique, une idée nouvelle de fraternité qui les faisait se dévouer au salut de toutes les souffrances. L'infirmerie fut construite près de la chapelle. Les plantes pharmaceutiques eurent, pour y pousser, les meilleures plates-bandes du verger. L'officine était confiée au moine le plus intelligent, le plus érudit, et le plus saint. Il y broyait les drogues en chantant des psaumes.

Le plus ancien monastère fut celui de Ligugé,

fondé par Saint-Martin, en 375. En 391, Saint Honorat fondait celui de Lérins. Celui de Saint-Victor de Marseille fut construit en 413, Condat en 423, Reome en Bourgogne en 450. Le Mont-Cassin et Saint-Gall en 520. Au xi^e siècle, saint Benoît se fixa avec ses frères sur les collines de Subiaco. Saint Colomban ouvrit de véritables écoles où on enseignait toutes les sciences à Luxeuil et à Boblio. La grande abbaye d'Agaune, en Valois, était célèbre par les cures merveilleuses qui s'y faisaient.

Les invasions normandes arrêtaient un instant cet élan. Comme une trombe, les barbares du Nord s'abattirent sur la civilisation encore jeune d'Occident. Tout fut détruit sur leur passage. Ils pillèrent les monastères et massacrèrent les moines. Ce fut une époque de deuil, de larmes et de sang. L'effort de plusieurs siècles faillit se briser, sous la poussée brutale des glaives.

Après cet orage, la civilisation se releva et pansa silencieusement ses blessures. Les moines recommencèrent l'œuvre détruite. Cluny date de cette époque et atteignit son apogée sous saint Hugues, de 1047 à 1109. A cette époque, ses abbés dictaient des ordres à deux cents maisons pieuses. Toutes possédaient un hôpital. En 1098, saint Robert, effrayé par le luxe de Cluny, fonde l'ordre de Cîteaux qui réunit, au siècle suivant, trente-trois mille monastères semés dans le monde entier. Le plus important fut Clairveaux, que saint Bernard a immortalisé. L'histoire et la légende nous apprennent qu'il y fit des cures étranges.

En 1086, saint Bruno avait fondé, dans les Alpes dauphinoises, la Grande-Chartreuse. Les nouveaux ermites pensaient, dans leur solitude, aux souffrances des hommes. La montagne faisait fleurir autour d'eux mille plantes salutaires. Ils les recueillaient pieusement et en composaient des breuvages qui eurent une grande réputation dans toute la chrétienté.

Saint Martin, saint Onorat, saint Benoît, saint Colomban, saint Grégoire le Grand, saint Hugues, saint Robert, saint Bruno furent des thérapeutes. Les Bollandistes ont longuement et naïvement conté leurs prodiges. Sainte Hildegarde, cœur ardent, cerveau merveilleux, vivait alors en Allemagne. Elle pressentit toute la science future. Son puissant génie s'appliqua à chercher la solution des problèmes de la vie; puis se répandit en mansuétude et en charité. Elle employa sa science à soulager les pauvres et les malades.

L'Exorcisme. — Certes, les moines du moyen-âge purent étudier HIPPOCRATE, GALIEN, CELSE, les ALEXANDRINS. Dans leurs bibliothèques se trouvaient tous les manuscrits que le temps et les hommes n'avaient pas détruits. Les clercs les copiaient et en cherchaient laborieusement le sens. Ils connurent donc les sciences grecque et romaine et purent s'inspirer d'elles; mais leur foi était trop nouvelle et trop pure pour qu'ils se soient contentés de cela. Ils pratiquèrent l'exorcisme, qui était depuis longtemps en usage chez les juifs et que les apôtres avaient christianisé.

Les temps étaient troublés ; une nouvelle société se formait sur les ruines de l'ancienne. De continues invasions venaient de l'Est et la fusion des peuples s'opérait avec désordre. L'âme occidentale sortait de sa longue léthargie et s'ouvrait aux rayons d'un soleil nouveau. Le christianisme naissant faisait miroiter aux yeux des convertis des espoirs jusqu'alors inconnus. Les prêtres du nouveau culte prêchaient l'amour, le renoncement et le mépris des biens d'ici-bas. Un vent de folie mystique souffla. — Or, comme dans toutes les époques de crises, les cerveaux surchauffés exaltèrent leurs fonctions, les nerfs vibrèrent intensément. Des maladies mystérieuses, toutes les hystéries, toutes les névroses, jusque-là peu connues, se multiplièrent.

Il y eut des visionnaires, des extatiques, des cataleptiques, des possédés. Les moines se souvinrent de Jésus qui chassait les démons et voulurent faire comme le maître. De là la création d'un rituel étrange qui subsista pendant de nombreux siècles.

Les démons peuvent tourmenter les hommes de quatre façons : par la tentation, par l'illusion, par l'obsession et par la possession. Les deux premières ne nous regardent point, elles relèvent de la morale. Les deux autres empiètent sur le domaine de la médecine. Les obsédés voient constamment des choses irréelles ; des personnages qui processionnent lentement autour d'eux, des bêtes malfaisantes qui les attaquent, des jardins, des mets délicieux, des scènes érotiques. Il serait assez facile de reconnaître à quels états pathologiques ces visions s'adaptent

et point n'est besoin pour cela de longues dissertations. Chacun sait, par exemple, que les visions processionnelles harcellent les dyspeptiques; que les alcooliques sont souvent terrorisés par des bêtes irréelles, que la misère physiologique et la faim engendrent des hallucinations gastronomiques, qu'une longue abstinence donne des rêves lubriques. Tout cela est la manifestation d'une excitation nerveuse spéciale qui agit sur tel ou tel lobe cérébral et y réveille des impressions endormies. — Mais les moines du moyen âge avaient l'esprit porté vers le merveilleux. La crainte de Satan les terrorisait. Ils lui attribuèrent ces phénomènes.

La possession est encore plus grave. Ici l'esprit mauvais s'empare de sa victime, habite en elle, en fait sa chose. Ce n'est plus l'homme qui agit, c'est le mal qui agit en lui. Tel diable manifeste sa présence par tel symptôme. Asmodée rend paralytique, Betzebuth épileptique ou hystérique, Cédon sourd, muet ou aveugle, Uriel fait chanter ou hurler sa victime, un autre l'endort d'un sommeil inquiétant, celui-ci la jette à terre où elle se tord, celui-ci la fait sourire, tandis que ce dernier la fait grimacer. Toutes les névroses y passent, depuis les plus tenaces jusqu'aux plus fugitives.

Contre l'obsession l'exorcisme ordinaire suffisait. On récitait des prières sur le malade et on aspergeait d'eau bénite les objets suspects. Le démon, agacé par les paroles sacrées et brûlé horriblement par l'eau sainte, s'enfuyait au plus profond des enfers.

Contre la possession, l'Église édicta un rituel spé-

cial. C'était l'Exorcisme extraordinaire. Au début il fut permis à tous les chrétiens, plus tard, aux seuls exorcistes, qui étaient des clercs que leur vie édifiante avait prédisposés à ces importantes et dangereuses fonctions. Maintenant, le titre d'exorciste existe encore parmi les ordres mineurs, mais aucune pratique n'y est plus attachée; les prêtres, eux-mêmes, n'ont plus le droit de chasser les démons, sans la permission de l'évêque. Du reste, mille précautions sont prises avant de statuer à la possession. Il faut observer le confesseur du sujet et l'écarter s'il semble suspect, savoir si le sujet est sous l'empire d'un amour profane, s'il a l'habitude de sortir souvent du monastère, s'il a des correspondances d'amitié avec des séculiers, si ces séculiers ont l'habitude de circuler le jour ou la nuit autour du couvent. Il faut consulter un ou plusieurs médecins d'un âge avancé, etc.

Inutile de dire que les religieuses surtout sont exposées à la possession. Pauvres filles à l'imagination ardente, qu'une ferveur trop grande ou qu'une crainte en face de la vie a séparées du monde; affligées souvent déjà d'une santé débile que les rigueurs de la règle monastique aggravent. Le jeûne, le silence, la passivité, le manque d'air les anémient d'abord, donnent ensuite à leur système nerveux une acuité de mauvais aloi. Un état psychologique spécial s'y mêle. Elles ont des scrupules; l'ombre la plus légère effarouche leur conscience et les jette dans des abîmes d'inquiétude. Les lectures qu'elles font, les légendes que leur crédulité accrédite les tiennent en éveil perpétuel contre les attaques du malin. Elles y

pensent, elles en rêvent. L'hystérie les guette. De longues méditations leur montrent l'enfer où leur place vide les attend. Elles imploront le Maître divin. Elles espèrent et désespèrent tour à tour. Leur esprit inquiet n'a plus de repos, une angoisse folle étreint perpétuellement leur âme, et, un soir, sous le cloître profond qui tasse la nuit sous ces cintres, ou dans la cellule solitaire où elles essaient d'un repos qui les fuit, elles ont des hallucinations. Ou bien, comme les Ursulines de Loudun, elles se croient possédées parce que le parfum d'une rose a incité en elles une pensée voluptueuse. Alors, leur raison s'égare, leurs pauvres nerfs malades s'affolent; elles subissent des attaques qui, selon leurs tendances, font d'elles des saintes ou des damnées. Car visions diaboliques et visions divines viennent de la même cause; c'est le même mal qui jetait Jeanne Fery pantelante entre les bras d'Asmodé et Marguerite-Marie en extase devant le cœur de Jésus.

Une étude psychologique et physiologique des grandes possédées et des grandes visionnaires serait intéressante et pleine de fruits.

Le rituel de l'exorcisme extraordinaire ne fut fixé qu'en 1700 par la Congrégation du Saint-Office. A cette époque, une légion diabolique tourmentait les religieuses de l'Annonciation du diocèse d'Iesi et les novices du couvent de Frézingue. La Congrégation des Evêques et Réguliers y ajouta quelques commentaires en 1787. Une choriste du monastère de Saint-Bernardin, dans l'évêché de San Angelo-in-Vado, était possédée d'une étrange façon. Satan la forçait

à chanter des choses profanes et même des chansons érotiques. A la même époque, une religieuse de Gallerata, près de Milan, accomplissait, sous l'influence du diable, les choses les plus extraordinaires.

Avant le rituel de 1700, on se servait des prières du *Flagellum Dæmonium*. Nous ne décrirons point toutes les cérémonies de l'exorcisme, plusieurs sont étranges ; telle celle qui consiste pour l'exorciste à se coucher sur la malheureuse que le démon tourmente ; ou, l'ayant fait mettre nue, à la fouetter. Mais hâtons-nous de dire que ce sont là des procédés d'exception. La plupart du temps on se contente de prier, d'imposer les mains, d'asperger le malade avec de l'eau bénite, de dessiner sur lui des signes de croix, de lui ceindre le cou d'une étole, de l'oindre de Saint-Chrême, de le bénir avec une hostie consacrée.

Le démon ne capitule pas toujours facilement. « Les chrétiens conjurent les démons au nom du Dieu vivant, les contraignant à quitter le corps du possédé en hurlant, pleurant, souffrant et confessant d'où ils viennent » (saint Cyprien). Souvent il est d'humeur combative et l'exorciste doit entreprendre une véritable lutte. Il y a du danger à commander à Satan. La légende chrétienne est pleine d'histoires où l'on voit des exorcistes vilainement malmenés.

Les Amulettes. — Après les exorcismes, nous devons parler des amulettes. Le christianisme les adopta ; cependant il leur donna une signification plus pure que celle qu'elles avaient autrefois. Il les revêtit d'un symbolisme plus profond. Le pouvoir leur

vient d'une onction que le prêtre a pratiquée sur elles, d'une prière qu'il a prononcée. Ainsi elles appellent la protection divine; elles la fixent, elles servent de chaînes entre les anges et l'homme. Ces amulettes ont la forme de médailles, frappées de signes spéciaux ou de l'effigie d'un saint. La médaille de saint Benoît chasse les diables, la médaille miraculeuse de l'Immaculée Conception guérit tous les maux. Celle de saint Roch conjure la rage, une autre protège la dentition des enfants. Celle-ci, portée par les femmes enceintes, accélèrent leur délivrance. Celle-là sera souveraine contre la morsure des serpents. Il y en a qui guérissent la dysenterie, d'autres qui rétablissent la digestion, d'autres qui régularisent le cours du sang. Chaque mal à la sienne. Il y a aussi les scapulaires, dont la protection est très efficace.

Le christianisme a pris au paganisme ses amulettes, en les démarquant. Il lui a pris aussi le culte des fontaines; seulement il a remplacé les nymphes par des saints. Les campagnes de France sont pleines d'humbles sources auxquelles la protection d'un saint donne des vertus thérapeutiques. Je connais, près le lac de Grand-Lieu, la source de Saint-Agnan, qui est réputée souveraine contre la rache des petits enfants. En Bretagne, maintes fontaines voient venir vers elles les paysans qu'un mystique espoir conduit. Pour qu'un pèlerinage ait des chances de prendre, ne faut-il pas qu'une eau miraculeuse y coule? La Salette dut sa vogue à son ruisseau, Lourdes à ses piscines. Paray-le-Monial, où il n'y a point d'eau, est déjà délaissé.

Donc, exorcismes, médailles, scapulaires, eaux douées mystérieusement d'un pouvoir divin, furent les procédés de la médecine religieuse au moyen-âge ; la foi leur donna une telle vitalité qu'ils sont venus jusqu'à nous et qu'actuellement beaucoup de catholiques y croient encore et mettent en eux leurs dernières espérances. Il faut leur joindre la prière. Les mystiques ont tous exaltés l'efficacité de la prière. Amaury de Berme, saint Bernard, saint Bonaventure, sainte Brigitte, sainte Catherine de Sienne, saint François d'Assise, Gerson, sainte Thérèse, Ruysbrock, Jacob Boehm lui ont consacré des pages enthousiastes. Elle est toute-puissante. N'est-elle pas l'expression de l'amour qui est plus fort que la mort ? *Les frères Apostoliques* allaient nu-pieds et en hail-lons par les campagnes italiennes. Ils priaient, et les malades se levaient sur leur passage. Leur autorité en devint si grande qu'elle portait ombrage aux papes et que le martyr fut la récompense de leurs chefs.

Les Ordres religieux voués au service des malades. — Aux moines thérapeutes du moyen-âge se rattachent les ordres voués à la guérison des malades dont nous devons dire quelques mots.

Les croisades les firent naître. En ce temps-là, les routes d'Europe étaient sillonnées par les soldats qui rêvaient la délivrance du Saint-Sépulcre et par la foule des pèlerins que leur foi poussait vers Jérusalem. Des maladies nouvelles venues de l'Orient sévissaient parmi ces malheureux dont la misère physiologique était grande. Un bel élan de charité créa les ordres hospitaliers, mi-religieux, mi-militaires,

dont les membres acceptaient la lourde tâche de soigner et de défendre les pauvres.

En arrivant à Jérusalem, les croisés y trouvèrent les *hospices de Saint-Jean*, que saint Georges le Grand avait fondés au ^x^e siècle. Les Amalfitains les réorganisèrent et en confièrent l'administration aux *hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem* qui furent très florissants jusqu'à l'invasion turque de 1310. Après la prise de la ville, ils vinrent à Rhodes sous les ordres du grand maître Foulques de Villarez. En 1512, Soliman s'empara de Rhodes. Ils se réfugièrent à Malte. Napoléon abolit l'ordre en 1798.

En 1128, les *chevaliers Teutons* édifièrent en terre sainte un hôpital pour les pèlerins allemands. A la même époque, *Hugues de Poujens* et sept de ses compagnons organisaient *l'ordre du Temple*. Ils habitaient dans une annexe du palais et recevaient les malheureux. De Palestine, ils se répandirent en Europe qu'ils couvrirent de citadelles et d'hôpitaux réservés aux gens de guerre. Au ^{xiii}^e siècle, ils étaient 15.000. Trop puissants, ils furent jaloués par les rois et les papes. Le bûcher de Jacques de Molay, en 1310, fut l'apothéose de leur règne.

La lèpre ravageait les rangs des croisés. Les *hospitaliers de Saint-Lazare* se vouèrent au soin de ce terrible mal. Ils fondèrent des léproseries. Leur grand-maître devait être atteint de la maladie dont le roi Baudouin IV était mort. Plusieurs chevaliers de Saint-Lazare revinrent en France avec saint Louis. C'est à eux que nous devons les premières mesures de prophylaxie destinées à enrayer le fléau.

En 1203, les infidèles de Livonie molestent les chrétiens. *Albert d'Apeldorn, chanoine de Bérme*, fonde les ordres des *Porte-Glaive* et des *Frères du Christ*, qui défendent et soignent les voyageurs.

En 1230, *Conrad, duc de Cujavie et de Moravie*, fonde, en Pologne, l'ordre des *chevaliers de Dolrzin ou de Jésus-Christ* pour combattre les Prussiens et hospitaliser les gens de guerre blessés.

A côté de ces ordres de chevaliers religieux et militaires, nous voyons de véritables moines et des religieuses chercher à étancher dans les soins qu'ils donnent aux malades leur soif de charité.

Dès le ix^e siècle, les *Sœurs de Notre-Dame de la Scala* eurent des hôpitaux à Rome. Dans cette même ville, *Guy de Montpellier* institua, à la fin du xii^e siècle, l'ordre du *Saint-Esprit*. Les membres se vouaient au service des infirmes, des pauvres et des orphelins. Ils se répandirent en Europe aux xiii^e et xiv^e siècles et y élevèrent des maisons de refuge pour les vieillards et des asiles pour les enfants trouvés. En 1225, *sainte Elisabeth* fonda l'ordre qui porta son nom et qui adopta, en 1395, les règles du Tiers-Ordre de saint François. Vers le même temps, *Lambert le Bègue* institua les *béguines* que la Réforme fit disparaître. En 1534, *Juan de Dios* créa l'ordre des *Frères de Saint-Jean de Dieu*. En 1550, *Camille de Lellis* édifia des hôpitaux pour les vénériens. En 1608, *Vincent I^{er} de Mantoue* institua les frères de la *Rédemption*, qui juraient protection aux veuves et aux orphelins. En 1617, *saint Vincent de Paul* et *Louise de Marillac* confièrent les enfants

abandonnés aux *Filles de la Miséricorde*. Une liste complète des congrégations hospitalières serait longue et fastidieuse. J'ai nommé les principales existant aux temps qui nous occupent. Elles firent certainement beaucoup de bien et de graves abus ne suffirent pas à les faire oublier.

Médecine scientifique, école de Salerne.— Que fut la médecine scientifique pendant ces siècles de mysticisme et de foi ardente? *L'École de Salerne* sert de trait d'union entre l'antiquité et le moyen-âge. Elle fut probablement, au début, une annexe du monastère du Mont-Cassin et peut-être dut-elle sa fondation à saint Benoît lui-même. Ce fut une institution mi-laïque, mi-religieuse. Les professeurs étaient clercs. Il en fut ainsi jusqu'au ^x^e siècle. Ses médecins formaient une société secrète, une sorte de franc-maçonnerie, avec une initiation rituelle et des grades. Au ^x^e siècle déjà, sa célébrité était grande. En 984, Adalbéron, évêque de Verdun, vint s'y faire soigner. En 1030, le pape Victor III, encore abbé du Mont-Cassin, y séjourna pour suivre un traitement. En 1059, Mala Corona y prit part à une sorte de congrès où il discuta avec une doctoresse célèbre. On y professait un éclectisme éclairé. Les doctrines d'HIPPOCRATE, de GALIEN, de RUFUS, d'ORIBASE, de THÉOPHILE PROTOSPATHARIOS y étaient en égal honneur. En 1050, l'évêque Alphanus, qui y enseignait, écrivit un ouvrage sur les humeurs. En même temps, Constantin l'Africain, bénédictin d'Averra, à qui son abbé permettait d'aller professer à Salerne, écrivait des ouvrages inspirés par GALIEN et par PAUL D'EGINE. Il y

divulgua aussi les sciences indienne et égyptienne. Quelques années plus tard les Arabes affirmaient la domination du Galénisme.

A partir du XI^e siècle, l'école de Salerne fut remarquable par la façon libérale qu'elle mit à accueillir ses élèves. Chrétiens, juifs, musulmans s'y coudoyèrent. La scholastique naissante les réunissait dans une même foi philosophique, dans l'espoir qu'ils avaient en une même méthode. On y vit même venir les femmes en assez grand nombre. Plusieurs devinrent célèbres. En 1140, le roi Roger, puis Frédéric II, en 1214, réglementèrent l'instruction. Les études duraient neuf ans. Trois années préparatoires, cinq ans de théorie, un an de pratique.

En 1252, le roi Conrad érigea Salerne en université. Les plus célèbres médecins de l'école de Salerne furent *Petrocellus*, *Garinoquintus*, *Constantin*, *Jean Afflaci*, *Roger de Parme*, savant chirurgien qui pratiqua la trépanation du sternum et la suture intestinale. Il décrivit, le premier, la hernie du poulmon.

Parmi les doctresses, nous pouvons citer : la princesse *Trotula*, qui préféra l'étude au faste de la cour de son oncle le roi Roger; elle s'occupa de gynécologie et laissa un traité des maladies des femmes; *Costanza Calanda*, aussi docte que belle; *Abella*, la chirurgienne mercuriade; *Rebecca*, fille noble qui voua à la science une intelligence supérieure et qui étudia la physiologie de l'embryon.

Les Facultés de médecine. — L'élan était donné. Dès le XII^e siècle, les écoles firent une rude concurren-

rence aux monastères. L'affranchissement des communes leur permit de se développer.

Voici les principales, dans l'ordre où elles devinrent facultés :

Paris.....	1200	Pise.....	1343
Oxford.....	1206	Valladolid.....	1346
Valence.....	1209	Prague.....	1348
Naples.....	1224	Florence.....	1349
Padoue.....	1228	Pavie.....	1360
Toulouse.....	1229	Angers.....	1364
Cambridge.....	1229	Cracovie.....	1364
Salamanque.....	1239	Orange.....	1365
Rome.....	1245	Vienne.....	1365
Salerne.....	1252	Genève.....	1368
Coïmbre.....	1279	Heidelberg.....	1386
Montpellier.....	1289	Cologne.....	1388
Lisbonne.....	1290	Erfurt.....	1392
Avignon.....	1303	Palerme.....	1394
Orléans.....	1305	Tubingue.....	1477
Grenoble.....	1339	Greiswald.....	1456

Ces facultés sont toutes plus ou moins soumises à la juridiction ecclésiastique. Le Pape seul est reconnu comme leur chef suprême. — Nous allons esquisser à larges traits la physionomie de la faculté de Paris et de la faculté de Montpellier.

La Faculté de Paris. — Avant sa faculté, Paris eut une école où enseignèrent les médecins des abbayes. La chaire de médecine y fut même un tremplin pour arriver aux hautes fonctions ecclésiastiques. Derould, médecin de Louis d'Outre-Mer, devint évêque d'Amiens, Gilbert Marminot, médecin de Guillaume le Conquérant, fut nommé évêque de Lisieux. — Il y avait à Chartres, à l'ombre de la cathédrale, une

école rivale qui eut un moment de célébrité. Elle donna Richer et Hériband, qui commentèrent les Aphorismes d'HIPPOCRATE ; Fulbert, qui devint évêque ; le chanoine Hadebrand, Goisbert, Jean le Sourd, médecin de Henri III.

L'université de Paris date de 1200, mais la médecine n'y fut enseignée avec méthode que depuis la bulle de Grégoire IX (1231). En 1270, un édit prononça des peines sévères contre les médecins israélites, contre les chirurgiens qui sortent de leur spécialité, contre les étudiants qui exercent avant d'être docteurs et contre ceux qui usent de fraudes aux examens.

La durée des études était de neuf ans. — Les statuts de la faculté furent faits, en 1274, par Jean de Parme, Jean Petit, Jean Breton, Pierre de Neufchâtel, Pierre d'Allemagne et Bouret. Les leçons se donnaient rue de Fouarre, dans une ancienne grange. Le mobilier se composait d'un escabeau pour le maître et de bottes de paille pour les élèves. En 1369, la faculté déménagea et vint rue de la Bucherie. La Collection des Registres Commentaires commence le 6 novembre 1395. Depuis cette époque, le doyen écrit, au jour le jour, le journal de la dite faculté. En 1457, Desparts acheta, de ses deniers, un local rue des Rats, pour l'agrandir.

L'enseignement était, d'abord, purement théorique et consistait dans des argumentations sur les livres grecs et arabes. On ne commença à disséquer qu'en 1478. Jusque-là, l'autorité ecclésiastique interdisait la profanation des cadavres. Les premiers sujets

furent des criminels exécutés au gibet de Montfaucon. Longtemps les docteurs furent prêtres. Ensuite ils durent recevoir au moins les ordres mineurs. Jusqu'en 1452, ils firent vœu de célibat. Le cardinal d'Estouteville supprima cette obligation irrationnelle en 1452.

La Faculté de Montpellier. — L'école de Montpellier est peut-être plus vieille que celle de Paris. La date de sa fondation est inconnue, mais nous savons qu'elle fut l'œuvre des Arabes et des Israélites. En 1220, le cardinal Conrad donna des statuts et des lois aux écoles libres de Montpellier et les plaça sous la juridiction de l'évêque qui seul y régna en souverain. En 1289, la constitution universitaire de Nicolas IX restreignit ses droits. Désormais, les Maîtres de l'Ecole conférèrent les grades. — En 1421, Nicolas V compléta l'autonomie de l'université de Montpellier. La faculté de médecine, nominalement indépendante, resta en fait soumise au pape. En 1308, une bulle de Clément V restreignit encore l'autorité ecclésiastique. Les Docteurs Régents nommeront désormais le chancelier. La ville appartenait déjà depuis quinze ans au roi de France. En 1498, il devint le chef de l'université. Il donna le droit d'y enseigner à tous les docteurs de la cité. Sous Louis XII, il y eut quatre chaires dont les titulaires s'appelèrent professeurs royaux et furent nommés au concours.

Cette organisation dura jusqu'à la Révolution.

Au contraire de celle de Paris, l'école de Montpellier s'occupa, dès son début, d'enseignement pratique. On y disséqua dès 1315. En 1376, un édit de

Louis d'Anjou accorda chaque année un cadavre aux maîtres de l'école.

Juridiction ecclésiastique. — Lorsque la médecine fut entrée dans le domaine laïque, elle n'en resta pas moins soumise à l'autorité ecclésiastique. Jusqu'à la Renaissance, l'Eglise défendit, sous peine de faute grave, d'appeler au chevet des malades les *magistri*, médecins juifs auxquels le titre de docteur était refusé. — Les apothicaires qui outrepassaient leurs droits étaient déferés aux tribunaux épiscopaux. C'était l'époque où les barbiers traitaient les fractures, les luxations et les plaies. Ils devaient dresser des rapports qui étaient envoyés à l'évêque. Une autorisation de l'évêque était aussi nécessaire aux chirurgiens nomades qui voyageaient avec des musiciens et des bouffons.

Une société de prêtres veillait à la moralité et à l'orthodoxie des sages-femmes. Celles qui étaient convaincues de mener une vie débauchée étaient emprisonnées. On brûlait en place de Grève celles qui avaient pratiqué l'avortement, ou qui avaient laissé mourir un enfant sans baptême.

Les congrégations romaines discutaient alors sur le moment précis où l'embryon possède une âme, édictaient des anathèmes contre certaines opérations, telle la basiotripsie.

La Philosophie scolastique et la Médecine. — Quelle fut l'influence de la philosophie scolastique sur la médecine ?

La scolastique balbutia ses premières argumentations sous la tutelle de la théologie et lui resta long-

temps soumise. Elle essayait de concilier les dogmes d'une foi étroite avec la science et torturait cette dernière. L'expérimentation lui fit longtemps peur. Elle se complut dans le domaine de la métaphysique. Elle discutait sur la substance, l'être, l'essence, la forme, la matière, le temps, l'espace, l'idée. Peut-être peut-on lui reprocher justement d'avoir assis le raisonnement sur une dialectique souvent spécieuse, de s'être complue dans le sophisme, d'avoir ergoté là où il eût fallu discuter ; mais n'oublions pas cependant que les problèmes qu'elle agita sont encore pendants. On affecte actuellement, vis-à-vis d'eux, un dédain d'enfant vis-à-vis de la version dont il a inutilement cherché le sens. La philosophie s'interdit toute abstraction et se rallie à la seule psychologie expérimentale. Autant avouer la banqueroute de l'esprit humain. Cependant, seules les solutions de la question métaphysique peuvent fournir à la science une base solide. La vérité est dans un juste milieu ; toutes les branches de la philosophie sont nécessaires les unes aux autres ; elles se complètent.

Les Arabes introduisirent le libre examen dans la scolastique. Ils apportèrent Aristote, qui n'était encore connu que par Boèce, qui, au ^{vi}^e siècle, avait donné une traduction de sa Logique et de sa Métaphysique. Du coup, la raison secoua le joug et tout respira plus librement.

Deux grands noms dominent le moyen-âge philosophique et scientifique. Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin. A tous les deux, la médecine est redevable. Albert le Grand s'inspira d'ARISTOTE, de

PLINE, de DIOSCORIDE, il fut zoologiste et botaniste et à ce titre enrichit la thérapeutique de plusieurs drogues. Le premier, en son temps, il comprit la valeur de l'observation et l'affirma. Thomas d'Aquin en donna la méthode et nous apprit par quel phénomène psychologique le fait donne naissance à l'idée et comment l'ensemble des faits énonce la loi. Malheureusement il eut le tort de vouloir édifier la science sur les principes de la raison et n'hésita pas à corriger avec le raisonnement les données de l'expérience. Les doctrines qu'il professa sur la physiologie, l'embryologie et la pathologie sont, à cause de cela, en grande partie fausses.

Le véritable fondateur de la médecine scolastique fut *Taddée de Florence* (1215 à 1295), une des gloires de l'école de Bologne. Nous citerons encore *Vincent de Beauvais*, qui écrivit le *Speculum Magnus*, volumineuse encyclopédie dont la partie médicale est toute arabe. Au xiv^e siècle, *Simon de Gênes* publia la *Synonyma medica*, curieux dictionnaire de thérapeutique qui est encore intéressant aujourd'hui au point de vue historique et doctrinal. Il nous faudrait encore parler de *Pierre d'Abano*, le précurseur de Bacon, d'*Arnauld de Villeneuve*, qui fut le plus brillant élève d'Albert le Grand ; de l'alchimiste *Raymond Lulle*, de *Mundino*, qui écrivit le premier traité d'anatomie depuis l'école d'Alexandrie ; de *Roger de Parme*, qui rénova la chirurgie. Mais tous ceux-là appartiennent à la médecine proprement dite et n'ont plus d'attaches avec la religion contre laquelle ils entrent plus ou moins en lutte.

La Philosophie traditionnelle et la Médecine. — A côté de la médecine sacerdotale orthodoxe, le moyen-âge connut la médecine spargyrique éclosée de l'occultisme. Nous touchons là à une question capitale dans l'histoire de l'esprit humain, la question des traditions occultes. Nous n'entreprendrons point d'en donner même un résumé, car cela nous entraînerait trop loin dans le domaine des philosophies abstraites, mais nous devons parler au moins des doctrines médicales et des procédés de thérapeutique qui en furent la conséquence. Il nous suffira de savoir, quant au reste, que l'occultisme se prétend possesseur de la science intégrale et pure et qu'il s'appuie sur une révélation primitive jalousement transmise à travers les siècles, de l'Inde à l'Égypte et à la Perse, puis à la Grèce où les mystères de Samothrace et d'Eleusis n'avaient point d'autre raison d'être, puis à Alexandrie, avec la kabbale juive, par qui elle fut révélée en Europe.

Jetons un coup d'œil sur la doctrine pour en extraire les idées biologiques sur lesquelles s'appuieront les méthodes médicales.

L'homme est une parcelle de l'Être primitif. Cet être a péché par orgueil en voulant prendre conscience de lui-même en dehors de son créateur. Sa faute créa le temps et l'espace, ces deux infirmités de la matière. Il dut en subir les conséquences et fut condamné à se connaître; pour cela, il lui est nécessaire de passer à travers toutes les phases de l'analyse. Voilà ce qui sert à établir et à légitimer l'évolutionisme. Peu à peu, l'Être passera, par un effort

constant, de l'analyse à la synthèse; et alors, en pleine connaissance de lui-même, après avoir parcouru le cycle effroyable de sa destinée, il sera réintégré dans son intégrité primitive et se confondra en Dieu d'où il n'eût dû jamais sortir. Nous sommes rendus au type humain.

Dieu, selon l'idée pythagoricienne, résume en son *Un* le *Trois* nécessaire à la réalisation. L'être émane de lui et a comme lui une triple essence. On peut le considérer dans trois plans : plan matériel, plan astral, plan divin, ou comme formant un cône ascendant du matériel au divin, et devant nécessairement passer par l'astral. Cet être, universalité de ce qui existe, s'appelle le *Macrocosme*. L'homme, *Microcosme*, premier degré de la synthèse, carrefour où se rencontrent la matière et l'esprit, le résume donc. Comme lui, il est triple. Il possède un *corps matériel*, une *âme* et, intermédiaire entre ce corps et cette âme, nécessaire à leur connaissance mutuelle et à leurs influences réciproques, un *corps astral*. Cette croyance au corps astral domine toute les méthodes médicales de l'occultisme. C'est l'*Archée* de Paracelse, le *Per-esprit* des spirites. A la mort, c'est lui qui s'évade du corps physique et qui remonte dans un plan où il échappe à certaines influences matérielles. L'âme lui est attachée, car il est l'instrument de son châtiement ou de sa récompense. Elle ne le dépouillera qu'au jour de sa réintégration.

Les manifestations des trois principes se localisent dans certains organes. Le sang et les cellules organiques procèdent à la vie matérielle. La vie astrale

se concentre dans le plan du grand sympathique ; enfin la vie spirituelle a à son service les cellules supérieures du cerveau. Il y a aussi des organes de relations intérieures ; tels sont les ganglions du grand sympathique qui servent à établir les relations entre le corps matériel et le corps astral, et le cerveau, qui met en rapport ce dernier avec l'âme. Tous les phénomènes vitaux peuvent s'expliquer par ces relations intérieures. La maladie a pour résultat de les amoindrir ou de les faire cesser. Ainsi, toute maladie psychique est une rupture de communication entre l'Archée et l'âme.

Quelles sont les causes de ces maladies ? Elles sont diverses. Tantôt résultant d'une influence néfaste du monde extérieur sur l'organisme, tantôt des opérations d'un Mage noir ou d'un sorcier, tantôt de la haine des élémentaux, esprits inférieurs de l'astral.

La croyance aux influences extérieures fut énorme. Elle remit en vogue l'étude de l'astrologie chaldéenne dont les savants d'Alexandrie avaient conservé les arcanes. Les planètes et les signes du Zodiaque étaient réputés avoir une influence sur la vie humaine. Clementinus n'affirme-t-il pas que Vénus et le Scorpion règnent sur les organes génitaux et que c'est ce dernier qui donne la syphilis ? Tout le monde voulut posséder un horoscope. Une foule d'esprits patients s'appliquèrent à l'étude des *maisons sidérales*. Les grands eurent leurs astrologues à côté de leurs médecins. Le père de Christine de Pisan fut l'astrologue attitré de Charles X. Les savants se

mirent à publier des almanachs astrologiques. — La connaissance des concordances minérales et planétaires fit sortir de l'ombre l'alchimie. Au mal donné par les astres ne pourrait-on pas appliquer les métaux antagonistes ? On chercha la panacée universelle, l'eau divine d'Ostanes. On chercha aussi la pierre philosophale.

La croyance aux maléfices appela la théosophie au secours de ses angoisses. On rêva d'opposer des pierres aux envoûtements et de faire intervenir le ciel pour la destruction des charmes. Les opérations mystérieuses des sorciers créaient des clichés terribles, on leur opposa des clichés de défense. Ce fut la source d'une foule de cérémonies conjuratoires. La chiromancie vint en aide à la théosophie. Le Tharot enseignait dans un langage mystérieux, où seuls les initiés pouvaient lire, d'où venaient les maléfices et quelle était leur nature.

La croyance aux élémentaux fit réapparaître la magie ; la vieille magie assyrienne, persane, égyptienne et grecque. On fabriqua des philtres protecteurs avec des plantes cueillies dans des conditions spéciales. On apprit des formules puissantes pour chasser ou adoucir les esprits. On évoqua les morts, les saints et les justes ; pour les implorer, on pratiqua une foule d'opérations extraordinaires dans le seul but de se fixer la volonté et de pouvoir dominer les éléments et leurs génies. On porta des amulettes, le pantacle dont les deux triangles enlacés symbolisent l'universalité de ce qui est et rend hommage à Dieu, en affirmant la première vérité de la Table d'é-

meraude, le papier mi-partie blanc, mi-partie noir en souvenir de Jochim et Boas, les deux colonnes du temple hermétique, le serpent courbé qui se mord la queue, l'effigie du vieillard à barbe floconneuse, les signes du Zodiaque; une orgie de symboles. Alors nous voyons renaître l'antique foi en la vertu des pierres. Les orfèvres vendent des colliers magiques protecteurs de tous les maux. Parler plus longtemps de toutes ces méthodes serait vouloir entreprendre un travail gigantesque. Un livre ne suffirait pas à les indiquer en détail et à en déterminer le sens. Nous n'avons voulu que les indiquer.

Parmi les kabbalistes un seul nous arrêtera, car son influence s'est fait sentir même dans la science officielle et son profond génie sut prévoir quelques-unes des découvertes dont nous sommes fiers. Il se nomme Paracelse. — Un ouvrage sur sa vie et ses œuvres serait intéressant. Grand voyageur, il s'initia de bonne heure aux sciences étrangères. Prisonnier des Tatares, il sut puiser dans leurs croyances et dans leurs mœurs des documents précieux qu'il utilisa par la suite. Professeur à l'université de Bâle, il s'y posa en réformateur de la médecine. Mais sa foi scientifique lui valut de grandes haines. L'envie s'acharna contre lui, la calomnie le terrassa. Exilé, il mena dans sa vieillesse une vie triste et vagabonde. Sa misère n'eût alors d'égale que sa mansuétude. Ses ennemis, non désarmés par ce résultat de leur haine, le firent emprisonner à Salzbourg. Il fut un des martyrs de l'Idée. Sa doctrine sut se dégager des brumeuses spéculations de l'occultisme allemand. Il eut

des vues hardies sur la science rationnelle. Nous pouvons le considérer comme le précurseur du vitalisme et comme un des créateurs de la théorie des spécifiques.

DEUXIEME PARTIE

ÉTUDES CRITIQUES

CHAPITRE PREMIER

L'Hindouisme et l'Hygiène

Par Hindouisme, il faut entendre l'ensemble des sectes brahmanistes issues du Védisme. Brahma, l'inconnaissable, l'esprit pur que nulle cervelle humaine ne peut concevoir, celui qui, mystère à jamais caché, réside hors du temps, hors de l'espace; et dont un reflet seul nous parvient à travers les abstractions de la métaphysique, Brahma était trop loin des hommes pour les retenir à lui, Vichnou et Siva, les deux autres personnes de la Trimourti, plus accessibles, le supplantèrent. Les dévots devinrent selon leurs tendances *Vichnouistes* ou *Sivaïstes*. Deux grands courants religieux entraînèrent les populations de l'Inde. Dans la suite, ils donnèrent naissance à une multitude de canaux divergents, les schismes, les hérésies, les interprétations diverses du dogme. Parmi les fidèles de Vichnou, les uns virent dans Rama la forme

suprême du dieu, d'autres, les disciples de Kabir, se rapprochèrent de la concession musulmane; d'autres vouèrent au tendre Krichna leur foi et leurs adorations. Le Sivaïsme, professé surtout par les Brahmes, donna les kapalikas qui glorifient la mort, les aghoris qui rêvent de s'anéantir dans la méditation, et enfin la foule immense des fakirs. Plus tard Sivaïsme et Vichnouisme se rencontrèrent dans le *Saktisme* que fanatisa Kali, la déesse sanguinaire, et qui donna la secte des Thugs, pour qui l'homicide représente l'acte le plus saint et le plus louable.

Sources où l'on peut trouver les règles d'hygiène de l'Hindouisme.— Tous ces cultes ont leurs rites dans les prescriptions desquelles il faut chercher pour trouver les règles de l'hygiène hindouiste. Tous prétendent relever de la révélation védique; donc les *Védas* sont les premières et les principales sources où nous puisons. Ensuite nous avons cherché dans les *Soutras*, sortes de précis écrits par des commentateurs dans l'esprit de chaque secte, puis dans les *Dharma-Sastras*, ou traités des lois, dont les principaux sont ceux de *Manou* et de *Vaynavallya*, enfin dans les deux grandes épopées qui célèbrent les gloires héroïques de l'Inde, le *Bharata* et le *Ramayana*. Tous les deux sont d'inspiration Vichnouiste; donc ils se distinguent par une morale facile, par une poésie ardente. Le premier raconte l'histoire de la lutte des fils de Pansou, prince de la dynastie lunaire, contre les Kauravas; le second est le récit des aventures de Rama et de la belle et tendre Sita. Nous avons cherché aussi dans les poèmes qui célè-

brent Krichna, le prince mystique et toujours languide d'amour qui incarna Viechnou.

Le résumé de l'hygiène hindouiste qui fera la matière de ce chapitre est tiré de ces différentes sources. Dans l'Inde, les législateurs religieux obéissent à la loi commune; un seul souci les inspire : la conservation intègre et le développement de la race. Ils luttent pour la vie collective et leurs prescriptions sont des armes. Ils rêvent de réglementer l'existence de chaque jour, aussi bien privée que publique; et les édits qu'ils imposent tendent au plus grand bien de la famille et de la nation. Partant de là, aucun détail ne leur semble vain, ils s'occupent de la maison, des repas, des actes journaliers aussi bien que des grandes institutions sociales et ne craignent même pas d'intervenir dans l'intimité de la vie conjugale.

L'Habitation. — La maison d'un brahmane doit être située au bord d'un étang ou d'une rivière, dans une ville ou dans une bourgade. Un jardin planté de beaux arbres l'entourera. La lumière pénétrera à flot dans les appartements (Vatsyayana).

Les Repas. — Ses repas seront soumis au contrôle des dieux qui lui prescrivent comment il doit les prendre. — Avant de se mettre à table, il se lavera avec de l'eau fraîche, puis il s'habillera dans des vêtements propres, ensuite il tâchera de respirer des parfums. Pour cela, il est bon qu'il sorte un instant se promener le long des bosquets où la main savante des jardiniers a agréablement mêlé les fleurs à la verdure. Rien ne prédispose à un bon repas comme les arômes de certaines plantes. Cependant sa

promenade sera lente, car le mouvement trop violent indispose l'estomac. Il faut aussi s'abstenir de choses voluptueuses, dont ce n'est point l'heure. Chaque acte à son temps (Ayurveda).

De quoi doit se composer la nourriture de celui qui sert dévotement Brahma? Voici quelques extraits des lois de Manou qui nous l'apprendront.

« L'ail, l'oignon, les poireaux, les champignons, et tous les végétaux qui ont poussé au milieu des matières impures ne doivent pas être mangés par les Dwidjas.

« Les gommés rougeâtres qui exsudent des arbres, celles qu'on en retire par des incisions, le fruit du *Cordia Myxa*, le lait d'une vache qui vient de vèler ou qu'on a fait épaissir au feu doivent être évité avec un grand soin par un Brahmane.

« Du riz bouilli avec du sésame, du samyava, du riz cuit avec du lait et un gâteau de farine qui n'ont pas été préalablement offerts à une divinité, des viandes qui n'ont pas été touchées en récitant des prières, du riz et du beurre clarifié destinés à être présentés aux dieux et dont l'oblation n'a pas été faite.

« Le lait frais d'une vache avant que dix jours se soient écoulés depuis qu'elle a vélé, celui de la femelle d'un chameau ou d'un quadrupède dont le sabot n'est pas fendu; le lait d'une brebis, celui d'une vache en chaleur qui a perdu un veau;

« Celui de toutes les bêtes sauvages qui habitent les bois, excepté le buffle; celui d'une femme, et toutes les substances naturellement douces qui sont devenues acides doivent être évités.

« Parmi ces substances acides, on peut manger du lait de beurre, ainsi que tout ce qu'on prépare avec du lait de beurre, et tous les acides qu'on extrait des fleurs, des racines et des fruits qui n'ont pas de propriétés nuisibles.

« Que tout Dwidja s'abstienne des oiseaux carnivores sans exception, des oiseaux qui vivent dans les villes, des quadrupèdes au sabot non fendu et de l'oiseau appelé tittibha ;

« Du moineau, du plongeon, du cygne, de l'oie rougeâtre, du coq de village, de la grue, du pivert, du perroquet et de la sarika ;

« Des oiseaux qui frappent avec le bec, des oiseaux palmipèdes, du vanneau, des oiseaux qui déchirent avec leurs griffes, de ceux qui plongent pour manger les poissons ; qu'ils s'abstiennent de viande exposée dans la boutique d'un boucher et de viande séchée.

« De la chair du héron, de la grue, du corbeau, du hoche-queue, des animaux amphibies mangeurs de poissons, des porcs.

« Qu'il ne mange pas des animaux qui vivent à l'écart, ni des bêtes, ni des oiseaux qu'il ne connaît pas, ni de celles qui ont cinq griffes.

« Les législateurs ont dit que, parmi les animaux à cinq griffes, le hérisson, le porc-épic, le crocodile du Gange, le rhinocéros, la tortue et le lièvre étaient permis, ainsi que les herbivores, le chameau excepté.

« Le Dwidja qui a mangé avec intention un champignon, la chair d'un porc ou d'un coq de village,

de l'ail, un poireau ou un oignon, est sur-le-champ dégradé » (Manou, livre v).

— « Tout aliment susceptible d'être mangé ou avalé, et qui n'a éprouvé aucune souillure, peut, si on y ajoute de l'huile, se manger, quoiqu'il ait été gardé pendant une nuit entière » (Manou, l. v).

— « S'abstenir de liqueurs fortes est très méritoire » (Manou, livre v).

— « Qu'il mange des herbes potagères qui viennent sur la terre et dans l'eau, des fleurs, des racines et des fruits produits par les arbres purs et des huiles qui se forment dans les fruits » (Manou, l. vi).

— « Qu'il évite le miel et la viande et les champignons terrestres et certains fruits » (Manou, l. v).

Donc les nourritures permises et les nourritures défendues sont indiquées avec abondance de détails. Dans l'ensemble de ces prescriptions, on remarquera avec quel soin sont interdits les aliments échauffants qui, sous le climat brûlant de l'Inde, pourraient déterminer des maladies; avec quel égal soin sont prohibés les animaux qui vivent de charognes et de choses impures, avec quelle attention sont mises à part les substances qui peuvent être dangereuses, telles que les champignons et quelques fruits. — Une nourriture végétale saine est recommandée.

Les plantes ont été créées pour le service de l'homme, Dieu a mis en elles les vertus qui procurent une vie longue, heureuse, un esprit agile dans un corps vigoureux.

La façon de préparer les aliments est aussi indi-

quée, ainsi que la façon dont il faut les préserver de tout contact impur.

« Qu'il ne mange jamais la nourriture offerte par un malade ; celle sur laquelle un insecte est tombé et celle qui a été touchée avec le pied.

« Qu'il ne reçoive pas celle qu'a touchée une femme qui a ses règles, celle qu'un oiseau a becquetée, qui a été en contact avec un chien.

« La nourriture d'un médecin, d'une femme en mal d'enfant, d'une femme qui vient d'accoucher, celle des gens qui élèvent des chiens, d'une femme impudique doit être évitée » (Manou, livre IV).

Règles minutieuses pour la vie de chaque jour.
— Là nous voyons le souci continuel d'éviter la contagion. La peur des épidémies, des maladies mystérieuses qui se communiquent, a dicté ces règles d'extrême et sage prudence. Si nous voulions les analyser en détail, nous verrions que chacune d'elles répond à la crainte d'un mal. Pourquoi par exemple ne pas partager la nourriture d'une femme impudique, sinon pour se préserver des maladies vénériennes ?

D'un autre côté : « Un blanchisseur doit laver le linge de ses pratiques petit à petit, sur une planche polie de Salmali. Il ne doit pas mêler les vêtements d'une personne avec ceux d'une autre, ni les faire porter à quelqu'un » (Manou, VIII, 396). Pourquoi, sinon encore par crainte de la contagion ?

Pour la même cause, une foule d'actions sont prohibées.

Il est interdit de se promener à la chaleur et dans

le voisinage des bûchers funèbres : « Le soleil, sous le signe de la Vierge, et la fumée d'un mort doivent être évités » (Manou, iv, 69).

Il ne faut point écraser de mottes de terre, ou couper de l'herbe avec ses ongles (Manou, iv, 71). On ne doit pas dormir entièrement nu (Manou, iv, 75). On ne doit pas s'attarder dans un lieu embarrassé par les arbres, les lianes et les buissons, ni regarder de l'urine et des excréments, ni passer une rivière à la nage (Manou, iv, 77).

Règles de purification. Pratiques rituelles de propreté. — L'impureté guette l'homme à chaque pas. Il faut s'y soustraire autant que possible.

Certains endroits sont impurs : « Un moulin à l'huile est aussi odieux que dix boucheries, une distillerie que dix moulins à l'huile, un lieu de prostitution que dix boutiques de distillateurs » (Manou, iv, 85). — Il est impur de se gratter la tête, de poser sa nourriture sur un siège, de manger dans un lit (Manou iv), de toucher un cadavre (v, 64), un os humain (v, 61, 81, 87). Une femme est impure au moment de ses règles (Manou, v, 85-61), ou lorsqu'elle vient d'accoucher (Manou, v, 85), un époux doit éviter tout rapport avec elle à ce moment-là : « Quelque désir qu'il éprouve, il ne doit pas s'approcher de sa femme lorsque ses règles commencent à se montrer, ni reposer dans le même lit. En effet, la science, la volonté, la vigueur, la vue, l'existence de l'homme qui s'approche de sa femme pendant qu'elle est ainsi souillée par l'écoulement sanguin se détruisent entièrement » (Manou, iv, 40-41).

L'homme qui a souci de sa dignité et de sa santé doit accomplir certains actes loin de sa demeure : « Qu'il dépose loin de l'endroit où se conserve le feu sacré les ordures, l'eau qui a servi à laver les pieds, les restes de nourriture et l'eau qui a été employée pour le bain. Qu'il y satisfasse les besoins naturels, s'habille, se baigne, lave ses dents, applique le collyre sur ses yeux » (Manou, iv, 151-152).

Il ne doit point souiller l'eau : « Qu'il ne jette dans l'eau, ni de l'urine, ni des ordures, ni de la salive, ni des substances impures, ni du sang, ni des poisons » (Manou, iv, 56).

Il doit éviter les villes où les maladies sont nombreuses (Manou, iv, 80), ne pas rester longtemps dans un lieu où l'air est lourd et empesté, ni s'exposer au froid d'une haute montagne.

Le corps humain a 12 impuretés : les exsudations grasses, la liqueur séminale, le sang, les pellicules, l'urine, les excréments, le mucus du nez, le cérumen, l'humeur flegmatique, les larmes, les concrétions des yeux et la sueur (Manou, v, 135).

Nous ne donnons là que quelques notes. Une étude complète sur le sujet serait longue et fastidieuse, car les législateurs ont accumulé à plaisir les détails, qui souvent sont puérils. La règle générale est qu'il faut éviter tout ce qui semble suspect.

Mais il est des circonstances auxquelles il est impossible d'échapper, aussi des règles de purification deviennent nécessaires. D'abord le brahmane est astreint aux trois *savanas*, c'est-à-dire aux trois bains par jour.

L'eau détruit toute souillure. Un serviteur de dieu doit souvent lui livrer son corps. Dans la sainte Benarès le peuple tout entier se précipite chaque matin vers le Gange. Le fleuve sacré symbolise la mansuétude divine, son courant emporte les fautes, comme il emporte les immondices que l'inondation arrache à ses rives. Hommes, femmes, enfants entrent dans l'eau purificatrice. Elle les enlace, ils frissonnent sous sa froide caresse et ils prient tandis qu'elle trace de grands remous autour d'eux.

L'heure du bain est l'heure sacrée, chacun la passe avec la même ferveur dans l'étreinte du fleuve. C'est l'heure où la pudeur est morte, pendant laquelle les vierges demeurent immobiles dans des poses extatiques sans souci de leurs vêtements mouillés qui laissent voir leurs corps comme si elles étaient nues.

En maintes circonstances, il est urgent de se purifier. Toutes les fois qu'un contact douteux vous a été imposé par le hasard, après avoir éternué, après avoir craché, après avoir transpiré. Lorsque vous avez satisfait aux besoins de la nature, lorsqu'un rêve voluptueux a souillé votre couche, après avoir touché un animal, ou une plante vénéneuse, ou de la terre humide, après s'être coupé la barbe et les cheveux, lorsqu'on a été voir un malade, après avoir rencontré un convoi funèbre.

Les règles de purifications sont précises, sévères. Elles consistent dans des ablutions, dans l'isolement et le jeûne et durent parfois plusieurs jours. Celui qui a touché une femme au moment de ses règles doit se baigner. Après une cérémonie funèbre, il

faut trois jours pour se purifier, dix jours après la mort d'un parent, dix jours également après la naissance d'un enfant. Le livre V des lois de Manou est tout entier consacré aux purifications.

On purifie aussi les objets: les vases de métal avec de l'eau chaude; les vêtements, les peaux et les corbeilles en les lavant; les étoffes de soie et de laine avec des terres salines; le lin avec des graines de moutarde blanche; les tapis avec des fruits de savonnier; les ustensiles d'os et d'ivoire avec de l'urine de vache; l'herbe, le bois, la pierre en les lavant; un pot de terre en le faisant bouillir.

Cependant, il est des circonstances où la purification d'un objet est impossible. — « Lorsqu'un vase a été en contact avec de l'urine, des excréments, des crachats, du pus, du sang, il ne sera pas purifié mais détruit » (Man., v, 123).

On purifie le sol en balayant, en l'enduisant de bouse de vache, en le grattant, en le lavant.

Tout commentaire sur ce qui précède me semble inutile. On y reconnaîtra des moyens prophylactiques poussés jusqu'au scrupule et des procédés dont l'ingéniosité est flagrante. Peut-être la façon de purifier le sol avec de la bouse de vache surprendra-t-elle; elle vient de ce que la vache est regardée comme un animal sacré par les Indous. Rien de ce qui vient d'elle ne saurait être impur. Voilà une erreur que le mysticisme a glissé parmi une multitude de vérités enseignées par l'expérience.

Mesures contre les épidémies et la contagion.

— La terreur des maladies épidémiques a dicté une

bonne partie de leurs sentences aux législateurs indous. Nous avons vu comme ils recommandent d'éviter le séjour des villes contaminées. D'un autre côté SUCRUTA nous enseigne qu'il est interdit de soigner les incurables. « Le médecin qui le ferait s'expose à perdre sa réputation, sa fortune et ses amis. » Un soin jaloux veille sur tout ce qui peut assainir l'air et débarrasser les villes des immondices qui s'y accumulent. On ne doit pas tuer les oiseaux de proie; est-ce qu'ils ne nettoient pas les carrefours et les places? C'est à eux que nous devons d'être débarrassés des charognes dont ils font leur plus chère nourriture. Les arbres et les plantes purifient le vent qui passe, pour cela ils sont les amis de l'homme qui leur voue un culte discret et reconnaissant. Le Figuier Sacré, qui se multiplie autour des temples, donne une ombre propice à la rêverie du brahmane, à l'extase du fakir. Il préserve les dévots contre les ardeurs du soleil, ses racines innombrables dessèchent les marécages; qu'il soit béni! Le Basilic embaume, son parfum est tonifiant et neutralise les odeurs malsaines, il symbolise les amours de Vichnou, on jonche avec ses feuilles les statues du dieu. Le Bilva rafraîchissant est associé au culte de Siva. L'herbe Koussa assure la pureté des rites, car son contact détruit toute souillure.

Toutes les cérémonies initiatiques participent du même principe. Le *Garbhadhana*, qui sanctifie la conception, oblige la mère à des précautions utiles. Le *Poumsavana*, qui vient ensuite, en ajoute d'autres, ainsi que le *Simantanna Yama*, qui a lieu au qua-

trième mois de la grossesse. Avant de couper le cordon, le médecin fait goûter à l'enfant du miel et du beurre, c'est-à-dire lui débarrasse la bouche des mucosités qui ont pu y entrer, c'est le *Djalakarmann*. Au 10^e jour, le *Mamaharama*, sorte de baptême, purification par l'eau. Au quatrième mois, le *Wichkramana*; on peut sortir l'enfant au grand jour. Il ne doit prendre aucune nourriture avant l'*Anna-prasana* (6^e mois). A trois ans, on lui tond les cheveux (*Tchouda*). A 5 ou à 8 ans, on lui fait l'investiture du cordon qui désigne la caste à laquelle il appartient, c'est l'*Aupanayana*. Alors il est *Brahmachari*, c'est-à-dire étudiant, et soumis à une hygiène rigoureuse. Au terme de ses études, il prendra un bain solennel (*Snana*). Il aura droit après cela au titre de *Snataka* et devra observer la règle que Manou imposa au sage.

Le Mariage. — Tout acte important de la vie est réglé comme nous le prouvent clairement les lois du mariage. Le mariage doit avoir pour but la procréation, donc les législateurs ont tout fait pour favoriser ce but et pour le faire servir au développement physique et moral de la race.

Le mariage ne doit pas être célébré avant l'âge de puberté, qui est 8 ans pour les filles et 14 ans pour les garçons (*vajnavalkya*). — Il ne doit pas être célébré entre parents (*id.*), cependant la veuve qui n'a pas eu d'enfants de son premier mari peut épouser son beau-frère (Manou). Manou nous dit quels sont les âges les mieux assortis : « Un homme de trente ans doit épouser une fille de douze ans, un

homme de vingt-quatre ans une fille de huit » (Manou, ix, 94).

Il faut toujours prendre femme dans sa caste. Tout le livre IX de Manou est consacré au mariage, qui est considéré comme un véritable sacrement étant : « L'union de l'homme et de la femme en vue de créer des enfants » (Manou). Le cérémonial en a lieu après des bains et des libations ; et l'époux doit attester par des preuves qu'il a eu la virginité de son épouse. Vatsyayana, moins discret que Manou, nous enseigne que les hommes et les femmes se divisent en trois classes, suivant les dimensions de leur organe sexuel. — Il y a les hommes lièvres, les hommes taureaux, les hommes étalons ; les femmes gazelles, les femmes cavales et les femmes éléphants. L'union du lièvre avec la gazelle, du taureau avec la cavale et de l'étalon avec l'éléphant sont des unions supérieures. Vatsyayana spécifie également quels mariages sont interdits. On ne doit épouser ni une lépreuse, ni une goîtreuse, ni une albinos, ni une rachitique, ni une hermaphrodite, ni une femme qui a appartenu à un autre homme, ni une femme qui semble n'être pas saine. Il est interdit de désirer une amie d'enfance, une compagne d'étude, notre sœur de lait, ni aucune femme de notre parenté. Plus les époux sont inconnus l'un à l'autre, plus le charme qui les attire est grand et plus le but de l'union s'accomplira vite.

Le mariage n'est pas indissoluble. Voici les raisons qui autorisent à le rompre :

« Une femme dont le mari a commis un grand crime, ou est eunuque, ou impuissant, ou affligé d'élé-

phantiasis ou de consommation pulmonaire peut se refuser et le quitter.

« Une femme adonnée aux liqueurs enivrantes, ou de mauvaises mœurs, ou atteinte d'une maladie incurable, doit être remplacée.

« Une femme stérile doit être remplacée la huitième année. Celle dont les enfants sont tous morts, la dixième; celle qui n'a que des filles, la onzième (Man., ix, 98, 70, 81).

Ainsi l'amour ne doit pas égarer l'esprit du juste et le retenir près d'une épouse malade ou stérile. Le bien de la race prime le bien de l'individu. On doit sacrifier son plaisir et ses sentiments pour la collectivité.

« Procréez! » Telle est la grande loi du mariage. Les législateurs n'hésitent pas pour la faire appliquer à s'insinuer dans l'intimité du ménage. — Ils ont publié des règles de l'amour où, mettant de côté toute fausse pudeur, ils ont indiqué aux époux la conduite à tenir.

Plusieurs de ces livres, que leur franchise et leur candeur cynique préservent contre une accusation de libertinage, sont parvenus jusqu'à nous, nous citerons :

— *le Ratira Kasya de Koka.*

— *l'Anourga Rounga de Koullianmoull.*

— *le Kama Soutra de Vatsyayana.*

Ce dernier est le plus orthodoxe. Il enseigne aux époux tout ce qui est permis et tout ce qui est défendu, l'art des caresses et des baisers, les diverses positions du coït, la façon de venir en aide à la nature pour l'accomplissement de l'acte sexuel. Nous ne

chercherons point à approfondir ses enseignements.

Le mariage est sacré, établi sur la valeur d'un serment mutuel. L'adultère est sévèrement puni. La femme coupable est livrée en pâture aux chiens et son complice brûlé vif (M., I, VII).

La Prostitution. — Après le mariage, la prostitution inquiète les législateurs de l'Inde. Le Védisme primitif ne connut point la prostitution sacrée qui s'est introduite dans le rituel avec le culte de Rama.

Les bayadères et les cérémonies érotiques sont d'institution relativement récente. Avec le temps, les fidèles débauchés ne comprirent plus le sens symbolique des turpitudes divines, ni ce que voulait dire de très saint et de très métaphysique l'Yoni et le Lingam que les sculpteurs antiques multiplièrent sur les murailles des temples. Ils y virent des exemples lubriques et l'excuse de leur débauche. Les brahmanes dépravés, fils dégénérés des ascètes qui suivaient dans la méditation le vol hardi de la spéculation métaphysique, ont encouragé ces turpitudes et voilà comment, au culte très pur des époques védiques, ont succédé des orgies sans nom. Quelques rares philosophes conservèrent au fond des temples de Bénarès et de Dehli les traditions primitives. Manou blâme la prostitution. Il maudit les femmes qui ont de mauvaises mœurs. Leur contact est impur. Il interdit aux jeunes gens l'accès des lupanars (IV-83). Il voue au mépris public : « Les personnes tenant des maisons de débauche (IV-85). » Il conseille aux rois de faire surveiller ces établissements (IX-264).

D'après Vatsyayana, on ne peut s'unir sans pécher aux courtisanes et aux femmes qui ont eu deux époux. — Gani Kapati, malgré sa morale facile, se range à cet avis ; il donne comme raison à cette défense le souci où l'on doit être de se préserver des maladies. Cela ferait penser que les Indous connaissent fort bien les maladies vénériennes, peut-être la syphilis.

Les Sépultures. — Au début des civilisations védiques, il est probable que l'on enterrait les morts. Quelques hymnes du Rigveda nous autorisent à le croire : « Va trouver la terre, cette mère large et bonne qui s'étend au loin. Toujours jeune, qu'elle soit douce comme une couverture pour celui qui a honoré les dieux par ses présents. Qu'elle te protège contre Nirriti (génie infernal). » — « J'amasse de la terre autour de toi. Je forme ce tertre pour que tes restes ne soient pas blessés. Que les Pitris gardent cette tombe et que Yama creuse ici ta demeure. » Ce mode de sépulture fut usité longtemps ; il en est parlé dans les épopées. Nous pensons qu'une épidémie, les guerres meurtrières de la conquête, le firent changer. C'est alors que s'élevèrent les premiers bûchers funèbres. Le mort est couché sur un lit de branches sèches choisies à essences odorantes. On a disposé autour de lui les armes, les vêtements et les différents objets qui lui servaient. Tout ce qui a subi son contact doit être anéanti avec lui. Souvent le bûcher est énorme, quelquefois on y jette, avec les richesses du défunt, ses femmes et ses esclaves. Lorsque le feu y est mis,

les parents et les amis s'éloignent. Ils vont se soumettre à des purifications rigoureuses. Pendant ce temps, la flamme monte autour du cadavre, mord sa chair, la ronge, la pulvérise ; elle détruit en même temps le germe morbide, chasse les larves mauvaises. Au bout de vingt-quatre heures, la famille revient. Il reste un petit tas de cendres que l'on ramasse soigneusement et que l'on va jeter dans le fleuve le plus proche. Le courant emporte cela vers l'océan lointain où l'âme du mort communiera avec la grande et belle nature. Sa chair sera mêlée avec elle. Pousière, elle formera quelques grains de plus dans le limon éternel des eaux profondes. Qui sait quelle plante étrange, quelle fleur merveilleuse renaîtra d'elle ?

Ainsi la belle terre indienne restera saine éternellement. Les morts ne l'empoisonneront pas de leur sanie et n'auront jamais été cause de la pullulation dans ses flancs de mille vies microscopiques et mauvaises, comme dans les contrées où l'on creuse des tombes.

Hygiène militaire. — Avant de terminer ce chapitre, disons un mot de l'hygiène des camps, telle qu'on la trouve décrite dans les épopées. Les fils de Pandou savaient que l'ombre de certains arbres est funeste aux troupes qui campent, parce que les démons y fréquentent. Ils installaient leur camp sur un terrain granitique, légèrement en pente, où jamais aucun homme, ni aucune bête n'avait été enfoui, et veillaient à la santé de leurs soldats. — Rama plus poète, recherchait le bord des eaux cou-

rantes et pures. Il faisait creuser un sillon autour de sa tente et recommandait à ses guerriers de ne pas se coucher trop légèrement vêtus sur l'herbe fraîche. Il blâmait ses lieutenants lorsqu'ils s'étaient oubliés entre les bras des femmes belles et faciles et la discipline qu'il réclamait des siens était dictée par le souci qu'il avait de ne point encombrer son arrière-garde de malades et de trainards.

Donc la littérature religieuse de l'Inde nous révèle une préoccupation constante de l'hygiène publique et privée. Toute la législation tend à l'affermissement et à l'accroissement de la race.

Nous verrons qu'il en est ainsi dans les autres religions, filles du védisme, qui peut-être l'ont copié, en cela comme en certains de leurs dogmes.

CHAPITRE II

L'Hygiène de Bouddha et de Confucius

Au sixième siècle avant notre ère, le védisme avait déjà perdu sa splendeur et sa pureté primitives. Les brahmanes avaient interprété la parole divine selon leurs désirs et de façon à légitimer leurs passions. Ils vivaient dans le luxe, dans la mollesse, dans la débauche. Les inviolables préjugés de castes en faisaient des tyrans parfois cruels, toujours orgueilleux, qui dominaient sans conteste sur le peuple. Le Bouddhisme fut une réaction. Le prince Siddhartha, plus connu sous le nom de Sakya-Mouni, fit en Asie ce que, deux mille ans plus tard, Calvin et Luther firent en Europe. Il se posa en adversaire des vieilles institutions languissantes que l'incurie et les vices des prêtres avaient fait diverger de leur sens primitif, et il entreprit de réformer la doctrine et les mœurs. Le bouddhisme est le protestantisme du védisme. A l'idée de caste, il oppose le principe de fraternité humaine qu'il promulgue pour la première fois. A la mollesse sacerdotale, il oppose l'ascétisme monastique. Le vieux monde s'embourbait dans la débauche, il proclame l'excellence de la chasteté.

Contre l'orgueil, il dresse l'humilité. Le brahme est le maître de la foule ; le disciple de Bouddha deviendra volontairement le serviteur du peuple. Il ira, maigre et haillonneux, de village en village, tendre la sébile du mendiant et ne comptera pour vivre que sur la charité des dévots.

La société nouvelle se compose de deux éléments : les moines et les nonnes, qui vouent entièrement leur vie à la recherche de la sagesse et qui aspirent au divin nirvana, les laïques. Donc deux règles différentes répondant chacune à ces deux catégories d'individus.

Grande Moralité. — La règle monastique est exposée dans le *Doutcharita* (Grande Moralité). Elle est sévère et peu différente de celle qu'ont adoptée nos ordres mendiants. La plus rigoureuse recherche de l'hygiène l'inspire. L'esprit ne peut être lucide que dans un corps sain ; les hauteurs des spéculations philosophiques ne sont accessibles qu'à l'ascète qui réfrène ses passions et veille sur les exigences de son corps pour y répondre dans une juste proportion, ni trop, ni pas assez. Le monde bouddhiste est couvert de monastères. Le Japon en compte des centaines dont plusieurs sont grands comme de véritables villes. Les lamaseries contiennent le quart de la population du Thibet. En Chine, en Indo-Chine et en Birmanie, les moines mendiants fourmillent sur les routes, et des bonzes innombrables montent la garde mystique devant les statues dorées des pagodes. — A quelle discipline obéissent-ils ?

Lorsque le novice arrive à la communauté boud-

dhiste, une longue ablution le lave de ses péchés et des souillures du monde. Puis on lui rase les cheveux et la barbe qu'il ne devra plus jamais porter longs. Ensuite il suit la règle inviolable du cloître. Sa nourriture sera végétale. Il boira de l'eau et ne devra faire qu'un repas par jour, à midi. Cependant si la faim le tracasse pendant le reste de la journée, quatre douceurs lui sont permises : le beurre, le miel, le sucre et l'huile. Il couchera sur la dure et ne dormira que sept heures par nuit. Il observera une chasteté rigoureuse, car par-dessus tout le commerce de la femme est impur ; il avilit le corps, le prédispose à des maladies innombrables et jette un voile funeste sur le clair miroir de l'intelligence. Tout le jour, il ira, les yeux baissés, quêter sa vie sur les chemins. Il évitera en marchant les ordures, la boue, les ornières, l'eau stagnante des mares. Il se gardera de se reposer à l'ombre de certains arbres. Quand il apercevra un lépreux ou un homme ayant la gale, qu'il fasse un détour. Qu'il ne caresse pas les chiens, ni les animaux domestiques. Le soir, il devra, avant de rentrer au monastère, laver ses pieds que la poussière a souillés.

Cette règle est très précise, aussi sévère que celle de nos moines catholiques et inspirée par le bon sens. Il n'est pas difficile d'y voir combien l'hygiène y tient de place.

Petite Moralité. — Les laïques doivent se conformer au *Pontcha-Sila* (Petite Moralité). — Pour eux, la façon de vivre est moins sévère que pour les moines. Il y a dix choses défendues : le meurtre, le vol,

l'adultère, le mensonge, les boissons fermentées, les longs repas, le coucher dans un lit haut et mou, les chants, la musique et les spectacles, les guirlandes, les parfums et les onguents, l'acceptation de l'or et de l'argent.

Au nombre de ces dix proscriptions, six au moins visent l'hygiène. — Les boissons fermentées sont expressément interdites, car elles produisent l'ivresse qui livre le corps aux entreprises de tous les démons. — La question de l'opium se pose naturellement ici. — Comment se fait-il que dans les pays dont la religion fait de l'ivresse une faute grave, ce funeste poison soit devenu nécessaire aux jouissances du plus grand nombre ? Nous pouvons répondre à cela que l'habitude de fumer l'opium s'est introduite en Chine bien après les prédications bouddhistes. Aucun des livres saints n'en parle. Comment parleraient-ils d'une chose inconnue du temps où ils furent écrits ? L'opium fut introduit en Chine par les Anglais. C'est la Compagnie des Indes qui la première vendit le funeste produit. Du reste, l'autorité profane et sacrée protesta. Le gouvernement chinois prononça la peine de mort contre les fumeurs d'opium. Il traqua les contrebandiers qui le répandaient. En 1833, un édit impérial parut contre les étrangers qui empoisonnaient ainsi les Célestes. En 1839, 20.000 caisses, représentant une valeur de 100 millions, furent jetées à la mer, à Canton. L'Angleterre en fit un casus belli. Ce fut la cause de la *Guerre de l'opium*. La chance se tourna contre le droit, la Chine fut vaincue. L'ouverture de certains ports au commerce

étranger accentua le fléau. L'habitude du poison se répandit dans les kiosques de laque de la Cité Violette. Cependant les bonzes ne cessèrent de protester. Encore aujourd'hui ils maudissent la pâte végétale dont l'esprit malin se sert pour tuer la Chine.

La défense des longs repas répondait à un besoin, en réagissant contre la gourmandise des Thibétains et des Célestes. Chez les premiers, elle réussit pleinement et fit en deux siècles d'un peuple de gourmands un peuple d'ascètes. Chez les seconds, le progrès fut moins sensible. Les mandarins aiment les nourritures variées et compliquées. Cependant ils observent le jeûne des quatre saisons (Siao Hio, II, 62) et se conforment aux règles du Kia-li : « Le repas est servi séparément aux hommes et aux femmes, dans des lieux différents. Les petits enfants sont servis à un autre endroit. Ils sont placés sur des nattes » (chapitre III, 4).

L'interdiction de posséder des lits hauts et moelleux rendit les Annamites et les Japonais insouciant à la fatigue physique comme au bien-être. Elle fortifia les muscles des portefaix de Saïgon et des coureurs de Yédo.

La défense de danser, de chanter, de faire de la musique et d'aller au spectacle eut pour but d'éloigner les fidèles des foules compactes où le danger permanent des épidémies demeure et de les soustraire aux éléments morbides engendrés par l'air que des milliers de respirations ont vicié.

Çakia-Mouni, en interdisant les guirlandes, les parfums et les fards, savait quel déplorable effet l'abus

de ces choses produit sur le système nerveux. Il ne voulait pas de neurasthéniques parmi ses dévots. Est-ce que des nerfs malades seraient capables de supporter les longues fatigues de la méditation et du travail intellectuel ?

Enfin, nous trouvons la prohibition de l'adultère. Ici la législation a voulu sauvegarder les intérêts de la famille. Il fit du mariage un des actes les plus saints de la vie.

Le Mariage — L'homme est tenu de chercher pour épouse une femme grande, forte, saine, dont il puisse espérer de beaux enfants. La femme doit refuser les hommages d'un être malingre, d'un malade, d'un individu malpropre. On ne se marie pas entre proches parents.

Plus discret que le Brahmanisme, le Bouddhisme ne s'occupe pas de l'intimité du ménage. Du reste, sa doctrine vante avant tout la pureté. La chasteté est la plus grande des vertus. Pudique, il ferme les yeux sur les turpitudes de la chair. Il les tolère entre époux, mais ne les réglemente pas, de peur de les voir de trop près. Il se contente de conseiller de ne jamais oublier le but du mariage. L'homme et la femme qui s'accouplent pour leur propre jouissance égoïste et sans l'espoir secret de créer un être à leur ressemblance sont désagréables à Dieu. Haute morale chrétienne. Inutile de dire que toute tentative d'avortement est réprouvée et considérée comme criminelle. Cependant, dans certaines provinces de la Chine, à Formose, dans de petites îles du Japon, les femmes ne doivent pas être mères avant un âge

donné. Il ne leur est pas permis de dépasser un nombre fixé d'enfants. L'avortement est de pratique courante et légale. Rien dans la loi bouddhique ne justifie cette coutume. Il faut en chercher l'explication dans les religions antérieures; et des raisons d'hygiène en expliquent encore la survivance. Il faut remarquer qu'elle n'existe que dans les îles et dans les pays que leur position géographique rend inaptes à l'extension de la population. La crainte de l'encombrement, de la misère, des famines, des épidémies, légitime ce reste de barbarie.

Le coït est interdit pendant les époques de jeûne (Siao-Hio, II, 59-60); ainsi la loi religieuse impose de temps en temps aux époux un repos salulaire.

La Prostitution. — Très chaste, la loi de Bouddha tolère la prostitution; bien plus, elle en fait une nécessité sociale. Les pays bouddhistes ont envisagé, dès le début de leur civilisation, ce problème *sociologique*, comme l'Europe l'envisagera vingt siècles plus tard. La prostitution est un mal nécessaire. C'est une échappatoire aux passions viriles, une mesure préservatrice de la vertu des femmes et une sauvegarde pour l'intégrité de la famille. Les maisons de tolérance sont aussi nécessaires à un état que les maisons d'éducation; mais il convient d'en réglementer le nombre, de les mettre sous la surveillance de la police et d'empêcher par une sage demi-réprobation la foule des hommes de s'y porter. Au Thibet, où les moines bouddhistes sont les maîtres, cette conduite a été tenue strictement; Lamsa possède deux lupanars qui sont sous la juridiction directe des lamas et la pros-

titution clandestine y est sévèrement réprimée. La femme qui est convaincue de mauvaise conduite est arrêtée, battue de verges, enfermée ou bien exilée dans la campagne déserte des provinces himalayennes, où la vie qu'elle est forcée de mener, en butte aux attaques du froid, de la faim, de la soif et des bêtes féroces, est mille fois plus pénible que le plus dur emprisonnement.

En Chine et au Japon, l'autorité laïque fit preuve d'une complaisance coupable. Au Japon surtout, le gouvernement refusa longtemps de réglementer la prostitution sous prétexte que c'était une atteinte à la liberté humaine. En vain lui représentait-on les ravages causés par la syphilis. — A-t-on le droit d'empêcher un homme de vouloir être malade?... Dans les villes, des quartiers entiers appartenaient aux mousmés de mœurs faciles qui s'y montraient nues et fardées au désir des hommes. Les fleuves étaient couverts de bateaux de fleurs, maisons de rendez-vous flottantes où la société élégante s'attardait la nuit aux accords de la musique entre les bras des danseuses. La contagion franchit le seuil familial. Abandonner sa femme ou sa fille au caprice de l'étranger qui vous visite devint le comble du bon ton. La largeur de l'hospitalité fut sans bornes. — Rentre, bois, mange, prends celle de la maison qui te semble la plus jolie. La cupidité s'en mêla; il y eut des mariages temporaires tels que Loti nous les a décrits dans *M^{me} Chrysanthème*; pour une somme convenue les parents louaient leurs filles pour un certain temps. Bien plus, un petit bourgeois était-il gêné pour ac-

quitter une dette : il envoyait ses filles pendant quelques jours dans un lupanar et les reprenait chez lui quand il avait la somme nécessaire. — On légitima ces turpitudes en les appuyant sur des préceptes falsifiés des vieilles religions nationales. La débauche devint de la sainteté.

Le résultat fut effrayant. Pour avoir abandonné la loi de Bouddha, le Japon se vit ravagé par la syphilis. Plus de la moitié de la population des villes en fut atteinte.

L'Hygiène des Japonais et des Chinois. — Maintenant cet ordre de choses a disparu grâce à l'européanisation ; une bonne juridiction essaye d'enrayer le fléau. — Il était temps. Du reste, au point de vue hygiénique, les Japonais semblent n'avoir jamais été bien favorisés. Ils se contentaient d'un usage journalier du bain. Il n'était pas rare, il y a encore dix ans, de voir dans les rues de Yedo ou de Nangasaki les marchandes prendre gravement leur bain sur le seuil de leurs boutiques. Leurs corps potelé et joli n'était pas certes le bibelot le moins agréable à regarder dans l'étalage ! — Il y avait aussi quelques préceptes vagues tirés des vieux livres du Shinto :

« L'économie des entrailles exige que le noble protège sa tête d'un chapeau et que le campagnard la couvre du *tenogni*. »

— « On doit se coucher à dix heures ! »

— « On a tort de dire qu'on doit se coucher à minuit, l'heure du rat, et se lever à 4 heures, l'heure du tigre. »

— « L'homme qui reçoit sur la tête les premières

neiges de l'âge commence à s'apercevoir de la nuit qui l'entoure. Le froid saisit son esprit et son âme ; car il ne peut revenir aux printemps passés. C'est à cette heure qu'il faut qu'il se décide à prendre soin de son corps, s'il veut vivre longtemps» (Livre Kenno Djïo Maki).

Quelques édits, basés sur de vagues prétextes religieux, interdisaient la vente des viandes avancées et des poissons *kigu*, c'est-à-dire des poissons dont la chair est toxique.

Là se bornait l'hygiène japonaise. Depuis quelques années, plusieurs congrès ont réuni les médecins de l'empire et les bases d'une constitution hygiénique solide ont été posées.

En Chine, le culte des ancêtres imposa aux jeunes gens une foule d'obligations dont l'observation doit nécessairement avoir une influence favorable sur leur santé : « Tous les enfants et les belles-filles qui habitent chez leurs parents et beaux-parents doivent se lever aussitôt que le jour luit ; se laver, se peigner, s'habiller, faire leur tresse, mettre leur bonnet et leur ceinture » (Kia-li, ch. III) ; le même livre donne des détails précis sur les règles des domestiques. Il recommande un usage fréquent bains que les Célestes semblent, hélas ! oublier trop souvent.

Les Sépultures. — Nous devons voir maintenant quel genre de sépulture fut recommandé par Bouddha.

Nous retrouvons le souci où fut le législateur de débarrasser les vivants du voisinage dangereux des cadavres. Lui et ses disciples essayèrent

rent tour à tour de différents modes de sépulture qui se modifièrent avec les circonstances et selon les pays.

Au début, dans l'Inde, les bouddhistes suivaient à ce sujet les préceptes des brahmes. Le corps saint de Çakya-Mouni lui-même fut brûlé et ses cendres furent placées dans huit stoupas (monuments funéraires). Deux siècles ensuite, le roi Asoka les fit précieusement ramasser et distribuer dans quatre-vingt-quatre mille petites *Tchaityas* (chapelles commémoratives). En Birmanie, on jette les morts à la mer et les requins ont bien vite fait de les rendre inoffensifs. Dans les provinces himalayennes, on les expose sur les hauts sommets où règnent la glace et la neige éternelles; le froid détruit les germes morbides et les vautours se régalent de la chair gelée. Au Thibet, ils deviennent la pâture des chiens. En Chine, où la terre est vaste, ils sont enfouis dans le sol. On creuse profondément les tombes dans l'argile, afin que les gaz empestés ne viennent point se mêler à l'air que les vivants respirent. Le Kia-li, livre des rites domestiques de Tchou-Hi, donne dans son vi^e chapitre des détails très précis sur les cérémonies funèbres. Nous y apprenons que les cercueils doivent avoir 9 pouces d'épaisseur (Koug-tze) et que le corps doit être entouré de chaux, de sable et de poussière de charbon. On enterre les morts le 3^e jour (64). La maison doit être soigneusement nettoyée et lavée et la famille jeûne durant 48 heures.

Prophylaxie. — Maintenant, il nous reste à voir quelles sont les mesures prophylactiques conseillées

par Bouddha en cas d'épidémie. Sur ce point, son immense charité semble en défaut. L'égoïsme inné dans l'homme reparait aux époques des grands dangers. Les lamas du Thibet sont inflexibles à l'égard des maladies contagieuses. Leur maître ne leur recommande-t-il pas de se détourner de ce qui est impur. Les gens atteints de lèpre, de gale, de rage, et de la petite vérole sont impitoyablement chassés au désert. On les pousse vers les vastes contrées arides du Pamir où le vent froid des montagnes souffle éternellement sur l'immensité morne du sable, des pierres et de la neige. Les malheureux s'en vont à travers cette contrée inhospitalière où leurs frères les ont exilés dans la frayeur du mal qui flotte autour d'eux. Ils vont sans espoir, jusqu'au jour où la fatigue les terrasse au pied d'une dune, d'où ils ne se lèveront plus. La prochaine tempête enfouira leur dépouille sous le suaire immense des sables mouvants.

Au Japon, les prêtres du Shinto chassent Yekiré, le démon de la contagion, en allumant de grands brazier et en aspergeant les objets suspects avec de l'eau bouillante.

Lorsqu'une épidémie sévit, il est recommandé par les bonzes de laisser jour et nuit du feu allumé dans la maison. Une maison suspecte, après la mort de son propriétaire, est livrée aux flammes.

En Chine, Confucius ne fit qu'affermir les lois hygiéniques de Bouddha et les appuya de toute l'autorité de sa sagesse. Il conseilla à ses disciples de ne rien entreprendre sans consulter *Foung-Choui*, c'est-à-dire l'eau et le vent.

Ce qui veut dire qu'il ne faut rien entreprendre sans s'assurer du temps et qu'il faut faire attention à la température. Les Chinois ont fait de Foug-Choui un être mystérieux qu'ils invoquent contre tous les maux et qui distribue à sa fantaisie la santé et la maladie.

CHAPITRE III

L'Hygiène liturgique égyptienne

Dans notre première partie, nous avons vu tout ce qui concerne la médecine égyptienne et son exercice dans les temples de Memphis et de Thèbes ; maintenant, examinons quelles pratiques d'hygiène exigeaient les prêtres des mêmes temples.

Nous trouvons des renseignements non seulement dans les inscriptions hiéroglyphiques, dans les papyrus, [*Livre des respirations, Livre des embaumements, Livre des morts*], dans les fresques qui dévorent les hypogées ; mais encore dans les œuvres d'un certain nombre d'auteurs grecs qui visitèrent la vieille terre des Pharaons, tels HÉRODOTE, DIODORE DE SICILE, PLUTARQUE, PAUSANIAS. HÉRODOTE, surtout contient des détails précieux ; nous lui en emprunterons une grande partie.

Il paraît évident qu'une propreté rigoureuse était la conséquence des obligations rituelles des Egyptiens. « Les prêtres se rasent le corps en entier tous les jours » (Hérodote, II, 37).

— « Ils se lavent dans l'eau froide deux fois par

jour et deux fois par nuit » (Hérodote, II, 37). Les bains et les ablutions sont souvent recommandés. « On doit se laver avant d'entrer dans une enceinte sacrée, après avoir eu commerce avec une femme, avant de toucher à la nourriture » (Hérodote, II, 64).

Les broyeurs d'olives, les gardiens de pourceaux, les embaumeurs, les pêcheurs, gens nécessairement malpropres à cause de leur métier, doivent être évités ; leur contact est impur (Hérodote, II, 37-47, 64). Les fards font partie de la thérapeutique courante, les papyrus médicaux en mentionnent un grand nombre et ne tarissent pas sur leur efficacité. Certaines habitudes d'hygiène sont recommandées. « Ils se purgent tous les mois pendant trois jours consécutifs. Ils ont un grand soin d'entretenir leur santé par des vomitifs et des lavements » (Hérodote, II, 77).

Les vêtements de laine sont seulement tolérés au dehors : « Ils portent des costumes de lin soigneusement lavés » (Hérodote, II, 37). Cela est sage sous ce climat brûlant dont la chaleur humide d'étuve entretient constamment les tissus dans un état de moiteur qui nécessite une évaporation rapide et complète. Pour la même raison les vêtements ajustés sont prohibés. Les membres seront libres sous des tuniques larges et légères qui serviront à peine à voiler la nudité : « Les hommes ont deux vêtements, les femmes un » (Hérodote, II, 36). « Leurs habits sont de lin, avec des franges autour des jambes : ils les appellent calaisiris ; et par-dessus, quand il fait froid, ils s'enveloppent d'un manteau de laine blanche ;

mais ils ne portent pas ces habits de laine dans les temples » (Hérodote, II, 71).

A cause de la chaleur, beaucoup de fonctions de la vie familiale s'accomplissent dans la rue à l'ombre des hautes murailles de pisé. « Ils mangent dans la rue » (Hérodote, II, 35). Les ustensiles de ménage doivent être rigoureusement nettoyés : « Ils boivent dans des coupes d'airain qu'ils fourbissent tous les jours » (Hérodote, II, 37). Certaines nourritures leur sont défendues : « Les Egyptiens regardent le porc comme un animal immonde. Si quelqu'un en touche un, ne fût-il qu'en passant, il court se plonger dans le fleuve avec ses habits » (Hérodote, II, 97). A plus forte raison, ne doit-on pas en manger ainsi que plusieurs autres choses. « La fève est un légume impur » (Hérodote, II, 37). « Il est interdit aux prêtres de manger du poisson » (Hérodote, II, 37). Manger de l'ibis, du crocodile, de l'hippopotame est un sacrilège.

Certaines obligations imposent de temps en temps le jeûne. La grande fête d'Isis était précédée d'un véritable carême (Hérodote, II, 39).

Le Mariage. — Les lois du mariage furent rigoureuses. Tout homme valide était dans l'obligation de prendre femme. Le mariage consanguin était interdit. On ne pouvait avoir qu'une seule épouse légitime : « Ils n'ont qu'une femme chacun, ainsi que les Grecs » (Hérodote, II, 92), mais des concubines à volonté, car nous savons que les Pharaons ne se faisaient pas faute d'entretenir aux frais de l'Etat dans leur harem une fabuleuse quantité d'esclaves que

gardaient des eunuques nubiens. Amasis eut une passion violente pour la courtisane Rhodopis (Diodore de Sicile). Il est probable que les femmes jouissaient d'une excessive liberté. HÉRODOTE s'en étonna, s'en scandalisa peut-être aussi ; il en conçut un certain dédain pour leurs époux. « Les femmes vont sur les places et s'occupent de commerce. Les hommes restent à la maison et travaillent à faire la toile » (Hérodote, II, 35). DIODORE eut lui aussi une piètre idée des maris égyptiens, sa jalouse ancestralité grecque s'accommodait mal de cette conception pour lui nouvelle de la femme qui, selon la loi égyptienne, était l'égale de l'homme » (Diogène, I, 27).

Par souci de la propreté et de l'hygiène génitale, les prêtres d'Osiris prescrivirent dès les temps les plus reculés la circoncision. Cette loi dut être formulée par Mènes lui-même. « Toutes les nations laissent les parties viriles dans leur état naturel, eux se font couper le prépuce » (Hérodote, II, 36).

Le coït était défendu pendant les époques de jeûne et lorsque les femmes avaient leurs règles. A ce moment, la religion les déclarait impures. C'était la seule circonstance, avec la grossesse, où elles devaient rester chez elles, et vivre en dehors de la vie commune.

La Prostitution. — Cette liberté des femmes autorisait toutes les formes de la prostitution. Du reste, il semble que la vertu féminine fût tenue pour peu de chose puisqu'un Pharaon ne craignait pas de prostituer sa fille, pour découvrir le voleur de son trésor (Histoire de Rhampsinte, Hérodote, II-121). L'aven-

ture piquante de Phéron prouve, d'autre part, combien la fidélité conjugale était rare dans le royaume d'Egypte. Ce prince avait une maladie d'yeux. L'oracle de Bùto lui recommanda de se soigner avec l'urine d'une femme qui n'aurait jamais connu d'autre homme que son époux. Il prit donc l'urine de la reine et... n'y vit pas plus clair ! Alors il se servit indistinctement de celle d'une multitude d'autres femmes. Et il ne fut guéri qu'au bout de dix ans ! (Hérodote, II, 121). Plusieurs grandes courtisanes furent célèbres, Rhodopis, Archidice, etc. Celles de Naucratis furent renommées pour leur beauté (Hérodote, II, 35). Cependant il existait une véritable réglementation de la prostitution. Les filles publiques étaient inscrites sur un registre et soumises au contrôle du grand-prêtre d'Isis. Dans certaines villes, il leur était défendu de sortir de leur quartier. Malades, elles étaient hospitalisées dans certains temples, ou exilées au loin.

Prophylaxie. — Par mesure de prophylaxie les prêtres s'occupaient des esclaves qui travaillaient aux Pyramides. Chaque année, ces malheureux devaient brûler leurs cabanes et en édifier d'autres. On leur faisait des distributions de vêtements. Ils se baignaient dans le Nil plusieurs fois par jour. Les surveillants leur interdisaient de faire leurs besoins naturels sur le chantier. Ils devaient aller pour cela dans de véritables feuillées assez loin et à l'inverse du vent. La plupart d'entre eux, esclaves des provinces agricoles, ne travaillaient aux travaux d'Etat que six mois ; après quoi, ils retournaient

aux champs se reposer en se livrant à des occupations plus saines.

Les prêtres du dieu Thot les visitaient souvent. Les malades étaient sans hésitation séparés de leurs camarades. On les conduisait dans un camp spécial, situé, en bon air sur le haut des falaises arabiques.

Encore purement sanitaire, la loi religieuse qui faisait aux Egyptiens un scrupule de sortir le soir après le coucher du soleil, pendant les semaines qui suivaient la crue annuelle du Nil. A ce moment une grande humidité persistait sur le sol. Le limon séchait et des émanations s'en échappaient au crépuscule. La fièvre flottait au-dessus des étangs à demi-desséchés et des flaques d'eau stagnante que le fleuve avait laissées dans les creux. On peut rapporter à la même raison le souci de se soustraire à la piqure des moustiques. « Ceux qui habitent au-dessus des marais se mettent hors d'atteinte, en dormant sur le haut d'un pylône. Ceux qui dorment dans les parties marécageuses ont imaginé un autre moyen. Il n'y a personne qui n'ait un filet. Le jour on s'en sert pour prendre des poissons ; la nuit on l'étend autour du lit » (Hérodote, II, 95).

Les Embaumements. — « Le sol d'Egypte est une terre noire, crevassée et friable » (Hérodote). Cette particularité géologique justifie l'habitude des embaumements que des scrupules religieux et des croyances métaphysiques aidèrent puissamment à généraliser. On s'est souvent demandé quels procédés de conservation donnaient aux corps cette imputrescibilité qui les garde intacts pendant des milliers d'années ?

Il y en eut probablement plusieurs, car l'état des momies diffère avec les lieux et les époques. « A Memphis, les momies sont noires et si desséchées qu'elles se rompent sous le moindre effort. A Thèbes, elles sont étroitement et minutieusement enveloppées dans leurs bandelettes. Les corps sont jaunes et un peu luisants. Les ongles des pieds et des mains sont teints au henné. Les membres ont conservé une flexibilité remarquable et se ploient sans se briser. Sur les meilleurs d'entre eux, le doigt s'enfonce encore dans les chairs. » — « Aux dernières époques les momies deviennent noires, pesantes, ne forment plus avec leurs bandelettes qu'une masse compacte qu'on ne briserait pas sans instruments » (Mariette).

HÉRODOTE nous parle longuement des embaumements. Selon lui, il y en avait trois genres, plus ou moins onéreux suivant la fortune du défunt et la générosité des héritiers.

Le premier se faisait avec soin. L'embaumeur vidait le cadavre par une ouverture qu'il pratiquait au flanc avec une pierre d'Éthiopie. Il enlevait le cerveau par les narines, au moyen d'un instrument courbe. Ensuite il lavait le corps dans du vin de palme, puis il le remplissait avec de l'asphalte mêlée à une poudre aromatique; ensuite il le mettait dans un bain de natron pendant soixante-dix jours. Au bout de ce temps, les chairs étaient sèches, alors on les enveloppait dans des bandelettes de lin imprégnées de résine.

Le second genre revenait moins cher. On injectait par la bouche et l'anus un liquide caustique

tiré du bois de cèdre. Ce liquide restait soixante-dix-jours dans le corps et dissolvait les viscères. Pendant que s'opérait ce travail interne, la peau macérait dans une solution de natron. Au bout de ce temps, on séchait le corps pour l'enduire ensuite avec du goudron minéral.

Pour les pauvres, on se contentait d'injecter le cadavre avec un liquide nommé *surmaia*.

Les femmes jeunes et jolies n'étaient confiées aux embaumeurs que quatre jours après le décès, lorsque la chair commençait à répandre une odeur sépulcrale, afin que ceux-ci ne les souillent pas (Hérodote, II, 89).

Si on trouvait un corps inconnu, les prêtres du Nil devaient le faire embaumer de la façon la plus magnifique et le faire déposer dans les tombeaux sacrés.

La coutume d'embaumer les cadavres se perpétua sous la domination romaine jusqu'au VI^e siècle.

On agissait de même envers les animaux. Chaque ville avait pour eux une sépulture spéciale. A Bubastis, où régnait la déesse Bast, se trouvait le champ de repos des chats. A Thèbes, était celui des bœufs et des crocodiles.

Le souci des Egyptiens ne devait pas être indifférent aux viscères que les embaumeurs enlevaient des corps. Ils les mettaient avec du natron dans des vases spéciaux qui étaient déposés aux pieds de la momie. Chaque cénotaphe contient quatre de ces vases. Un, surmonté d'une tête de singe et consacré au génie Hapi, qui renferme le foie; un, à tête

humaine, consacré à Anaset, renfermant le cœur; un à tête de cheval, consacré à Tuaumaule, renfermant les entrailles; et le quatrième, le plus précieux, consacré à Kebhsennouf, couronné d'une tête d'épervier et contenant la matière cérébrale. Ces urnes funéraires s'appelaient *Canopes*, sans doute parce qu'elles étaient fabriquées dans la ville de ce nom.

On s'est souvent demandé quelles formules présidaient à la confection des substances antiseptiques et antiputrescibles dont usaient les Egyptiens. On a vu que le natron avait une grande importance. Ce natron était un mélange salin où prédominait le sesquicarbonate de soude ($2\text{NaO} \cdot \text{HO} \cdot 3\text{CO}^2 \cdot 3\text{HO}$). Il était fourni par des efflorescences du sol. On en trouve encore dans la basse Egypte, dans la vallée de Natron, où des lacs, en s'évaporant, en cristallisent sur leurs rivages. Ces lacs, d'une faible étendue et d'une faible profondeur, se couvrent à la fin de l'été d'une croûte d'un rouge de sang, formée de sels chimiques où le natron prédomine. Voici deux formules des natrons employés pour l'embaumement par les prêtres de Memphis. Il serait intéressant d'étudier leur pouvoir microbicide et de voir la force de leur influence sur les éléments de décomposition :

1°	{	Soude et acide carbonique.....	22.44
		Sulfate de soude.....	18.35
		Chlorure de sodium.....	38.64
		Matières étrangères.....	6.00
		Eau.....	14.00

No	{	Soude et acide carbonique.....	32.60
		Sulfate de soude.....	20.80
		Chlorure de sodium.....	15 »
		Eau.....	31.60

Les momies, emmaillottées soigneusement dans de longues bandelettes, étaient mises dans des cercueils de bois odoriférants, exactement de leur forme. Ces coffres funèbres étaient scellés. On peignait sur leurs couvercles des figures allégoriques et des signes hiéroglyphiques qui relataient en entier l'histoire du défunt et on les enfouissait avec soin dans des sépultures machinées admirablement pour empêcher la diffusion au dehors des vapeurs morbides. Plusieurs chambres vides et plusieurs couloirs se suivent et s'enchevêtrent dans la pierre des falaises arabiques. Au fond de la dernière salle, on trouve le puits qui descend au caveau proprement dit où repose le mort. Ce puits est soigneusement bouché avec du sable et des éclats de rochers. Il a souvent douze ou quinze mètres de profondeur, parfois trente. Ainsi la momie était enfouie, jalousement cachée. Beaucoup échappèrent durant quatre mille ans aux aventuriers chercheurs de trésors et nos savants ont pu les trouver intactes, avec leurs bijoux et avec le secret de leur vie lointaine, scrupuleusement inscrite sur les bandelettes qui les entourent.

CHAPITRE IV

L'Hygiène des Mages. — Le Culte de Mithra et l'Hygiène. — Les Parsi.

Zoroastre aima le peuple iranien et rêva de le rendre puissant. La loi religieuse qu'il lui donna est avant tout un traité d'hygiène physique et morale, ainsi que peut nous en convaincre la lecture de l'Avesta et de Dinhar.

L'Habitation. — « Que le divin soleil entre dans la maison des hommes et des femmes de Zarathoustra. » Cette phrase résume toutes les recommandations hygiéniques concernant l'habitation. Le soleil est le symbole de la puissance d'Ormuzd. Il est le distributeur de sa bonté. Chacun de ses rayons porte avec lui la joie, la santé et la vie. Sa lumière doit inonder la maison dont les pièces seront vastes, sommairement meublées. L'air y circulera librement. — Autour, on plantera des grenadiers et des figuiers qui sont les amis de l'homme de bien.

La Nourriture. — Comme Manou et comme Çakia-Mouni, Zoroastre recommande à ses disciples une nourriture saine et frugale. Il leur interdit l'usage de certaines viandes malsaines et des boissons fermentées.

tées. Il leur recommande de manger peu et leur défend de s'attarder à de longs festins. Lui-même, si nous devons en croire la légende, refusa de s'asseoir à la table du roi Vhistapa et passa une partie de sa vie dans le jeûne et la méditation en compagnie des végétaux et des bêtes. Il aimait s'attarder à l'ombre des arbres, l'estomac léger et le cerveau lucide, pour y suivre les caprices de sa pensée. Il mangeait quelques racines savoureuses et partageait avec les biches l'eau des fontaines.

La Purification. — Sa doctrine prouve un souci permanent de la pureté. Le Vendidad presque tout entier parle des choses et des états impurs et des moyens de s'en préserver : « La pureté est, après la naissance, le plus grand bien de l'homme » (Vendidad).

Toutes les causes d'impureté sont physiologiques. Il faut tenir son corps indemne de toute souillure, de peur de la maladie. Un corps souillé est soumis aux malices des Daèvas qui sont des démons très méchants, invisibles, mais toujours présents. Ils rôdent autour de l'homme, cherchant de quelle façon lui nuire. S'ils réussissent à s'introduire en lui, ils y occasionnent des ravages effrayants. La fièvre, le délire, la soif, l'étouffement, le gonflement, le râle, la sécheresse de la peau sont les tristes résultats de leur présence.

Ils appellent la *Druï*, déesse vampire, horrible personification de la mort. Le signalement de ces démons peut nous autoriser à les confondre avec nos modernes microbes.

Tout ce qui sort du corps humain est impur. Un cadavre est impur (Vendidad, Fv et xii). La sueur,

l'urine, la salive, l'air expiré sont impurs, d'où l'obligation de se couvrir la bouche avec un voile. Les ongles et les cheveux sont soumis à la domination des Daèvas. Lorsqu'on les coupe, on doit les ramasser précieusement et les enfouir dans le sol (Vend., Fxvii).

Une femme est impure au moment de ses règles. Alors elle est déclarée *dashtan* et personne ne doit s'approcher d'elle. Elle prend sa nourriture à l'écart, couche dans une chambre retirée, au rez-de-chaussée de la maison. Elle ne doit toucher à aucun ustensile de ménage et n'a même pas le droit de regarder le feu, dont elle se tient à cinquante pas. Tout cela jusqu'au jour où elle ne perdra plus; alors elle rentre dans la vie ordinaire. *Dashtan* aussi est la femme enceinte. Elle le demeure pendant quarante jours après sa délivrance (Vendidad, v, 45-46; vii, 60-72). Certaines professions sont impures : médecins, bouchers, équarrisseurs doivent se purifier avant de rentrer dans la vie commune.

Les règles de purifications sont sévères. Il faut les observer rigoureusement. Il y en a quatre distinctes, usitées selon les cas. La *Padiâr*, qui se fait au moyen d'eau claire et pure; le *Chosel*, pour lequel on se sert d'urine de bœuf; le *Barashonum* ou purification des neuf nuits : le sujet reste isolé pendant neuf jours; chaque nuit, il se lève et procède à de multiples ablutions; la dernière, le *Si-shoui*, est la plus compliquée; elle n'est usitée que dans les cas très graves, pour les imprudents qui ont touché un os ou un cadavre.

L'usage purificateur de l'urine de bœuf peut sem-

bler étrange. Il se rapproche de l'usage de la bouse de vache chez les Indous. Il serait intéressant de savoir qui l'a généralisé. D'ailleurs est-ce que les liquides ammoniacaux n'augmentent pas les sécrétions urinaires et sudorales et ne fluidifient pas les exsudations broncho-pulmonaires? A ce point de vue, ils peuvent avoir une heureuse influence sur l'hygiène générale.

Les objets peuvent aussi être impurs. Il importe qu'ils soient susceptibles d'être purifiés. Pour cette raison, les instruments du sacrifice doivent être en métal. Le métal se purifie plus facilement que toute autre matière ; le cuir plus facilement que l'étoffe. Les vases de terre poreuse contaminés seront détruits. La purification des objets se fait avec de l'eau bouillante. Elle est plus sévère en hiver, saison humide, favorable à la vitalité des germes, qu'en été, saison sèche pendant laquelle la vie cellulaire est ralentie.

Les habitations sont souvent impures elles aussi. Après une maladie d'un des membres de la famille, on ouvre portes et fenêtres et on entretient un grand feu pendant vingt-quatre heures. Après un décès, on jette de l'encens sur ce foyer, puis on arrose les murs avec de l'eau chaude, en disant : « Qu'ils fuient d'ici, qu'ils s'enfuient, les Daèvas et les adorateurs des Daèvas ! » — Du reste, il est très dangereux de séjourner dans une maison où la mort a passé. On ne doit y rentrer qu'après plusieurs jours.

Le Mariage. — La question du mariage préoccupa Zoroastre. Il exigea que la fiancée fût vierge et lança

des anathèmes contre l'homme qui ne voulait pas se fonder une famille.

L'Iranien qui ne se marie pas est digne du mépris de ses frères.

Avant le mariage, les parents des fiancés doivent s'assurer de leur bonne santé. Le mariage est indissoluble. Zoroastre n'a point permis le divorce et non plus la polygamie. Cependant, si deux époux n'ont point d'enfants, l'homme peut, avec la permission de sa compagne, admettre dans son lit une autre femme pour qui le foyer ne reste pas irrémédiablement stérile.

Y a-t-il des empêchements au mariage? Ici se pose un problème spécial aux doctrines zoroastriques : Celui du *Hvaetvadasta*, c'est-à-dire du mariage entre proches parents. Toutes les religions, désireuses de renouveler le sang des familles par un apport étranger, interdisent le mariage consanguin. Le mazéisme, au contraire, conseille ces sortes d'unions : « Les mariages entre cousins sont faits au ciel » (Dinkar). — « Un cousin est un fiancé donné par le destin » (*Id.*).

Cette règle, qui peut sembler étrange, vient évidemment d'une connaissance erronée du principe d'atavisme et d'une mauvaise interprétation des faits. Edifiée sur des conceptions biologiques fausses, elle eut cependant pour but le plus grand bien de la race : « Epousez votre proche parente pour préserver la pureté du sang » (Ardashir). Zoroastre et ses disciples étaient loin de se douter que les mariages tels qu'ils les recommandent aboutissent à un résul-

tat diamétralement opposé au but qu'ils se proposaient. Pour qu'une famille conserve toute son énergie vitale et intellectuelle, il lui faut de temps à autre le rajeunissement par un sang autre. Les lois mystérieuses de l'atavisme, qui ne sont même pas encore définitivement formulées, sont favorables à la fusion des races et tendent vers l'unification d'une humanité future améliorée par des sélections et des croisements heureux. Zoroastre, au contraire, envisageant le problème à rebours, voulut protéger l'intégrité de la famille et de la caste; c'est pour cela qu'il créa le Hvaetvadasta. Fut-il persuadé de l'excellence d'une méthode que l'expérience ne confirmait pas? Non, probablement, puisqu'il transgressa ses propres commandements. Il épousa la fille de Frashaoshtra, une étrangère, et donna sa fille Pournarta à Janaspa, qui ne lui était pas parent.

Cette coutume de mariage consanguin s'établit et se propagea dans tout l'Iram. On en vint même à épouser sa mère, sa sœur. Des souvenirs mythologiques servirent à légitimer cette compréhension nouvelle et évidemment fausse de la loi. Au commencement, Auhrmazd n'avait-il point pris comme épouse Spendarmat (la terre), sa fille. Celle-ci enfanta Gayomart, le premier homme qui eut une pollution nocturne. Sa semence se répandit sur la terre, qui fut ainsi fécondée par son fils. Alors, elle eut deux enfants jumeaux et de sexe différent, Mashya et Mashyoi, qui sont les parents de l'humanité. Donc les Perses crurent aux légendes qui symbolisaient leurs conceptions métaphysiques et prirent comme

exemples ces incestes primordiaux. HÉRODOTE nous apprend (III, 31) que les mariages entre frère et sœur étaient communs sous le règne de Cambyse. L'empereur lui-même épousa ses deux sœurs. CTÉSIAS connut des mariages entre mère et fils, ANTISTHÈNE reproche à Alcibiade d'imiter les Perses avec sa mère, sa sœur et sa fille (Athenée, V, 20), Artaxercès Longue Main épousa sa fille Atossa. Sous le règne d'Alexandre, Sésimithes épousa sa mère. CATULLE semble faire de ces unions un privilège de noblesse : « En Perse, dit-il, les grands épousent leur mère et on considère les enfants nés de ces unions comme les plus nobles. On dit qu'ils seraient dignes du Trône. »

Cette coutume déplorable se répandit au point que le réformateur Aah-Afrid fut obligé de la combattre et de la défendre.

L'adultère et la Prostitution. — Zoroastre édicta les lois les plus sévères pour préserver l'intégrité de la famille. Une femme dont un homme avait abusé sans réparer sa faute en l'épousant pouvait tuer son séducteur. Le concubinage était puni de mort et l'adultère d'un nombre fantastique de coups de fouet.

Cependant il autorisa la prostitution, qu'il considérait comme une sage mesure. Il défendit de molester « ces créatures gaies et contentes, publiquement amoureuses, qui se tiennent sur les chemins et se nourrissent au hasard de ce qu'on leur donne ».

Il imposa aux époux la fréquence du coït : « O. Ormuzd, donne aux hommes des plaisirs purs et saints, qu'ils soient toujours engendrant. » Chaque matin, le mari doit invoquer Oschen, génie qui donne abon-

dance de germes. Une prière sanctifiera l'acte charnel : « Je vous confie cette semence, ô Sapondamad ! » — Toute pratique amoureuse contre nature est une faute épouvantable et implique une souillure presque ineffaçable.

La naissance. — A la naissance d'un enfant, le père envoie chercher du parahom, liquide sacré très compliqué, composé du suc de nombreuses plantes broyées, chez un prêtre. Il en imbibe une éponge qu'il presse sur les lèvres du nouveau-né, puis il le plonge dans un bain tiède. Le placenta est donné en pâture aux animaux carnassiers.

Les Sépultures. — Les cérémonies funèbres ont été réglées par la préoccupation d'éviter aux vivants la contagion ; car tout cadavre engendre la corruption et la peste. Dans le corps d'un mort, la Druï, déesse effrayante, a élu domicile. Elle empeste tout autour d'elle. Souvent on la voit errer à travers la chambre sous la forme d'une grosse mouche verte. Malheur à celui qu'elle effleure de son aile. Il faut, pour la chasser, allumer un feu clair dans la maison.

Quand quelqu'un a rendu le dernier soupir, on lave son cadavre, puis on lui met des vêtements de coton blanc. Ensuite on l'étend sur une pierre ou sur du sable, afin que le sol ne soit pas souillé par son contact (Vend., viii, 8). A partir de ce moment, nul ne peut y toucher, sauf les porteurs, qui auront pour cela des vêtements spéciaux. — Autour de la couche funèbre, il faut brûler des bois aromatiques pour chasser les Daévas et l'affreuse mouche verte qui porte la contagion avec elle (Vend., viii, 23, 79, 80).

Les porteurs prendront le cadavre aux heures ensoleillées du jour et iront le déposer à l'écart, sur une colline déserte où ils l'abandonneront (vi, 43-48; iii, 49-59). Alors viendront les vautours, les corbeaux, les loups, les hyènes, qui feront vite disparaître les parties grasses, siège de la corruption et de l'infection.

Les parents entretiendront pendant trois jours du feu dans la chambre où le défunt rendit le dernier soupir, puis ils quitteront la maison pendant un mois. Durant ce temps, un domestique fidèle y apportera de temps en temps des gerbes de fleurs odorantes.

Il est défendu de jeter les cadavres dans l'eau sous peine de mort (Vend., vii, 25-26), car l'élément fluide est le propagateur le plus rapide de l'impureté. — Il est également interdit de les enterrer. Quand on enfouit un cadavre, le génie de la terre frissonne (Vendidad, iii). Le champ où il repose ne doit pas être labouré pendant un an (Vend., vi, 15; viii, 15 et 16), et il reste impur pendant cinquante ans (Vend., viii, 47-48). Les territoires où beaucoup d'hommes sont tombés, fauchés par la mort, sont à jamais maudits; c'est pour cette raison que les mazdéens eussent préféré plutôt souffrir de la famine que de cultiver certaines plaines pourtant fertiles, mais où avait eu lieu jadis une bataille.

Prophylaxie. — La peur de la contagion leur fit prendre des mesures contre les malades atteints de certaines affections. Le Dinkar nous apprend qu'ils isolaient les lépreux dans des bourgades spéciales, qu'ils consignaient la maison d'un phthisique qu'ils

abandonnaient les contrées où sévissaient la peste et la variole. Ils connurent la syphilis, car plusieurs passages des livres en parlent comme d'un châtiement de la débauche.

Le Culte de Mithra. — Avec le culte de Mithra, les lois zoroastriques se propagèrent dans l'empire romain, modifiées selon les milieux, selon les temps, selon les pays, selon les coutumes préalables. Les initiés aux saints mystères rendaient un culte au feu purificateur, au feu principe immuable de pureté qui efface toute souillure par la caresse de ses langues rouges. Jamais cependant ils n'adoptèrent le mariage consanguin, ni l'habitude d'exposer les morts en pâture à la voracité des bêtes sauvages.

Les Parsi. — Les préceptes de l'Avesta et du Dinkar se sont conservés plus strictement chez les Parsi, fils des Mazdéens.

L'invasion musulmane détruisit la religion iranienne. Après la défaite de Yezdegerd, les dévots s'exilèrent, les uns avec Firouz, en Chine, les autres dans le Kourdistan. Ces derniers vinrent ensuite à Ormuzd, sur le golfe Persique. Mais la conquête étrangère les inquiéta encore. L'Islam faisait des progrès rapides. Alors ils s'embarquèrent. Ce fut une véritable odyssée. Après de multiples aventures, une tempête les jeta sur la côte indienne, près de Diu. Ils y restèrent dix-neuf ans ; mais une prophétie leur apprit que le séjour de cette ville devait leur être défavorable. Ils se rembarquèrent. Une nouvelle tempête les jeta à quelques lieues de Daman. Dès qu'ils furent à terre, ils allèrent saluer Djadiras, raja de la contrée.

Sous certaines conditions, ce prince leur permit de s'installer dans ses états. Ils s'y multiplièrent et envoyèrent des colonies de différents côtés. Il y avait plus de trois siècles qu'ils étaient dans l'Inde lorsque les musulmans parurent. Ils les combattirent d'abord, furent vaincus ensuite et forcés de se réfugier dans les montagnes de Behrout, où ils restèrent douze ans. Ensuite, ils se retirèrent à Bandah. Actuellement, ils sont au nombre de 89.000. Leur centre le plus important est au Goudjerate.

Ils obéissent aux vieilles traditions zoroastriques auxquelles ils n'ont rien changé. Comme les princes leur avaient interdit, au début de leur exode, d'exposer les cadavres sur les collines, ils construisirent les *dakhma* ou tours du silence.

Assez loin en dehors des villes s'élèvent de hautes constructions de briques. Une poterne très basse, percée à la base, y donne accès. Les Nasasalars, porteurs de cadavres, ont seuls le droit d'y pénétrer. On monte par un escalier en spirale jusqu'à la plateforme supérieure. Sa circonférence est légèrement inclinée vers son centre où est ménagé un puits profond. Sur plusieurs rangs sont des places légèrement incurvées; c'est là où les corps sont exposés. Le puits central reçoit les sanies et les ossements. Et les vautours ne cessent de planer au-dessus de ces sombres monuments dont ils sont les maîtres. Leur nombre et leur voracité ne donnent pas le temps aux chairs de se corrompre.

Lorsque les porteurs funèbres apportent un corps, ils poussent des cris de joie, planent lourdement et

s'abattent aussitôt que les hommes ont disparu. Du bas on entend le vacarme d'une vraie lutte. Une heure après, il n'y a plus qu'un squelette.

L'observance rigoureuse de leur foi religieuse a fait des Parsis une des races les plus actives de l'Inde contemporaine ; tandis que les brahmes restent obstinément enfermés dans leur dignité sacerdotale et dans l'orgueil de se savoir les fils d'une caste millénaire, eux se livrent au commerce, à l'industrie, drainent les richesses du pays. Leurs femmes se font recevoir doctoresses, écrivent, tendent vers une émancipation intellectuelle favorable à leur goût pour les sciences et les lettres. Ils multiplient les écoles, préparent leurs fils aux luttes savantes de la politique internationale. Aux dernières élections, le parti libéral a fait élire un parsi député de Londres.

CHAPITRE V

L'Hygiène de la Bible et du Talmud

Moïse fut le plus grand hygiéniste de l'antiquité. La loi qu'il donna aux Hébreux est pleine de prescriptions relatives à la vie publique et privée, pleine de conseils de diététique et de prophylaxie. Il ne faudrait pas croire qu'il promulgua cette loi de toute pièce et avec les seules lumières de son génie. On oublie trop souvent qu'avant d'être le pasteur d'un peuple en marche vers une patrie nouvelle il fut initié aux doctrines cachées des sanctuaires d'Egypte. Partisan de l'initiation en masse et divergeant en cela avec l'opinion de la plupart des autres prêtres égyptiens, il emmena sa tribu dans le désert pour lui donner cette initiation. Il réalisa son projet au Sinaï, dans un décor d'orage. Les grondements du tonnerre et le crépitement de la grêle accompagnaient sa voix qui clamait des choses nouvelles. Les éclairs illuminaient son front. Ainsi les éléments confirmèrent dans l'esprit des auditeurs terrorisés la véracité des doctrines qu'il enseignait. C'est là qu'il donna aux siens les tables de la loi où étaient résumés l'enseignement moral et toute l'hygiène qu'il prétendait imposer à la

foule. Cette hygiène et cet enseignement étaient le fruit d'études millénaires faites en secret dans les sanctuaires de Thèbes et de Memphis.

L'expérience de plusieurs générations de savants les avait préparés.

C'est à cette révélation que Moïse fit sur les hauteurs du Sinaï que la nation israélite doit son étonnante vitalité, sa force, son énergie.

Pour exposer l'hygiène de Moïse sans en rien omettre, il faudrait reprendre verset par verset tout le Pentateuque. Nous nous contenterons d'en examiner les lignes générales et d'en résumer les préceptes.

L'Habitation. — L'hygiène de l'habitation nous est indiquée dans ces quelques versets du Lévitique : « Si celui à qui est la maison vient trouver le sacrificateur et dit : j'aperçois comme une plaie sur la maison. Alors le sacrificateur commandera qu'on vide la maison... et il examinera la plaie. Si la plaie qui est aux parois de la maison a des cavités verdâtres ou rougeâtres plus foncées que les parois, il sortira de la maison... et la fermera pendant huit jours. Le septième jour, si la plaie est étendue, le sacrificateur fera arracher les pierres infectées et les fera jeter hors de la ville. Il fera ràcler la maison à l'intérieur et autour, et on jettera la poussière hors de la ville... Mais si la plaie revient, c'est une lèpre rongeante dans la maison, elle est souillée; on abattra donc la maison... » (Lévitique, xiv, 53 à 56). — Tout cela veut exprimer, croyons-nous, le danger des demeures humides, mal aérées dont les murailles se

couvrent de moisissures. — Du reste les maisons juives dont il reste quelques spécimens à Jérusalem étaient largement éclairées et baignées dans l'air pur; car toutes les pièces s'ouvraient à la manière arabe sur une cour intérieure. Les murs étaient couverts d'un lait de chaux dans lequel on avait mis de l'indigo; car la couleur bleue passait pour favorable aux yeux.

Le Sabbat. — La vie qu'on y menait était plutôt douce. Un jour par semaine était consacré au repos. « On travaillera durant six jours, mais au septième jour, ce sera le repos du sabbat » (Exode, xxxi-15). — « Quiconque travaillera ce jour-là sera puni de mort ». (Exode, xxxv-29). Cette sévérité peut sembler excessive; elle fut cependant mise en pratique : « Or, les enfants d'Israël trouvèrent un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat. Ils l'emmenèrent à Moïse et à Aaron et à toute l'assemblée. Et ils le mirent en prison. Alors l'Eternel dit à Moïse : Cet homme sera puni de mort, que toute l'assemblée le lapide hors du camp. Toute l'assemblée le fit donc sortir du camp et le lapida » (Nombres, xv, 32-33-34-35). Après le retour de Babylone, Néhémie fit fermer les portes de Jérusalem le jour du sabbat; car il regardait la vente des denrées alimentaires comme un travail interdit et il voulait empêcher qu'on ne suivit le funeste exemple puisé pendant la captivité chez un peuple pour qui nulle journée n'était consacrée au Seigneur (Néhémie, xiii, 15 à 25).

En plus du sabbat hebdomadaire, un repos salutaire fut prescrit encore à l'occasion de certaines fêtes

dont nous trouvons la nomenclature au chapitre xxiii du Lévitique :

« Le premier mois, pour la Pâque, durant sept jours, toute œuvre servile sera interrompue.

« A la moisson, après les récoltes, pour la fête des Premices.

« Au septième mois, le premier jour qui est celui de la commémoration, le septième consacré aux expiations.

« La troisième semaine tout entière en l'honneur des Tabernacles. »

La Nourriture. — Pour ces fêtes, l'obligation au jeûne accompagne l'obligation au repos. On doit jeûner également au début de chaque saison. Le jeûne consiste à ne manger que des fruits secs avec du pain sans levain. Tout le monde connaît le cérémonial usité dans chaque famille juive pour la Pâque. C'est alors une véritable époque de cure dont les estomacs doivent se trouver au moins aussi bien que les âmes.

Les Israélites vivaient sous un climat très chaud, propice à l'éclosion de certaines maladies que la sobriété et le choix des aliments seuls peuvent faire éviter. Leur législateur n'eut garde d'oublier cette circonstance. L'hygiène de la table le préoccupe à juste titre et nombreuses sont ses recommandations sur ce sujet. Le chapitre xi du Lévitique est consacré en entier à la nomenclature des animaux dont la chair doit être évitée comme malsaine et impure ; ce sont :

Tous les ruminants, le lapin, le lièvre, le porc, les poissons sans nageoires ni écailles ; parmi les

oiseaux, l'aigle, l'orfraie, le goëland, le cormoran, le milan, l'autour, le corbeau, l'autruche, le hibou, la mouette, l'épervier, la chouette, le plongeon, l'ibis, le cygne, le pélican, la cigogne, le héron, la huppe et la chauve-souris, tous les reptiles. Il est facile de reconnaître dans cette énumération, comme dans celle que Manou donna aux Indous, les animaux à chair échauffante et ceux qui se nourrissant de charognes ou d'herbages malsains. Il est bien entendu, à plus forte raison, que toute bête crevée doit être rejetée avec horreur. « Toute personne qui mangera d'une bête morte sera souillée » (Lévitique, xvii, 15). Il est interdit de manger le sang : « Garde-toi de manger le sang » (Deutéronome, xii, 23). A cause de cela, les animaux conduits à l'abattoir doivent être saignés et non assommés, comme il est d'usage de le faire. Les lévites durèrent, à Jérusalem, présider à l'abatage des bêtes de boucherie pour constater si cette opération était pratiquée scrupuleusement selon les rites. Elle se faisait dans une annexe du temple. — Les fruits sauvages peuvent être dangereux ; ils sont prohibés, ainsi que les premiers fruits des arbres cultivés : « Quand vous serez entré au pays et que vous aurez planté des arbres fruitiers, vous considérerez leurs premiers fruits comme incircuncis et vous n'en mangerez point » (Lévitique, xix, 23).

Il ne faut point abuser du vin et des liqueurs fortes. Noé s'enivra pour n'avoir pas connu les principes mauvais du jus de la vigne. On doit éviter de faire sciemment ce qu'il fit par ignorance : « Le vin

est moqueur et la cervoise est tumultueuse ; et qui-conque en fait excès n'est pas sage » (Proverbes, xx, 1).

La nourriture trop abondante nuit à l'intégrité des fonctions physiologiques. Les longs repas alourdis-sent le corps et l'esprit. Pendant les années que les Hébreux passèrent dans le désert, le Seigneur se chargea de leur donner une nourriture saine. Ils eu-rent la manne et les cailles. Pour étancher leur soif, Moïse frappa le rocher. Il leur était défendu de res-ter longtemps assis à la table des festins. En certaines circonstances, ils devaient manger debout, les reins ceints d'une corde et la main droite appuyée sur un bâton de voyage. — Les provisions doivent être re-nouvelées souvent. La mâne était recueillie chaque matin ; celle de la veille se changeait en une eau infecte.

Les Vêtements. — Les vêtements furent surveillés, car la température chaude de l'Arabie rendait cer-taines fantaisies dangereuses : « Tu ne t'habilleras pas d'un tissu mélangé laine et lin ensemble » (Deutéronome, xxii, 11). Nous avons vu que les Egyptiens devaient obéir à une même loi ; pour le jour et le repos, les vêtements de lin ; pour les nuits fraîches, la laine. Il est cependant probable que les Israélites adoptèrent vite l'ancestral vêtement des bédouins, l'ample burnous de laine blanche qui pro-tège aussi bien des ardeurs du soleil, dont les rayons ne le pénètrent pas, que de l'humidité, dont son épais tissu retient la rosée.

Les purifications. — Les souillures auxquelles hom-

mes, femmes, bêtes, objets sont exposés sont résumées dans le xv^e chapitre du Lévitique.

Est souillé : Tout homme qui a un flux dans sa chair. Le siège sur lequel il s'asseyait. Son lit. Les ustensiles, et les armes qu'il touche, ses vêtements. Quel est ce flux ? — Peut-être y a-t-il là une indication de blennorrhagie. Du reste l'homme qui a des pollutions nocturnes est assimilé à celui qui a un flux.

Est souillée : la femme qui a une perte de sang. Elle entraîne la souillure de tout objet qu'elle touche.

Un homme et une femme sont souillés après le coït même normal et doivent se purifier en lavant leurs parties sexuelles avec de l'eau pure.

Le contact avec un cadavre, avec un animal immonde, avec des excréments et des choses sales, avec des malades, implique une souillure.

Les purifications sont nombreuses et nombreux sont les cas où elles doivent être mises en usage. « Celui qui touchera un corps mort se purifiera avec de l'eau » (Nombres, xix, 11). — On purifiera la tente où le défunt a expiré, ses vêtements, ses armes (Nombres, xix). On purifiera tout objet contaminé au contact d'un malade, tout vase laissé découvert dans une chambre d'agonie (*Id.*). Un homme et une femme se purifieront après une nuit d'amour (Lévitique, xv). Une femme se purifiera à la fin de ses règles, le jour de ses relevailles, après avoir sevré son enfant (Lévitique, xii). On devra se purifier après avoir eu le moindre rapport avec un lépreux ou un teigneux (Lévitique, xiii; Nombres, v ;

Deutéronome, xxiv). Les médecins se purifieront à chaque instant. Les lévites et sacrificateurs ne pourront rentrer dans le sanctuaire qu'après de scrupuleuses ablutions. A chaque porte de Jérusalem, il y avait une piscine où les étrangers étaient dans l'obligation de se laver avant de franchir les murailles. On devait se baigner souvent. Salomon fit construire des bains et fut béni pour cela autant que pour la sagesse de son gouvernement. Les pauvres, les vagabonds, les paralytiques avaient coutume de se réunir aux citernes de Siloé.

L'usage de l'eau fut grand à Jérusalem et les rigueurs d'un éternel été le rendaient nécessaire. Pas un riche pharisien qui n'eût chez lui sa salle consacrée aux bains. Chaque veille de sabbat, les femmes se trouvaient chez la baigneuse. Avant les festins, des esclaves attendaient aux portes du logis pour offrir de l'eau lustrale aux invités et les revêtir d'une robe d'une immaculée blancheur en échange de celle dont les franges avaient, malgré toutes les précautions, balayé les immondices de la rue. Lorsque Madeleine voulut honorer Jésus, elle vint répandre sur ses pieds des parfums d'un grand prix.

Du reste, nul peuple peut-être n'eut comme les Hébreux le souci de la pureté corporelle. Une foule d'imperfections physiques étaient incompatibles à leurs yeux avec les fonctions sacerdotales : « Un homme aveugle, un boiteux, un camus, ou qui aura quelque membre disproportionné, ou un homme qui aura une fracture du pied ou de la main, ou qui sera bossu ou grêlé, ou qui aura une tache à l'œil, ou qui

aura une dartre ou qui aura la gale ou les testicules écrasés... ne s'approchera point de l'autel » (Lévitique, xxi, 16, 17, 18, 19, 20).

Le Nazaréat. — Les Hébreux pouvaient aspirer à un état plus sain, qui correspondait à la vie monastique chez nous, avec cette différence que le vœu était le plus souvent temporaire, c'est ce qu'ils appelaient le *Nazaréat*. Une règle sévère les astreignait alors et l'hygiène à laquelle ils devaient se soumettre était appropriée à leur nouveau genre d'existence : « Celui qui fera vœu de nazaréat s'abstiendra de vin ou de boisson enivrante. Il ne boira aucune liqueur de raisins et ne mangera de raisins ni frais, ni secs. Il ne s'approchera point d'une personne morte » (Nombres, vi, 1 à 10). La défense de l'alcool est sage, imposée à des gens qui doivent rester chastes et l'interdiction d'approcher d'un cadavre est une bonne précaution pour ceux qui doivent vivre en communauté.

Le Mariage. — Chez les Israélites, la question du mariage se plia constamment aux exigences du moment. Au commencement, alors que la race, encore faible par le nombre, avait besoin d'enfants, les unions consanguines et la polygamie sont tolérées. Les fils d'Adam épousèrent leurs sœurs. Le désir d'être mère légittima l'acte incestueux des filles de Loth. Tous les personnages de la Genèse ont plusieurs femmes sans que pour cela le Seigneur leur soit hostile : « Et Lamec prit deux femmes, le nom de l'une était Ada, l'autre s'appelait Tsilla » (Genèse, iv, 19).

« Jacob épouse Léa et Rachel » (Genèse, xxix). — « Ésaü prit ses femmes parmi les filles de Canaan :

Ada, fille d'Elon, et Gholibama, fille d'Ana; il prit aussi Basmath, fille d'Ismaël » (Genèse, xxxvii, 1 et 2).

Cette coutume subsista longtemps. On la retrouve dans l'Exode : « S'il en prend une autre, il ne retranchera pas de nourriture à la première » (xxi, 10). Dans le Lévitique : « Tu ne prendras point une femme avec sa sœur pour exciter leur rivalité » (xviii, 18).

Cependant la famille d'Abraham avait crû et multiplié selon la promesse de l'Éternel et devenait avec les années un peuple puissant. Moïse s'appliqua à restreindre le nombre des épouses. Dans le Deutéronome, il prêcha la modération. Ses conseils furent suivis et bientôt la monogamie s'établit d'elle-même; pourtant il fut permis aux rois d'entretenir un harem. On sait que le sage Salomon usa largement de cette permission.

Pour les mêmes raisons que la polygamie, le concubinage fut permis : « Et sa concubine (d'Abraham), nommée Reunsa, enfanta elle aussi » (Genèse, xxii, 24). « Et Phimma fut concubine d'Eliphaz » (Genèse, xxxvi, 12). « La concubine de Siméon, qui était à Sichem lui enfanta un fils et on l'appela Abimelec. » (Juges, viii, 31). Cette dernière citation nous révèle une des raisons du concubinage. Les Hébreux toujours nomades avaient ainsi des demeures dans chaque ville où ils avaient coutume d'aller et une femme à la disposition de leurs instincts quand ils y étaient. Cette femme était tenue à la même fidélité envers le maître que l'épouse en titre. — Excellent moyen d'éviter les maladies vénériennes. — Peut-être est-ce dans le même but que nous voyons un père don-

ner une maîtresse à son fils. « S'il la destine comme concubine à son fils, il fera pour elle selon le droit des filles » (Exode, xxi, 9). Cependant la raison principale, celle qui s'avoue pour légitimer ces mœurs est dans le désir de peupler; dans la Genèse, nous voyons à chaque instant un personnage coucher avec ses esclaves non par vice, mais pour les rendre mères : Sara stérile présente elle-même à Abraham son esclave égyptienne Agar, afin qu'il la féconde et qu'il en ait un fils (Genèse, xvi). Rachel présenta pour concubine à Jacob sa servante Rilha et Léa lui donna Zilpa (Genèse, xxx, 3, 9).

De droit, les captives appartenaient à leurs vainqueurs qui avaient envers elle certains devoirs à remplir. « Si tu vois parmi les captives une belle femme et qu'ayant pour elle de l'affection tu la désires pour concubine, tu la mèneras dans ta maison. S'il arrive qu'elle ne te plaise plus, tu la renverras où tu voudras, mais tu ne pourras la vendre pour de l'argent, ni la traiter en esclave » (Deutéronome xxi, 10, 11, 12, 13, 14).

Lorsque les lois du mariage furent fixées dans une nation enfin constituée, il y eut à l'union divers empêchements d'ordre hygiénique. Ils sont réunis dans le chapitre xviii du Lévitique : « Nul de vous ne s'approchera de sa propre parente pour découvrir sa nudité » (xviii, 6). Dans les versets suivants, Moïse commente celui-ci. Il interdit tout rapport sexuel d'un homme avec sa mère, sa fille, sa sœur, sa cousine, sa tante, sa bru; d'une femme avec son père, son frère, son oncle et son beau-frère, son gendre.

Cependant, on peut épouser la veuve d'un frère mort sans enfant (Deutéronome, xxx, 5, 10; Ruth, iii, 14).

Le législateur veut conserver, avant tout, l'intégrité de la race; il interdit aux fils d'Israël d'épouser des étrangères : « Tu ne prendras point de femme pour ton fils d'entre les filles de Canaan » Genèse, (xxiv, 3). « Et Rébecca dit à Isaac : Je suis dégoûté de vivre, car Jacob prend femme parmi les filles de Heth » (Genèse, xxxi, 46). « Or Marie et Araon parlèrent contre Moïse au sujet de la femme éthiopienne qu'il avait prise » (Nombre, xii, 1). Les parents de Samson furent indignés contre leur fils, lorsque celui-ci voulut épouser une femme prise parmi les Philistins (Juges, xiv). Après le retour de captivité, Esdras prit le deuil parce que les Hébreux auraient épousé des Babyloniennes (Esdras, ix, 1 à 5). Il força ceux qui étaient mariés à des étrangères à les répudier (Esdras, x). Quelques années plus tard, Néhémie maudit ceux de la nation qui avaient pris pour femmes des Asdodiennes, des Ammonites et Moabites (Néhémie, xiii, 23 à 29).

Moïse voulut que le mariage fût avant tout le moyen de rendre la nation forte. Il fallait aux époux une glorieuse progéniture. Il exempta les jeunes mariés des charges militaires (Deutéronome, xxiv, 5). Il recommanda à l'ardent amoureux certains ménagements. L'époux devait se séparer de sa femme pendant l'époque de ses règles (Lévitique, xv, 18), lorsqu'elle était enceinte (Lévitique, xii), pendant la durée des jeûnes (Exode, xxiii).

La Circoncision. — L'obligation à la circoncision

fut une mesure d'hygiène sexuelle. Cette coutume était répandue en Egypte ; Moïse la conserva et en fit une loi religieuse. L'opération se pratiquait avec un silex : « Et Sephora prit un couteau de pierre et coupa le prépuce de son fils » (Exode, iv, 25). « Fais-moi des couteaux de pierre et circoncis les enfants d'Israël » (Josué, v, 2). Les enfants durent, par la suite, la subir dans les huit jours qui suivaient leur naissance : « quand les huit jours furent accomplis pour circoncire l'enfant, il fut nommé Jésus » (Evangile selon saint Luc, ii, 21). En cela Marie et Joseph avaient obéi aux Ecritures : « Et le huitième jour, on circoncit le prépuce de la chair de l'enfant » (Lévitique, xii, 3).

Moïse édicta des lois spéciales concernant la grossesse et l'accouchement. Une femme enceinte fut sacrée ; nul, même son mari, ne pouvait l'approcher. Elle-même devait prendre d'innombrables précautions pour éviter un avortement. Après sa délivrance, elle devait rester au lit trente-trois jours après la naissance d'un garçon et soixante-six jours pour une fille. Elle était déclarée souillée pendant huit ou quinze jours (Lévitique, xii).

Ayant toléré le concubinage, Moïse réprouva toujours la prostitution : « Qu'il n'y ait point de prostituées parmi les filles d'Israël ». Deutéronome, xxiii-17). L'adultère était puni de mort. Dans les Proverbes, aux chapitres v, vii et xxi, Salomon met les jeunes gens en garde contre les femmes débauchées. Leur fréquentation nuit à la santé du corps, comme à celle de l'âme. « Ta chair et ton corps seront consumés »

(v, 11). « Elle en fait tomber plusieurs blessés à mort, et nombreux sont ceux qu'elle a tués » (vii, 26). « Sa maison est le chemin du sépulcre » (*id.*). « Ne livre point ta force aux femmes » (xxx1, 3).

La mauvaise conduite de la femme autorise le divorce. Il en est de même d'une maladie contagieuse de l'un des époux (Deutéronome, xxiv).

Les Sépultures. — En ce qui concerne les précautions à prendre pour la sépulture, nous avons vu que le contact avec un cadavre entraînait l'impureté et obligeait à des purifications. Les tombeaux étaient élevés en dehors des villes et on y allait seulement au crépuscule, au moment où les exhalaisons semblaient les moins dangereuses.

Prophylaxie. — La loi mettait également en vigueur des mesures de prophylaxie rigoureuse à l'égard de certaines affections qu'on savait contagieuses; telles que la lèpre, la teigne et les diverses dermatoses très répandues parmi les Hébreux, malgré toute la propreté dont ils faisaient usage et à cause probablement de la chaleur torride et de l'humidité de l'air. Il serait trop long de citer en entier les chapitres xiii et xiv du Lévitique, qui ne s'occupent que de cette grave question, les passages du chapitre v des Nombres et du chapitre xxiv du Deutéronome qui y reviennent. Nous renvoyons pour cela à la Bible, version d'Ostervald, pages 102, 103, 104, 105, 127, 187 de l'édition de Bruxelles. On verra que les dermatoses à formes contagieuses furent une préoccupation constante de Moïse. Elles constituaient évidemment un des principaux dangers contre lesquels

il avait à lutter et il s'acharna après elles avec une énergie qui lui fit oublier toute humanité : « Or le lépreux qui sera atteint de la plaie aura ses vêtements déchirés et la tête nue. Il se couvrira la barbe et criera : Souillé, souillé ! Tout le temps qu'il aura la plaie, il demeurera seul et sa maison sera à l'écart » (Lévitique, xiii, 45-46). — Il est à croire que Moïse confondit toutes les dermatoses sous la dénomination générale de lèpre ; il décrit longuement tous les symptômes qui doivent être considérés comme douteux. « Quand un homme aura sur la peau de son corps une tumeur, une éruption ou une tache blanche..... — Quand un homme aura les poils qui deviendront blancs... — Quand un homme aura un ulcère et que la cicatrice sera blanche..... — Quand un homme aura sur la peau une brûlure..... Quand un homme aura une plaie à la tête.... — Quand un homme ou une femme aura des taches sur le corps. — etc. » (Lévitique, xiii). Il semble limiter la période de contagion à la période ulcéralive : « Si la lèpre a couvert toute sa chair, il déclarera : Il est devenu tout blanc, il est pur ; mais le jour où paraîtra de la chair vive, il sera souillé » (Lévitique, xiii, 13-14).

Le sacrificateur était chargé de la police sanitaire. C'est lui qui examinait les malades et qui se prononçait sur la nature de l'affection. Les lépreux furent isolés et nul ne put avoir le moindre rapport avec eux.

Pauvres parias, la crainte les fit rejeter avec horreur en dehors du cadre humain et considérer comme des bêtes venimeuses. Ils vivaient misérable-

ment entre eux jusqu'au jour où, las de souffrir, las de traîner leurs moignons saignants, ils crevaient sur un tas de fumier.

L'isolement était aussi imposé temporairement pour d'autres maladies. Il était également interdit aux Hébreux de rentrer, et à plus forte raison de séjourner dans les villes contaminées.

La crainte de la contagion fit interdire encore l'exposition prolongée des corps des suppliciés jusqu'à la pratique pour donner un salutaire exemple et faire réfléchir ceux qu'un crime tentait : « Quand un homme aura commis un péché digne de mort et qu'on le fera mourir et que tu le pendras au bois, son cadavre ne passera pas la nuit sur le bois ; mais tu ne manqueras pas de l'ensevelir le jour même » (Deutéronome, xxi, 22-23).

L'Hygiène militaire. — Chez ce peuple guerrier, des lois spéciales présidaient à l'établissement des camps : « S'il y a quelqu'un d'entre vous qui ne soit point pur, il sortira du camp et le soir il se lavera dans l'eau. — Tu auras un endroit, hors du camp, où tu sortiras ; et tu auras un pieu avec ton bagage, tu creuseras avec ce pieu et tu recouvreras avec lui ce qui sera sorti de toi » (Deutéronome, xxiii, 9, 10, 11, 12, 13, 14). Les malades contagieux doivent rester hors du camp, à plus forte raison les lépreux (Lévitique xii). Hors du camp doivent avoir lieu les exécutions capitales (Nombres, xv, 35).

L'hygiène du Talmud. — La loi mosaïque fut en usage jusqu'à l'époque d'Esdras ; alors commença le règne du Talmud qui n'est qu'un commentaire des idées

de Moïse. Au point de vue de l'hygiène, il donne surtout des détails sur la façon de vivre. Dans chaque traité, la *Ghemara* expose les règles et la *Mischnah* les explique. Le traité *Holin* donne la nomenclature des quadrupèdes impurs; nous y voyons qu'on doit éviter de manger un animal ayant eu une perforation de l'œsophage, du foie ou une perte de substance pulmonaire ou des granulations dans les méninges. C'est la condamnation des viandes provenant d'animaux tuberculeux. Le traité *Bekhoroth* nous enseigne (44) qu'il est très mauvais de se retenir quand on éprouve des besoins naturels. Le traité *Ni-loch* traite des signes de la puberté (seins qui se gonflent, apparition des menstrues, poils) et de l'hygiène de la grossesse. — Le traité *Oholoth* donne la marche à suivre pour abattre les animaux à la boucherie. Ils doivent avoir la tête tranchée, car le sang est interdit aux fidèles. Le traité *Négraïm* commente les prescriptions du Lévitique concernant la lèpre. Le traité *Zabim* semble faire allusion à la blennorrhagie. Il parle d'une maladie mystérieuse, très contagieuse, qui attaque les parties viriles et qu'il place près de la spermatorrhée et des pertes séminales. Le traité *Schabbath* est relatif à la saignée et le traité *Thacinith* aux ventouses. Dans le traité *Jébamoeth* nous trouvons les recettes délicates proposées aux femmes qui craignent la grossesse. Le traité *Khelhouboth* parle des moyens d'éviter la lèpre et les polypes des fosses nasales et de la façon de diagnostiquer ces maladies. — Au traité *Baba-Kama*, nous trouvons l'interdiction de laisser séjourner un liquide dans un vase ouvert

(115) et des indications pour les repas (86). Il conseille aussi de ne point sortir de chez soi quand la peste ravage la contrée (60). Le Talmud contient encore une foule de prescriptions d'hygiène. Il parle longuement des bains, des douches, des ablutions. Il règle chaque acte de la vie domestique. Nous n'entrerons point sur lui dans plus de détails, car ce serait répéter ce que nous avons dit à propos du Pentateuque.

Nous terminerons donc ici ce chapitre où se trouve résumée à grands traits l'hygiène de Moïse. Une telle vue d'ensemble de sa législation, si succincte et si incomplète soit-elle, montre qu'elle aussi se proposa comme but unique cette lutte pour la vie dont la loi régit la destinée de chaque race. C'est en lui obéissant qu'Israël gagna sa place dans l'histoire, c'est en l'observant avec respect qu'il devint le géant immortel que la ruine de sa patrie ne désespéra même pas et qui, dispersé sans merci par des vainqueurs successifs, continue à vivre parmi les nations avec l'assurance tranquille d'être fort quand même.

CHAPITRE VI

L'Hygiène du Paganisme

Le paganisme ne présente pas, à première vue, une doctrine bien homogène, ni une législation unique. La Grèce hellénisa les dieux ioniens et doriens et les divinités des peuples qu'elle civilisa. Rome assimila les vieux dieux du Latium aux dieux grecs et, par la suite, son panthéon devint le temple commun de tous les Immortels. Nous ne nous occuperons ni des légendes diverses, ni des interprétations différentes. La mythologie du monde antique fut à peu de choses près la même sur tous les rivages septentrionaux de la Méditerranée. Trois villes dominèrent le monde à tour de rôle, Sparte, Athènes et Rome, et lorsque nous aurons étudié les mœurs de chacune d'elles, nous connaîtrons celles de toutes les autres.

Leurs législations, sans s'appuyer directement sur le principe de la révélation, furent cependant quasi-divines. En effet leurs fondateurs eurent tous plus ou moins des rapports avec la divinité; par la suite, ils montèrent à l'Olympe avec le titre de héros et la tradition les confondit souvent avec les dieux. Eurysthène et Proclès descendaient d'Héraclès. Cecrops

eut des aventures étranges. Thésée fut divinisé après sa mort. Romulus naquit mystérieusement et fut élevé par prodige. De même les législateurs eurent tous une légende qui les rendit plus qu'humains. Eurent-ils le soin de s'entourer d'un voile tissé merveilleusement sur le métier épique pour mieux persuader ceux auxquels ils eurent l'orgueil de donner des lois ? Lycurgue communiquait avec le monde divin à volonté. Athénée inspira Solon et lui fit remanier le code trop sévère que les Euménides avaient dicté à Dracon. Numa eut des rendez-vous nocturnes avec la nymphe Egérie. Donc, à cause de la vie fabuleuse de leurs auteurs, les législations grecques et romaines furent religieuses. Le peuple s'habitua de bonne heure à leur donner une origine miraculeuse, à en faire l'expression du désir divin communiqué aux sages. — Il ne nous reste rien des ordonnances de Lycurgue, de Dracon, de Solon, de Numa, tout écrit d'eux a été perdu, mais la tradition nous conserva assez de leurs institutions pour que nous puissions dire qu'eux aussi eurent comme but de donner aux hommes de leur race une arme forte en vue de la lutte pour la vie. A cause de cela, les soucis de l'hygiène ne les trouvèrent point indifférents.

Sparte et Athènes n'eurent jamais les mêmes desseins; aussi leurs législations furent différentes. Sparte rêva la conquête par la force; le glaive au poing; elle eut comme idéal d'asservir le monde à une conception libertaire qui était la sienne propre et où elle se reconnaissait seule dominatrice. Il lui fallut des

soldats. Elle s'isola, farouche, dans sa vallée, que l'Eurolas rendait fertile; et là, dans les prés fleuris que la Taygète couvre de son ombre, elle exerça ses enfants à se faire des muscles. L'ambition d'Athènes fut d'être reine dans le domaine de la pensée, elle ne fut conquérante que par occasion, jamais par principe; une victoire poétique la ravissait davantage que la prise d'une ville. Elle ne sentit sa force et n'en usa qu'à l'approche de l'étranger, quand elle eut la terreur de voir les barbares renverser sous la charge de leurs lourdes armées l'édifice de beauté et d'art qu'elle commençait patiemment à élever. Et toujours les guerres qu'elle entreprit eurent comme but unique d'étendre une civilisation supérieure. Elle semait des vérités philosophiques et des enseignements moraux dans les champs que le glaive de ses guerriers défrichait. Ses troupes traînaient après elles une arrière-garde illustre de poètes, d'artistes, de penseurs.

Une telle différence dans la destinée des deux villes explique la différence qui exista dans leurs législations.

L'Hygiène à Sparte.—Lycurgue n'eut qu'une pensée: faire des Lacédémoniens, des soldats. Il défendit tout ce qui pouvait amoindrir les caractères et pousser à la mollesse. La maison spartiate fut simple, sans luxe. La porte s'ouvrait directement dans une cour où les différentes pièces prenaient jour; souvent elle se composait d'une seule chambre. Tout objet d'art en était prohibé, comme inutile. Une propreté rigoureuse devait y régner. Dans l'âtre, le feu flambait,

chassant au loin l'air impur. Au pilier central étaient pendues les armes du maître, une épée, un casque, un bouclier, un javelot. L'épouse en avait soin. Au fond un lit étroit, dur, suffisant pour se reposer et pour aimer, insuffisant pour s'oublier dans l'oisiveté et dans les étreintes savantes. Du reste, l'homme vivait chez lui le moins possible. Il mangeait à la table commune, trempant son pain au plat de lentilles où tous trempaient le leur, buvant l'eau claire de la fontaine publique. Un règlement sévère lui défendait de s'attarder auprès de sa femme. Etre vu avec elle était pour lui la plus grosse des hontes. Il ne devait s'unir à elle qu'avec la pensée de donner des enfants à la République : le seul métier des armes lui était permis. Aux esclaves, aux vils îlotes le soin de labourer la terre, d'ensemencer, de récolter. Les hommes libres passaient les heures du jour aux discussions de la place publique ou aux exercices militaires. Les chefs les entraînaient à la fatigue par des marches rudes, les familiarisaient avec les ruses guerrières par de fréquentes manœuvres où, divisés en deux groupes, ils feignaient de s'attaquer et de combattre. L'aube les trouvait ainsi, guerroyant dans la campagne; souvent le crépuscule les y surprenait. L'air vivifiant du Taygète développait leurs poumons, la saine fatigue durcissait leurs muscles que des vêtements légers couvraient à peine. Ils vivaient dans une rude hygiène et devenaient ainsi d'infatigables conquérants.

Tout cela depuis leur plus petite enfance; car dans une telle république, les enfants étaient la propriété

de l'état, le patrimoine de tous. Aussitôt qu'un Spartiate naissait, son père le portait à l'assemblée. Un prêtre faisait sur lui des libations avec du vin; puis tous l'examinaient et pronouçaient s'il devait vivre. Les malingres et les contrefaits étaient impitoyablement supprimés comme inutiles.

Adopté par le Sénat, le petit être était alors confié à sa mère qui devait le nourrir elle-même. Les Lacédémoniennes ignoraient la honte d'avoir chez elles des nourrices mercenaires. Elles ne devaient pas envelopper leurs enfants dans des langes, ni les coucher dans des berceaux trop moelleux. Nu et libre, étendu sur une peau de bête, devant le foyer, le petit poussait librement. Lorsqu'il commençait à marcher, personne ne suivait ses pas avec des craintes ridicules. La mère orgueilleuse le regardait d'un peu loin; s'il tombait, elle le laissait se relever seul et n'intervenait point pour sécher ses larmes. Elle ne le gardait auprès d'elle que jusqu'à sept ans; alors l'état s'en emparait et commençait la rude éducation physique commune de tous les garçons de son âge. Il ne portait point de souliers, ne se couvrait point la tête et suivait, sous la direction d'un chef nommé *Irène*, les premiers exercices d'assouplissement et de force. A douze ans, il quittait sa tunique et ne devait plus posséder comme vêtement qu'un manteau de laine; du reste durant les longues heures consacrées à la lutte et à la gymnastique il restait nu.

Les jeunes gens étaient divisés en divers groupes. Aux portes de la ville, il y avait une large esplanade plantée de platanes touffus. C'est là, au *Plataniste*,

qu'ils allaient manœuvrer sous le regard des éphores. De temps en temps ils partaient pour plusieurs jours dans la campagne, parfois chargés d'un lourd bagage, parfois sans emporter même une couverture pour s'envelopper pendant la nuit. Ils mangeaient tous ensemble, aux *philities*, une nourriture frugale qu'eux-mêmes avaient préparée. Ils couchaient sur une litière commune empruntée aux roseaux de l'Eurotas qu'ils avaient arrachés sans se servir d'instruments tranchants. Une semblable promiscuité aurait pu avoir ses inconvénients et engendrer des affections perverses. Lycurgue prévint ce danger; il autorisa, ordonna même l'amitié entre jeunes gens; il défendit l'amour contre nature. La pédérastie était punie de mort.

Donc l'éducation du jeune Spartiate tendait à former un soldat. L'hygiène à laquelle les lois le soumettaient faisait de lui un intrépide, un invincible. Il y restait soumis jusqu'aux approches de la vieillesse. Alors, il laissait pousser barbe et cheveux que jusque-là il avait dû raser soigneusement et il lui était permis de se reposer. Les vieillards se réunissaient aux Leschés pour parler entre eux du passé et préparer l'avenir en élaborant des lois sages.

L'éducation intellectuelle fut toujours très négligée. La plupart des Spartiates ne savaient ni lire ni écrire. Lycurgue exila l'art de la ville, car il en eut peur et le soupçonna de corrompre les mœurs. Il prononça des peines sévères contre les hommes qui font usage de vêtements traînants, de fards et de parfums, contre ceux qui encombrant leur logis d'objets inutiles, con-

tre les ivrognes et les débauchés. Il voulut habituer son peuple à la fatigue, à la lutte, à la souffrance.

La suprême fierté pour un fils de Sparte consistait à pouvoir montrer un beau corps vigoureux où les muscles s'enroulaient au squelette comme des sarments autour d'un arbre jeune et sain. L'obésité était une honte et un crime. Souvent les gens trop gros furent exilés ou durent payer une amende.

Les filles étaient soumises aux mêmes exercices que les garçons. Les lois tendaient à en faire des épouses fortes, capables de donner à la République des enfants nombreux et solides. Le luxe et la parure leur furent sérieusement interdits.

Les vierges étaient vêtues d'une courte tunique sans manches, arrêtant aux genoux et ouverte sur le côté. Femmes, elles portaient une longue robe de laine blanche et devaient alors se voiler la face en public. Il leur était défendu de filer, de s'occuper à de minutieux travaux d'aiguilles.

Jusqu'à leur mariage, elles aussi appartenaient à l'État.

Les lois leur interdisaient la pudeur qui est un indice de perversion morale. Plusieurs fois la semaine, les chefs militaires les réunissaient au Plataniste, devant l'assemblée du peuple. Là, insouciantes de ces mille regards d'hommes qui les enveloppaient et répandaient autour d'elles une atmosphère de désirs, elles dépouillaient leurs vêtements. Leur corps superbe révélait toute sa souplesse, toute sa force et toute sa grâce dans l'harmonie des mouvements qu'une discrète musique rythmait. Elles dansaient,

elles couraient, elles lançaient le disque et le javelot. Parfois, divisées en deux armées de nombre égal, elles luttaien^t entre elles. Parfois elles montaieⁿt à cheval ou bien accompagnaieⁿt les jeunes gens à la chasse des fauves.

Semblables jeux avaient un double avantage : celui de fortifier leur chair et celui de les habituer à recevoir sans émoi l'hommage des mâles. De la femme habituée à paraître sans voile devant la foule anonyme la coquetterie sera nulle, elle ignorera toujours les demi-abandons, le don incomplet d'elle-même, l'art de détailler ses charmes, sans jamais les livrer tout entiers, celui plus pervers peut-être de constamment promettre, ces mille manœuvres savantes qui sont un danger dans les nations policées parce qu'elles affaiblissent le courage et l'énergie des hommes. Est-ce que la coquetterie d'Omphale ne fit pas du divin Héraclès un esclave ?

Properce nous a laissé une description des exercices des filles de Sparte : « Heureuse Lacédémone, nous admirons les jeux où se forment tes vierges. Sans honte, elles paraissent nues au milieu des lutteurs. Tour à tour on les voit, couvertes de poussière, attendre l'heure de la lice et recevoir les rudes coups du pancrace. Elles attachent le ceste à leurs bras, lancent le disque, ou bien font évoluer un coursier rapide. Elles ceignent d'un glaive leurs flancs d'albâtre et couvrent leurs têtes virginales avec un casque. D'autres fois, les cheveux poudrés par les frimas, elles pressent sur les hauts sommets du Taygète les molosses de Laconie » (Élégies, livre III, élégie 14).

Au Plataniste se nouaient le plus souvent les intrigues qui devaient aboutir au mariage. Lycurgue réglementa les unions. Il défendit aux Spartiates d'épouser leurs parentes, mais ne leur permit point non plus de lier leur vie à celle d'une étrangère, ou d'une esclave. Aux hommes libres, des femmes libres, et de tout temps Lacédomone fut fière de la pureté du sang de ses fils. Les épousailles se faisaient d'une étrange façon, rudement, sans fausses galanteries et sans fêtes énervantes. Un soir, le fiancé s'absentait de la maison commune, il allait rôder autour de l'habitation de sa fiancée, simulait un rapt, la conduisait mystérieusement chez lui; puis retournait trouver ses compagnons. Jamais l'époux ne devait manifester publiquement la passion qu'il avait pour sa compagne; il n'allait près d'elle qu'en secret; Lycurgue savait que le mystère aiguillonne l'amour. Tous les citoyens devaient se marier sous peine d'une forte amende. La loi forçait à répudier une épouse stérile. La monogamie était rigoureuse; il était interdit d'avoir des concubines. L'adultère était puni de mort. Des magistrats spéciaux veillaient à la moralité des femmes.

L'Hygiène à Athènes. — Solon, Pisistrate et Périclès eurent un unique désir : faire des Athéniens des artistes. Dracon n'avait point compris le caractère du peuple d'Athènes, il lui donna une législation trop dure et dut s'enfuir devant la révolte que sa sévérité souleva; heureusement que la sagesse de Solon sut réparer le dommage. Lui il pressentit la destinée merveilleuse de la cité encore jeune, il

reconnut le génie de ses habitants et ses lois furent dignes d'être gravées à l'Acropole sur des colonnes de marbre.

La maison athénienne était toute élégance et beauté ; un luxe discret, un goût délicat y régnaient, depuis la base des murailles, que du stuc recouvrait quand elles n'étaient pas entièrement composées avec des blocs taillés aux flancs du Pentélique, jusqu'aux toitures, dont les tuiles d'argile vernie brillaient au soleil. Elle était spacieuse, aérée, ses chambres s'ouvraient sous un portique entourant une cour intérieure où des statues se miraient au cristal tremblant d'une vasque d'eau pure. Des arbustes en décoraient les angles. Il y avait une salle de festin spacieuse, un salon discret réservé aux longues conversations entre intimes, plusieurs salles de réception, puis les chambres et enfin la bibliothèque où le maître gardait jalousement des copies précieuses de l'œuvre des poètes, des historiens, des rhéteurs et des philosophes. L'appartement des femmes était soigneusement séparé, défendu contre l'indiscrétion du dehors par des portes et des draperies et personne, hormis l'époux, n'entrait au gynécée. Dans les communs habitaient les esclaves, les chevaux et la meute.

Le mobilier était somptueux, sculpté dans les bois les plus rares. Les formes s'harmonisaient, souples, idéalement belles et témoignaient d'un goût sûr, ignorant la recherche et le raffinement. Les draperies à plis légers étaient taillées en de merveilleuses étoffes que les galères marchandes ame-

naient au Pirée des contrées les plus lointaines.

Sur tout cela la blonde lumière étalait sa magie; car la maison était bien aérée, fermée aux promiscuités de la rue, mais ouverte par sa partie supérieure au bon soleil, à la brise caresseuse de mer, à la joie de la vie épandue éperdûment, intense et voluptueuse, à travers l'espace.

Les rites religieux exigeaient une propreté rigoureuse et les dieux du logis aimaient les parfums des plantes distillés en essences ou des poudres odorantes qu'on brûle lentement sur un trépied de bronze.

Il y avait toujours, au fond de la maison, entre les appartements de l'époux et ceux de l'épouse, une vaste salle de bains où tous les deux passaient chaque jour de longues heures.

Les riches Athéniens prenaient donc un bain chaque matin; ensuite ils peignaient leurs cheveux, revêtaient une tunique fine et flottante et sortaient pour goûter la douceur de l'air dans les jardins qui s'étendaient au bord de l'Ilisos ou se rendre au Pnyx ou à l'Agora. Là, c'était la vie facile et oisive, au grand air, à l'ombre bienfaisante des bois sacrés, au pied des statues magnifiques. Les amis se rencontraient, discutaient les lois utiles à la République, commentaient les nouvelles ou simplement causaient entre eux de choses futiles ou bien graves. Souvent ils se réunissaient les uns chez les autres et se conviaient mutuellement à de longs repas où des cuisines délicates et des vins agréables émoustillaient l'intelligence et l'esprit.

Ces festins copieux et longs eussent pu être nui-

sibles à la santé, mais la plupart du temps ils étaient uniques, car la coutume athénienne était de ne manger qu'une fois par jour, à midi.

Il ne faudrait pas croire cependant que les Athéniens passaient constamment leur temps dans l'oisiveté. Solon connaissait les dangers de la paresse et l'enraya. Il astreignit les citoyens à des exercices physiques sagement réglés.

Une hygiène rigoureuse, sans être toutefois aussi sévère que celle de Sparte, préside à l'éducation du jeune Athénien. Aussitôt qu'une femme est enceinte, elle en fait la déclaration au démarque de sa tribu, et pendant quarante jours il lui est interdit de sortir. Ensuite elle pourra se promener modérément. Le jour de la naissance, l'enfant est porté au père qui a sur lui droit de vie et de mort. Vigoureux et bien constitué, il vivra; faible ou infirme, il devra disparaître sans chagrin pour les parents. S'il est accepté par le père, une esclave le prend et le lave dans l'eau tiède, en invoquant pour lui Athénée, déesse de la sagesse, Apollon, dieu de la beauté et de la force virile, et Parséphone qui donne aux hommes opulence et richesses. Cinq jours après on le purifiera en l'élevant au-dessus de la flamme sainte qui brûle devant l'autel domestique. Au début de la civilisation athénienne, les mères allaitaient leurs enfants. Solon leur permit de les confier à des nourrices mercenaires. Ces esclaves étaient soigneusement choisies; on prenait de préférence une vigoureuse Laconienne ou bien une femme de Mégare. Elles devaient se présenter devant le pontife souverain de l'Asclépion qui les

examinait et cherchait si leur corps ne présentait point de vices incompatibles avec les graves fonctions qu'elles voulaient remplir. L'enfant leur était confié pour cinq ans. Elles surveillaient ses premiers pas et lui donnaient les premières notions de musique et de danse. A cinq ans, le père le prenait et l'emmenait devant l'assemblée de sa tribu pour le faire inscrire au registre. Les anciens examinaient le jeune enfant qu'on leur présentait et constataient si la patrie pouvait fonder de grands espoirs sur sa vigueur physique. Après cette cérémonie il était confié à un pédagogue. On appelait ainsi un esclave intelligent et digne de la confiance paternelle à cause de la pureté de ses mœurs. A cet homme incombait la tâche grave de surveiller et d'instruire le jeune homme. A douze ans, celui-ci commençait à fréquenter le gymnase et le palestre. Athènes possédait trois gymnases ; le Lycée, l'Académie et le Cynosarge, ce dernier réservé aux enfants illégitimes. On y donnait en même temps l'enseignement intellectuel et l'enseignement physique. Le corps et l'esprit s'y développaient simultanément. Tous les trois étaient situés hors de la ville, dans des sites admirables. Des jardins et des bois les entouraient. Les primevères poussaient dans la fraîcheur des mousses au bord des sources. L'herbe des clairières était constellée de violettes. Les cigales chantaient dans le feuillage des oliviers et des cytises. Les rossignols nichaient dans les épais buissons de lauriers et de troènes. Tous les trois étaient d'ailleurs construits sur le même modèle. De larges portiques, des salles spa-

cieuses où les philosophes et les rhéteurs enseignaient, des bains, le xyste où les jeunes gens se livraient à la course, à la lutte, aux exercices violents qui développent les muscles. Des maîtres surveillaient leurs jeux. Le *gymnasiarque* était un grave fonctionnaire qui dirigeait l'établissement. Les *gymnastes* jugeaient l'adresse et la force des concurrents ; le *poedotribe* et les *sophronistes* veillaient à leur tenue et à leurs mœurs. Chacun des trois gymnases avait une hygiène spéciale ; au Lycée, la mode était aux bains froids, au Cynosarge on pratiquait des massages savants, à l'Académie étaient installées des salles de sudation et de douches. Souvent les élèves y prenaient leurs repas qui se composaient alors d'aliments soigneusement préparés, mais simples. Les Athéniens, sans adopter le grossier brouet de Lacédémone, savaient apprécier la frugalité.

Les palestres, très nombreux en Attique, étaient semblables aux gymnases avec cette différence qu'on y exerçait seulement le corps. On les réservait à l'entraînement des athlètes de profession.

Ici nous devons parler des jeux divins qui tiennent une grande place dans l'histoire de l'hygiène païenne. En l'honneur de chaque divinité, les villes instituaient à l'envi des concours où les jeunes gens et les hommes venaient disputer la palme de l'adresse, de l'agilité et de la force.

Ils y paraissaient nus, orgueilleux de leurs formes superbes, devant un jury formé par la Grèce entière. L'hippodrome et la carrière étaient le champ clos où se décidait la gloire d'une cité ; car chacune d'elles

était plus fière de voir un de ses enfants triompher dans ces luttes pacifiques que d'avoir été victorieuse à la fin d'une guerre longue et rude. La célébrité de plusieurs de ces concours attirait de très loin une foule de spectateurs. Les plus importants furent sans contredit ceux d'Olympie. Ils se célébraient en l'honneur de Zeus et revenaient seulement tous les cinq ans ; Héraclès et l'antique Pelops s'en virent tour à tour attribuer la fondation [par la légende. Ils duraient sept jours au moment de la pleine lune du solstice d'été. Pendant deux mois régnait une trêve sacrée pour permettre à la foule de s'y rendre avec sécurité. Chaque ville y envoyait une théorie en ambassade sous la conduite d'un riche citoyen qui recevait alors le titre d'Architheoros. Une multitude de spectateurs y assistaient ; l'Elide se couvrait alors de tentes et de campements. Une loi les interdisait aux femmes mariées, car il n'était pas bon qu'elles pussent contempler les formes nues des athlètes ; cette faveur fut de tout temps réservée à la grande prêtresse de Demeter Chamyne ; quant aux jeunes filles, elles y furent toujours admises. Tous les hommes pouvaient concourir, pourvu qu'ils fussent grecs. Douze juges ou hellandices présidaient. Les nomophylarques veillaient au bon ordre et à la décence. Les jeux varièrent à l'infini depuis la première olympiade où il y eut seulement deux courses à pieds ; jusqu'aux dernières où on y vit des pugilats et des courses de chars. Je n'entreprendrai point de les décrire en détail, car ce chapitre doit être seulement une vue d'ensemble sur les pratiques de l'hygiène en

Grèce. Tous affirmaient la nécessité de cette hygiène, car pour y triompher il fallait s'être soumis à un entraînement patient et long, à une sobriété très grande, avoir rompu ses membres à la pratique de tous les exercices de gymnastique, être d'une santé parfaite et pouvoir montrer à la foule des spectateurs un corps rivalisant par la pureté de ses formes, l'harmonie de ses proportions et de ses gestes avec les plus belles statues que le ciseau des sculpteurs taillait dans l'impeccable paros. Le vainqueur recevait une couronne d'olivier. Sa patrie lui décernait de grands honneurs. Il y entrait triomphant, par une brèche ouverte aux murailles, sur un quadrigé, aux acclamations du peuple entier. Les poètes chantaient ses louanges, l'art immortalisait ses traits. Les scribes gravaient son nom sur les colonnes votives que la foule, dans son allégresse, consacrait aux divinités tutélaires. A Athènes, une place lui était réservée au théâtre et il était nourri au Prytanée durant toute sa vie.

Après les jeux Olympiques, les plus importants furent les jeux Isthmiques, célébrés tous les trois ans sur le territoire de Corinthe, en l'honneur de Poseidon. Le vainqueur recevait une couronne de pin ou de lierre. Au temps de Pausanias, une forêt de pins couvrait encore l'isthme. Les monuments sacrés étaient disséminés sous les arbres. On a retrouvé en partie leur emplacement et leurs ruines, en exécutant les travaux de percement du canal. Il y avait là un temple consacré à Hélios, où les athlètes malades étaient hospitalisés et soignés. Ils s'y rétablissaient,

dans l'air pur et dans le calme agreste d'un vallon sacré, des fatigues du stade. Le règlement qu'on leur y imposait était rigoureusement conçu d'après les préceptes de l'hygiène (Pausanias).

Les jeux Pythiques en l'honneur d'Apollon attiraient tous les quatre ans une grande affluence à Delphes. Ils se composaient de concours poétiques et musicaux, ainsi que de concours de course, de lutte et d'adresse. Le lieu où ils se célébraient était certainement un des plus sains de la Grèce Supérieure, c'était la plaine de Crissa, au pied du Parnasse. Le vent du midi y soufflait, après s'être rafraîchi aux sommets neigeux du Péloponèse et s'être tonifié en caressant les vagues du golfe de Corinthe.

Enfin les jeux Néméens se célébraient tous les deux ans en Argolide, en souvenir des travaux d'Héraclès. Le vainqueur y était couronné avec de l'ache.

Donc, l'ambition des jeunes gens qui fréquentaient le gymnase était de triompher à ces différentes fêtes. Ils s'y exerçaient jusqu'à leur dix-septième année. Alors ils entraient dans la catégorie des éphèbes et prenaient les armes pour la défense de la patrie. Pendant deux ans, ils ne devaient pas combattre en dehors de l'Attique et formaient à la ville une garde vigilante, toujours prête à verser son sang pour elle. A vingt ans, ils devenaient des hommes, et la République demandait le secours de leurs bras toutes les fois qu'elle en avait besoin.

Le citoyen élevé avec une telle méthode devenait un merveilleux guerrier, tout en restant philosophe,

poète, artiste. Il avait le courage et la force du Spartiate, sans avoir sa rudesse.

Le mariage lui fut de tout temps un devoir imposé par les lois. Solon prohiba lui aussi les unions consanguines. Il exigea le choix d'une épouse belle et forte, capable d'une glorieuse maternité. Après son mariage, la femme devait rester chez elle ; la loi lui interdisait les promenades sans but. Des magistrats spéciaux y veillaient. Le plus souvent elle vivait au gynécée et trompait les heures par de savants travaux d'aiguille et par de longues stations à sa table de toilette.

La vertu conjugale de l'Athénien était moins rigoureuse que celle du Spartiate. La loi exigeait la monogamie, mais tolérait le concubinage. Les riches avaient tous chez eux de jeunes esclaves dont ils partageaient la couche et beaucoup se plaisaient dans la compagnie des courtisanes. Nulle part autant qu'à Athènes, ces femmes eurent une influence aussi grande. Plusieurs acquirent une réelle célébrité. L'amour de Périclès immortalisa Aspasie ; l'art de Praxitèle consacra la beauté de Phryné ; Epicure mit sa sagesse aux pieds de Léontinon, et peut-être Platon oublia-t-il parfois la sienne entre les beaux bras de l'arcadienne Lasthénia. Les hétaires furent une des gloires d'Athènes et de quelques autres cités de luxe. Corinthe était célèbre au loin à cause des mille hiérodules du temple d'Aphrodite (Strabon, VIII, 6, 20). A Paros, les prostituées formaient une corporation puissante ; à Mégare, elles habitaient les demeures les plus somptueuses. Celles d'Athènes embellissaient

par leur présence les plus beaux festins ; une ordonnance de Solon fixait à deux drachmes leur salaire. Le charme de leur conversation rivalisait avec celui de leur corps. Cependant, il ne faudrait pas croire que la prostitution grecque fût toujours synonyme d'élégance et de grâce. A côté des hétaires, vivantes poésies, inspirations des poètes, modèles des peintres et des sculpteurs, souvent discrètes conseillères des hommes d'état, existaient les tristes *pornes*. Celles-ci habitaient les quartiers bas et se livraient honteusement pour quelques oboles aux matelots et aux esclaves. Elles demeuraient seules dans des bouges obscurs où le premier venu pouvait les prendre sur un grabas, ou vivaient réunies dans les *pronia*, sortes de lupanars louches, où chaque nuit grondait l'orgie bestiale et avinée du peuple. Elles guettaient le passant comme une proie : « On peut les voir debout sur le seuil, le sein découvert, à demi nues, rangées en longue file. On peut choisir à son gré » (Xénarchos, cité par Athénée).

Souvent, hélas ! les belles hétaires finissaient parmi elles, telle Laïs, une des gloires de Corinthe ; vieille et misérable, elle se livrait pour un morceau de pain dans les auberges du port.

Cette catégorie de filles était soumise à un véritable contrôle de l'état. Les asclepios les visitaient et faisaient enfermer dans les prisons celles qui leur semblaient malades. Elles payaient une taxe qui, à Athènes, servait à l'entretien du temple d'Aphrodite Pandemos. Solon fit édifier des *pronias* qu'il soumit au contrôle des *agoranomes*. Il espérait voir les jeu-

nes gens y venir chercher un dérivatif à des passions plus honteuses. Les tenanciers payaient un impôt spécial. Le racolage était interdit dans certains quartiers et après certaines heures. Les agoranomes veillaient à l'application de cette ordonnance de police urbaine. Ils possédaient une liste des prostituées. Celles qui étaient vues emmenant avec elles un jeune homme âgé de moins de dix-sept ans étaient battues de verges. On exilait celles qui débauchaient les jeunes filles. Le père qui prostituait ses enfants était condamné à mort.

Ainsi nous avons vu combien peu se ressemblaient les mœurs de Sparte et celles d'Athènes. Une hygiène différente tendait vers un but différent. Leurs divinités tutélaires ne leur inspiraient pas les mêmes principes et les entraînaient chacune par un chemin opposé. Arès armé dominait la citadelle de Lacédémone, le cimier d'or d'Athéna brillait au-dessus du Parthénon.

Les Funérailles. — Cependant quelques coutumes leur étaient communes. Entre autres celles se rapportant aux funérailles. Ioniens et Doriens eurent, dès les temps les plus reculés, l'habitude de brûler leurs morts. Ainsi les cadavres ne souillaient point la terre bienfaisante où pousse le blé qui nourrit les hommes et l'air ne contenait point de gaz délétères échappés des sépulcres.

Le corps était lavé, parfumé avec des essences précieuses, vêtu de riches vêtements. On lui mettait dans la main droite une galette de farine et de miel et dans la bouche une obole, car l'ombre infernale

devait apaiser Cerbère et Caron. On le couchait sur un lit jonché de fleurs, dans la cour intérieure de la maison. Autour brûlaient des cierges faits de joncs enduits de cire (Aristophane). A la porte, les visiteurs trouvaient pour se purifier un vase rempli d'eau lustrale. Cette exposition durait jusqu'à ce que les signes de la mort soient certains; alors avait lieu le convoi, au petit matin, car la loi interdisait de transporter les corps à la chaleur du soleil. Le cercueil, ordinairement en cyprès, était mis sur un chariot et traîné par des bœufs. Suivaient des pleureuses et la famille. Le bûcher était dressé en dehors de la ville et formé de bois odorants. On y brûlait aussi tout ce qui avait directement appartenu au défunt. Ensuite les cendres, soigneusement ramassées dans une amphore, étaient placées dans le tombeau de la famille.

Plus tard, à l'époque de la Guerre Sacrée, ces rites funèbres se relâchèrent et la coutume vint d'enterrer les cadavres. Alors on les couvrait de résine et de poix dans le cercueil.

Après la cérémonie un repas réunissait les invités à la demeure mortuaire. On y faisait des libations d'eau, de lait, de vin, de miel et on y brûlait des aromates. Les funérailles des riches étaient prétexte à des jeux funèbres dans lesquels les athlètes faisaient parade de leur vigueur et de leur adresse.

Sous Périclès, une loi dut défendre aux femmes de se déchirer le visage avec leurs ongles en signe de deuil.

Il est facile de retrouver en tout cela le souci de

l'hygiène. La Grèce ne nous a point laissé les édits et les ordonnances de ses législateurs et c'est à travers ses mœurs, en assistant attentivement à la vie de chaque jour, telle que les écrivains nous l'ont montrée que nous devons trouver ce qui nous intéresse.

Prophylaxie. — C'est ainsi que nous pouvons nous apercevoir que la crainte bien fondée des maladies contagieuses fit prendre certaines habitudes de prophylaxie, quelques-unes ingénieuses, d'autres cruelles. Parmi ces dernières, la défense faite aux asclepios de soigner les incurables. — « Asclépios à l'égard des sujets radicalement malsains n'a pas voulu se charger de prolonger leur vie et leurs souffrances et les mettre dans le cas de produire d'autres êtres probablement destinés à leur ressembler. Il a pensé qu'il ne faut pas traiter ceux qui ne peuvent remplir la carrière marquée par la nature ; parce que cela n'est avantageux ni à eux-mêmes, ni à l'état » (Platon, *République*, livre III).

Il était aussi interdit de naître et de mourir sur les territoires sacrés, dans l'enclos réservé des temples, c'est-à-dire là où la foule des dévots avait besoin, à cause de son affluence, d'un air plus pur. Les asclépios renvoyaient impitoyablement les agonisants et les femmes en couches.

Pour purifier Delos, Pisistrate y fit détruire toutes les tombes et transporta à Rhénée, de l'autre côté du détroit, les ossements qu'on y trouva. Un des premiers exemples de mesure prophylactique que nous trouvons dans les auteurs grecs est l'abandon de Philoc-

tête dans l'île de Lemnos. Il se blessa au pied avec une des flèches d'Atride. Cette flèche avait été trempée dans le sang de l'hydre de Lerne ; et l'odeur qui s'échappait de la plaie était tellement nauséabonde que les Grecs abandonnèrent le blessé seul sur un rivage désert. Il y vécut cependant neuf ans. Il fut guéri par Machaon et Podalyre, les fils d'Asclépiade. A Athènes, on suspendait une branche d'arbre à la porte des maisons où il y avait un malade, pour indiquer aux promeneurs de passer au large. .

La légende prétend qu'Hippocrate fit cesser la terrible peste qui désola la ville pendant la guerre du Péloponèse, en allumant dans les rues de grands brazier. Déjà autrefois le crétois Epiménide avait purifié le peuple du meurtre de Cylon par des libations et des mesures sanitaires. Ce mystérieux personnage fut le fondateur de l'*Orphisme*. C'est lui qui apporta en Grèce le culte du Dieu Inconnu à qui la pureté est par-dessus tout agréable. Ses enseignements aboutirent à la fondation d'un culte ésotérique accessible aux seuls initiés. Nous n'entreprendrons point ici la lourde tâche d'analyser les mystères Orphiques et leurs dérivés, les mystères de Samotrace et d'Eleusis. Il nous suffit de savoir qu'à côté d'un enseignement moral supérieur, l'initiation indiquait aux jeunes disciples des moyens de conserver la santé comme un bien précieux et leur dictait toute une ligne de conduite physique, destinée à éloigner la maladie. Les cérémonies saintes étaient toutes plus ou moins purificatrices ; pour s'en convaincre, on n'aura qu'à lire le dernier livre de l'*Ane d'Or* où Apulée soulève

un peu le voile qui masquait, à Eleusis, l'entrée du grand temple de Demeter. Jeûnes, ablutions, rien n'y manque.

Hygiéniques aussi étaient une grande partie des fêtes religieuses. Pour les célébrer dignement, un nettoyage scrupuleux des maisons, des édifices publics était nécessaire. Aux grandes Panathénées, les jeunes filles allaient en théories laver à la fontaine Kallirhoë le voile de la déesse.

L'Hygiène et la Philosophie.—Nous n'entreprendrons point non plus de rechercher dans les préceptes des philosophes ce qui se rapporte à l'hygiène. La moisson cependant serait grande, car tous eurent plus ou moins le souci de la santé publique. Pourquoi Pythagore défendait-il à ses disciples la viande et les liqueurs capiteuses? Pourquoi Socrate recommandait-il toujours aux siens d'adopter une tenue décente pour être agréables aux dieux? Platon enseignait en se promenant dans les allées ombrées de l'Académie. Aristote fréquentait les berges de l'Ilissos. Zénon fit de la frugalité une des habitudes essentielles du sage. Epicure défendit de prendre des plaisirs de la table et des plaisirs de la chair jusqu'à en éprouver de la fatigue. Tous proclamèrent l'excellence d'une vie bien réglée, partagée entre le travail et le repos et rendue gaie par de saines distractions.

L'Hygiène à Rome. — Disons maintenant quelques mots de l'hygiène à Rome. Conquérante comme Sparte, la ville nouvelle eut aussi la prétention d'égaliser Athènes dans le domaine des arts. Donc elle calqua ses mœurs sur celles de ses deux modè-

les. Sous les rois et sous la République, elle eut la vertu farouche de Lacédémone. Impériale, elle surpassa Athènes par le luxe, mais non par le goût. Au point de vue hygiénique, nous mentionnerons un édit de Numa qui ordonna l'isolement des malades contagieux ; un autre qui défendit sous peine d'amende de jeter des ordures dans le Tibre et un troisième qui institua une corporation spéciale chargée de ramasser chaque matin les débris de toutes sortes que les esclaves mettaient en tas dans la rue. La maison romaine eut d'abord l'aspect rustique d'une cabane laconienne ; ensuite elle s'améliora et devint semblable aux plus beaux palais ioniens. La ville fut assainie sous Auguste qui le premier se préoccupa de la question des égouts, et sous Néron, qui ne craignit pas de faire flamber plusieurs quartiers réputés malsains pour pouvoir, à son gré, faire ouvrir des rues larges et droites. En 364, les pontifes interdirent les jeux sanglants du cirque ; le peuple protesta et le Sénat décida de lui offrir désormais ce spectacle officieusement, à titre de jeux privés. En 105, ils furent officiellement reconnus.

L'éducation du jeune Romain ressemblait à celle des enfants d'Athènes ; la décrire serait, à quelques détails près, répéter ce que nous avons dit plus haut. Comme en Grèce, la loi interdisait les mariages consanguins, qui furent cependant admis et pratiqués par les empereurs. Tous les hommes valides étaient obligés de se marier (Lois Caducaires). Le concubinage fut toujours toléré.

A Rome aussi exista une véritable réglementation

de la prostitution. Les filles publiques d'ordre inférieur furent toujours parquées dans les quartiers bas de Subura, dans d'ignobles lupanars, sous l'autorité souvent tyrannique des *lénones*. Les édiles les surveillaient étroitement et la moindre faute de leur part méritait la prison, le fouet, l'exil ou la croix. Toutes étaient inscrites sur un registre et soumises à la visite d'un médecin. Les tenanciers payaient une forte taxe. La loi fut moins sévère pour les courtisanes de la classe supérieure, celles dont les matrones envièrent souvent le luxe, la grâce, la richesse; celles-là étaient libres d'agir à leur guise; mais cependant elles furent astreintes à un costume particulier, la *toga meretricia*, souvent tissée du reste dans une fort belle étoffe et assez indiscreète pour révéler le corps qu'elle drapait, et la mitre, qui emprisonnait les cheveux que les femmes honnêtes seules avaient le droit de porter longs et flottants. La *stola*, l'*instita*, les bandelettes de laine blanche, leur étaient interdites.

Comme Sparte et Athènes, Rome brûla ses morts. Ses rites funèbres ressemblèrent aux leurs. Comme elles, elle eut ses fêtes purificatrices et, comme elles, elle craignit les maladies contagieuses. Elle interdit ses portes aux vagabonds, aux étrangers d'aspects misérables et sordides.

Des patrouilles spéciales devaient veiller à la propreté des rues, surtout dans les vieux quartiers où l'air raréfié était plus propre à communiquer les germes. Elle établit le principe d'assistance publique, car ses législateurs savaient que la misère phy-

siologique appelle l'épidémie et que les pauvres et les meurt-de-faim sont à cause de cela dangereux pour une ville. Il y avait à dates fixes des distributions de vivres et de vêtements. Le trésor public aidait le père de trois enfants. *La loi Sempronia proposée par Caius Gracchus en 123* fit baisser le prix du blé. *La loi Octavia en 130* institua de véritables dispensaires où les nécessiteux trouvaient des remèdes à leurs maux et des bains gratuits où ils pouvaient aller. *La loi Claudia* et *la loi Antonia* organisèrent le service des *alimentarii pueri* pour les orphelins et les enfants trouvés.

Ainsi lorsque le christianisme vint proclamer le principe de charité et le droit des pauvres au superflu des riches il trouva déjà commencée par la crainte la grande œuvre qu'il allait continuer au nom de la fraternité et de l'amour.

CHAPITRE VII

L'Hygiène et l'Islam

La loi musulmane est contenue non seulement dans le Koran, qui est le livre par excellence, mais encore dans ses commentaires et dans les hadits, recueils d'anecdotes sur la vie de Mahomet. Les principaux hadits sont de Aïcha, la femme préférée du Prophète, d'Abou Horeïra, d'Ibn Abbas, d'Ibn Omar, de Djaber Ibn Abdllah et d'Arras Ibn Malk, ses disciples favoris. Leur ensemble forme la Sonna, la règle inviolable pour tout croyant. C'est d'elle que nous avons essayé de dégager l'ensemble des prescriptions relatives à l'hygiène.

L'Habitation.— Toute maison arabe est construite sur le plan de celle que Mahomet habitait à Médine. Jalousement gardée contre les indiscretions du dehors par un couloir à angle droit, elle est un asile de calme et de silence. Aucune fenêtre ne s'ouvre sur la rue étroite et tortueuse où des immondices entretiennent souvent une odeur infecte. Toutes les pièces s'ouvrent sur une cour intérieure, pavée de grès ou de marbre, suivant la fortune du propriétaire. Des arceaux l'entourent, une vigne y tamise l'ardeur du soleil.

Souvent au centre un jet d'eau entretient une constante fraîcheur. Les murailles sont peintes chez les pauvres, chez les riches couvertes de faïence. L'ensemble respire la propreté et le bien-être. Il y a peu de meubles et les visiteurs se déchaussent avant d'entrer. La maison turque diffère peu de ce type. Aux étages supérieurs, elle a des vérandahs et des moucharabys que les glycines et les roses grimpantes tapissent. Cette escalade de fleurs est un des charmes des rues aisées des villes turques. Chez les gens fortunés, un jardin s'étend derrière le logis. L'appartement des femmes est séparé de celui du maître et la plus méticuleuse propreté y règne.

Souvent on a parlé de la saleté répugnante des douars du sud algérien. Il y a là une exagération très grosse. Sordides, en effet, les huttes des bédouins misérables qui remontent vers le Sahel attirés par l'espoir d'y gagner de quoi mettre un peu de douceur dans leur existence d'éternels crève-faim, en se louant aux colons aux époques de moisson ; mais bien différents sont les véritables nomades, ceux qui vivent libres et errant dans le désert immense qu'ils considèrent comme leur domaine. J'ai quelquefois franchi le seuil d'une tente de caïd du sud, toujours j'y ai admiré une propreté scrupuleuse et un luxe sobre qui faisaient honneur au maître. En cela mes hôtes obéissaient à la loi du Prophète.

L'Alimentation. — Mahomet a réglé avec soin la question de l'alimentation. « L'homme, dit-il, n'a pas à remplir de vase plus malencontreux que son ventre. » Il recommande la sobriété, comme étant une

des vertus les plus agréables à Allah : « Le vrai croyant mange par un intestin, le mécréant par sept. » — « Mangez, buvez, mais sans excès » (Koran, vii, 89). Il est interdit de manger certaines viandes impures, comme la viande de porc ; celui qui en avale une seule bouchée est souillé. D'autres sont également prohibées, du moins il est fortement conseillé de s'en abstenir. A la journée de Khaïbar, le Prophète dit à ses guerriers : « Les viandes les moins bonnes sont celles du cheval, du chameau et de l'âne » (Ibn Syma). A cause de cette parole, tout bon musulman n'en mange jamais. Du reste, la meilleure viande ne vaut rien : « Soyez réservés dans l'usage de la viande ; car elle a quelque chose de l'influence du vin » (Malek). En tout cas, doit être rejetée la chair de tout animal qui n'a pas été tué d'une manière sanglante. Certaines alliances culinaires réputées mauvaises sont maudites et leur usage ne doit pas être mis en pratique. Tels : vinaigre et lait, lait et poisson, fruits et lait, vinaigre et poisson, ail et oignon, viande sèche et viande fraîche, aliments acides et aliments aigres, vinaigre et riz, grenade et bouillie, etc. On ne doit jamais mêler ensemble deux substances de nature chaude, ni deux de nature froide. Le vinaigre et l'huile qui ont séjourné une nuit dans un vase de cuivre doivent être jetés ; ainsi du fromage et du morceau de rôti qui sont restés enfermés longtemps, ainsi de toute boisson ou de toute nourriture contenues dans un vase que l'on a oublié de couvrir.

Comme il est de coutume que les convives réunis à

un festin boivent dans la même coupe, il est interdit de respirer en buvant, car le souffle est impur. Il ne faut pas boire debout, ni à même une outre.

L'usage du vin et de toute liqueur alcoolique est fortement prohibé. Le musulman qui boit du vin commet un sacrilège : La « première goutte en est maudite » (Mahomet). « Tout ce qui enivre, tout ce qui fait perdre le sentiment du bien et du mal est interdit au fidèle d'Allah » (*id.*). « Une quantité égale à ce qui tient dans la main ouverte est défendue » (*id.*).

Pour les malades la diète est un remède souverain : Mahomet la conseilla à Ali qui était fatigué. Ali l'observa et s'en trouva bien. — A ceux qui se plaignaient de lourdeurs d'estomac, de flatulences, le Prophète avait coutume de dire : « Mangez moins, souvenez-vous qu'excès de nourritures nous rend malhabiles à nous défendre contre les entreprises du démon. » Lui-même donnait l'exemple de la tempérance.

C'est certainement encore une raison de santé qui lui fit instituer les jeûnes annuels du Rhamadan. Il pensait que le corps a besoin de se refaire de temps en temps par quelques jours d'un régime sévère. « Le jeûne vous est prescrit comme il l'était à vos prédécesseurs » (Koran, II, 179). « Le mois de Rhamadan dans lequel le Koran est descendu du ciel pour être le guide et la lumière des hommes est destiné à l'abstinence » (Koran, II, 180).

Ce carême arrive le neuvième mois de l'année musulmane. C'est une époque sainte. Pendant ce temps

les portes de l'enfer sont fermées et les démons enchaînés (Bokhari, xxx, 5). Le croyant ne doit rien prendre, même pas un grain d'orge depuis l'aube, jusqu'à l'heure où on ne peut plus distinguer un fil blanc d'un fil noir (Koran, II, 183). Il doit aussi s'abstenir alors de tout commerce avec ses épouses. Ce temps est une époque de repos pour le corps. On doit le sanctifier en restant pur. Indépendamment du Rhamadan il y a au dixième jour du mois de Mahar-ram un jeûne de vingt-quatre heures, l'Achoura qui est facultatif, mais que ceux qui veulent atteindre à la sainteté doivent pratiquer (Bokhari, xxx, 1).

Règles pour la vie journalière. — La loi musulmane conseille encore les exercices physiques comme très salutaires : « Allez en expédition, allez chercher du butin, voyagez et vous serez en bonne santé » (Mahomet). — « Dieu aime celui sous la tente duquel l'herbe ne sèche pas » (Mahomet), c'est-à-dire celui qui ne campe pas longtemps au même endroit. « Dieu a donné l'espace aux fils du Désert » (Proverbe algérien). Elle règle aussi les conditions du repos. Il ne faut pas dormir quand on vient de manger. Pendant le premier sommeil, il est bon de se coucher du côté droit comme faisait le Prophète lui-même (Aïcha). Il convient au sage de se lever de bonne heure : « Celui qui dort après l'*asr* (heure où l'ombre a la longueur exacte de l'objet qui la projette) n'aura à blâmer que lui-même » (Aïcha). — « Le sommeil du matin arrête les bienfaits du ciel » (Proverbe arabe). Il ne faut jamais dormir sur le ventre, car c'est ainsi que les damnés dorment en enfer. Pendant les heures chau-

des du jour le voyageur fera bien de se reposer à l'ombre. « Les démons ne pourront pas l'y atteindre. »

Les impressions morales ont, elles aussi, une grande importance. Leur retentissement sur la santé est souvent considérable. « Garde-toi de la colère ! » Le remède contre elle consiste à faire une copieuse ablution : « La colère vient de Satan. Satan a été créé du feu ; or, l'ennemi du feu, c'est l'eau, que celui d'entre vous qui est en colère fasse donc une ablution. » Il faut se garder aussi d'une joie trop exubérante. — « Je n'aime pas les hommes à grande joie » (Koran). Il convient également d'éviter le chagrin ; en tous les cas un saint ne se laissera pas abattre par lui et réagira par des distractions saines : « Quand le souci te harcèle, tu n'as qu'à t'armer de ton arc. »

Le parfait musulman fera cinq ablutions par jour. Jamais il ne rentrera dans la mosquée sans se verser de l'eau sur les pieds. Il se baignera au moins une fois par semaine. Il n'y a pas une bourgade algérienne ou turque qui n'ait son hammam. Ordinairement un jour est réservé aux femmes, et c'est pour elles un jour de réjouissances, car elles en font un prétexte à de joyeuses réunions. Le croyant doit se faire épiler soigneusement le corps et raser la tête. Il ne conservera qu'une mèche par laquelle l'ange Gabriel le prendra pour l'emporter au ciel au jour du jugement. Cette coutume tend à se perdre ; mais les femmes ont toujours le pubis soigneusement rasé. Elles seraient honteuses du contraire. Une habitude également religieuse vient en aide à la coquetterie

en les engageant à se teindre les ongles et les cheveux au henné.

Le henné n'est-il pas la plante souveraine contre tous les maux, celle qui pousse en touffes autour du trône de Dieu ?

On peut envisager comme une bonne précaution sanitaire l'obligation de se faire mettre de temps en temps des ventouses. Cette opération est dans l'attribution des barbiers. A Constantinople, ils se promènent dans les rues avec leur matériel. Le client s'assoit sur une borne, à l'ombre du platane qui ombrage un carrefour, à la terrasse d'un café maure, ou sur une tombe des cimetières immenses qui ressemblent plutôt à des parcs légendaires un peu abandonnés, où les vieux cyprès subissent l'escalade des jasmins, des clématites et des roses. L'opérateur place le plus souvent ses ventouses sur la nuque. Quelquefois il les scarifie. Il fait cela gravement, dévotement, en psalmodiant à mi-voix des prières.

A la suite de toutes ces mesures d'hygiène, nous pouvons mentionner la circoncision, que les musulmans ont empruntée aux Juifs.

Le mariage. — Lorsque Mahomet voulut régler le mariage, il se heurta à une grande difficulté. La polygamie régnait chez les Arabes. Beaucoup avaient jusqu'à douze ou quinze femmes. Mahomet voulut réagir. Il fut impuissant à supprimer cet abus, mais il le modéra. Sa loi ne permet aux fidèles que quatre épouses ; et encore conseille-t-elle comme excellent de n'en avoir qu'une : « Si vous ne pouvez les maintenir avec équité, n'en prenez qu'une » (Ko-

ran, iv, 2). Elle se montre sévère sur l'observation d'une égalité très exacte entre les femmes d'un même harem afin que l'obligation d'avoir à les traiter toutes aussi somptueusement en réduise le nombre.

Le mariage est obligatoire pour tout homme pubère : « Que celui d'entre vous qui est en état de suffire à la copulation se marie. Le mariage donne la modération du regard » (Mahomet). « Employez vos richesses à vous procurer des épouses chastes et vertueuses » (Koran, iv, 28). Il ne faut épouser une femme ni trop jeune, ni trop vieille. Le mariage consanguin est interdit : « Respectez les liens du sang » (Koran, iv, 4). — « N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de vos pères » (Koran, iv, 26). — « Il ne vous est pas permis d'épouser vos mères, vos filles, vos sœurs, vos tantes, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, vos grand-mères, les filles des femmes dont vous avez la garde. Vous n'épouserez point vos belles-filles, ni deux sœurs » (Koran, iv, 27).

L'adultère est sévèrement puni. « Si quelqu'une de vos femmes a commis l'adultère, enfermez-la jusqu'à ce que la mort termine sa carrière » (Koran, iv, 10). « Imposez une peine à la femme libre et à l'homme libre surpris dans le crime » (*id.*, 20). — « Que vos épouses soient chastes, qu'elles craignent l'impureté et qu'elles n'aient pas d'amant » (iv, 29).

Le Koran autorise toutes les caresses : « Va, prends pour femme une vierge qui te caresse et que tu caresses et ne te mets pas en coït avant de l'animer par des caresses. »

L'époux ne doit pas avoir commerce avec ses femmes pendant leurs règles : « C'est une tache naturelle. Séparez-vous de vos épouses pendant ce temps et ne revenez à elles que lorsqu'elles seront purifiées » (Koran). Nous avons vu aussi plus haut qu'il doit s'abstenir de l'acte charnel pendant le Rhamadan ; des ablutions doivent précéder et suivre une nuit d'amour.

Le mari peut répudier ses femmes ; mais il faut qu'il les garde au moins quatre mois avant d'exécuter cette résolution une fois qu'elle est prise. On ne peut répudier la même épouse que trois fois. Il faut garder celle qui est enceinte jusqu'à sa délivrance (Koran, II, 226 ; LXV, 4).

Une mère doit allaiter son enfant deux ans (Koran, 133). Pendant ce temps, son mari ne peut coïter avec elle. Une femme répudiée peut se remarier au bout de trois mois (Koran, II, 228).

La Prostitution. — La loi musulmane semble condamner la prostitution. Mahomet défendait à ses disciples tout rapport sexuel avec une inconnue. D'un autre côté les Kalifes édictèrent des peines sévères contre les femmes de mœurs faciles. Ils savaient que l'amour vénal est une grande cause de propagation des maladies vénériennes et ils interdirent au nom de la religion le mariage à tout homme débauché convaincu d'avoir attrapé du mal avec une prostituée. En Tunisie, on exile les filles publiques aux îles Kerkena, « afin qu'elles n'empoisonnent pas le sang des jeunes gens sur qui veille Allah » !

La prostitution a pris de grandes proportions dans

les pays musulmans depuis l'apparition des étrangers. — La clientèle des lupanars est surtout composée de marins, de voyageurs que la curiosité attire. Si on se promène la nuit dans les ruelles de la Kasba d'Alger, on pourra se convaincre de cela ; on sera étonné du peu d'Arabes que l'on rencontrera dans les maisons de prostitution indigènes. On remarquera aussi que la prostituée arabe ne perd jamais complètement le sentiment de la pudeur ; ce qui prouve peut-être la nouveauté relative de ce genre de métier. Il n'y a pas encore une catégorie de femmes qui y soit fatalement prédestinée, comme dans nos vieilles civilisations européennes. Il faut excepter les ouled nains et certaines tribus kabyles, chez qui la prostitution est générale et semble être un reste d'antiques coutumes, d'ancestrales habitudes, peut-être d'anciens cultes. Il est à remarquer que ces tribus sont de races berbères et furent converties par la force à l'islamisme, dont elles observent les lois d'une façon bien peu rigoureuse.

Cependant Mahomet autorisa le concubinage. Les captives appartenaient à leurs vainqueurs, qui pouvaient sans mal agir les violer ; mais ils avaient certains devoirs à remplir envers elles. Une fois qu'elles avaient été déflorées par eux, ils ne pouvaient plus les renvoyer et étaient tenus d'adopter les enfants qu'elles mettaient au monde. Elles-mêmes devaient au maître une fidélité absolue. En somme, il n'y avait guère à les différencier des épouses légitimes que par une question de préséance.

Les Funérailles. — La loi musulmane n'oublia pas

de régler la question des funérailles. Les cadavres doivent être enfouis dans la terre, à une profondeur assez grande. On marque l'emplacement des tombes par une colline ou par une simple pierre. Nul ne peut, sans commettre un sacrilège, remuer la terre qui recouvre les morts : « Le sol du repos est sacré. » Du reste, plusieurs légendes nous autorisent à croire que cette défense a une raison purement sanitaire. Un jour, un habitant de Médine acquit un terrain où avait existé jadis un cimetière. Malgré la défense de la loi, il y mit la charrue, mais voici qu'une flamme sortit du sol et l'enveloppa ; en même temps, une odeur étrange et suffocante se répandait. Effrayé, notre homme s'enfuit chez lui, persuadé qu'il avait réveillé la colère des défunts. Il se coucha, la fièvre le prit. Trois jours après il était mort. Pendant les semaines qui suivirent, ses épouses et ses enfants furent emportés par le même mal que lui.

En Turquie, les cimetières sont plantés d'ifs et de cyprès. Les fleurs y poussent à foison. Peut-être connaît-on l'influence heureuse des végétaux et les multiplie-t-on dans ces endroits précisément pour qu'ils purifient l'air que des exhalaisons pourraient corrompre. En tous les cas, le charme des paysages y gagne et je ne sais rien de plus délicieux que les grands cimetières d'Ycoub, de Stamboul et de Scutari, qui sont comme des bois sacrés dans la ville.

Prophylaxie. — Mahomet recommanda aux croyants d'éviter les villes contaminées par un mal épidémique quelconque. Nous verrons prochainement qu'ils ont, hélas ! oublié ce conseil.

CHAPITRE VIII

L'Hygiène et le Christianisme

Après les prédications de Jésus, le christianisme vint donner au monde une morale nouvelle et lui imprimer un élan vers un avenir plus précis dont le but doit être atteint par l'universalité de la race humaine. Toutes les religions précédentes furent des instruments de lutte pour la vie offerts par leurs législateurs à des races particulières, limités à l'usage d'un peuple. Le christianisme eut une prétention plus vaste, plus sublime. Il décréta le dogme de la fraternité humaine, il proclama bien haut cette vérité que les religions antiques n'avaient que timidement indiquée. En vertu de ce principe, il rêva de réunir tous les hommes en un faisceau homogène, en une même famille, en une armée admirable pour les lancer aux bonnes et pacifiques conquêtes du futur.

A côté de ses lois morales, il en édicta d'autres qui sont purement hygiéniques. Nous les trouvons dans *les commandements de Dieu et de l'Eglise*, dans les *rites* qui accompagnent certains sacrements et dans la collection des *Canons* publiés par les conciles.

Les Commandements de Dieu. — Le troisième commandement de Dieu est ainsi formulé :

Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement.

Ce qui revient à dire qu'un repos de vingt-quatre heures par semaine est nécessaire au bon fonctionnement des muscles. Comprenant cela, l'Eglise garda la sage mesure hébraïque qui fit consacrer par Moïse le sabbat, seulement elle en changea la date, car il lui importait de rompre complètement avec les anciennes traditions. Au début seul le repos était forcé ce jour-là : « Que chaque premier jour de la semaine chacun mette à part chez soi et rassemble ce qu'il pourra selon sa prospérité, afin qu'on n'attende pas que je sois arrivé pour faire les collectes » (1^{re} Corinthienne, xvi, 2). Ici il n'est encore question ni de prière en commun, ni de sacrifices. C'est vers 140 que Justin fit un devoir aux chrétiens de sanctifier ce jour en l'employant plus particulièrement au service de Dieu. « Le jour du soleil, que ceux qui habitent à la ville et à la campagne se rassemblent dans un même lieu. On y lit les écrits des apôtres et des prophètes autant que l'heure le permet. La lecture finie, celui qui préside prend la parole pour expliquer la vérité qu'on vient d'entendre et exhorter le peuple à la pratiquer. Alors, tous se lèvent et se mettent en prière; puis on offre le pain, le vin et l'eau » (Apologie, i, 66.) Ce passage est le premier qui fasse allusion à une obligation quelconque où aient été les fidèles d'assister aux offices dominicaux.

L'excellence de cette mesure d'un repos hebdoma-

daire n'est pas à discuter. Elle a été universellement reconnue.

En plusieurs pays, une loi est venue aider à sa réalisation et elle a souvent préoccupé nos économistes et nos hommes d'Etat qui, toujours, s'y sont montrés favorables.

Le sixième commandement nous dit :

Luxurieux point ne seras

De corps, ni de consentement.

Lui aussi est sage au point de vue de l'hygiène. Il proclame l'excellence de la chasteté et condamne implicitement la déchéance physique et morale qui accompagne la débauche. Non seulement il met le chrétien en garde contre la fatigue corporelle que cause le commerce trop fréquent des sexes ; mais encore contre les imaginations voluptueuses qui détrouquent l'intellectualité, et qui prédisposent à toutes les habitudes communes aux dégénérés de l'instinct sexuel. C'est en s'attardant complaisamment aux images licencieuses qu'il se plaît à faire naître dans son esprit que l'homme en arrive à de monstrueuses aberrations génitales.

Le commandement suivant vient comme annexe à celui-ci pour le préciser.

Œuvre de chair ne désireras

Qu'en mariage seulement.

Le christianisme réprouve absolument tout commerce charnel illicite. Le concubinage et l'adultère sont à ses yeux des fautes mortelles qui ne peuvent avoir aucune excuse et dont seul le pardon de Dieu peut nous laver. Les adultères et les débauchés

étaient honteusement chassés de l'assemblée des fidèles aux époques apostoliques. Ils étaient publiquement examinés. Dans certaines villes, en obéissance aux ordres de l'évêque, l'épouse coupable fut promenée nue à califourchon sur un âne et son complice exposé au pilori. Tout le monde connaît la cruelle façon dont le chanoine Fulbert fit punir Abailard. La prostitution fut aussi réprouvée par l'Eglise. Cependant les papes semblent l'avoir jusqu'à un certain point tolérée dans leurs Etats et nous savons qu'au temps où les abbés avaient l'autorité souveraine sur une grande partie de la France mérovingienne, la visite et le maintien de l'ordre dans les lupanars entraient parmi les attributions du barbier des couvents. Les premiers essais de réglementation de la prostitution en France furent faits à l'instigation du clergé. Nous en dirons ici quelques mots.

En 800, Charlemagne, nommé empereur d'Occident, ordonna que les femmes de mauvaise vie seraient dévêtues et battues de verges en public. L'homme qui aurait donné asile à une prostituée devait payer une amende, puis la porter sur ses épaules de chez lui à la place publique. En 1254, saint Louis fit bannir les prostituées. En 1256, il leur interdit l'entrée des églises et des cimetières. En 1360, furent fondées les premières maisons de tolérance parisiennes et le prévôt de Paris interdit aux pensionnaires de ces établissements de porter le même costume que les sages damoiselles. Une ordonnance du 18 septembre 1367 indique comme maisons tolérées celle de l'Abreuvoir, Macon, de la Boucherie, de la rue du Froid-

mantel, du clos Bruneau, de la cour Robert de Paris, de la rue Chapon. En 1369, l'évêque de Toulouse fit savoir par une lettre pastorale qu'il exigeait que toutes les filles qui faisaient commerce de leur corps dans son diocèse portassent une marque sur leurs vêtements. En 1560, l'archevêque de Paris réussit à faire abolir complètement les mauvais lieux. Cette mesure était trop radicale et dut être abrogée, car ses conséquences menaçaient de devenir désastreuses. Une honnête femme ne pouvait plus sortir seule dans les rues.

Saint Louis fut le premier qui fonda des maisons de refuge pour les repenties et qui s'occupa du traitement des maladies vénériennes. En 1565, la municipalité de Paris suivit bien tardivement son exemple et fit construire à cet effet l'Hôpital Général.

Durant tout le moyen âge, les étudiants de la faculté de Paris qui étaient convaincus d'avoir eu commerce avec une ribaude étaient exclus des cours pendant un temps plus ou moins long.

Donc le mariage seul autorise aux yeux de l'Eglise les rapports des sexes. Dans les premières années du christianisme, il est probable que les lois matrimoniales ne furent pas tout de suite bien sévères.

Il ne fallait pas effaroucher les infidèles par une morale trop rigoureuse. L'apostolat eut besoin d'être d'abord plein de mansuétude pour réussir dans sa tâche de conversion. Ainsi la polygamie n'était alors interdite qu'aux fonctionnaires de l'Eglise : « Il faut donc que l'évêque soit irrépréhensible, *mari d'une*

seule femme, sobre, etc. » (saint Paul, 1^{er} épître à Timothée, III, 2). — « Je t'ai laissé en Crète, pour que tu établisses des pasteurs dans chaque ville où tu trouveras quelqu'un d'irrépréhensible, *marié à une seule épouse* » (saint Paul, Epître à Tite, I, 6).

Pourtant la chasteté était déjà regardée comme la plus grande des vertus. « Il est bon à l'homme de ne point toucher de femme. Toutefois, pour éviter l'impudicité, que chaque homme ait une femme et chaque femme un mari » (Paul aux Corinthiens, VII, 1-2). L'Apocalypse (XIV, 14) exalte ceux qui restent vierges et qui, par là même, sont admis à suivre l'Agneau quelque part qu'il aille. Saint Ignace, dans sa lettre à Polycarpe (110), parle avec admiration des gens qui se sont senti la force de faire vœu de chasteté, mais cependant il leur conseille de ne point s'estimer pour cela plus saints que leur évêque qui avait une épouse. Origène poussa jusqu'à la mutilation son désir d'observer la continence.

Il est probable que, pendant les trois premiers siècles, l'Eglise ne considéra pas le mariage comme incompatible avec les fonctions ecclésiastiques. On pouvait recevoir le sacrement de l'ordre après celui de mariage et sans être veuf. Le contraire n'eut jamais lieu ; du reste, le canon XXV ne permet qu'aux lecteurs et aux chantres de se marier après être rentrés dans le clergé. Le concile de Néo-Césarée (315) refusa cette permission aux évêques et aux prêtres. Le concile d'Ancyre, en 318, la donna aux diacres. Le canon V dit expressément que le prêtre, après son ordination, peut continuer à cohabiter avec son

épouse. « Evêque, prêtre, diacre après l'onction ne renverra pas sa femme. »

Pour la première fois au concile de Nicée, en 325, un parti puissant chercha à faire imposer le célibat aux ecclésiastiques de tout grade. Paphnutius, évêque de la Haute-Thébaïde, s'y opposa et eut gain de cause. Le concile de Granges (360) lança l'anathème contre ceux qui prétendaient que le mariage était incompatible avec la sainteté (Canon iv). Cependant de plus en plus le célibat s'implantait dans les mœurs sacerdotales. Le concile de Trullo (592) fut le premier à l'imposer. Les sous-diacres, diacres et prêtres purent garder leurs femmes (Canon xiii), mais quiconque était élevé à l'épiscopat devait briser les liens du mariage. Il était ordonné à l'épouse de se faire diaconesse et d'aller finir ses jours dans un couvent (Canon xliii).

Cette loi est encore observée dans l'église d'Orient. Dans l'église Occidentale, le concile d'Elvire (303) imposa aux ecclésiastiques le célibat. Les conciles d'Orange (441), d'Arles (442), de Tours (461), de Tolède (633 et 539) confirmèrent cette règle. Les papes Innocent I, Léon I et Grégoire le Grand travaillèrent à la généraliser. Seule, l'Eglise de Milan, appuyée sur l'autorité de saint Ambroise, persévéra dans ses vieilles coutumes jusqu'au ^x^e siècle. Du reste le célibat ne fut point adopté sans résistance. En 1018, il fallut que Benoît VIII décrêtât au concile de Pavie que les enfants des prêtres étaient de droit serfs de l'Eglise et ne pouvaient être affranchis. En 1031, le concile de Bourges édicta des peines contre les prêtres mariés. Léon IX condamna leurs femmes

à la servitude. Grégoire VII soumit l'église de Milan à cette règle, dont il fit une loi canonique inviolable (Concile de Rome 1074). Une révolte faillit s'en suivre.

Nous nous sommes étendu assez longuement sur cette histoire du célibat ecclésiastique car ses conséquences hygiéniques ont quelque importance. Il est incompatible avec certains climats. L'Église autorise le mariage pour le clergé maronite. Les sectes protestantes n'exigent point de leurs pasteurs le vœu de chasteté.

L'Église essaya de régler la discipline du mariage. Elle dressa le catalogue des caresses permises et des caresses défendues. Elle semble avoir tout réglé selon les préceptes de l'hygiène et en vue immédiate du but de l'union des sexes. Les fins qui rendent honnête l'acte conjugal sont : 1^o la génération, 2^o le moyen de satisfaire les obligations entre époux, 3^o le moyen de prévenir l'incontinence chez les époux, 4^o le désir de prouver l'affection conjugale. — Ces quatre fins sont licites, ce qui prouve en somme que la morale chrétienne est plus large qu'on ne le pense habituellement. — Aucune position n'est interdite pour l'accomplissement de l'acte charnel ; la plus excellente est l'habituelle. Toute position contre nature, prise pour un motif légitime, est exempte de faute (saint Thomas). Tous les attouchements sont tolérés ; car ils déterminent la coïncidence des deux spasmes génésiques et favorisent ainsi la conception (Père Gary). Les attouchements solitaires constituent une faute grave. Refuser le devoir conjugal est aussi un péché.

L'Eglise n'admet pas que ceux qui ont coutume de vivre dans l'état matrimonial en soient brusquement privés. Les veuves doivent se remarier si l'abstinence leur coûte : « Si son mari meurt, elle est libre de se remarier à qui elle veut » (Paul, I^{re} Corinth., vii, 39).

« Si les veufs manquent de continence qu'ils se remarient, car il vaut mieux être marié que de brûler » (*id.*, 9). — « Je veux donc que les plus jeunes d'entre les veuves se remarient et qu'elles aient des enfants » (*id.*, I Thim., v, 14).

L'Eglise admet de rares cas de nullité de mariage. L'impuissance, les vices de conformation qui rendent le corps inapte à la génération. Au moyen-âge, les tribunaux ecclésiastiques prononçaient sur ces cas de divorce.

Ils soumettaient les époux réputés impuissants à l'épreuve du congrès.

Jamais l'Eglise ne voulut se départir de l'autorité qu'elle prétend avoir sur les questions matrimoniales. Dans son encyclique de février 1880, Léon XIII réclame avec insistance le droit de régler toutes les questions relatives aux mariages.

Nous avons insisté sur sa juridiction en cette matière, car cela est très important. Les lois matrimoniales sont à la base de toute société et, au point de vue qui nous occupe, elles soulèvent une foule de questions intéressantes que nous n'avons pu qu'indiquer au cours de cette étude.

Les Commandements de l'Eglise. — Les commandements de l'Eglise confirment les commandements

de Dieu. Trois sont des mesures d'hygiène. Le premier, le cinquième et le sixième.

Le premier : *Les fêtes tu sanctifieras*

Qui te sont de commandement.

favorise le repos du corps à certains jours et s'appuie sur les mêmes principes que le troisième commandement de Dieu : « *Les dimanches tu garderas*, etc. » Les théologiens trouvèrent, à mesure que la vie plus âpre nécessita un travail plus rude, que quarante jours de repos par an n'étaient pas suffisants. Ils obligèrent les fidèles à sanctifier certaines fêtes; d'abord : Noël, Pâques, la Toussaint, puis d'autres solennisant un anniversaire de la vie du Christ ou consacrées à la glorification d'un saint. Elles devinrent tellement nombreuses qu'Urbain VIII dut en supprimer et retirer aux évêques le droit d'en créer.

Avec les deux derniers commandements de l'Eglise :

Quatre temps vigiles jeûneras

Et le carême entièrement.

— *Vendredi chair ne mangeras*

Ni le samedi même.

nous retrouvons l'obligation à l'abstinence commune à toutes les religions.

Le christianisme n'interdit absolument aucune nourriture : « Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous enquérir de rien à cause de la conscience, car la terre est au Seigneur et tout ce qu'elle contient » (Paul, I Corinth., x, 25). Il chercha, sans en condamner l'usage, à restreindre l'abus des liqueurs fortes : « Ceux qui s'enivrent sont dans les ténèbres; nous qui sommes du jour, soyons sobres,

étant revêtus de la cuirasse de la foi et de la charité, du casque de l'espérance (Paul, I^{re} aux Thessaloniens, II, 8).

Le même apôtre recommande aux ministres de Dieu de « n'être point adonnés au vin » (Thimothée, III, 2).

Au début des prédications apostoliques, la débauche romaine était effrayante et parmi les abus innombrables que la mode autorisait, l'abus des plaisirs gastronomiques n'était pas un des moindres. Les patriciens partageaient leur temps entre le bain, le lit et la table. Un cuisinier était estimé la même valeur qu'un poète ou qu'un philosophe. — Certains plats coûtaient des sommes fabuleuses. Les riches absorbaient une quantité d'aliments les plus divers et les plus compliqués, et pour que le plaisir des sensations gustatives puisse durer, auprès de la salle de festin il y avait le vomitorium. Certains empereurs ont laissé une réputation de goinfrie qui les a rendus plus célèbres que leurs édits et leurs victoires. Le résultat de ces habitudes d'intempérance était désastreux. Les poètes latins parlent à chaque instant des souffrances de la goutte, de la gravelle, de maladies du foie et des ennuis de l'obésité. La diathèse gouteuse était l'apanage de l'aristocratie romaine. La plupart des litières qui parcouraient la voie triomphale aux heures délicieuses des crépuscules d'été portaient des vieillards prématurés à qui les jointures noueuses et les orteils tuméfiés arrachaient des soupirs douloureux. Horace envia souvent les paysans du Latium qui ne mangeaient que des fèves bouillies

et ne buvaient que l'eau claire du puits ! Ce régime leur laissait des membres souples et nerveux bien au-delà de l'âge où tous les riches succombaient aux douleurs d'une infirmité que l'excès de bonne chère amenait fatalement.

Pour réagir, l'Eglise créa l'obligation du jeûne : Deux jours de maigre par semaine, puis abstinence les veilles de fête, trois jours au début de chaque saison et pendant toute la durée du carême. — L'obligation où sont les chrétiens de jeûner date sans doute des premières années de la doctrine ; ils continuèrent en cela certaines habitudes juives. Les pharisiens jeûnaient deux fois par semaine : « (Luc, xviii, 2). Le Christ lui-même fit une obligation de cette coutume : Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air triste comme les hypocrites, etc. » (Mathieu, vi, 16). « Le temps viendra où l'époux lui sera ôté et alors ils jeûneront » (Mat., ix, 15). Elle fut mise en pratique dans les premières assemblées de fidèles : « Et après avoir prié, jeûné, ils établirent des anciens dans chaque église » (Actes, xiv, 23). — « Nous nous rendons recommandables en toute chose comme les ministres de Dieu... par le jeûne, par la pureté, etc... » (Paul, II Corinth., xi, 26). A cette époque, les règles d'abstinence n'étaient pas fixées et chacun faisait selon sa volonté. « Quelques-uns s'abstiennent de tout ce qui a vie, d'autres ne mangent que les poissons parmi les créatures vivantes, d'autres les poissons et les oiseaux parce qu'ils pensent que, d'après le récit de la création, les oiseaux sont sortis de l'eau comme les poissons ; d'autres s'abstiennent, non seu-

lement d'œufs, mais de fruits à coquille ; quelques-uns ne mangent que du pain sec, d'autres n'en mangent même pas ; d'autres enfin, après avoir jeûné jusqu'à trois heures, prennent ensuite toute espèce d'aliments » (Socrate, *Histoire ecclésiastique*, v, 22). En 350, le concile de Laodicée prescrivit durant le carême l'usage exclusif du pain et des fruits secs. L'église d'Orient observe encore cette loi.

Il est à remarquer que le carême arrive au commencement du printemps, époque à laquelle le corps, plus excité dans ses fonctions, a besoin de plus de ménagements. Le carême à ce moment équivalait à une véritable cure de sobriété.

Il est probable que les premiers chrétiens s'abstenaient alors de rapports conjugaux : « Ne vous privez point l'un de l'autre, si ce n'est d'un consentement mutuel pour un temps, afin de vaquer au jeûne et à la prière » (Paul, I^{re} Corinth., vii, 5). Maintenant l'Eglise catholique refuse de célébrer les mariages pendant ce temps. — Cependant les usages relatifs au jeûne se sont bien modifiés. Le carême ne conserve plus rien de sa rigueur première. La cour de Rome ayant besoin d'argent jugea commode de vendre des autorisations de toute nature. Pour une aumône, on a le droit à la viande. Le temps est loin où tout homme valide qui transgressait les ordonnances du carême était puni de mort (Capitulaires de Charlemagne, 803) et où les bouchers qui se permettaient alors de vendre de la viande étaient passibles de la même peine (Arrêté de Henri IV).

La forme sensible du sacrement de baptême devait

correspondre au début à une mesure d'hygiène dont on n'a gardé que le symbolisme moral. Le catéchumène vêtu d'une robe de lin blanc était plongé dans une cuve d'eau tiède. Les Grecs ont conservé cette façon de célébrer le baptême, l'Eglise d'Occident, à cause du climat plus froid, dut la modifier.

Prophylaxie. — Maintenant, avant de terminer ce chapitre, nous devons examiner quelle mesure prophylactique l'Eglise prit contre les contagions. Une terrible maladie épouvanta tout le moyen-âge, la lèpre. En 1119, on comptait 20.000 lépreux en Europe. Au clergé revient l'honneur d'avoir installé les premières léproseries. Cependant la crainte plutôt que la pitié lui inspira cette mesure. D'abord les malades furent contraints d'habiter loin des villes, à l'écart des routes, dans une hutte de forme spéciale. Ils durent, lorsqu'ils s'éloignaient de chez eux, agiter continuellement une cliquette de bois. Ensuite on les parqua dans des sortes de villages d'où ils ne pouvaient s'éloigner. — L'Eglise institua même un cérémonial pour séparer les lépreux du monde. Tout individu suspect était signalé à l'autorité ecclésiastique qui le faisait examiner par une commission. Il fallait que certains symptômes, tels que anesthésie locale, symptômes affectant la peau et les poils, fussent reconnus; alors le malade était condamné à la séquestration.

On se réunissait dans la chapelle du couvent le plus proche. Un prêtre exhortait le malheureux à la résignation, puis on le couvrait d'un suaire et on célébrait pour lui la messe des morts. Ensuite il était conduit en pompe à la ladrerie par des pénitents en cagoules

noires. La procession funèbre s'arrêtait devant une cabane neuve, que les habitants de la cité maudite avaient édiflée pour le nouveau venu. Il se mettait à genoux, un fossoyeur lui jetait une pelletée de terre sur la tête pour bien lui montrer que désormais il était mort au monde. On lui donnait une robe de bure, des sandales, un masque, des gants, une panetière, un barillet, une écuelle de bois et la cliquette destinée à faire fuir les gens à son approche. Avant de l'abandonner, l'officiant lui lisait le règlement sur les lépreux. Tout acte nécessitant la communauté avec le dehors lui était interdit. A la moindre infraction à cette loi, on le pendait, on le brûlait, on l'arquebusait sans aucune pitié.

Les malheureux conçurent une haine violente contre la société qui les rejetait ainsi. Ils se rendirent coupables de crimes monstrueux. Leurs villages furent des repaires de vice. — « Tous les ladres devinrent trompeurs, furieux, lubriques » (Ambroise Paré).

Cependant, malgré son manque d'humanité, il faut convenir que la résolution que l'Eglise avait prise contre eux sauva l'Europe de la contagion. Les dernières léproseries furent supprimées en France en 1672. Mais la maladie n'en est pas absolument disparue ; elle y a encore aujourd'hui quelques rares foyers en Bretagne, dans les pays basques et dans le comté de Nice, peut-être même a-t-elle quelques points de communauté avec quelques autres affections, tels que la syringomyélie et le panaris de Morvan ; nous n'avons point à discuter la chose ici, ce serait sortir de notre sujet.

CHAPITRE IX

La Médecine légale dans les législations religieuses

Aux religions appartient la gloire d'avoir introduit la coutume de l'expertise médicale dans le code criminel.

En principe, toutes, quoique la plupart s'en soient, hélas ! bien éloignées, s'appuient sur le principe de justice. Elles se reconnurent le droit de juger les hommes et prétendirent avoir reçu ce droit de Dieu même, être dépositaires de sa justice souveraine. Pour amender les coupables et en débarrasser la société, elles inventèrent le châtiment, pour récompenser les héros et les saints et pour fortifier l'enseignement de l'exemple, elles inventèrent les récompenses.

Il était souvent difficile de déterminer la culpabilité d'un prévenu et naturellement l'idée vint aux législateurs d'aider alors la tâche du juge par une expertise confiée à un membre de la classe sacerdotale spéciale vouée à l'exercice de la médecine. Le médecin à qui incombait cette grave fonction devait prêter serment devant les autels.

Chez les Indous. — Les premières prescriptions relatives à l'expertise médicale sont contenues dans les lois de Manou. Le chapitre viii mentionne un certain nombre de crimes dont la découverte nécessite un examen.

Sont passibles de châtimens plus ou moins grands les actions suivantes : tuer un brahmane, commettre un adultère, souiller une jeune fille, détruire un fœtus dont le sexe est encore inconnu, toucher le sein d'une femme mariée ou ses parties génitales, se laisser toucher par elle, faire violence à une vierge, la souiller de force par le contact des doigts ou complètement (viii, 358, 364, 367; xi, 87).

Une femme qui a souillé une autre femme, un homme qui a attenté aux mœurs d'un autre homme ou qui a commis des actions infâmes avec des animaux est aussi sous le coup de la loi (Manou, viii, 369, 370; xi, 173, 174).

Dans ces différens articles sont prévus tous les cas d'attentat à la pudeur, de viol, de pédérastie, de bestialité. Les coutumes judiciaires indoues exigent qu'un brahme médecin examine le coupable et la victime pour voir si le crime n'a point laissé chez eux quelques traces qui permettent de rejeter tous les doutes sur son accomplissement. Ce brahme, avant de procéder à son examen, récite certaines formules védiques, invoque la divine trimourti et jure de conformer ses dires sur la vérité la plus stricte.

Chez les Bouddhistes. — Le Bouddhisme dut emprunter au Védisme cette sage coutume. Encore

actuellement, en Chine, le médecin requis par les tribunaux prononce le serment devant l'autel du dieu Fô ou devant celui des ancêtres. S'il se laisse guider dans ses déclarations par quelque passion vile, les prêtres le maudissent et il est soumis aux plus effroyables tortures. — Au Japon, le médecin représentant les anciennes doctrines qui réside au palais du Mikado est surtout un médecin légiste. Au Thibet, toute victime d'assassinat est examinée par les lamas.

En Egypte. — Dans la vieille Egypte, l'expertise médicale était pratiquée par les prêtres du dieu Thot. Ils avaient une façon curieuse de s'assurer de la culpabilité d'un prévenu accusé de viol ou d'attentat à la pudeur. Celui-ci était amené dans une salle du temple et lié sur un lit. Alors les hiérodules nues ou simplement vêtues de robes transparentes venaient danser devant lui. Si ses organes trahissaient son émoi, il était déclaré coupable et irrévocablement condamné.

Les femmes adultères étaient livrées aux esclaves et aux forçats. Les jeunes filles accusées de crimes contre nature devaient subir l'assaut du bouc Mandou. Le dieu désignait par son ardeur ou par son dédain si l'accusée était vraiment coupable (Papyrus judiciaire).

A Babylone. — A Babylone, le médecin légiste n'était autre qu'un astrologue. Il observait si les signes planétaires de l'accusé étaient en antagonisme avec les signes planétaires de la victime. Souvent aussi il s'en rapportait aux présages et avait recours

aux flèches divinatoires dont nous avons parlé dans la première partie de ce travail, à propos des procédés de traitement.

En Perse. — Dans le Zend Avesta, nous trouvons des détails très précis sur les délits et les crimes ayant rapport aux mœurs, sur les attentats envers la vie humaine.

Les blessures sont divisées, au point de vue légal, en sept catégories depuis une simple ecchymose jusqu'au coup mortel. C'est aux médecins de déterminer à quelle classe appartient la plaie du plaignant. C'est aussi à lui de confirmer par son examen le bien-fondé d'une plainte au sujet d'un viol, d'un infanticide. Les pénalités que sa déclaration fera appliquer sont de deux sortes, terrestres, consistant en coups de fouets et en récitation de prières expiatoires, et célestes, consistant en une véritable excommunication.

Chez les Hébreux. — La loi de Moïse est très explicite elle aussi sur l'usage de l'expertise médico-légale : « Quand une affaire sera trop difficile à juger pour toi, qu'il faille distinguer entre sang et sang, entre cause et cause, entre plaie et plaie, tu te lèveras et tu viendras aux sacrificateurs fils de Lévi..... Et tu agiras selon qu'ils t'auront déclaré » (Deutéronome, xvii, 8, 9, 10, 11.)

Il en sera ainsi dans une multitude de cas. D'abord dans toutes les affaires de mœurs sur lesquelles l'Exode et le Lévitique sont très explicites : « Qui-conque couchera avec une bête sera puni de mort » (Exode, xxii, 19). « Celui qui frappera une femme enceinte et la fera avorter paiera une amende au

mari » (Exode, xxi, 22). — « Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme, c'est une abomination. Tu n'auras pas commerce avec une bête pour te souiller avec elle, une femme ne se prostituera pas à une bête, c'est une abomination » (Lévitique, xviii, 22-23). Le Deutéronome contient des préceptes semblables et d'autres relatifs au viol. En ce qui concerne les coups et blessures nous trouvons chapitre xxi de l'Exode : « Celui qui frappe un homme à mort sera puni de mort..... — Quand des hommes se querelleront, et que l'un frappera l'autre d'une pierre ou du poing, de telle sorte qu'il ne meurt point, mais qu'il soit obligé de se mettre au lit, il paiera son chômage et le fera guérir, etc. » (12, 13, 19). Les derniers versets du chapitre xxxi des Nombres traitent du même sujet.

Pour établir le bien-fondé d'une demande et la légitimité d'une accusation ayant rapport à tous ces cas il était donc d'usage que victime et prévenu soient examinés par les sacrificateurs de la tribu de Lévi qui exerçaient la médecine.

Les Israélites avaient encore une autre coutume assez curieuse qui nous montre en certains cas l'office de médecin légiste rempli par la foule du peuple elle-même : le chapitre xxii du Deutéronome nous en donne un exemple frappant que nous devons rapporter ici : « lorsqu'un homme aura pris une femme et qu'après être venu vers elle il la haïra et la diffamera et dira : J'ai pris cette femme et quand je me suis approché d'elle, je ne l'ai point trouvée vierge, le père et la mère de la jeune fille produiront les mar-

ques de sa virginité devant les anciens de la ville, à la porte; et le père de la jeune fille dira aux anciens : j'ai donné ma fille à cet homme en mariage, et il l'a prise en aversion, et voici qu'il lui impute des actions qui font parler d'elle en disant : je n'ai point trouvé que ta fille fût vierge; or, voici les marques de la virginité de ma fille. Et ils étendront le vêtement devant les anciens de la ville. Alors les anciens de cette ville prendront le mari et le châtieront » (13, 14, 15, 16, 17, 18).

Chez les Musulmans. — La même coutume s'est conservée chez les musulmans. Je fus un jour invité à un mariage arabe à Tlemcen. Les jeunes époux passèrent la nuit ensemble; nous dûmes attendre dans la cour intérieure de la maison, en écoutant des chants, en regardant des danses mauresques, en prenant des tasses de café et des verres de thé à la menthe. A l'aube, la mère de la jeune femme nous montra avec fierté la chemise ensanglantée de sa fille. Cette exhibition fut accueillie par des cris de joie. Chacun complimenta les heureux parents; après quoi les invités se retirèrent. Ce n'est pas la seule coutume que les musulmans ont empruntée aux israélites. Mahomet enjoignit aux juges de prendre l'avis des médecins, pour les procès difficiles à appuyer sur des preuves morales suffisantes.

Chez les Grecs et les Romains. — Dans le monde païen également, les prêtres médecins aidèrent les prêtres juges. A Athènes et à Sparte, les asclépiades furent consultés souvent. Ils devaient examiner les cadavres trouvés porteurs d'ecchymoses et de plaies,

et dire si la mort était naturelle ou résultait d'un crime. D'après les lois de Dracon, tout procès criminel devait être instruit par l'archonte. Un médecin qui avait préalablement prêté serment sur l'autel des Euménides donnait son avis ; la sentence était rendue par les 41 Ephectes. Solon garda cette manière de faire.

A Rome, la première ordonnance, relative à l'expertise médico-légale, date de Numa et lui fut inspirée par la nymphe Egérie. Il exigea la pratique de l'hystérotomie chez les femmes mortes enceintes. Les vestales n'étaient convaincues d'avoir violé leur vœu de chasteté qu'après avoir été examinées par des matrones.

Au Moyen-âge. — Au Moyen-âge l'expertise médico-légale est mentionnée, pour la première fois, dans un édit de Godefroy de Bouillon connu sous le nom d'Assises de Jérusalem (1100). D'après Haeser, en 1249, un médecin fut appelé par le tribunal ecclésiastique de Bologne, pour témoigner après avoir examiné l'accusée dans une affaire d'avortement. Dès le ^x^e siècle, les évêques du Maine et de l'Anjou avaient auprès d'eux des médecins jurés. En 1234, les Décrétales de Grégoire IX prescrivirent l'examen médical pour l'impuissance dans les procès en nullité de mariage, pour établir la légitimité des naissances et pour prouver le bien-fondé d'une plainte en attentat à la pudeur. Grégoire XIII, en 1582, appuya les dires de Grégoire IX et les généralisa.

CHAPITRE X

Les Pèlerinages

Dans les chapitres précédents, nous avons étudié les préceptes d'hygiène imposés aux dévots par les législateurs religieux, et nous avons vu en quoi les diverses religions ont prêté un inconscient, mais efficace concours à la médecine. Malheureusement elles n'ont point toujours été des alliées aussi fidèles, et souvent de graves désaccords s'élevèrent entre elles et les sciences médicales. Ces désaccords persistèrent jusqu'à notre époque et il sera longtemps difficile de les faire cesser, car ils reposent sur deux convictions opposées, l'une qui s'appelle la foi des peuples et l'intérêt du clergé, l'autre qui puise sa raison d'être dans les découvertes des savants, acharnés depuis des siècles à la croisade merveilleuse de l'esprit humain contre la maladie et la mort.

Nous devons voir maintenant comment certaines habitudes de dévotion, certaines exagérations des cérémonies rituelles sont devenues des dangers pour la santé publique.

L'état d'âme habituel de l'individu réellement croyant se caractérise par une insouciance absolue

pour toutes les choses matérielles. L'âme plane dans un monde supra-terrestre et s'habitue à une vie irréaliste et contemplative, à laquelle toutes les imperfections corporelles ne sauraient porter atteinte.

Cuirassé dans sa foi, le dévot est invulnérable et si quelque malheur ou quelque maladie le frappe, c'est par la volonté de Dieu à laquelle il faut se soumettre sans murmurer. Dans toute religion entre un élément de fanatisme; je ne peux voir au point de vue psychopathique nulle différence entre Catherine Hemerich qui implorait de Dieu les misères corporelles et que saluait par des actions de grâce l'apparition sur sa pauvre chair en lambeaux d'un nouvel abcès tuberculeux, et ce mendiant musulman couvert d'ulcères que je rencontrai un jour à la porte de la mosquée d'Eyoub, et qui me donna cette seule explication à son mal : « Allah l'a voulu, Allah soit béni ! »

C'est dans cet état d'âme particulier que l'on peut trouver, je crois, l'explication de l'inertie des clergés, même éclairés, en face de certains dangers publics que les découvertes médicales interdisent de nier. Malgré l'effrayante fréquence de la syphilis en Russie, les popes continuent à donner à boire au même calice, le vin de la communion aux dévots qui viennent leur demander une gorgée du sang du Christ. — Est-ce que les germes morbides ne pullulent pas dans l'eau des bénitiers ? La chlorose, l'anémie, la tuberculose ne guettent-elles pas sous chaque voûte des cloîtres la jeune religieuse qu'une nourriture insuffisante, que le manque de sommeil et le manque d'air livrent à leurs attaques ? Combien de fakirs

meurent sous la dent des tigres ou la morsure des kobras, pour n'être pas rentrés à la nuit tombante dans une maison fermée aux investigations des bêtes mal-faisantes? — Il serait loisible de multiplier ainsi les exemples.

Les dangers les plus grands auxquels les religions exposent leurs fidèles sont sans contredit dans l'habitude des pèlerinages. Aussi étudierons-nous spécialement dans ce chapitre ces sortes de manifestations rituelles. Nous verrons comment et à quoi ils exposent l'humanité tout entière.

L'espoir est une plante vivace qui fleurit au cœur humain. Les religions la cultivent au point de la développer tellement qu'elle seule règne en maîtresse au jardin clos de nos sentiments et de nos facultés, après avoir étouffé toute autre végétation sous ses rameaux. L'espoir seul a conseillé l'ascétisme des saints; c'est lui qui peupla la Thébàïde; seul il conseilla au fakir indou de quitter ses habits et d'exposer pendant des années ses membres nus aux rigueurs des saisons; seul il précipita les hordes musulmanes sur la chrétienté. Il donne la vision d'une immortalité merveilleuse que chacun conçoit selon son caractère et ses désirs; et fait faire, pour acquérir cette immortalité-là, des choses surhumaines, des actes d'héroïsme et de folie. Les prêtres connurent de tout temps sa vitalité et spéculèrent sur la griserie du parfum qu'il distille. Ce fut pour eux une inépuisable source de richesses. Ils fondèrent pour cela les pèlerinages. Des lieux furent désignés à la crédulité des fidèles où les dieux furent censés avoir accompli

certains actes importants de leur légende. Il fut décrété que la visite de ces lieux saints serait une assurance de l'éternel salut. A d'autres endroits la divinité apparut, comme garante de son alliance avec son peuple, et promit des miracles. Vers ces lieux saints la foule se rua, grisée d'espoir. On vit les coupables et ceux dont l'âme timorée se complaisait dans des transes continuelles, venir y implorer le pardon et le calme et y reconnaître le chemin du ciel. On vit les malades, les infirmes venir y chercher la fin de leurs maux, la guérison, la santé que les dieux distribuent dans leur mansuétude. Des bourgades hier inconnues devinrent des villes puissantes. Toujours la classe sacerdotale régna sur ces villes nouvelles et sut y vivre du produit des quêtes et des dons. — Tout cela serait très bien, si la police sanitaire était faite parmi les milliers de dévots qui viennent se jeter au pied des autels miraculeux, mais il n'en est rien ; alors l'encombrement et la misère engendrent de terribles épidémies, qui de là se répandent à travers les nations.

Voyons un peu tous les lieux de pèlerinages qui furent et sont célèbres, et nous reconnaitrons que tous, à peu d'exceptions près, furent et sont des foyers épidémiques dangereux.

Pendant l'Antiquité. — L'antiquité classique nous a conservé le souvenir de pèlerinages célèbres : Ephèse où les peuples allaient prier la symbolique Arthémise, Olympie où régnait Zeus souverain, Cnide et Amathonte consacrés à Aphrodite, Diodome et Delphes dont les dieux rendaient des oracles. A cer-

taines périodes, des milliers de pèlerins encombraient ces cités saintes. Les Grecs comprenaient si bien le danger de cet encombrement, qu'ils avaient à ce sujet des lois sévères. Nous avons vu qu'il était défendu de naître et de mourir sur les territoires sacrés. Impitoyablement les malades et les suspects étaient éloignés, et malgré cela il est à croire que souvent de grandes épidémies sévirent. Au ix^e siècle avant J.-C., la peste ravagea la Grèce. On l'y retrouve aux vi^e, vi^e et v^e. Il serait intéressant de savoir si son apparition coïncida avec des pèlerinages fréquentés ; malheureusement les documents nous manquent pour trancher la question, en tous les cas, il nous est permis de pencher vers l'affirmative.

En un temps où les relations commerciales n'étaient pas encore très développées, les relations religieuses surtout mettaient les peuples en rapport. En Egypte, le Nil fut un dieu. Des villes saintes s'élevèrent sur ses rives. Nous retrouverons dans l'Inde cette tradition d'un fleuve sacré. Les sanctuaires égyptiens miraient leurs façades dans l'eau bienfaitrice et fécondante et, à certaines époques, des barques nombreuses portaient de l'un à l'autre les pèlerins. Les fêtes en l'honneur d'Isis en réunissaient des centaines de mille à Thèbes. Autant allaient à Memphis se prosterner devant l'Apis. Beaucoup n'hésitaient pas à aller implorer la grande déesse et son immortel époux à la lointaine Phylé. Ces voyages ne s'accomplissaient pas sans fatigue, et la misère physiologique, jointe à l'encombrement des pèlerins, faisait éclater de terribles épidémies. Oribase,

dans son quatrième livre, et Rufus d'Ephèse, dans les commentaires qu'il en fit, nous ont transmis le souvenir de la peste qui semblait alors endémique en Lybie, d'où les pèlerins l'importèrent souvent dans la populeuse vallée du Nil.

Ce qui se passait en Grèce et en Egypte se passait aussi en Palestine. Les Hébreux devaient visiter le temple du vrai Dieu durant la semaine de Pâque. A ce moment, Jérusalem était encombrée et, malgré les précautions prophylactiques prises par les sacrificateurs, des maladies sévissaient. C'était le temps où, à la faveur d'une promiscuité souvent malpropre, apparaissaient les dermatoses si fréquentes parmi les Juifs, contre lesquelles les législateurs et les prophètes durent à plusieurs reprises prendre des mesures sévères.

Au Moyen-Age. — Le christianisme développa encore davantage cette coutume. Rome, capitale de la chrétienté, vit venir à elle comme en un port de refuge toutes les âmes tourmentées, toutes les âmes coupables. La santé publique n'en fut pas meilleure. Lorsque sainte Hélène eut retrouvé la croix de Jésus, les croyants affluèrent vers Jérusalem où les moines se plaisaient à identifier, souvent bien à la légère, les lieux que la passion avait rendus célèbres. La domination musulmane n'arrêta point cet élan et le moyen-âge vit se constituer des ordres de pèlerins qui faisaient vœu d'aller, souvent à pied et en mendiant, visiter le saint sépulcre. Beaucoup n'arrivaient point au but de leur voyage et mouraient de fatigue et de misère à un carrefour de

route. Leur corps, tombé derrière une haie, y pourrissait tranquillement et engendrait la peste aux alentours.

Lorsque Jérusalem fut tombée au pouvoir du farouche Hakem, ses troupes fanatiques molestèrent les chrétiens. Pierre l'Hermite fut indigné de tels procédés. Il mit son éloquence au service de son indignation. L'Europe cria : « Dieu le veut ! » Les grands prirent la croix. Les croisades furent de véritables pèlerinages militaires. Les rois faisaient vœu d'une croisade et entraînaient des troupes innombrables pour satisfaire leur soif mystique. Il est à remarquer que ce temps fut celui des grandes épidémies. La lèpre augmenta dans des proportions effrayantes. Que devinrent les premières hordes qui, les yeux brillants d'extase, ignorantes et pauvres, se ruèrent comme un torrent vers Jérusalem, où leur foi les poussait ?

Pas un n'atteignit le but. Pierre l'Hermite vit mourir ses compagnons par milliers. Leurs corps jonchèrent les routes d'Allemagne et de Hongrie. La peste, le typhus, la dysenterie suivaient leur lamentable exode. — Les autres, plus disciplinés et plus prévoyants, furent plus heureux et gagnèrent la ville vers laquelle tendaient leurs rêves, mais la mort ne les épargna guère cependant ; tout le monde connaît cette terrible peste qui fit mourir Louis IX et dont s'effraient les petits enfants qui apprennent l'histoire. Elle ne fut malheureusement point unique. Si l'on pouvait comparer le nombre de croisés que les flèches musulmanes couchèrent sur le champ de bataille,

au nombre de ceux que les épidémies tuèrent après de lentes et terribles agonies, il est bien probable que ce dernier chiffre serait le plus élevé.

Jérusalem ne fut pas le seul but des pèlerinages du moyen-âge. Les fidèles allaient aussi à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne. Au x^e et au xii^e siècle, ils y furent cruellement éprouvés par la maladie. Ils allaient encore à Tours, prier saint Martin, qui ne sut point les défendre contre plusieurs épidémies meurtrières. Cet état de choses se perpétua pendant la renaissance et après. En date du premier août 1738, le roi de France dut promulguer une ordonnance défendant aux pèlerins de sortir du royaume, et d'y rentrer sans une permission de l'évêque diocésain, et les soumettant, lorsqu'ils étaient suspects, à une sorte de quarantaine. — Cette ordonnance fut prise pour faire cesser certains maux. Les pèlerins, inviolables et jouissant du droit d'asile dans les couvents, y semaient la contagion, qui de là gagnait des provinces entières.

Dans l'Occident contemporain. — La Révolution fit cesser pour un temps les pèlerinages en France; mais le clergé ne devait point laisser mourir ainsi cette vieille coutume. La Restauration et le second Empire la virent reparaitre. On essaya d'abord de lancer la Salette. Encore aujourd'hui, trente mille pèlerins y montent annuellement; mais cela n'a rien de comparable à la vogue de Lourdes. — Trois cent mille fidèles y viennent chaque été implorer la Vierge. Les malades du monde entier y affluent. Nous ne nous attarderons point à parler de cette manifesta-

tion religieuse dont l'étude mériterait d'être faite à part, au double point de vue de la psychologie et de la pathologie. On pourrait y trouver de merveilleuses observations de névropathies. On y rencontre assurément toutes les affections nerveuses si nombreuses à cette époque. Celles-là y guérissent et cela n'a rien d'extraordinaire. Au point de vue de l'hygiène on peut se demander quel résultat doit avoir la promiscuité des piscines et aussi la façon dont les pauvres accèdent au sanctuaire et vivent quelques jours auprès de lui. Des trains, composés uniquement de wagons de troisièmes empruntés au vieux matériel des compagnies, arrivent bondés de pauvres gens qui souvent y sont restés enfermés durant plusieurs nuits. Je connais une brave femme de la campagne qui en conserve comme souvenir un rhumatisme oculaire fort douloureux. Elle fut exposée pendant de longues heures au vent d'une portière que l'encombrement du compartiment forçait à tenir ouverte; depuis, elle souffre horriblement, heureuse encore de n'avoir pas perdu la vue. Les trains cahotent leur marchandise humaine à travers les campagnes. Les voyageurs ont payé un tarif réduit qui ne leur donne droit à aucun confortable, à peine ont-ils le temps de satisfaire leurs besoins durant de courts arrêts. Ils mangent comme ils peuvent et de ce qu'ils ont apporté.

Plus lamentable encore est l'aspect des convois de malades. Malgré de nombreux infirmiers et infirmières, dont la foi et la bonne volonté n'ont du reste d'égal que l'inexpérience, les malheureux qu'un suprême espoir conduit vers la grotte miraculeuse,

râlent durant les heures lentes que scandent les rudes secousses du train. Ils délirent, ils clament la soif, ils rugissent de douleur sur d'étroites banquettes que les compagnies décorent emphatiquement du nom de couchettes. Nombreux sont ceux qui meurent en route.

Rendus à Lourdes, les pauvres, qui souvent n'avaient que l'argent du transport, ont à choisir entre la belle étoile et des asiles de nuit où l'encombrement rend l'air irrespirable. Entrer le matin dans une salle où des centaines d'indigents ont vécu pendant les heures nocturnes, est épouvantable. Le sol est jonché de débris de toutes sortes, dont l'odeur vous prend à la gorge et vous ferait reculer sans un effort de volonté bien réel. Joignez à cela une nourriture insuffisante et une surexcitation nerveuse très grande, en voilà plus qu'il n'en faut pour préparer un bon terrain à l'éclosion de la typhoïde. Combien de pèlerins en meurent en rentrant chez eux ?

Cependant, nous devons dire que depuis quelques années de réels efforts ont été faits pour sauvegarder à Lourdes l'hygiène publique. Les asiles sont mieux tenus qu'au début. Des hôpitaux ont été fondés pour hospitaliser les malades. Des distributions de soupe et de pain sont faites aux pauvres. Un comité médical fonctionne ; mais tout cela est encore bien insuffisant et si la police des piscines est mieux faite qu'au temps où tout le monde pouvait s'y plonger et y boire sans contrôle, l'eau, après une journée de baignades, y est encore d'une pureté équivoque.

Les pèlerinages étrangers les plus en vogue sont ceux de Lorette, en Italie (cinq cent mille personnes le font chaque année) et de N.-D. d'Einsiedeln, en Suisse. Les statistiques y comptent cent cinquante mille pèlerins. Ce que nous avons dit de Lourdes s'applique également à Lorette et à Einsiedeln.

Depuis quelques années, on va beaucoup à Rome vers le temps de la semaine sainte. L'année du Jubilé pontifical y amena une foule énorme. Il est à remarquer que l'automne suivant vit sévir, à Paris et dans les principales villes de France, une épidémie à forme grippale qui présenta des caractères de gravité inaccoutumée; la mortalité fut grande.

Pèlerinage chrétien à Jérusalem. — Jérusalem aussi est redevenue à la mode. L'Agence Cook contribua à y ramener de nombreux pèlerins. Les Jésuites frêtèrent un navire, *Notre-Dame-du-Salut*, pour conduire les fidèles de Marseille à Jaffa. Mais ce sont surtout les Russes qui fournissent le grand contingent de ceux qui viennent tous les ans se prosterner et pleurer au Saint-Sépulcre. Le gouvernement y trouve, paraît-il, un dérivatif précieux aux idées révolutionnaires qu'il craint de voir se répandre dans les campagnes. Il occupe l'esprit simple des moujicks à des spéculations mystiques afin de leur enlever le loisir de l'employer à des spéculations politiques. Chaque année, une somme est prélevée sur le trésor impérial pour payer le voyage à quelques centaines de malheureux. Beaucoup viennent des provinces reculées s'embarquer à Odessa. Ceux qui font le voyage à pied ne sont pas rares. Leur

misère physiologique est effrayante et terribles peuvent en être les conséquences ;

Il y a quatre ans, j'eus l'occasion de faire une traversée sur un paquebot chargé de deux mille pèlerins russes. Sales, déguenillés, sordides, couverts de vermine et d'ulcères, ils encombraient les entreponts. Dans l'Archipel nous eûmes une forte houle, le mal de mer les terrassa les uns sur les autres. Il était impossible de marcher à bord sans heurter du pied des tas de malades et sans marcher dans leurs vomissements. Trois moururent avant les Dardanelles. — De quoi? Mystère. — J'étais passager et à ce titre il me fut impossible d'obtenir le plus petit renseignement sur leur décès. Le matin, à l'aube, quand tout le monde dormait encore, on jetait leurs corps en pâture aux requins. Inutile de dire qu'à notre arrivée nous dûmes subir une quarantaine rigoureuse. La santé avait trouvé de nombreux cadavres de rats dans la cale.

Dans l'Inde. — Maintenant jetons un rapide coup d'œil sur les pèlerinages de l'Inde. Les eaux du Gange sont saintes. Heureux celui qui s'y baigne, il est du coup lavé de ses fautes et son âme redevient pure comme une âme d'enfant! Heureux celui qui meurt en le regardant, il est assuré de l'éternelle béatitude! Heureux celui dont elles emportent la cendre, il s'unira pour toujours à Brahma l'éternel et le cycle de ses réincarnations est terminé! La foi éleva de nombreux sanctuaires sur les rives du fleuve divin et à chacun d'eux, depuis d'innombrables années, les fidèles viennent en foule. D'abord, c'est la

Bouche de la Vache, la caverne mystérieuse creusée au flanc de l'Himalaya et dont l'eau sort en bouillonnant. Plus loin, c'est le vieux temple de Gangotri, puis Haridvar, au pied des montagnes, puis Allahabad au confluent du Gange et de la Jumma, puis la sainte Bénarès, puis Ganza Sagar dans une île que forme les bouches du fleuve. En dehors du territoire que le fleuve béni arrose, nombreux encore sont les lieux de pèlerinage : Gaya dans la province de Behar, Pouri où sont les chars de Jagannatha, Eléphanta dans le Malabar, Ellora, Biskourma, Chadnée, Madras, Conjeveram, Poorée, Tupetty, Mahadéo, Trivellore, Ramesvaram l'île de Civa séparée du continent par le détroit de Pambam. Chacune de ces villes de prières, chacun de ces rendez-vous de la foi brahmaniste a son intense poésie mystique, mais, hélas ! aussi son danger.

La Bouche de la Vache, Gangotri, Haridvar se trouvent dans les districts montagneux que le fleuve traverse avec une impétuosité de torrent, de rapides en cataractes. Une maladie spéciale connue sous le nom de *Mahamarée* y règne à l'état endémique. Elle présente quelques analogies avec la peste. Les pèlerins la contractent souvent et en meurent. Ils la transportent aussi avec eux et contaminent des régions entières. En 1823, 1836, 1838, 1897, de grandes épidémies eurent cette origine. A Allahabad, 250.000 fidèles viennent prier chaque année ; tous les douze ans, à la grande fête de Kamb-Mela, ils s'y rencontrent au nombre d'un million. Il est à remarquer qu'à ce moment la mortalité augmente dans la région.

Bénarès est par excellence la ville sainte du Brahmanisme. La classe sacerdotale l'habite et ses habitants concentrent toute l'intensité de leur vie sur le bord du fleuve. Deux cent temples, cinq cent mille idoles se mirent dans le large miroir de ses eaux. Il roule majestueux et vraiment divin dans un paysage de marbre et d'or, et tous les jours les fakirs plongés dans son onde implorent de lui leur réintégration au sein de l'inconnaissable Brahma. C'est lui qui emporte la cendre des morts, ses vagues charrient des couronnes de fleurs qui lui sont offertes. Les bûchers funèbres fument sur ses berges. Les vaches sacrées viennent tranquillement boire à son lit, l'eau immortelle et féconde; les singes de Genesa gambadent sur les escaliers dont ils mouillent les basses marches. Les pigeons de Rama nichent, innombrables, dans les branches qui pendent en berceaux au-dessus de sa surface. Hommes et bêtes grouillent vers lui, se plongent en lui, s'abreuvent en lui, meurent en lui. Des débris de toute sorte lui sont jetés comme un hommage. Il emporte des fleurs, des herbes, des vêtements, des cadavres. Un parfum violent flotte au-dessus de lui, parfum mélangé d'odeurs exquises et rares et de puanteurs extrêmes. Dans son dernier livre, Pierre Loti a noté avec un rare talent tout le charme mystique de Bénarès, il a exprimé aussi avec un peu d'effroi, l'intense sentimentalité morbide qu'elle dégage, ville unique de rêves fous, de vie et de mort.

Les pèlerins affluent vers elle. Ils viennent y contempler le Lingam de Visvesvara, y adorer Anna

Pourna, la déesse nourricière, Sakchi, Vynayska et la hideuse Ganesa, cruelle et jamais lasse de détruire. Ils viennent y goûter l'eau des étangs de Jnanavapi et de Manikarnika, eau fétide à cause de la profusion des fleurs qu'on y jette. Et de graves épidémies éclatent, qui fauchent sans merci parmi ces gens que la folie religieuse et l'ascétisme ont mis en état d'infériorité physiologique notoire. Le Gange porte à ses rives la fécondité, il leur porte aussi la contagion. Depuis Bénarès jusqu'à la mer, il est empoisonné, chacune de ses gouttes distille le choléra et la peste. Les autorités anglaises ont dû intervenir pour veiller à la complète incinération des corps qu'on lui livre. Autrefois, il charriait des cadavres à demi carbonisés qui pourrissaient au soleil et dont les insectes suçaient à loisir les chairs verdies. En plus de la peste et du choléra, Bénarès voit sévir l'actinomycose, la pseudotuberculose aspergillaire et le charbon. Un grand nombre d'animaux sacrés, surtout de vaches et de pigeons, vivants en complète liberté, semblent en être la cause.

Aux bouches du Gange, les sanctuaires de Sagar sont visités à chaque printemps par 100.000 pèlerins. L'île est entourée de marécages brûlants, de lagunes, de jungles humides. Le paludisme et le choléra y règnent continuellement, la mortalité y est terrible, les bûchers funèbres ne s'y éteignent jamais. Que dirons-nous encore de Gaya, visitée chaque année par cent cinquante mille personnes? La ville est perchée au sommet de hautes roches qui dominent le Phalgor. Tous les égoûts se déversent dans cette ri-

vière et l'empoisonnent. A Pouri un million de fanatiques viennent aux fêtes de Jagannatha, s'attellent aux chars des dieux qu'ils roulent autour des temples. La folie du suicide s'empare de quelques-uns. Ils se jettent sous les grandes roues de bois cerclées de fer et se font écraser sans gémir, en murmurant des prières de supplique et d'amour. Le soleil active l'éclosion des germes dans les cadavres laissés sans sépulture. Un voyageur raconte qu'à plus de cinquante milles autour de la ville les routes sont semées de squelettes. Dans l'île d'Elephanta, auprès de Bombay, le choléra faisait de tels ravages que l'administration britannique dut intervenir. Les temples y sont maintenant à peu près désertés. Il n'en est pas de même des souterrains d'Ellora. Cette montagne merveilleuse, que le génie des sculpteurs a transformée en une gigantesque ville de rêve, où l'on ne compte pas moins de trente-deux sanctuaires, dont quelques-uns ont plusieurs milliers d'années d'existence, attire encore la foule. Les couloirs et les salles y sont sombres et humides. Ceux qui y prient sont exposés aux maladies de poitrine, à la malaria et à la dysenterie.

Les Pèlerinages musulmans. — Ces quelques pages suffisent à établir l'insalubrité des pèlerinages indous, voyons maintenant si ceux des musulmans s'accomplissent dans des conditions hygiéniques meilleures. Il faut, hélas ! avouer que non.

Les musulmans du monde entier se rencontrent annuellement à La Mecque. On y compte 8.000 Malais, 23.000 Indiens, 6.000 Chinois, 4.000 Souda-

nais, 50.000 Arabes, 40.000 Marocains. La ville est malsaine, dominée par des montagnes arides, étouffée au fond d'une vallée étroite. Elle n'a pas assez d'eau potable. Les pèlerins y arrivent après mille fatigues. La dernière journée du voyage doit être faite nu jusqu'à la ceinture, sous un soleil torride. Tous se renferment durant de longues heures dans la mosquée ; tous en font le tour dans la poussière du plein midi ; 200.000 bouches embrassent la pierre noire. On immole à Mina des victimes dont le sang se coagule sur la terre. Les Indous y ont apporté le choléra qui ne tarde pas à éclater plus ou moins violent suivant les années. En 1863, 30.000 personnes en moururent. La peste y fait aussi de grands ravages ; elle y régna en 1897, 1898, 1899. Elle semble demeurer d'une façon à peu près permanente à Assyr, qui se trouve dans le voisinage de la ville sainte.

Mesched et Kerbellah, grands centres de pèlerinages musulmans en Perse, sont aussi des foyers d'infection, d'où le choléra et la peste se répandent. Cela n'a rien d'extraordinaire lorsqu'on saura que les Persans ont l'incroyable habitude de transporter à dos de chameau, dans des sacs et des nattes, les cadavres des malheureux qui meurent pendant le voyage !!! Certaines familles pieuses mettent même leurs défunts dans des sépultures provisoires aux environs de Téhéran, à Iman Jadeh-Zeid, à Iman Jadeh-Ismael, à Chah-Abdoluzim et attendent l'époque du pèlerinage ; alors elles les exhument et les transportent en pleine putréfaction, pour les faire enterrer définitivement auprès des mosquées vénérées. A

Kirmanschad, où campent ces funèbres caravanes, non loin de la frontière ottomane, on a pu compter en une seule année le passage de 15.000 cadavres.

Les routes des grandes épidémies. — Si encore ces coutumes n'étaient préjudiciables qu'à ceux qui les suivent; mais il suffit d'étudier un peu la route suivie par les grandes épidémies, pour constater qu'elles sont un danger pour l'Europe entière. Le choléra est d'origine indoue, personne actuellement ne cherche à le nier. Il naît sur les bords sacrés du Gange ou sur les rives également saintes du Brahmapoutra; il apparaît tous les ans à Madras, à Conjévéran, à Poorée, à Tripetty, à Makadeo, à Trivellore et son apparition y coïncide avec le passage des pèlerins. La loi religieuse proclame, nous l'avons vu, l'impureté des cadavres. Cette malédiction, bonne en soi, est exagérée par les dévots qui les laissent pourrir sur place plutôt que d'y toucher. D'autre part les parias, très nombreux dans les villes saintes, parce qu'ils y trouvent mille petits métiers à exercer, habitent d'infestes cases dans la cour desquelles les eaux ménagères croupissent. Donc la maladie éclate dans ce milieu favorable. Comment put-elle gagner plusieurs fois la lointaine Europe? En 1822, des pèlerins musulmans l'apportèrent à Kerbellah, en Perse, d'où elle franchit la mer Caspienne pour se répandre en Russie. En 1830, la même chose se produisit, pour se répéter encore en 1847 et 1892.

Les épidémies de 1865 et de 1884 vinrent par voie de mer. Des pèlerins partis de Singapour et de Calcutta l'apportèrent à la Mecque. D'autres, qui s'en

retournèrent en Egypte, l'y transportèrent. Le 19 mai 1865, un navire arrivait à Suez avec deux mille pèlerins; le 21, les premiers cas se déclaraient dans cette ville. De la même façon il s'implanta à Constantinople, à Odessa, à Smyrne, à Beyrouth, à Chypre. Soixante-sept musulmans de retour de la Mecque avaient pris passage à bord de *la Stella*, qui aborda à Marseille le 11 juin. Deux étaient morts en route. Le 13, la maladie était signalée dans le quartier qui avoisine la Canebière. La France était envahie.

L'épidémie de 1884 suivit une route à peu près semblable. Au printemps 1881 le paquebot *le Colombien* avait amené 1200 pèlerins en provenance de Bombay. Dès qu'ils eurent gagné la Mecque, le terrible mal y commença ses ravages. En 1883, il se répandait en Egypte d'où il gagnait Toulon au début de 1884.

Ces quelques rapides exemples seront suffisants à prouver combien dangereux pour l'Europe peuvent devenir les pèlerinages d'Orient.

Voyons maintenant si l'étude des épidémies de peste nous donnera la même assurance. Hélas ! oui. Toutes les fois qu'elle vint en Occident elle arrivait de l'Inde ou de l'Arabie..... les épidémies de 1575 en Italie, de 1635 à Nimègue, de 1681 en Espagne, de 1720 en Provence, de 1828 en Grèce n'eurent pas d'autre origine. Depuis l'organisation du service sanitaire international, elle ne dévaste plus l'Occident, mais cela au prix d'une lutte acharnée qu'on lui fait et d'une vigilance de tous les instants, exercées aux frontières du monde civilisé. Elle continue à régner

en Chine, dans l'Inde, en Indochine, en Turquie d'Asie, en Arabie, en Egypte, en Océanie. En 1899, elle apparut à Cadix et à Bougie, où des pèlerins venus de La Mecque l'avaient apportée; en 1901 il y en eut quelques cas isolés à Naples et à Marseille. La dernière épidémie occidentale fut celle d'Oporto, qui émut pendant quelques semaines l'opinion en 1902. Ce ne fut, heureusement, qu'une alerte.

Nous devons signaler la campagne faite actuellement en Algérie et en Tunisie, pour y faire accepter aux mulsumans de remplacer le dangereux voyage à La Mecque, par un autre moins dispendieux et d'une surveillance sanitaire plus facile, à la Mosquée du Barbier, à Kairouan. Plusieurs Arabes intelligents s'emploient à répandre cette idée parmi la foule des croyants sur lesquels ils ont de l'influence. Ils se mettent ainsi au service de la civilisation dont ils ont compris tout le prix. Peut-être réussiront-ils, mais il faut encore de nombreuses années.

Certaines maladies, européanisées depuis longtemps, nous furent également apportées dans un élan de prosélytisme religieux. Ainsi la variole, qui était, semble-t-il, inconnue des Grecs et des Romains, mais qui depuis des milliers d'ans dévastait périodiquement l'Asie, ne s'acclimata chez nous qu'après les invasions sarrazines, cette dernière affirmation que l'histoire vérifie (Grégoire de Tours) suffira à clore ce chapitre.

CHAPITRE XI

Le Mysticisme

Le mysticisme n'est pas seulement un état particulier de l'âme toujours identique à lui-même, il est cela et autre chose encore. En le passant au crible d'une psychologie impartiale, après avoir analysé les pensées qui le guident, les actes qu'il détermine, toutes ses manifestations, les dogmes auxquels il aboutit, nous croyons pouvoir distinguer deux sortes de mysticisme qui n'ont de commun que l'étiquette. L'un n'a jamais nié l'empire de la raison ; au contraire, il s'appuie sur elle, après en avoir fait la complice du sentiment. Il s'étaie logiquement sur des abstractions métaphysiques, et ses conclusions s'établissent naturellement d'après les règles saines de la philosophie : c'est le mysticisme scientifique, le mysticisme rationaliste, croyons-nous dire, car les deux mots unis ne jurent que pour ceux qui n'ont qu'une compréhension incomplète de chacun d'eux. C'est lui qui a servi à l'esprit humain pour ses ascensions les plus audacieuses. Il fut le bélier toujours en œuvre pour enfoncer les portes du mystère, et ses lumineuses méthodes d'induction ont souvent acquis des ré-

sultats que les méthodes expérimentales ne vérifièrent que plusieurs siècles après. C'est le mysticisme védique, celui de Sakia-Mouni, qui aboutit à affirmer la nécessité de la science, c'est celui qui dicta les poèmes Orphiques dont la morale ne fut jamais surpassée, qui inspira Pythagore et lui fit découvrir entre autres merveilles les lois d'harmonie. Il fut la méthode philosophique des Kabbalistes juifs, de Philon, d'Avicébron, de Maïmonide qui y trouvèrent les preuves et les lois de l'évolution. Toute l'école d'Alexandrie, Ammonius Saccas, Plotin, Jamblique, Numénius, Porphyre, Proclus, s'éclairèrent à son immortel flambeau et lui doivent d'avoir fait planer l'esprit humain jusqu'aux hauteurs d'une logique quasi-divine. Il inspira saint Jean, Origène, saint Bonaventure. Plus tard, il dirigea les travaux de Paracelse, de Pic de la Mirandole, de Martinez, de Claude de saint Martin. Ce mysticisme-là constitue donc une école philosophique avec ses principes et sa méthode; à ce titre il a droit au respect auquel ont droit toutes les écoles, car de toutes, parmi beaucoup d'erreurs, sont sorties quelques vérités qui seules suffisent à les légitimer.

L'autre pourrait s'appeler le mysticisme empirique. Il se caractérise par une soumission de l'être à une impulsion morbide vers le mystère. Il ne s'appuie sur aucun raisonnement, mais seulement sur une foi sans contrôle, celle que vulgairement on appelle : *La foi du charbonnier*. Son principe premier est peut-être une conception malade de l'infini, un amour inquiet du surnaturel, une frayeur

instinctive et irraisonnée pour tout ce qui est ignoré, jointe à une sorte de fascination de l'inconnu. Tertullien dans un jour de délire mystique, dont heureusement il n'était pas coutumier, s'écria : « Credo quia absurdum. » Cette phrase définit mieux que toute autre le mysticisme dont nous devons nous occuper ici.

Comment se développe-t-il chez l'individu, comment y évolue-t-il, à quoi y aboutit-il ? Les réponses à ces trois questions nous montreront en quoi et comment les mystiques sont souvent des malades, qui relèvent de la pathologie et pour qui une thérapeutique spéciale et utile pourrait être instituée.

Etiologie du mysticisme. — Comment se développe-t-il ? L'étiologie du mysticisme n'est pas mal aisée à faire, quoique très complexe. Disons d'abord que les femmes y sont plus sujettes que les hommes à cause d'une disposition particulière de leur esprit, plus apte que celui de l'homme à concevoir certaines subtilités sentimentales ; à cause aussi de leur nature même, dont toutes les tendances sont naturellement passives. L'âme de la femme est une cire molle sur laquelle le moindre empreinte se grave et reste. Egalemeut à cause de leur infériorité physiologique notoire. Les phénomènes de la menstruation font de la majorité des femmes de perpétuelles malades. Leurs nerfs surexcités portent à leur cerveau des impressions mystérieuses qui peu à peu les prédisposent au rêve où elles se réfugient contre les misères de la vie réelle. Et c'est ainsi que, de tendres et faibles qu'elles sont, elles deviennent mystiques,

parce qu'elles se persuadent qu'au sein du mysticisme se trouvent des forces qui aident à souffrir.

Ceci est tellement vrai que toute peine, tout chagrin violent nous entraîne vers le mysticisme comme vers un port de refuge. Combien devinrent mystiques après la mort de ceux qu'ils aimaient, après la perte d'une fortune ? Lisez n'importe quelle prière d'inspiration mystique, vous y pourrez voir que l'amour de Dieu est toujours conseillé comme la consolation suprême qui jamais ne manque à ceux qui s'y plongent. Ils y trouvent, non seulement la force de pleurer ; mais encore ils arrivent à y trouver de la douceur à leurs larmes.

Les climats peuvent aussi avoir une influence sur l'étiologie du mysticisme. Les béguinages flamands et hollandais ne sauraient exister en Italie, ni même en France. Chacun sait combien fleurit souvent dans l'âme allemande la fleur bleue sentimentale. Le mysticisme y a dicté Werther et Faust, il y inspire les ballades tristes que tous les bateliers du Rhin savent chanter.

L'âge aussi a son influence. Beaucoup de jeunes filles ont la vocation religieuse à l'époque de leur nubilité. C'est alors qu'elles s'isolent dans des rêves de vie monastique. Leurs songes les promènent à l'ombre discrète et parfumée d'encens des cloîtres. Elles se plaisent dans le recueillement des chapelles où la cire des cierges distille une odeur chaude qui endort. Elles y imaginent tout un poème d'oraisons, de dévouement, d'amour divin, d'abnégation et de ciel. Cet état dure souvent plusieurs années, il est favorable au recrutement des ordres religieux.

Enfin les causes qui président le plus souvent à l'éclosion du mysticisme sont l'éducation et l'influence du milieu.

L'éducation surtout est à ce point de vue décisive. On peut en trouver des exemples dans la façon dont les Indous forment les fakirs. L'enfant que sa famille destine à cette sainte vocation est confié dès ses jeunes années à de sévères brahmanes, qui façonnent son esprit et le dirige vers la méditation et l'oubli des choses terrestres; car : « Le Dwidja doit vivre dans une forêt, muni d'une ferme résolution et parfaitement maître de ses organes. » (Manou, vi, 4). Les mahométans agissent de même. Tous ceux qui sont allés voir les derviches tourneurs de Scutari, ont pu remarquer parmi eux des enfants qui déjà exécutent avec conviction les tours d'équilibre en usage dans la secte. Les chrétiens en font autant. Il y a quelques années, je visitai l'abbaye d'Entrame dans les environs de Laval. En parcourant les jardins, je fus très surpris d'y rencontrer une dizaine de petits moinillons de dix à douze ans vêtus de bure. Je demandais au frère qui me guidait ce que cela signifiait. Il m'avoua, sans réticence du reste, avec une inconscience parfaite, que, le recrutement devenant malaisé, il leur était habituel de prendre de très bonne heure des enfants pauvres, pour les plier à la règle et assurer ainsi l'avenir de l'ordre. — Pour se convaincre davantage de l'influence de l'éducation, il n'y aurait qu'à ouvrir une vie des saints et à lire ce qui a rapport à la jeunesse de chacun d'eux. A chaque instant les Bollandistes vous disent : « Ses pa-

rents étaient des gens pieux et dévoués aux bonnes œuvres. » « Sa mère l'éleva dans la crainte de Dieu et l'horreur du péché. » « Il eut durant son enfance l'exemple de toutes les vertus. »

Combien de petites filles deviennent mystiques au moment de leur première communion ? L'éducation spéciale aux mois qui précèdent cet acte, cet acte lui-même en sont causes. On leur a appris le catéchisme, mot à mot d'abord, ensuite longuement commenté ; on leur a fait faire une retraite pendant laquelle le prédicateur exalte l'amour divin. Arrive le jour de la cérémonie ; du blanc partout, des fleurs, des lumières, l'orgue, les cantiques, alors il n'est pas rare de constater chez quelques enfants des phénomènes d'extase. C'est l'influence du milieu qui s'exerce et qui parachève l'œuvre de l'éducation. De la première communion datent certaines anémies, certaines hystéries, des neurasthénies souvent rebelles aux traitements les plus sérieux, des névroses. Une épileptique m'avoua avoir eu sa première crise le jour de sa première communion à la fin de la messe. Presque tous les ans pendant cette messe, les suisses doivent emporter quelques fillettes pâmées, ou d'autres qui soudain se sont mises à sangloter sans motif et dont rien ne peut tarir les larmes.

Les protestants et les Russes ont compris le danger. Chez eux, la première communion se fait à 16 ans, à l'âge où l'esprit déjà plus assis est moins apte aux emballements d'une sensiblerie malade.

Nous retrouvons l'influence du milieu dans la vie monastique aussi bien chrétienne qu'autres. Il n'y a

qu'à étudier un peu la règle des lamaseries thibétaines et chinoises, pour se convaincre qu'elle ne le cède en rien comme ascétisme à celles de nos trappes les plus rigides. Le silence, la méditation, le jeûne, la prière et les macérations de toutes sortes y sont prescrits. Il n'est pas étonnant de rencontrer parmi les gens qui observent une telle règle, des mystiques sujets aux hallucinations, à la catalepsie et aux crises épileptiformes. Nous avons vu, à propos de l'exorcisme, par quel phénomène psychologique une religieuse peut devenir démoniaque et possédée. C'est l'influence du milieu qui agit sur elle. Sa sœur ayant le bonheur d'avoir une conscience moins accessible aux scrupules, moins sujette aux épouvantements d'un remords factice, mais douée au contraire d'une grande confiance en soi et persuadée de sa sainteté, aura des extases divines et recevra des révélations célestes. L'histoire nous fournit une foule d'exemples de mysticisme développé sous l'influence du milieu. L'initié des mystères égyptiens et grecs était longuement préparé par le jeûne et par la prière. On exigeait de lui une grande fréquentation des sanctuaires et ce n'est que lorsque son esprit, perpétuellement tendu vers l'inconnu divin qu'il désirait savoir, avait atteint un état de fièvre religieuse qu'on lui révélait les arcanes de la doctrine. La cérémonie était toujours nocturne et s'accomplissait avec des symboles, des pompes merveilleuses, des lumières par milliers et des musiques suaves. Souvent, la salle d'initiation était machinée comme un théâtre et des choses étranges apparaissaient aux yeux des néo-

phytes. On jouait devant eux des scènes mythologiques. Tout cela énervait à un tel point leurs facultés, qu'il n'était pas rare de les voir tomber en extase et faire à l'invisible la déclaration d'un amour surhumain.

Chez les Hébreux, les prophètes devaient vivre d'une façon spéciale et s'entraîner à leur mission par la retraite et la lecture des livres.

Aux premiers siècles du christianisme, la Thébaïde se peupla d'anachorètes. Du désert, un ardent épithalame monta vers le ciel. Et ce pays, jusque-là inhabité à cause de son aridité et de sa misère, devint, pour ces mêmes raisons, celui où fleurit la sainteté la plus grande. Un mysticisme ardent emprisonnait tous ses habitants dans des chaînes d'amour. Il exaltait leur passion pour le mystère jusqu'au délire. On vit se passer des choses étranges. Antoine eut des visions gigantesques. Paul l'Ermite sympathisa avec les lions. Siméon resta dix ans complètement emmuré. Alypius vécut au sommet d'une colonne, Sérapion fit river autour de lui un cilice de fer dont le poids l'empêchait de marcher. Tous demandaient à grands cris la souffrance comme le plus précieux des biens. L'âpre volupté de l'amour divin faisait frissonner leur chair ulcérée. Leur esprit planait à la suite des strophes de leurs prières dans des régions inaccessibles. Les démons les tentaient, mais des légions d'anges veillaient autour d'eux. L'époque et le pays causèrent cette démente mystique. Le schisme ravageait la chrétienté encore jeune. Tous les dogmes chancelaient. Une foule de points obscurs étaient

mis en doute par les hérésiarques. Or ces hommes se réfugièrent dans l'amour pour se défendre du doute. Dégoutés du siècle, lassés par les longues discussions des conciles, ils s'exilèrent volontairement dans l'aride Thébàide. Là, mille splendeurs nouvelles leur firent révélées. La solitude était autour d'eux et la conscience de leur faiblesse humaine les jeta dans une inquiétude obscure. A chaque aurore et à chaque crépuscule, le soleil étalait sur l'horizon la magie glorieuse de sa puissance. La chaleur des midi faisait trembloter de vagues effluves au-dessus des pierrailles qu'elle déformait. Chaque nuit des clameurs lointaines de bêtes emplissaient le silence. Tout un bruissement de vie cachée montait s'épandre vers le ciel profond où des milliers d'étoiles dessinaient des signes géométriques. Les anachorètes avaient cherché Dieu, ils trouvaient l'inconnu. Le mystère était autour d'eux. Ils s'y sentaient noyés, et cela seul suffisait à les rendre visionnaires, à faire d'eux de grands mystiques.

Il est à remarquer que le mysticisme apparut toujours aux époques troublées de l'histoire. Il domina le moyen âge. Un livre ne suffirait pas à dire comment il y prit naissance, de quelle façon il s'y développa, ce qu'il y fit.

Evolution du mysticisme. — Comment le mysticisme évolue-t-il? — D'après ce que nous venons de dire, il se présenterait sous forme épidémique ; peut-on jusqu'à un certain point le dire contagieux ? La contagion de certains états psychiques est un fait reconnu, le mysticisme y obéit souvent. Le cas des

religieuses de Loudun en est une preuve ; une preuve aussi, les faits plus ou moins curieux qui se passèrent sur la tombe du diacre Pâris. Dans ce cas, il est à présumer que les mêmes causes, le même milieu, influent d'une façon analogue sur certains esprits qui se trouvent en parenté de sentiments.

But du mysticisme. — *A quoi aboutit le mysticisme ?* — Son but est d'arriver à la connaissance de l'invisible, à l'intuition du mystère ; examinons les procédés qu'il emploie et nous verrons qu'il est facile de les identifier avec des états pathologiques bien définis et étudiés depuis longtemps. La méthode mystique est tout entière contenue dans la recherche de ces trois états ou plutôt de ces trois phases successives d'un même état : *méditation, extase, hallucination.*

La *méditation* est la première étape qui conduit aux hauteurs mystiques. Les ordres contemplatifs qui vouent leurs membres à la vie mystique, en font pour tous une sainte obligation.

En dehors du christianisme, nous la retrouvons chez les fakirs qui s'y livrent avec ardeur, chez les derviches, chez les bonzes. Les prêtres égyptiens et les mages y consacraient de longues heures chaque jour. Qu'est-ce donc que la méditation, sinon l'acte psychologique par lequel, étant donnée une idée dominatrice qui vous a frappé, on la prend comme point de départ de réflexions, on la retourne, on l'examine on la ressasse au point de la graver pour jamais dans sa mémoire. Or toutes les phobies, toutes les idées fixes, toutes les obsessions portent vers la médita-

tion. Et qu'est-ce qu'une phobie, qu'est-ce qu'une idée fixe, qu'est-ce qu'une obsession, sinon un symptôme de certaines psychoses, qui, de loin ou de près tiennent à l'aliénation (1) ?

Le second degré de perfection mystique est l'*extase*. Elle se confond souvent avec la catalepsie. Léo Gautier, dans sa remarquable thèse sur la catalepsie chez les mystiques, en a donné une très belle étude appuyée sur trois exemples célèbres, sainte Thérèse, la bienheureuse Marguerite-Marie et sainte Lydwine de Schiedam. Il y montre chez ces trois extatiques des tares nerveuses parfaitement caractérisées. Aussi utile pour prouver la thèse serait l'étude d'une foule d'autres extatiques ; sainte Brigitte, sainte Françoise Romaine, M^{me} de Chantal, Agathe de la Croix, Marie-Rosa-Adriani, Bernadette Soubiroux, etc. Sainte Hildegarde, qui s'y connaissait en mystique, avait pu dire, il y a plusieurs siècles : « Dieu n'habite pas les corps sains. » Elle soupçonnait l'étroite parenté qui existe entre l'hystérie et la sainteté. Elle savait que l'extase est la preuve d'une infériorité physiologique.

Le plus haut degré de perfection mystique arrive à la *vision directe*. L'idée prend forme, se projette au dehors, semble s'extérioriser. L'extatique devient alors un halluciné. Il voit sa propre pensée comme dans un miroir. Des images et des sons irréels frappent ses sens — : « l'hallucination est une perception sans objet », dit Esquirol. Le premier, il l'étudia comme un phénomène morbide. Avant lui, elle était

(1) Janet, *Névroses et idées fixes*;—Culere, *les Frontières de la folie*.

regardée comme divine ou diabolique, suivant l'orthodoxie des visions décrites. Nous savons qu'elle se rencontre dans de nombreux cas pathologiques. Les aliénés, les hystériques, les névropathes, les alcooliques, les morphinomanes, les paralytiques généraux, les épileptiques y sont sujets. D'autres fois elle se produit sans être nécessairement symptomatique de ces différentes maladies; il suffit alors pour les faire naître d'un trouble de la circulation cérébrale ou d'un surmenage intellectuel. Le cas est fréquent chez les mystiques. La plupart des hallucinations peuvent s'expliquer d'après la théorie de Baillarger, qui, tenant compte de son caractère psychosensoriel, la considère comme un phénomène pathologique qui se produit lorsque sont réalisées les trois conditions suivantes : 1^o exercice involontaire de la mémoire et de l'imagination; 2^o suspension des impressions externes (extase); 3^o excitation interne des appareils sensoriaux.

Dépine en formule une autre théorie fort ingénieuse, basée sur l'existence des neurones. Il suppose une excitation des cellules qui ont conservé l'empreinte d'objets connus autrefois. Il y a alors propagation par voie centrifuge aux ganglions sensitifs où l'idée se transforme en une sensation.

Les pages qui précèdent établissent suffisamment que le mysticisme a besoin, pour se réaliser, de trois procédés qui constituent trois symptômes morbides bien définis. Donc nous pouvons dire que ceux qui se livrent à lui seront fatalement menés vers un état pathologique grave, ou tout au moins verront

s'aggraver et devenir incurables des tares déjà existantes chez eux.

Loin de nous la pensée d'accuser les religions en cette occurrence. Nous savons qu'*aucun de leurs dogmes n'établit, qu'aucun de leurs rites ne conseille le mysticisme*, mais il n'en est pas moins né en marge de leurs dogmes et de leurs rites. Le mysticisme est une fleur vénéneuse qui pousse à l'ombre des sanctuaires. Le tort des clergés a été de nier le danger qu'il peut y avoir à la cueillir et de la cultiver avec tendresse. Les religions furent d'admirables formules de lutte pour la vie, pourquoi ont-elles laissé pénétrer des éléments morbides en elles ?

CHAPITRE XII

Le Fanatisme et la Responsabilité

A côté du mysticisme, nous devons parler du fanatisme, qui, comme lui, appartient au domaine pathologique, et s'y peut classer parmi les psychoses et les maladies mentales.

Le fanatisme subordonne tout à la prévalence d'une conviction qui nous possède ; en cela il porte atteinte à la volonté qu'il enchaîne, partant, il diminue d'autant la responsabilité. Le fanatique n'est plus son maître, mais l'esclave de sa foi dont l'objet lui apparaît comme l'expression d'une volonté divine. Sa croyance religieuse est un centre duquel rayonnent toutes ses pensées, autour duquel s'organise toute sa vie, vers lequel convergent toutes ses actions. Le fanatisme naît sur le cadavre du libre arbitre, il est une plante funèbre qui exige pour croître la mort de la volonté que remplacera bientôt un entêtement aveugle fondé sur une logique factice.

Le fanatisme, comme toute psychose qui atténue ou détruit tout à fait la responsabilité, aboutit à des actes extravagant ou criminels en désaccord avec la

liberté humaine et nuisibles à l'intégrité de l'espèce. Examinons-en rapidement quelques-uns.

Erotisme religieux et Prostitution sacrée. — Le fanatisme a créé l'érotisme religieux et la prostitution sacrée. Toutes les religions ont connu cette tare ; plus ou moins, selon leur nature dogmatique et rituelle, mais aucune n'y échappa, même pas le christianisme, qui, malgré une lutte acharnée et sans trêve, la vit naître de lui par des chemins détournés.

L'Inde eut, dès les premières époques brahmanistes, ses courtisanes sacrées. Ses dieux donnèrent l'exemple : Krihna n'eut-il pas le pouvoir de satisfaire en même temps onze mille amantes ? Son culte fut toujours voluptueux et ardent. Il incarne Vichnou Amour et les baisers sont suave musique à ses oreilles. Il est la tendresse et la vie et préside à l'enlacement des sexes. Aucune débauche n'égalait jamais celle de la secte de Nemavat, qui existe encore au Bengale, ni celle des disciples de Vallabha dont les femmes s'en vont parfumées et couronnées de fleurs attendre dans les bosquets sacrés l'inconnu dont l'étreinte fera courir dans leur chair en émoi l'extase d'une volupté divine. Les descendants de Vallabha, élevés à la dignité royale, représentent ici bas le dieu toujours en rut. Les femmes viennent de loin faire à leur désir l'offrande de leur corps. Bénies celles qui ont partagé la couche du maharaja !!! Un procès célèbre, plaidé à Bombay en 1862, mit en pleine lumière ces scandaleuses pratiques.

Le Sivaïsme, plus rude, possède cependant lui aussi des rites d'amour. La déesse Kali y préside.

Les fidèles de la *main gauche* lui rendent des honneurs lubriques. Hommes et femmes se groupent autour du symbole de l'éternelle génération, le Lingam plongé dans l'Yoni; des plantes aphrodisiaques brûlent sur des trépieds et les dévots s'accouplent au hasard dans l'exaltation d'un délire religieux. — Nous ne parlerons que pour mémoire d'une vieille coutume tombée en désuétude qui voulait que les vierges fissent toutes avant de se marier hommage de leur vertu à l'idole de Jagannatha représenté par un de ses prêtres.

HÉRODOTE nous apprend qu'à Babylone les femmes devaient, par dévotion, se prostituer au moins une fois dans le temple de la déesse Mylitta : « Toute femme née dans le pays est obligée, une fois dans la vie, de se rendre dans l'enceinte sacrée, pour s'y livrer à un étranger » (Hérodote, I, 199). — Ailleurs certaines de ses confidences touchant le culte de Baal nous mettent en droit de supposer que les serviteurs de ce dieu ne craignent pas d'abuser de l'érotisme mystique des croyants pour jouer vis-à-vis d'eux une grossière et lubrique comédie : « Dans la dernière tour (du Temple) est une grande chapelle; dans cette chapelle, un grand lit et une table d'or. On n'y trouve point de statues. Personne jamais ne passe la nuit dans ce sanctuaire, à moins que ce ne soit une femme du pays, dont le dieu a fait choix. Ainsi disent les prêtres » (Hérodote, I, 177). Le même usage existait à Thèbes, en Egypte; et à Patara, en Lycie (Hérodote, I, 172).

Du reste l'Egypte, malgré la beauté de ses doc-

trines ésotériques, n'était point exempte de débauches religieuses; bien au contraire. Le culte populaire y ramenait périodiquement d'extravagantes orgies. — A la fête du Nil, lorsque les trois larmes d'Isis étaient censées faire monter l'eau du fleuve, la foule en rut hurlait vers le ciel. Les couples enlacés jonchaient les dalles des quais. Les reines se prostituaient dans les temples. Les princesses, qu'une ardeur mystique consumait, offraient leur corps aux caresses des passants et consacraient aux divinités le prix qu'on leur donnait de leurs faveurs. Des femmes en délire poussaient l'impudeur sainte jusqu'à désirer s'unir au bouc Mendes (Hérodote, II, 48). Il est facile de supposer quelles scènes devaient se passer le jour de la procession des Phallus (Hérodote, II, 48) et pendant les fêtes annuelles célébrées en l'honneur de la déesse de Bubastis : le Nil se couvrait de bateaux remplis d'hommes et de femmes qui se rendaient au temple. Hérodote raconte que les femmes troussaient leurs vêtements et montraient leur sexe pendant que leurs compagnes jouaient des castagnettes et que les hommes chantaient (Hérodote, I, 60). Le culte de l'Isis de Busiris était aussi érotique. Il s'y mêlait même un élément morbide, la volupté y voulait le pigment de la souffrance et la flagellation y était en grande vogue (Hérodote, II, 61).

Les révélations d'Hérodote, à propos de Babylone et de l'Égypte, furent contrôlées par Strabon, qui en fit aussi sur la façon dont les Arméniens de son temps célébraient le culte de la déesse Anait. Cette

divinité était servie par un certain nombre de prêtresses, dont le vœu principal les engageait à ne jamais se refuser au désir d'un homme. D'un autre côté les jeunes filles durent pendant longtemps se prostituer durant quelques semaines dans le temple avant de pouvoir se marier.

La Grèce eut aussi ses courtisanes sacrées. L'Aphrodite de Corinthe employait plus de mille hiérodules au service de ses autels. Athènes avait un Temple dédié à l'amour charnel. Elle connut la débauche effrénée des dyonisies, qui couchait les couples pamés dans les bosquets de Lemnos. Le mysticisme des Lesbienues les asservit aux pratiques de l'amour contre nature. — A chaque printemps, le culte d'Eros peuplait les bosquets de l'Hélicon de femmes et d'adolescents en mal d'amour. Priape, dieu de la force virile, maître du coït, fut adoré à Lampsaque, à Thasos, à Argos. — Son culte fut parmi les plus impudiques : « L'odeur de la semence virile est douce à ses narines » (Priapée anonyme). A Rome, où il conquiert vite droit de cité, il devint un des personnages les plus en faveur du théâtre populaire. Du reste, la ville éternelle adopta joyeusement toutes les manifestations religieuses où l'orgie jouait un rôle. Qui ne se souvient des lupercales et qui ne connaît la honteuse conduite des prêtres de Cybèle qui s'en allaient de bourgade en bourgade s'offrir dévotement au désir des pédérastes ? (Ovide, Catulle.)

Les Hébreux virent, eux aussi, l'érotisme sacré prendre place dans le rituel pourtant sévère du temple. Judith se livra à Holopherne pour lui trancher

la tête et sauver ainsi le peuple de Dieu. *Le Cantique des cantiques* peut compter parmi les poèmes les plus voluptueux qui furent écrits.

Les musulmans n'échappèrent pas à la loi commune. Mahomet n'a-t-il pas promis aux croyants le baiser éternel des houris? Chez eux l'érotisme religieux prit une forme populaire théâtrale. Dans toutes les villes turques, des montreurs de marionnettes qui, presque tous, sont affiliés aux couvents de der-viches, représentent sur les places les aventures extravagantes et grossières de Karagheuz. Ce héros est, paraît-il, un descendant du vieux Priape romain. — N'est-ce pas un peu par mysticisme que les filles de la tribu des Ouled-Naïm émigrent pendant plusieurs années de leur jeunesse vers les oasis du Ziban pour s'y prostituer? Lorsqu'elles dansent dans les bouges de Biskra, les yeux en extase, couvertes de colliers faits avec les pièces d'or qu'elles tiennent de la générosité de leurs amants, avec des gestes symboliques et rituels, il est impossible de ne pas songer aux prêtresses d'amour des religions antiques. Du reste, les Arabes et les Turcs, malgré les anathèmes du Koran contre les prostituées, semblent avoir conservé un ancestral respect pour les filles qui se livrent aux hommes; il n'y a qu'à voir, pour s'en convaincre, comment sont traitées les tziganes de Constantinople, de Scutari et de Smyrne, et comment sont considérées, en Algérie, les danseuses qui se louent pour les mariages et les fêtes.

Nous avons dit que même le christianisme causa le développement d'un mysticisme érotique nouveau.

— Nous ne parlerons point ici des châtimens corporels pratiqués dans certaines communautés et qui souvent n'ont pour but que la recherche d'une volupté morbide. Mais il serait facile de prouver que tout le satanisme en usage au Moyen-âge et à la Renaissance est né en marge des rituels religieux. Les dévôts du diable furent des mystiques au même titre que les dévôts de Dieu. Gilles de Retz en est une célèbre preuve. Il fut chrétien fervent et convaincu et son mysticisme évolua par crises en bien ou en mal. Les scènes du sabbat, les messes noires et toutes les turpitudes démoniaques viennent d'une divergence de l'esprit religieux, mais partent du même point que les œuvres pieuses.

Le Fanatisme et la Haine. — Du fanatisme ayant désorganisé la volonté et amoindri la responsabilité naquit la haine. — Toute religion proclame avant tout le dogme de l'amour. Toutes enseignent l'unité de l'origine et du but, et par conséquent la fraternité humaine, l'égalité et la charité ; et cependant, inconsciemment et fatalement, elles arrivent à édicter des doctrines de haine. Toute religion a la prétention d'avoir été révélée ; donc ses adeptes n'admettent pas qu'une lueur de vérité puisse exister en dehors d'elle. En elle est la vérité unique, claire, éternelle. Ceux qui adoptent d'autres cultes sont dans l'erreur et, par ce seul fait, méprisables. Mépriser n'est pas loin de haïr et c'est ainsi que les luttes de religion s'allument et désolent les nations. — Le fanatisme arme des apôtres guerriers qui partent pour la guerre sainte et convertissent par la terreur et dans la mort.

Les Brahmes égorgeaient, sans pitié, les premiers disciples de Bouddha. Les Hébreux traquaient, comme des bêtes, les gentils et les idolâtres. Les rois de Babylone firent martyriser Daniel et les Machabées. Les empereurs païens voulurent étouffer dans le sang le christianisme naissant. Les musulmans se ruèrent sur l'Europe épouvantée après avoir converti à coups de cimetères une partie de l'Asie et tout le nord de l'Afrique. Les conquistadors espagnols dressèrent des bûchers pour les Mexicains qui refusaient de renier leurs millénaires idoles. Rome inventa la sainte inquisition. Montluc fit brancher les Albigeois en récitant son chapelet. Les courtisans de Charles IX arquebusèrent dévotement les huguenots. L'Angleterre protestante asservit l'Irlande catholique, comme l'orthodoxe Russie avait asservi la Pologne. A notre époque, qui pourtant devrait puiser dans la largeur de ses vues philosophiques le sentiment de l'absurdité des haines religieuses, le fanatisme n'a pas perdu de ses droits. Les Turcs massacrent les Arméniens, qui lancent des bombes sur la banque Ottomane. Les Boxers se révoltent contre l'introduction en Chine des cultes occidentaux, et, jusque chez nous, les différences de foi avivent de vieilles rancunes indignes de notre civilisation.

La Soif du martyre. — Une chose pourrait surprendre, c'est la survivance de certaines doctrines aux persécutions les plus épouvantables. Plusieurs millions de Bouddhistes furent martyrisés dans l'Inde, et pourtant le bouddhisme, loin d'en mourir, fit d'incalculables adeptes. Le christianisme, lui aussi, poussa

plus vigoureusement sur le sol arrosé du sang de ses confesseurs. Malgré la haine des nations, le judaïsme vit et la race qui le proclame est, malgré son exil et sa dispersion, une des plus fortes qui soit. Il semble que les religions se développent d'autant plus vigoureusement qu'elles ont été plus combattues, et, cela précisément encore, à cause du fanatisme.

Il développe chez les croyants un goût morbide pour la souffrance, pour le sacrifice, pour la mort. C'est en chantant que les chrétiens descendaient dans l'arène. Tandis que les bourreaux leur arrachaient la chair par bandelettes ou leur broyaient les membres, les vierges en extase proclamaient la divinité de Jésus.

Il y a là quelque chose de très particulier à noter. Il semblerait que le fanatisme exalté jusqu'à l'abandon de la vie produise une sorte d'état cataleptoïde pendant la durée duquel le système nerveux ne réagirait plus normalement aux excitations extérieures. Tous les martyrs déclaraient ne pas souffrir. Il se passait chez eux ce qui se passe chez le soldat qui, blessé pendant le combat, ne s'aperçoit de sa blessure qu'en voyant couler son sang.

Le fanatisme littéraire produit le même état. On raconte que Balzac s'oubliait à sa table de travail durant des nuits et des journées entières. Il écrivait, dominé entièrement par une idée qu'il savait belle, et nulle fatigue ne le terrassait.

L'attrance vers la mort est si grande pour les fanatiques que, pendant les persécutions, les fidèles souffraient de la soif du martyre. Beaucoup se fai-

saient prendre exprès en affichant publiquement leur croyance par des actes souvent inutiles et même quelquefois extravagants. Ils couraient à la mort comme à une suprême volupté et remerciaient Dieu, lorsque leurs juges prononçaient l'arrêt fatal. Les évêques durent leur interdire la recherche du danger.

Nous retrouvons, dans certaines pratiques religieuses, cette prédilection pour la souffrance. Beaucoup de personnes connaissent les Aïssaouas et savent quelles abominables mutilations ils s'infligent. A leur exemple, certains fakirs indous se coupent un membre, s'arrachent les paupières, se sculptent, à même la chair, les signes symboliques de Siva ou de Wichnou. Il y a deux ans, je me trouvais à Constantinople le jour anniversaire de l'assassinat des Prophètes Hussain et Hassan et je fus, dans les rues du vieux Stamboul, voir passer la procession des Persans qui pleurent ce crime. Ces malheureux marchaient en rang au rythme d'une musique funèbre et se frappaient mutuellement avec des épées. Leurs gandourahs étaient pleines de sang. Des lambeaux de chair traînaient dans la poussière du chemin. Plusieurs tombèrent le crâne ouvert. On les ramassait dans un fourgon qui suivait. Ils sont heureux, Allah a reçu leur âme au sein de sa gloire ! Ceci est un fait que j'ai vu et que j'affirme et qui m'a fait ajouter foi aux récits des voyageurs qui racontent avoir vu des indous se jeter sous les roues du char de Jagannatha. Les idoles diffèrent, mais le principe est le même. L'être fanatique aime le sang ; lorsqu'il ne va pas jusqu'à la soif du martyr, il rêve de faire souffrir,

de tuer. Les Tungs étranglent par conviction religieuse. On écrirait pendant des heures sans épuiser les exemples qui prouvent l'étroite parenté qui unit le fanatisme, la volupté et la mort. Les assassinats rituels ne sont point des légendes et les suicides religieux sont nombreux. A cause de cela, le fanatisme religieux est une maladie dangereuse de l'esprit humain. Il s'oppose au développement de la race. Il s'oppose aussi au développement de l'individu.

Les fanatiques sont des irresponsables, ou tout au moins des responsables atténués. — En effet, nous avons dit qu'il détruisait la volonté et qu'il diminuait la responsabilité. Je suis persuadé que chez tout fanatique on trouvera des traces d'irresponsabilité ou tout au moins de responsabilité atténuée.

En médecine légale, on considère comme irresponsables ou comme partiellement responsables les *paralytiques généraux*, les *délirants chroniques*, les *épileptiques*, les *alcooliques*, les *dégénérés héréditaires*, les *hystériques*, les *morphinomanes*, les *cocaïnomanes*, les *éthéromanes*, les *impulsifs*, les *névrosés* et *neurasthéniques* de toute nature, les *aliénés*, les *idiots*, les *maniaques* (Vibert).

On sait que Mahomet était épileptique. — Il eut devant ses compagnons de fréquentes attaques que ceux-ci interprétaient comme un signe de sa divine mission. Le célèbre voyage nocturne fut certainement une hallucination.

Un fait récent, dont tout le monde se souvient encore, viendra, lui aussi, servir de preuve à ma thèse. Il s'agit des troubles de Margueritte. Les débats du

procès de Montpellier ont révélé des curieux détails sur la mentalité des accusés. Les chefs de l'insurrection furent tous des hallucinés chez qui le fanatisme déterminait temporairement des phénomènes cataleptiques avec troubles psychiques profonds. « Lorsque j'étais sous l'empire de mon mal, je perdais la mémoire ; quand elle me revenait, j'essayais d'empêcher les coups » (Yacoub). Ce Yakoub fut l'âme de la révolte. Nous ne croyons mieux terminer qu'en citant quelques passages de son interrogatoire, qui nous révèlent son état mental.

Le Président. — Dans les événements du 26 avril 1901, reconnaissez-vous avoir joué le principal rôle ?

Yacoub. — Je sers Dieu. Je suis de l'ordre des Rahmanias. *J'ai entendu des voix venant de Dieu.*

D. — Mais avez-vous été le chef du mouvement ?

R. — Il s'agissait d'aller en pèlerinage à Besnès. Il ne s'agissait pas de faire de mal aux Européens. Nous ne nous faisons pas de mal les uns aux autres. Nous sommes d'accord.

D. — N'est-ce pas vous qui avez dit : « C'est nous qui avons donné l'ordre de tuer les Européens ! »

R. — Non ! je n'ai jamais dit ça !

D. — Cependant, devant le juge d'instruction, vous l'avez dit, en attribuant cet ordre aussi à Taalbi et à Dourkiza Mahammed ben Sadok ?

R. — Je sers Dieu ! Dieu ne veut pas d'injustice et je ne suis pas content de tout ce qui s'est passé.

D. — Cependant, les autres vous rendaient hommage. Ils vous reconnaissaient pour leur chef. Après l'affaire, tous ont proclamé votre responsabilité.

R. — Si j'avais dit aux gens : Frappez ! tuez ! je le reconnaîtrais ! Mais Dieu que je sers ne veut pas l'injustice !

D. — Il semble bien cependant que c'est vous qui dirigiez le mouvement. *Taalbi ne vous a-t-il pas désigné comme le sultan ?* « Je ne suis, a-t-il ajouté, que son khalife ! » en répondant au caïd, qui venait réclamer le cheval de Soltani ?

R. — Ces gens-là m'ont fait leur chef parce que j'étais malade, et que je ne savais pas ! Sans quoi je ne serais pas allé avec eux.

D. — Taalbi vous a donné des vêtements et un cheval ?

R. — Oui, c'est bien cela !

D. — *Taalbi n'a-t-il pas contraint un Kabyle à venir s'agenouiller devant vous en lui disant : « Viens te mettre à genoux devant ton seigneur. »*

R. — Si j'avais forcé les gens à prononcer la formule sacramentelle, je le reconnaîtrais, parce que je ne crains que Dieu. Quand j'avais vu commettre des méfaits semblables, je leur ai dit : « Ne frappez pas les femmes et les enfants, ne frappez personne ! »

D. — Comment se fait-il que vous galopiez à leur tête, cependant ?

R. — *Je n'avais plus ma tête. Je ne possédais pas toute ma raison. J'étais malade.*

D. — Il n'y a eu qu'un cri parmi les rebelles quand ils ont été mis en votre présence, ils ont dit : « Voilà celui qui nous a perdus, qui a été cause de la misère de nos femmes et de nos enfants. » Il est surprenant que vous ayez acquis de l'ascendant sur eux,

étant malade. Ce sont généralement les hommes vigoureux qui dominent les autres.

R. — Mais non ! *C'est parce que j'étais malade !*

Il m'arrivait la nuit de me trouver couché sur les chemins ou dans la forêt. Je sers Dieu et Dieu ne veut pas d'injustice, d'iniquité.

D. — Vous apparteniez à la confrérie des Rahmanias ? N'étiez-vous pas mokaddem ?

R. — Non. Je suis affilié, comme les autres, près du chef religieux.

D. — Ni marabout ?

R. — Non. *Je suis malade, et cette maladie vient de Dieu.* Mon père a été réduit à la mendicité. Il cherchait à emprunter à droite et à gauche, et personne ne voulait lui prêter. Il avait demandé à un M. Provost 40 fr. et un sac de grain. Eh bien ! nous étions obligés de lui rembourser, en sus de ce sac, encore deux autres sacs de grain.

D. — Revenons donc à la question du commandement.

R. — Je suis malade. *Je me couche chez moi, le soir, et le matin, je me retrouve dans la forêt. Voilà pourquoi ils m'ont pris pour chef.*

D. — Après avoir prié, déjeuné, dansé, n'aviez-vous pas acquis un degré d'insensibilité *tel que vous pouviez prendre dans la main des charbons ardents et la plonger dans l'eau bouillante ?* Ne serait-ce pas une raison de votre influence, avec vos dévotions ?

R. — Je ne sais pas. Je servais Dieu et Dieu ne veut pas l'iniquité.

D. — Ne preniez-vous pas vos camarades sous votre burnous, et par certains procédés ne leur communiquiez-vous pas des visions ?

R. — Non. Je les pressais sous mon bras parfois. Mais je sers Dieu et Dieu ne veut pas l'iniquité !

D. — N'avez-vous pas, avec Taalbi, préparé le mouvement du 26 ?

R. — Je n'avais pas connaissance de cela. Car je suis allé me réfugier dans une grotte. Du reste, Dieu ne voulait pas cela.

D. — Mais est-ce que Taalbi et Mohammed-ben-Sadok ne commandaient pas auprès de vous ?

R. — Je n'ai pas donné d'ordre. Car je leur avais recommandé de ne frapper personne. Du reste, tous étaient devenus fous. Je ne pouvais pas les maîtriser.

D. — *N'avez-vous pas chassé les fumeurs et les buveurs arabes des cafés ?*

R. — Qu'importe à moi celui qui boit ou qui fume ! Je sers Dieu !

D. — Est-ce que vous n'avez pas procuré des visions à vos camarades, au marabout de Sidi-Bouzan ? Voyons, Bourkiza, il ne vous en a pas procuré, à vous ?

Bourkiza (se levant). — A plus de cent personnes. Il m'a pris sous le burnous et il m'a donné sa langue à sucer. Et c'est ainsi qu'il procure ces visions. auparavant je travaillais, et, dès ce jour-là, j'ai cessé de travailler.

Yacoub. — Ces gens-là m'ont pris parce que j'étais malade !

Cet interrogatoire nous montre chez l'accusé l'exis-

tence d'un grand nombre de troubles psychiques : hallucination, délire des grandeurs, défaut de logique dans les réponses.

Une expertise médicale aurait sûrement révélé chez lui des troubles physiologiques intéressants : anomalies des réflexes et de la sensibilité.

Yacoub nous semble être le type parfait du fanatique dangereux et c'est pour cela que nous nous sommes un peu étendu sur son cas à la fin de ce travail.

CONCLUSIONS

Nous avons étudié aussi exactement, aussi scrupuleusement que possible et avec une entière impartialité, les rapports de la médecine et des grandes religions. En terminant, nous nous croyons autorisé à formuler les conclusions suivantes :

I. — Chez chaque peuple, la médecine fut d'abord purement sacerdotale et rituelle.

II. — Elle s'évada des temples avec l'aide de la philosophie, qui fut toujours son émancipatrice.

III. — Les religions furent toutes, au début, un excellent moyen de lutte pour la vie. Toutes eurent une seule et même tendance : développer et rendre forte moralement, intellectuellement et physiquement la race au caractère de laquelle chacune d'elles adaptait ses dogmes et ses commandements. C'est ainsi que les législateurs religieux eurent toujours le souci de l'hygiène et qu'ils créèrent la médecine légale.

IV. — Toutes les religions prétendent avoir été révélées et du fait de cette prétention sont réfractaires aux lois du progrès. A cause de cela fatalement elles perdent avec les siècles leur utilité et finissent par mettre entrave à l'évolution. Le traditionna-

lisme les fait devenir peu à peu les ennemies de la vie. Dédaigneuses des sciences expérimentales, elles perpétuent des coutumes nuisibles à la santé publique.

V. — En proclamant l'excellence du sentiment, elles livrent l'esprit humain aux atteintes de certains états morbides qui portent ombrage à l'intégrité de ses fonctions.

Ceci étant posé, il nous paraît évident que la meilleure religion serait celle qui, basée sur le raisonnement, consentirait à sortir de son immobilité dogmatique pour appuyer les découvertes scientifiques et prêter aux nouvelles exigences de la vie individuelle et sociale sa grande autorité morale.

Vu :

Le Doyen,

DEBOVE.

Vu :

Le Président de la thèse,

G. POUCHET

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- ABBERT. — Les médecins grecs à Rome. [Paris, 1894.
- ARDOUIN. — Aperçu sur l'histoire de la médecine au Japon.
Revue scientifique, 1895.
- ASTUC. — Mémoire pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier. Paris, 1767.
- BALL. — Leçons sur les maladies mentales. Paris, 1891.
- BARBILLON. — Histoire de la médecine. Paris, 1887.
- BIBLE. — Version d'OZTERWALD. Edition de Bruxelles, 1885.
- BOUCHÉ-LECLERQ. — Histoire de la divination dans l'antiquité. Paris, 1882.
- Manuel des institutions romaines. Paris, 1896.
- BORDIER. — La médecine chez les Chinois. *Gazette hebdomadaire*, 1872.
- BOURNEVILLE. — Bibliothèque diabolique. Paris, 1882.
- BRIAUX. — De l'assistance médicale chez les Romains. Paris, 1869.
- BROUSSAIS. — Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie. Paris, 1829.
- BRUGSCH. — Notice raisonnée d'un traité médical datant du ^{xiv}^e siècle avant notre ère et contenant un papyrus hiéroglyphique du Musée royal de Berlin. Leipzig, 1863.
- CARCASSONNE. — Essais historiques sur la médecine des Hébreux anciens et modernes. Paris, 1815.
- CARMOLY. — Histoire des médecins juifs anciens et modernes. Bruxelles, 1844.
- CASARTELLI. — Traité de médecine mazdéenne. Le Din-kar et son âge. Paris.

- CHABAS. — La médecine des anciens Égyptiens. Paris, 1862.
— Notice du papyrus médical d'Ebers. Paris, 1876.
— Mélanges égyptologiques.
- CHARCOT. — La foi qui guérit. Paris, 1897.
- CHARAKA. — Sumhita. Translated into english by Abinash Chandra Karivatra. Calcutta, 1890.
- CHAIGNET. — Histoire de la psychologie des Grecs. Paris, 1893.
- CHARLEVOIX. — Histoire du Japon.
- CHAUVET. — La philosophie des médecins. Paris, 1886.
- CORDIER. — Etude sur la médecine hindoue. Paris, 1894.
- COURTOIS-SUFFIT. — Les temples d'Esculape. La médecine religieuse dans la Grèce ancienne. In *Archives générales de médecine*, 1891, tome XI.
- CONFUCIUS et MENCIUS. — Les 4 livres de la Chine. Traduction PAUTHIER.
- CORLIEU. — L'ancienne faculté de médecine de Paris. Paris, 1877.
- CORLIEU. — Les médecins grecs, 1883.
- CULLERRE. — Les frontières de la folie. Paris, 1888.
- DABRY. — La médecine chez les Chinois. Paris, 1863.
- DABRY et SOUBEIRAN. — La matière médicale des Chinois. Paris, 1874.
- DAREMBERG. — La médecine dans Homère. Paris, 1865.
— De la médecine entre Homère et Hippocrate. Paris, 1869.
- DARMESTER. — Le ten Avesta. Traduction. *Annales du Musée Guimet*, tomes XXI, XXII, XXIV.
- Ormuzd et Ahriman.
- D'ESTREY. — La médecine au Japon. *Revue scientifique*, 1895.
- DE HARLEZ. — Quelques traits sur l'art médical des Chinois. Gand, 1886.
- DE JOACHIM. — Le Papyrus d'Ebers.
- DE ROUGÉ. — Conférence sur la religion des anciens Égyptiens. Paris, 1869.
- DEZOBRY. — Rome au siècle d'Auguste. Paris.
- DIGNAT. — Histoire de la médecine et des médecins à travers les âges. Paris, 1888.

- DUFOUR. — Histoire de la prostitution chez tous les peuples du monde, Paris 1854.
- DUPOUY. — Médecine et mœurs de l'ancienne Rome d'après les poètes latins. Paris, 1894.
- Le Moyen-âge médical. Paris, 1895.
- DUPUIS. — Origine de tous les cultes. Paris.
- EDDÉ. — Avicesne et la médecine arabe. Paris, 1889.
- ESQUIROL. — Des maladies mentales considérées sous leur rapport médical hygiénique et médico-légal. Paris, 1838.
- GAUBERT. — La catalepsie chez les mystiques. Paris, 1903.
- GIDE (Paul). — Etude sur la condition privée de la femme. Paris, 1885.
- GIRARD. — L'asclépiion d'Athènes d'après les récentes découvertes. *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, 1881, tome XXIII.
- GODET. — Sur l'hygiène au Japon. Paris, 1880.
- GUÉNEAU DE MUSSY. — Etude sur l'hygiène de Moïse et des anciens israélites. Paris, 1885.
- HOUDARD. — Histoire de la médecine grecque depuis Esculape jusqu'à Hippocrate exclusivement. Paris, 1856.
- HOVELACQUE. — Le médecin et la médecine dans l'Avesta.
- HUC (le père). — Souvenir d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet pendant les années 1844, 1845, 1846. Paris, 1850.
- JANET. — Les obsessions et la psychasthénie. Paris, 1903.
- Névroses et idées fixes. Paris, 1899.
- Etat mental des hystériques. Paris, 1902.
- KAMA SOUTRA. — Traduction LAMAIRESSE. Paris.
- KANDJOUR. — Traduction LÉON FEER. Paris.
- KIRILOF. — Sur l'importance de la médecine thibétaine dans ses rapports avec les doctrines lamaïstes. St-Pétersbourg.
- LENORMAND. — Les sciences occultes en Asie. Paris, 1874.
- LECLERC. — Histoire de la médecine arabe. Paris, 1876.
- LEPAGE. — Recherches historiques sur la médecine des Chinois. Paris, 1813.
- LE TELLIER. — La Chine, essai ethnographique et médical. 1899.
- LEVEN. — L'hygiène des Israélites. Versailles, 1884.

- LIÉTARD. — Lettres historiques sur la médecine chez les Indous. Paris, 1863.
- LICHTENBERGER. — Encyclopédie des sciences religieuses.
- LORET. — Articles dans *Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, tomes VI, VII, XV, XVI.
- MAHOMET. — Le Koran. Traduction SAVARY.
- MALGAIGNE. — Etude sur l'anatomie et la physiologie d'Homère. Paris, 1842.
- Essais sur l'histoire de la médecine égyptienne. *Revue médico-chirurgicale*, tome VI, 1849.
- MANOU. — Les lois. Traduction LOISELEUR-DESLONCHAMPS. Paris.
- MARTIN. — Essais historiques et critiques sur l'art médical en Chine. *Gazette hebdomadaire*, 1872.
- La médecine chez les anciens Perses. *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, 1875.
- MASPERO. — Histoire des peuples de l'Orient.
- MATTEI. — La maternité et l'obstétrique chez les anciens Hébreux. Paris, 1857.
- MATTES. — Essai historique sur l'École d'Alexandrie. Paris, 1820.
- MARIETTE-BEY. — Fouilles exécutées en Egypte. Paris, 1867.
- MASSON. — *Collectanea historica ad Arestidis vitam*, tome III de l'édition DINDORS.
- MAURY. — Histoire des religions de la Grèce antique. Paris, 1859.
- MAX MULLER. — Essais sur la mythologie comparée, les traditions et les coutumes. Trad. PERROT. Paris, 1873.
- MIGNE. — Patrologie latine et grecque. Paris.
- Encyclopédie théologique. Paris.
- OPPERT. — Mémoire sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie dans l'antiquité. Paris, 1869.
- PERRON. — La médecine du Prophète. Traduction de l'Arabe. Alger, 1860.
- PIERRET. — Le Panthéon égyptien. Paris, 1881.

- POUCHET. — Histoire des sciences naturelles au Moyen-âge. Paris, 1853.
- PTISINE. — Renseignements ethnographiques sur la médecine thibétaine. Saint-Petersbourg, 1890.
- RABBINOWIEZ. — La médecine du Talmud. Paris, 1880.
- REMILLY. — De la médecine à Salerne au xii^e siècle. Versailles, 1861.
- RENOUARD. — Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'au xix^e siècle. Paris, 1846.
- REUSS. — Histoire de la théologie chrétienne aux siècles apostoliques. Strasbourg, 1863.
- REVILLE. — Prolégomènes de l'histoire des religions. Paris, 1881.
- RIBOT. — Les maladies de la volonté. Paris, 1900.
- Les maladies de la personnalité. Paris, 1903.
- SAINT-JULIEN. — La médecine des Chinois. *Gazette médicale de Paris*, 1849.
- SUCRUTA. — Ayurveda. Traduction anglaise dans *Bibliotheca indica*.
- SWEDENBORG. — Histoire d'un visionnaire au xviii^e siècle. Paris, 1899.
- TISSOT. — Des Proxénies grecques. Paris, 1863.
- VAGBHATTA. — The Ashtangahidaya compendium of hindu system of medicine with the comment. of Arunadatta edited by Anna moreshvar Kunte. Bombay, 1891.
- VASCHIDE ET VULPAS. — La logique morbide. Paris, 1903.
- VERCONTRE. — La médecine sacerdotale dans l'antiquité grecque. Paris, 1886.
- VERRIER. — De l'influence du Koran sur le progrès des sciences médicales. Paris, 1903.
- VIOLLET (PAUL). — Les établissements de Saint-Louis. *Pour les citations d'ouvrages hindous.* — *Bibliotheca indica.*
- Pour les citations d'auteurs grecs et latins.* — Collection Nisard, chez Firmin Didot. Paris.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. — ETUDES HISTORIQUES.	11
CHAPITRE PREMIER. — La médecine sacerdotale chez les Indous.....	11
CHAPITRE II. — La médecine des Lamas.....	27
CHAPITRE III. — La médecine chinoise.....	34
CHAPITRE IV. — La médecine sacerdotale des Japonais..	44
CHAPITRE V. — La médecine dans les sanctuaires d'Égypte.....	50
CHAPITRE VI. — La médecine en Chaldée, en Assyrie et à Babylone.....	70
CHAPITRE VII. — La médecine de Zoroastre.....	80
CHAPITRE VIII. — La médecine de la Bible et du Talmud.	92
CHAPITRE IX. — La médecine sacerdotale des Grecs....	107
CHAPITRE X. — La médecine rituelle des Romains.....	130
CHAPITRE XI. — La médecine sacrée des Arabes	146
CHAPITRE XII. — La médecine au Moyen-âge.....	164
 DEUXIÈME PARTIE. — ETUDES CRITIQUES..	 191
CHAPITRE PREMIER. — L'Hindouisme et l'hygiène.....	191
CHAPITRE II. — L'hygiène de Bouddha et de Confucius..	210
CHAPITRE III. — L'hygiène liturgique égyptienne... ..	222
CHAPITRE IV. — L'hygiène des mages. — Le culte de Mithra et l'hygiène. — Les Parsi.....	233

CHAPITRE V. — L'hygiène de la Bible et du Talmud.....	245
CHAPITRE VI. — L'hygiène du Paganisme.....	263
CHAPITRE VII. — L'hygiène de l'Islam.....	290
CHAPITRE VIII. — L'hygiène et le charlatanisme.....	301
CHAPITRE IX. — La médecine légale dans les législations religieuses.....	316
CHAPITRE X. — Les Pèlerinages.....	322
CHAPITRE XI. — Le mysticisme.....	343
CHAPITRE XII. — Le Fanatisme et la Responsabilité.....	356
CONCLUSIONS.....	372
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.....	374